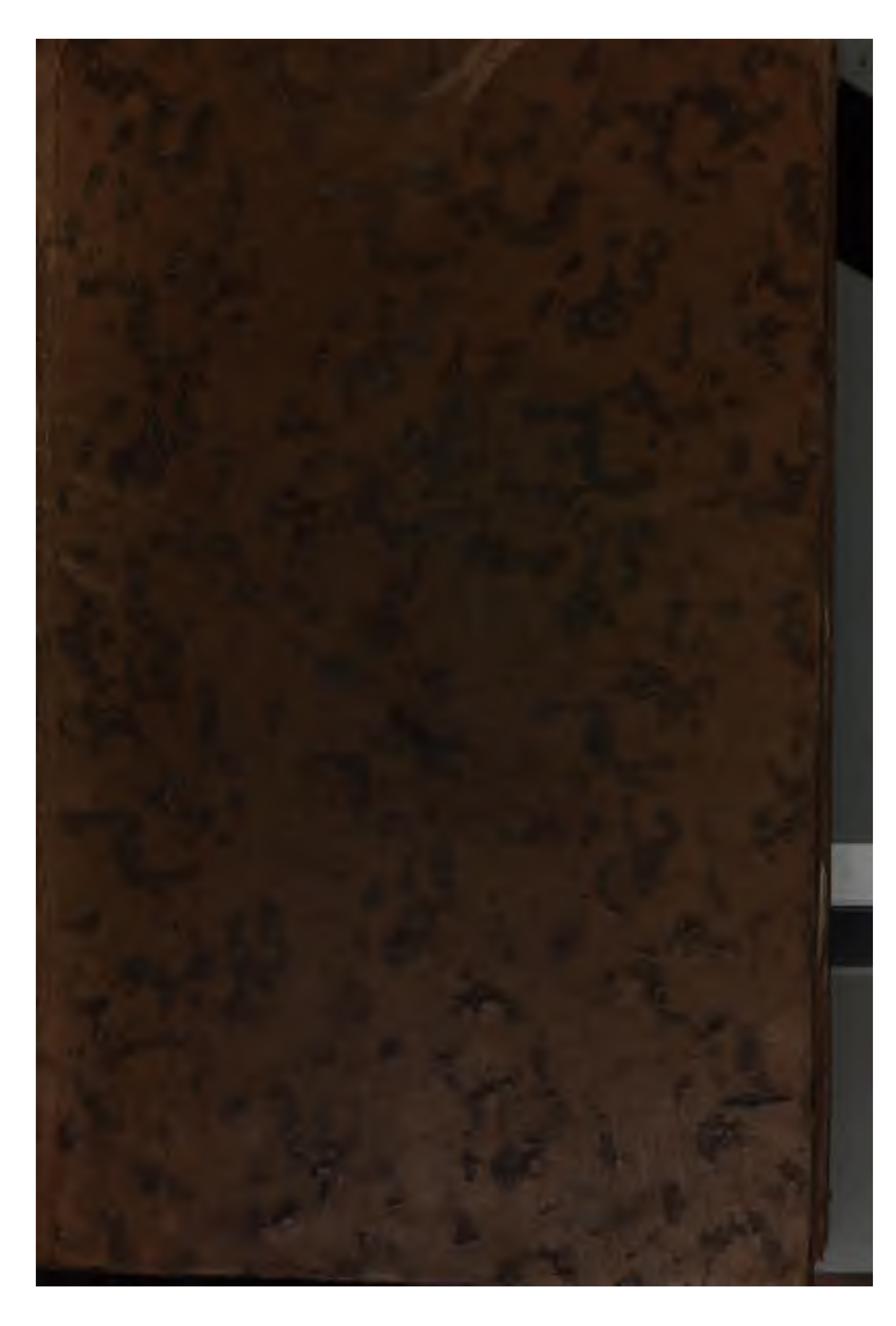
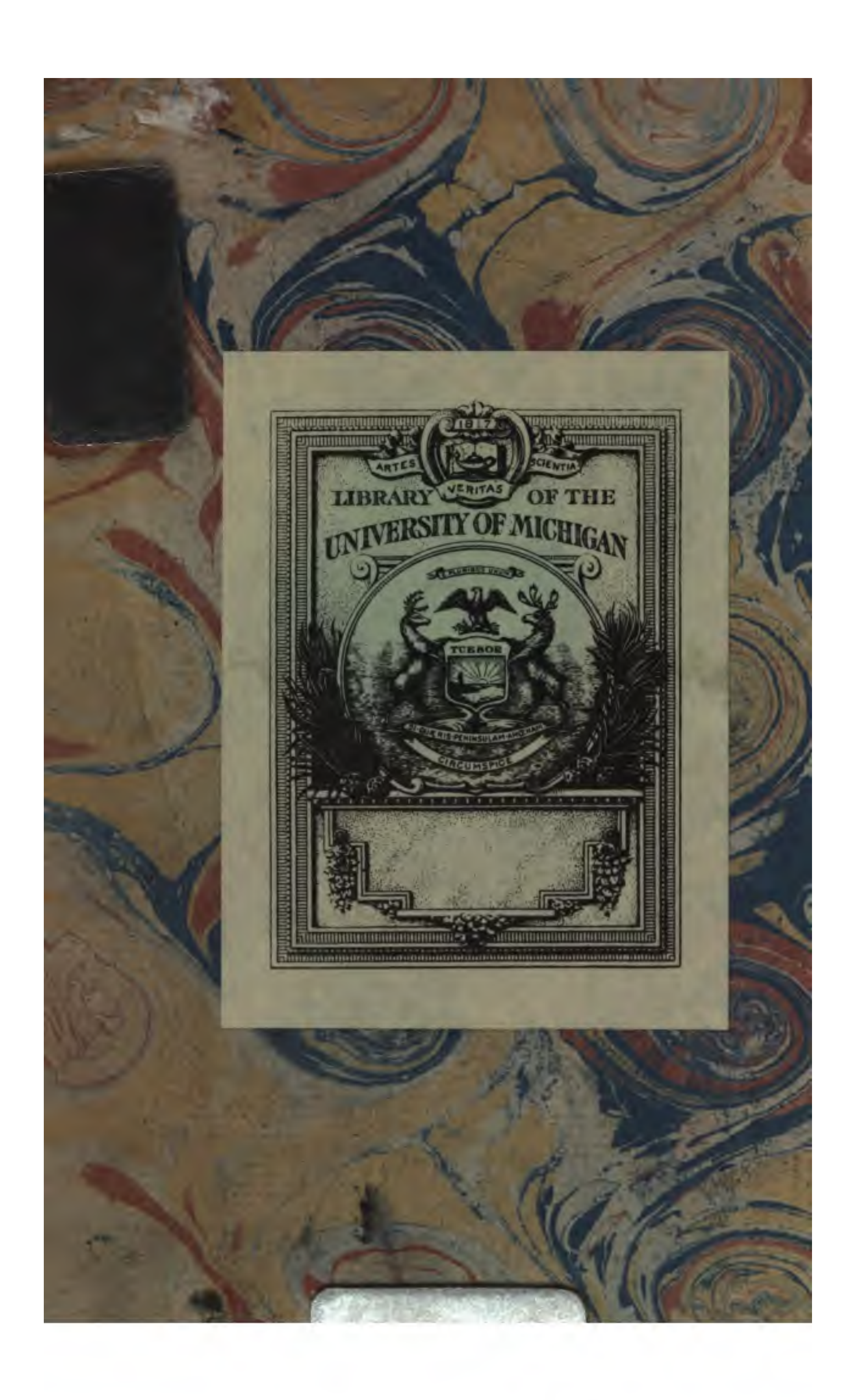
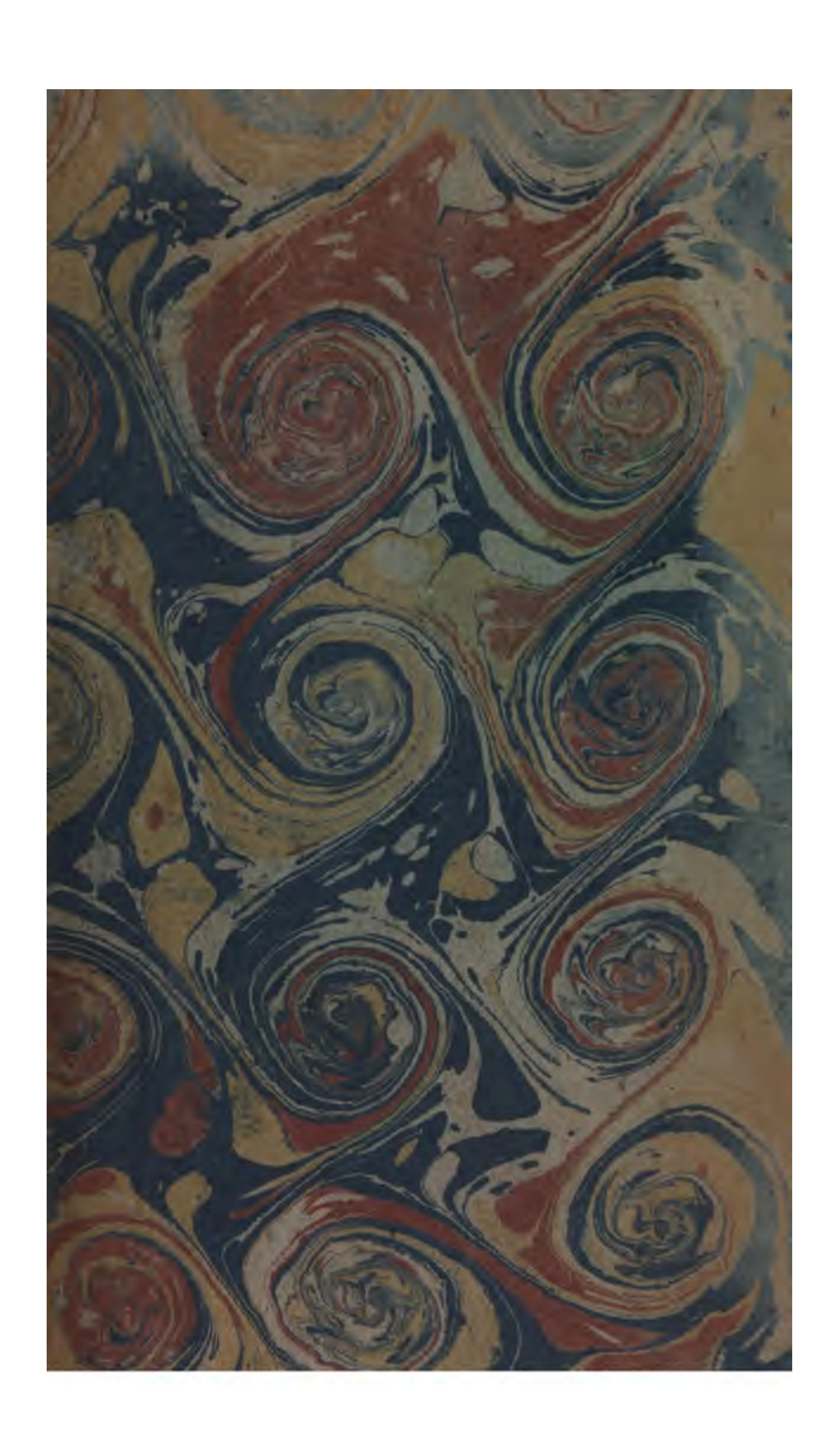



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LETTRES SUR L'EGYPTE,

Où l'on offre le parallele des mœurs anciennes & modernes de ses habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays, & la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des Auteurs Arabes, avec des Cartes Géographiques.

PAR M. SAVARY.



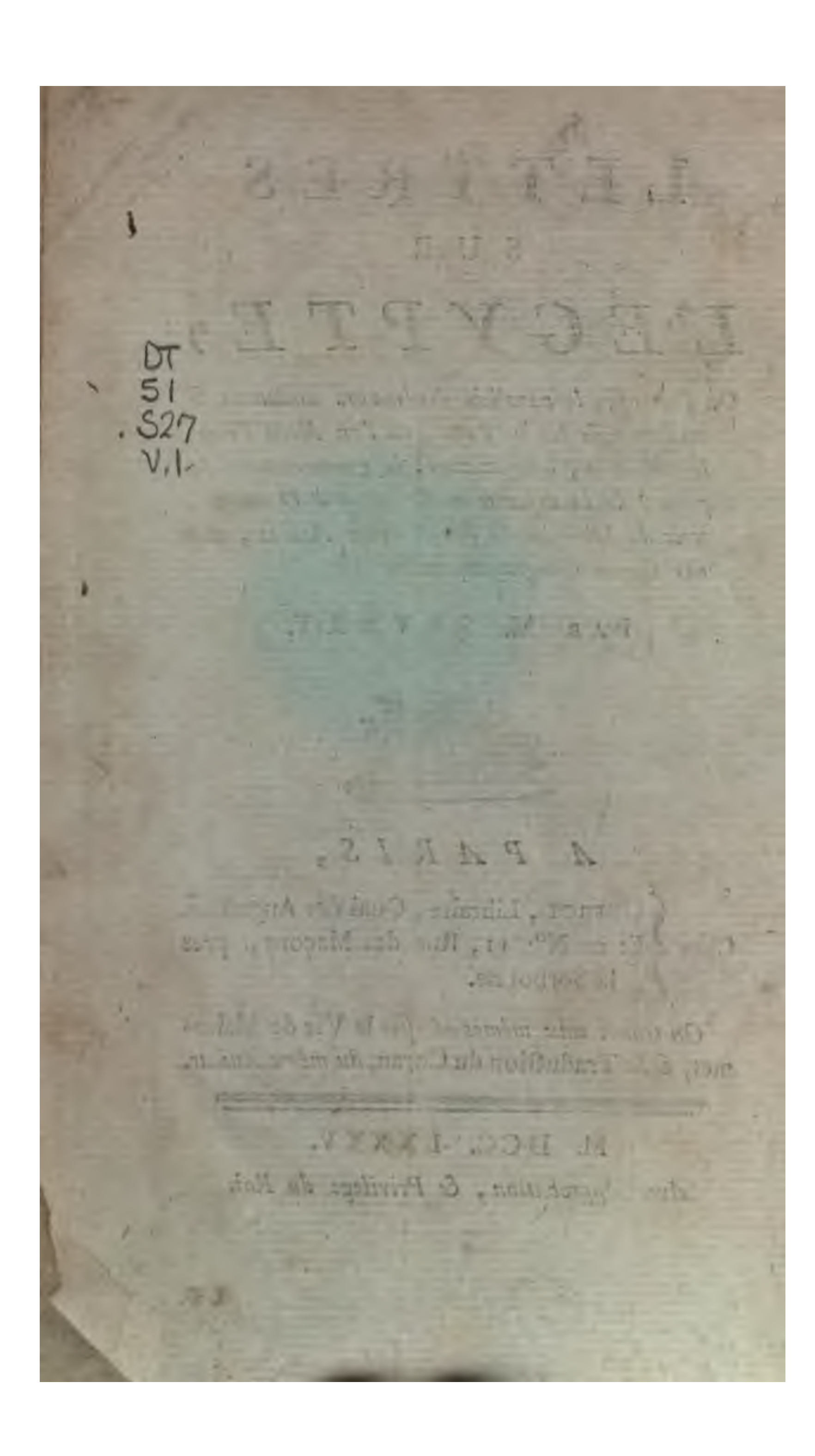
A PARIS,

Chez { ONFROI, Libraire, Quai des Augustins; Et au N°. 11, Rue des Maçons, près la Sorbonne.

On trouve aux mêmes adresses la Vie de Mahomet, & *la* Traduction du Coran, *du même Auteur.*

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





A MONSIEUR, FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

L'accueil favorable dont MONSEIGNEUR a honoré mes premiers travaux m'encourage à publier les obser-

vations que j'ai faites pendant le cours de mes voyages. Si MONSEIGNEUR daigne me permettre de placer son nom à leur tête, mes vœux seront comblés. Je regarderai cette faveur comme un garant des suffrages du public, & je regretterai moins que des obstacles aient arrêté mon zele au moment où j'allois entreprendre les recherches les plus importantes.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur, SAVARY.

PRÉFACE.

LES voyages ſont l'école la plus inſtructive de l'homme. C'eſt en voyageant qu'il peut apprendre à connoître ſes ſemblables; c'eſt en vivant avec différens peuples, en étudiant leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement, qu'il a un terme de comparaiſon pour juger des mœurs, de la religion, du gouvernement de ſon pays. Environné des préjugés de l'éducation, ſoumis à la loi de l'habitude, tant qu'il ne quittera point ſa terre natale, il ne verra les autres nations qu'à travers un verre opaque, qui changeant à ſes yeux leurs formes & leurs couleurs, lui en fera porter des jugemens faux. Il s'étonnera de leurs erreurs, quand lui-même payera tribut à des erreurs auſſi frappantes; il rira du ridicule de leurs uſages, quand lui-même ſera l'eſclave d'uſages non moins extravagans.

Mais après qu'il aura examiné avec une attention réfléchie, les mœurs & le génie des peuples divers, après qu'il aura calculé juſqu'à quel point l'éducation, les loix, le climat influent ſur leurs qualités phyſiques & morales, la ſphere de ſes idées s'étendra, la réflexion l'affranchira du joug des préjugés, & briſera les liens dont la coutume avoit enchaîné ſa raiſon. C'eſt

alors que, tournant ses regards ves sa patrie, le bandeau tombera de ses yeux, les erreurs qu'il y avoit puisées s'évanouiront, & il la verra sous un jour différent.

Avant de commencer ses voyages, il importe qu'il ait une connoissance profonde de la géographie & de l'histoire. L'une lui marquera la place qui servit de théâtre aux grands événemens; l'autre les retracera dans sa mémoire. Eclairé de ce double flambeau, s'il parcourt les contrées orientales, où sont arrivées les révolutions étonnantes qui ont plus d'une fois changé la face de la terre, il verra tous les objets s'animer devant ses pas. Les marbres, les ruines, les montagnes parleront à son esprit, & à son cœur. Ici, sous des ronces, il lira ces mots dont la patrie honora les mânes d'un héros : *Sta, viator, heroem calcas.* Ce rocher qui pend en précipice sur l'abyme des mers lui rappellera le sort funeste de l'amante désespérée qui mérita par la chaleur & la sublimité de ses vers le nom de dixieme Muse. Ces décombres, tristes restes de deux fameuses républiques, lui retraceront l'homme ennobli par l'amour de la liberté, son ame agrandie, toutes les facultés de son corps & de son esprit perfectionnées. Combien de comparaisons, de ce qui étoit alors, avec ce qui est de nos jours, s'offriront à sa pensée! Quelle chaîne immense d'évenemens à parcourir! Il se contentera de marquer

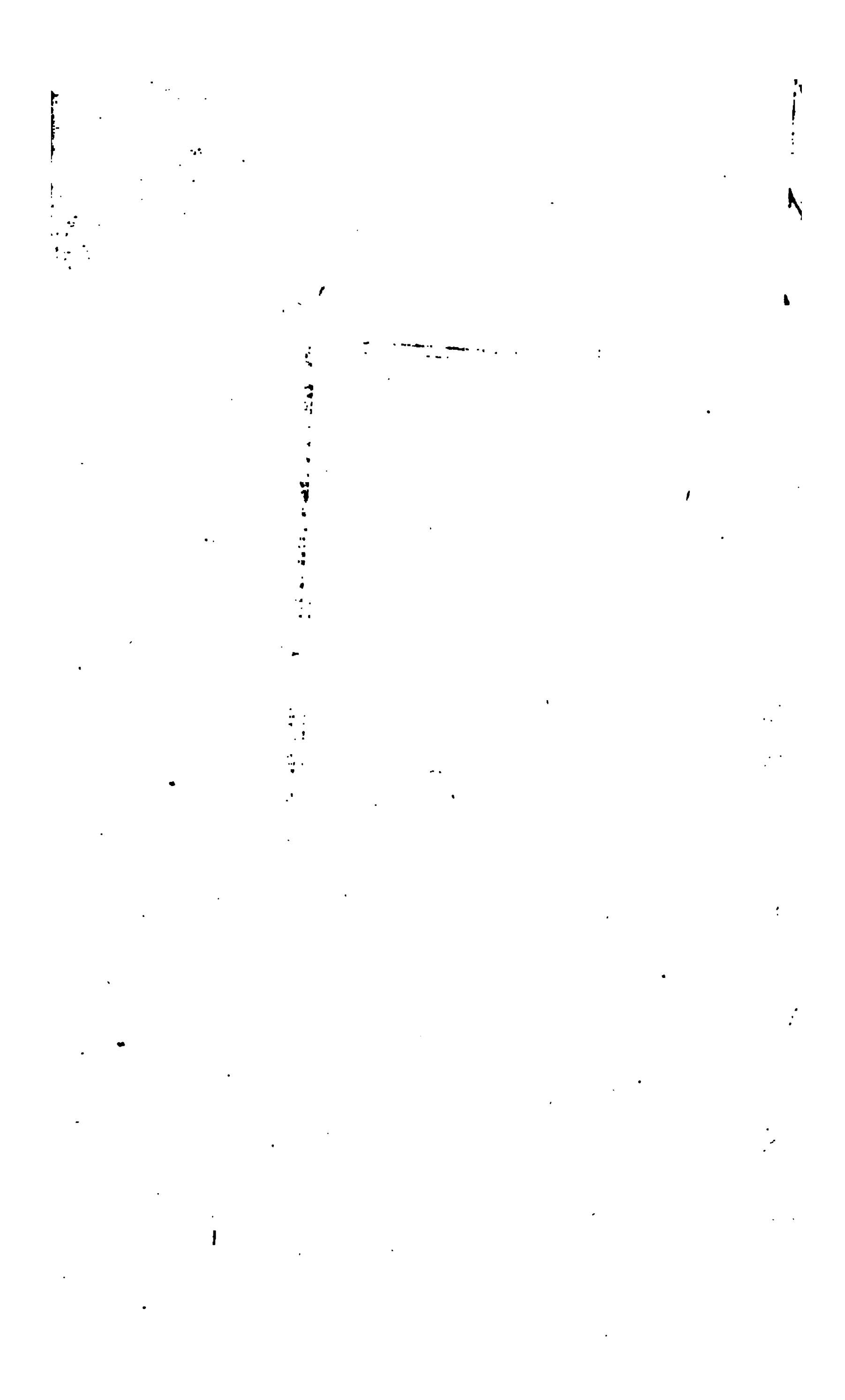
les grands traits, & de préſenter au lecteur des rapprochemens rapides, où le paſſé & le préſent réunis par des points lumineux, ſe toucheront ſans ſe confondre.

A la vue des monumens ſuperbes que l'Egypte poſſede encore, il penſera quel dût être un peuple dont les ouvrages ſeuls d'entre ceux des nations anciennes, ont bravé les ravages du tems; quel dût être un peuple qui ſembloit ne travailler que pour l'immortalité, & chez lequel Orphée, Homere, Hérodote, Platon, allerent puiſer les connoiſſances dont ils enrichirent leur patrie. Il regrettera que les efforts des ſavans n'aient pu lever le voile des hiéroglyphes ſi nombreux dans cette riche contrée. L'intelligence de ces caracteres éclaireroit l'hiſtoire ancienne, & jetteroit peut-être un rayon de lumiere à travers les ténebres qui couvrent les premiers âges du monde.

Devenu citoyen de l'Univers, il s'élevera au-deſſus de la partialité & de l'opinion, & en décrivant les villes, les pays, il remettra à la vérité le ſoin de conduire ſes pinceaux. Mais qu'il évite de ſe placer, comme tant d'autres voyageurs, ſur le devant de ſes tableaux, de s'entourer de clarté, & de laiſſer dans l'ombre le reſte des perſonnages. Qu'il ſe montre ſans affectation, ou pour l'intelligence du ſujet, ou pour donner du poids aux faits qu'il expoſe. Telles ſont les connoiſſances que doit au moins poſſéder celui qui veut voyager avec fruit. Tels ſont les principes dont il doit être pénétré.

Aux lumieres, & au génie de l'obſervation, il faut qu'il joigne encore cette ſenſibilité vive, profonde, pénétrante, qui ſeule fait voir & écrire avec intérêt. S'il n'a point été attendri à l'aſpect du lieu où le grand Pompée fut aſſaſſiné en débarquant près de Peluſe; ſi les merveilles de l'Egypte ne l'ont point frappé d'étonnement & d'admiration, s'il n'a pas gémi ſur les débris auguſtes d'Alexandrie, & ſur la perte de 400000 volumes dévorés par les flammes, ſi le feu de l'enthouſiaſme n'a point embraſé ſon cœur près des ruines de Troie, de Sparte & d'Athenes, qu'il ſe garde d'écrire, la nature ne l'avoit pas formé pour tranſmettre à ſes ſemblables les grandes impreſſions que doivent produire les grands objets.

Je crois avoir ſenti ce qu'il faut pour rendre un voyage intéreſſant, mais c'eſt au Public à juger ſi j'aurai ſu le mettre en pratique. Si le Lecteur, en parcourant ces Lettres, m'accompagne avec plaiſir; ſi la vérité des deſcriptions le frappe, ſi les détails géographiques & hiſtoriques l'inſtruiſent, ſi les faits mémorables que je rappelle à ſon ſouvenir lui paroiſſent placés dans le cadre qui leur convient, ſi le parallele des mœurs anciennes & modernes lui ſemble tracé par le jugement & la réflexion, j'aurai réuſſi au gré de mes vœux, & les fatigues, les dangers, les travaux que j'ai eſſuyés, ſeront pour moi un ſujet de conſolation.





LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIERE.

A. M. L. M.

Alexandrie, le 24 Juillet 1777.

MON ſilence, Monſieur, excite vos plaintes. Vous réclamez mes promeſſes. « Où ſont, dites-» vous, les portraits des mœurs orientales que » j'attendois de votre goût pour l'obſervation ? » Quoi ! depuis trois ans vous parcourez l'E-» gypte, & vous ne m'avez pas écrit un mot » d'un pays célebre entre tous les pays de la » terre ?

Tels ſont vos reproches. Rappellez-vous les conſeils que vous me donnâtes en quittant

Paris ; vous y trouverez ma juſtification. « Jeune
» homme, vous allez dans une terre étrangere ;
» vous verrez des hommes nouveaux. Obſer-
» vez l'influence du climat, l'empire de la
» religion, la loi impérieuſe des uſages antiques ;
» & l'action que le deſpotiſme exerce conti-
» nuellement ſur les foibles humains, & vous
» y trouverez l'hiſtoire de leurs vices & de leurs
» vertus ; pour faciliter cette étude, apprenez
» les langues de l'Orient, converſez avec les
» Grecs, les Turcs, les Arabes ; vivez avec eux.
» Pour les voir tels qu'ils ſont, laiſſez en France
» vos préjugés. Tâchez de peindre d'après nature
» les peuples que vous verrez. Que le Turc
» reſſemble à lui-même, & n'allez pas repré-
» ſenter Paris au grand Caire.

Tels furent les préceptes que me dicta votre ſageſſe. Votre raiſon me les fit croire ; votre amitié me les rendit chers, & ils ſont reſtés gravés dans ma mémoire. Trois années de voyages, de peines & de travaux, ont été conſacrées au deſir de les mettre en pratique. En vous écrivant plutôt, je vous aurois moins obéi.

Il me paroît convenable de vous entretenir d'abord des limites de l'Egypte, & des révolutions que le tems & les travaux des hommes y ont occaſionnées. La carte qui accompagne cette Lettre, vous ſervira de guide. A l'autorité des anciens, aux découvertes du Pere Sicard,

de Pokoke de Nieburh, de Danville, j'ai joint mes obſervations. Ce dernier Géographe, dont la critique ſavante ſait diſtinguer le vrai parmi les contradictions nombreuſes des voyageurs, m'a ſouvent été d'un grand ſecours. Je ne le quitte que dans les lieux où il falloit abſolument avoir vu pour ne pas s'égarer.

L'Egypte eſt bornée au nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes qui la ſéparent de la Nubie; la mer rouge & l'iſthme de Suès la terminent à l'orient: elle a pour limites, au couchant, les déſerts de la Lybie, au milieu deſquels étoit bâti le Temple de Jupiter Ammon. Sa plus grande longueur ſe prend depuis Syenne, ſituée ſous le Tropique du Cancer, juſqu'au cap *Burlos*, qui, formant la pointe la plus avancée du Delta, termine preſque le 32 degré de latitude. Cette diſtance donne environ deux cents vingt-cinq lieues.

Sa plus grande largeur eſt de ſoixante-huit lieues, en tirant une ligne droite des ruines de Peluſe à la tour des Arabes, autrefois nommée *Taposiris*. Cette meſure s'accorde avec celle des anciens (*a*) qui donnoient cinquante-quatre

---

(*a*) Diodore de Sicile & Strabon donnent à la baſe du Delta qui s'étendoit depuis Peluſe juſqu'à Canope aujourd'hui *Alboukir*, 1300 ſtades que l'on peut évaluer à 54 lieues. Ajoutez enſuite quatorze lieues depuis Canope juſqu'à la tour des Arabes, vous aurez 68 lieues. Hérodote compte 60 ſchenes, c'eſt-à-dire, 80 lieues

lieues au Delta, depuis Peleuſe juſqu'à Canope, & quatorze depuis Canope juſqu'à Tapoſiris.

On diviſe l'Egypte en haute & en baſſe. La premiere n'eſt qu'une longue vallée, qui commence à Syenne, & finit au grand Caire. Deux chaînes de montagnes qui partent de la derniere cataracte, en forment les vaſtes contours. Leur direction eſt du midi au nord, juſqu'à la hauteur du Caire, où ſe ſéparant à droite & à gauche, l'une va gagner le mont *Colzoum*; l'autre ſe termine en collines de ſables près d'Alexandrie. La premiere eſt compoſée de rochers hauts & eſcarpés; la ſeconde eſt formée de monticules ſablonneux, aſſis ſur une baſe de pierre calcaire. Au-delà de ces montagnes, ſont des déſerts qui ont pour bornes la mer rouge à l'orient, & à l'occident l'étendue de l'Afrique : au milieu s'étend cette longne plaine, qui n'a pas plus de neuf lieues dans ſa plus grande largeur. C'eſt-là que le Nil pro-

---

depuis le mont Caſius juſqu'au golphe de Plintiné où étoit ſituée *Tapoſiris*. Le mont Caſius eſt 12 lieues à l'orient de Peluſe; en retranchant ce nombre du premier, il reſtera également 68 lieues de Peluſe à Tapoſiris. Il eſt évident que ces deux Géographes ont meſuré la même étendue de pays en ligne droite, & non en ſuivant, comme Hérodote, la baſe du Delta. Car depuis Hérodote juſqu'à leur tems, cette partie de l'Egypte s'étoit déjà accrue par l'immenſe quantité de ſable que le Nil entraîne dans ſon cours; & s'ils avoient ſuivi le rivage de la mer, ils auroient trouvé une augmentation conſidérable.

mene ſes eaux entre deux barrieres inſurmontables. Tantôt fleuve tranquille, il ſuit lentement le cours que la nature & l'art lui ont tracé: tantôt torrent impétueux, rougi des ſables de l'Ethiopie, il ſe gonfle, franchit ſes bords, domine ſur les campagnes, & couvre de ſes flots un eſpace de deux cents lieues. C'eſt dans cette vallée célebre que les hommes allumerent pour la premiere fois le flambeau des ſciences, dont la lumiere ſe répandit dans la Grece (b) & éclaira ſucceſſivement le reſte de la terre. Cette vallée eſt toujours auſſi féconde que dans les beaux jours de Thebes; mais elle eſt bien moins cultivée, & ſes villes fameuſes ſont renverſées dans la pouſſiere. Le deſpotiſme & l'ignorance aſſis à la place des Loix & des Arts, les y tiennent enſevelies.

La baſſe Egypte comprend tout le pays qui ſe trouve entre le Caire, la Méditerranée, l'iſthme de Suès & la Lybie. Cette plaine d'une immenſe étendue, offre ſur ces bords de ſables arides, une bande de terres cultivées le long des canaux du fleuve, & au milieu l'iſle triangulaire, à

(b) Hérodote, Strabon & Diodore de Sicile, diſent préciſément que les Grecs ont puiſé la plus grande partie de leurs connoiſſances en Egypte. C'eſt delà qu'Orphée & Homere apporterent la mythologie; & les filles de Danaüs, les myſteres de Cerès. C'eſt là que leurs philoſophes étudierent l'aſtronomie, & leurs légiſlateurs la ſcience du gouvernement.

laquelle les Grecs donnerent le nom de Delta. Elle eſt formée par les deux branches du Nil, qui ſe ſéparant à *Batn el bakara*, *le ventre de la vache*, vont ſe jetter dans la mer au-deſſous de Damiette & de Roſette. Cette iſle la plus fertile du monde, a beaucoup perdu de ſon étendue, puiſqu'elle avoit autrefois pour limites Canope & Peluſe (*c*). Les ravages des conquérans ayant ruiné le boulevart oriental de l'Egypte, les cultivateurs trop expoſés aux incurſions des Arabes, ſe ſont retirés dans l'intérieur du pays. Les canaux qui y portoient les eaux & la fécondité ſe ſont comblés. La terre ceſſant d'être arroſée, & continuellement brûlée par l'ardeur du ſoleil, s'eſt convertie en ſable ſtérile. Aux lieux où l'on voyoit autrefois de riches campagnes, des villes floriſſantes (*d*), ſur la branche Peluſiaque, Tanitique & Mendéſienne, qui partent toutes trois du canal de Damiette, on ne trouve aujourd'hui que quelques miſérables hameaux entourés de dattiers & de déſerts. Ces canaux jadis navigables (*e*) ne ſont plus qu'une vaine repréſentation de ce qu'ils étoient. Ils ne communiquent avec

---

(*c*) Strabon, livre 17.

(*d*) Bubaſte, Peluſe, Phacuſe & toutes les villes qui étoient dans la partie orientale du Delta ſont entiérement détruites.

(*e*) Les branches Peluſiatique, Tanitique, & Mendéſienne étoient autrefois navigables.

le lac Menzalé, que pendant quelques inftans de la crue du Nil. Le refte de l'année ils font à fec. En les creufant, en ôtant le limon que le fleuve y dépofe, depuis que les Turcs fe font emparés de l'Egypte, on fertiliferoit les campagnes qu'ils traverfent, & l'on rendroit au Delta le tiers de fa grandeur.

Maintenant, Monfieur, que vous avez une idée générale de l'Egypte, arrêtez vos regards fur ce riche pays, & fuivez les changemens qu'il a éprouvés. Au-delà des tems, dont l'hiftoire nous a confervé l'époque, des peuples defcendirent des montagnes qui bordent la cataracte, dans la vallée que le Nil inondoit (*f*); c'étoit un marais impraticable couvert de joncs & de rofeaux. Après des effais multipliés & fouvent funeftes, ils découvrirent les plantes qui leur étoient falutaires; ils diftinguerent le lotus (*g*)

(*f*) Hérodote, p. 40, Euterpe; Diodore de Sicile, liv. premier, & Strabon, liv. 17, affurent le même fait.

(*g*) Le lotus eft une nymphée particuliere à l'Egypte, qui croît dans les ruiffeaux & au bord des lacs. Il y en a de deux efpeces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur bleuâtre. Le calice du lotus s'épanouit comme celui d'une large tulippe, & répand une odeur fuave, approchante de celle du lis. La premiere efpece produit une racine ronde femblable à une pomme de terre. Les habitans des bords du lac *Menzalé* s'en nouriffent. Les ruiffeaux des environs de Damiette font couverts de cette fleur majeftueufe qui s'éleve d'environ deux pieds au-deffus des eaux. M. Paw affure qu'elle a difparu de l'Egypte, & en donne une defcription qui ne lui reffemble aucunement, *Recherches fur les Egyptiens & les Chi-*

qu'Hérodote appelle le lis du Nil, le roſeau que nous nommons la canne à ſucre, & qui a conſervé dans le pays, le nom primitif de *Caſſab* (*h*) roſeau; la colocaſſe (*i*), l'oignon, & la feve. Bien des années s'écoulerent avant qu'ils ſongeaſſent à cultiver ces productions indigênes. Le beſoin éveilla l'induſtrie. Celui à qui le hazard ou la réflexion procura quelque heureuſe découverte, fut roi, ou Dieu (*k*). Oſiris apprit aux hommes encore antropophages, à ſe nourrir de fruits au lieu de la chair humaine. Iſis, la même que Cerès, leur enſeigna la culture du blé; ils furent élevés au rang des Dieux. Hercule l'Egyptien, le plus ancien des héros qui ont porté ce nom, délivra la Thébaïde des monſtres qui la ravageoient. On lui dreſſa des autels. Tandis que les peuples de

---

nois, *page* 150; mais il n'eſt pas étonnant que ce ſavant ſe ſoit trompé, puiſque la plupart des voyageurs qui ont parcouru l'Egypte n'ont jamais vu le lotus, qui ne ſe trouve point ſur les grands canaux du Nil, mais dans les ruiſſeaux qui traverſent l'intérieur des terres.

(*h*) Quelques auteurs ont dit que la canne à ſucre avoit été app[illegible]e de l'Inde en Egypte. Peut-être n'a-t-on apporté que la maniere de la cultiver. Il me ſemble qu'elle eſt originaire d'un pays qui produit un grand nombre d'eſpeces de roſeaux, & où elle croît naturellement. Son nom même porte à le croire.

(*i*) La colocaſſe eſt une plante bien connue en botanique. Les habitans de Damiette la cultivent particuliérement. On voit près de cette ville de vaſtes champs couverts de ſes larges feuilles. Sa racine eſt en forme de cône, & plus groſſe que celle du lotus. Elle eſt d'un goût moins fade que la pommme de terre.

(*k*) Diodore de Sicile, pag. 24.

la haute Egypte, difputoient aux bêtes féroces leurs vaftes marais (*l*), la mer, au rapport des anciens, venoit battre le pied des montagnes où font bâties les pyramides. Elle s'enfonçoit du côté de la tour des Arabes, bien avant dans la Libye. Elle couvroit une partie de l'Ifthme de Suès ; & tout ce que nous nommons aujourd'hui le Delta formoit un grand golfe. Je paffe fur les fiecles & je viens au tems où les Egyptiens foumis à un culte, à des loix, creuferent des canaux pour donner de l'écoulement aux eaux ftagnantes du Nil, oppoferent de puiffantes digues à fes ravages, & las d'habiter les antres des rochers, bâtirent des villes fur des tertres élevés par l'art, ou par la nature. Déjà le fleuve étoit contenu. L'habitation des hommes étoit à l'abri de fes débordemens (*m*). L'expérience avoit appris à les prévoir & à les annoncer. La géométrie mefurant les terreins nouvellement fortis du fleuve, ou diminués par fon impétuofité, affuroit les poffeffions. Une grande Ville s'étoit élevée au milieu de la Thébaïde. Plufieurs Rois avoient mis leur gloire à l'embellir. Telle étoit la magnificence de fes monumens publics que les ruines qu'ils ont

---

(*l*) Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile qui rapportent à ce fujet le fentiment des Ethiopiens.

(*m*) Hérodote, p. 40. Euterpe.

laiſſées, impriment encore après plus de quatre mille ans, l'admiration & le reſpect. Thebes floriſſoit depuis des ſiecles, & Rome n'étoit pas encore. Séparés du reſte de l'univers par des déſerts, des montagnes, & la mer, les Egyptiens cultivoient paiſiblement les arts & les ſciences. La conſtance de leurs travaux étendoit chaque jour les limites de leur Empire ; ſoit en défendant par des levées les terres nouvelles, ſoit en deſſéchant par des ſaignées profondes, les lieux marécageux (*n*). Un des rois d'Egypte, prévoyant peut-être ce qui devoit arriver, avoit entrepris de détourner le cours du fleuve. Après avoir erré pendant cent cinquante lieues entre les barrieres dont je vous ai parlé, trouvant à droite un obſtacle inſurmontable, il ſe précipitoit à gauche, & coulant au midi de Memphis, il ſe répandoit dans les ſables de la Libye. Le prince lui avoit creuſé un lit nouveau à l'orient de Memphis ;

(*n*) Les Prêtres diſoient que Menès, le premier roi d'Egypte avoit jetté un pont ſur le Nil auprès de Memphis. Avant ce prince, le fleuve franchiſſant le mont Pſammius, couloit au midi de cette ville, & ſe répandoit dans les déſerts de Libye. A cent ſtades de Memphis, il oppoſa une digue à ſon cours, & le força de revenir entre les montagnes. Par ce moyen le premier lit fut deſſéché. De nos jours que les Perſes ſont maîtres de l'Egypte, ils entretiennent à grands frais la digue qui ferme l'ancien canal. Chaque année ils y ajoutent de nouveaux ouvrages, & ont établi des troupes pour veiller à ſa conſervation. *Herodote. Euterpe*, p. 55.

& opposant à ses eaux une large digue, l'avoit obligé de revenir entre les montagnes, & de se décharger dans le golfe, qui baignoit le rocher où le château du Caire est bâti. Du tems d'Herodote, on voyoit encore l'ancien lit du fleuve, & la digue qui en fermoit l'entrée. Les Perses l'entretenoient avec le plus grand soin. Au moment où j'écris, ce canal n'est point ignoré; on le suit à travers le désert; il passe à l'occident des lacs de Natron. Des bois pétrifiés, des mats, des antennes, debris des bâtimens qui y naviguoient, en marquent encore la trace. Les Arabes ont conservé à ce canal presque comblé, le nom de *Bahr Bela ma* (*o*), mer sans eau.

C'est aux travaux du Monarque, qui termina ce grand ouvrage, que l'Egypte doit le Delta. Le poids énorme des eaux du Nil, qui vint se jetter à l'entrée du golfe, fit refluer celle de la mer. Les sables, les limons qu'il entraîne s'y amoncelerent. L'isle du Delta peu considérable d'abord, sortit de la mer dont elle recula les limites. Elle étoit un don du fleuve. La culture vint la défendre contre ses attaques, en élevant des digues sur ses bords. Du tems de Mœris, qui vivoit cinq cents ans avant la guerre de

(*o*) Les Arabes appellent *bahr*, mer, les grands fleuves.

Troie, le Delta paroiſſoit encore dans ſon enfance (*p*). Huit coudées ſuffiſoient pour l'inonder dans toute ſon étendue. On le parcouroit en bateau d'une extrêmité à l'autre, & ſes villes conſtruites ſur des hauteurs artificielles reſſembloient aux iſles de la mer Ægée (*q*). Lorſqu'Hérodote vint en Egypte, il falloit quinze coudées pour couvrir toute la baſſe Egypte; mais alors le Nil débordoit l'eſpace de deux journées à droite & à gauche du Delta. Sous l'empire des Romains, ſeize coudées produiſoient le même effet. Pendant la domination des Arabes, les Ecrivains parlent de dix-ſept coudées comme de la hauteur la plus favorable. Aujourd'hui le terme de dix-huit coudées eſt celui de l'abondance; mais l'inondation ne s'étend plus dans la baſſe Egypte: elle s'arrête au grand Caire & dans les campagnes voiſines. Cependant le Nil croît ſouvent juſqu'à vingt-deux coudées. Le limon amoncelé depuis tant d'années ſur l'iſle ſortie de ſon ſein, a produit ce phenomene. L'art y a beaucoup contribué, ſoit en aſſurant par des levées les terreins plus expoſés à l'action du fleuve, ſoit en multipliant ſes bouches, & en coupant un grand nombre de canaux, qui laiſſent aux eaux un libre écoule-

---

(*p*) Hérodote, p. 41. Euterpe.
(*q*) Strabon, liv, 17, p. 1136.

ment. (*r*) Depuis mon féjour en Egypte, j'ai fait deux fois le tour du Delta, lors de l'inondation. Je l'ai même traverfé par le canal de *Menouf.* Le fleuve couloit à pleines rives dans les grandes branches de Rofette, de Damiette, & dans celles qui traverfent l'intérieur du pays ; mais il ne débordoit pas fur les terres, excepté dans les lieux bas, où l'on faignoit les digues pour arrofer les campagnes couvertes de ris. Voilà donc dans l'efpace de 3284 ans, le Delta élevé de quatorze coudées (*s*). Il ne faut pas croire comme quelques voyageurs l'ont prétendu, que cette ifle continuera de s'élever, & qu'elle deviendra inculte. Elle devoit fon accroiffement au dépôt annuel du limon que le Nil entraîne; en ceffant d'être inondée, elle ceffera de croître: car il eft démontré que la culture ne fuffit pas pour exhauffer un terrein.

Le Delta eft actuellement dans la fituation la plus favorable pour l'agriculture. Baigné à l'orient & à l'occident, par deux fleuves que le Nil

---

(*r*) Strabon, livre 17, dit que la branche Bolbitine & Sebennitique ont été creufées de main d'homme.

(*s*) Pour que ce calcul fût de la derniere exactitude, il faudroit favoir fi la coudée chez les Grecs, les Romains, les Arabes eft précifément la même mefure, connoître même les variations qu'elle a pu éprouver chez différens peuples, &c. ce qui feroit fort difficile à démontrer. Cette précifion n'étant pas effentielle au fujet que je traite, je me contente de rapporter les témoignages des Ecrivains & les faits.

forme en ſe diviſant, & qui ſont auſſi larges & plus profonds que la Loire, coupé de ruiſſeaux innombrables, il offre l'aſpect d'un jardin immenſe dont tous les compartimens peuvent être arroſés. Pendant les trois mois, où la Thebaïde eſt ſous les eaux, il poſſede des campagnes couvertes de ris, d'orges, de légumes, & de fruits d'hiver. Ce n'eſt plus comme autrefois, la mer Ægée, avec les Ciclades; ce ſont de riches moiſſons dans la plaine dont l'horiſon ſeul borne l'étendue; ce ſont der bois de dattiers, d'orangers, de ſycomores; ce ſont des eaux toujours courantes; c'eſt une verdure qui change & ſe renouvelle ſans ceſſe; c'eſt enfin une abondance qui réjouit la vue & étonne l'imagination. En perdant l'inondation, cette iſle a gagné chaque année, les trois mois pendant leſquels la Thebaïde eſt ſous les eaux. Auſſi eſt-ce la ſeule partie de l'Egypte, où le même champ donne par an deux récoltes de grains, l'une de ris, l'autre d'orge.

Vous devez bien penſer, M. qu'en croiſſant en hauteur, elle s'eſt auſſi augmentée en longueur. Entre pluſieurs faits que l'hiſtoire nous préſente, j'en choiſirai un ſeul (*t*). Sous le regne de Pſammetique, les Miléſiens aborde-

(*t*) Strabon, l. 17.

rent avec trente vaiſſeaux à l'embouchure de la branche Bolbitine, aujourd'hui celle de Roſette, & s'y fortifierent. Ils y bâtirent une ville qu'ils nommerent *Metelis*; c'eſt la même que Faoüé, qui dans les vocabulaires Cophtes a conſervé le nom de *Meſſil*. Cette ville autrefois port de mer, s'en trouve actuellement éloignée de neuf lieues; c'eſt l'eſpace dont le Delta s'eſt prolongé depuis Pſammetique juſqu'à nous.

Homere, le peintre ſublime des peuples & des pays, Homere (*u*) dont les détails géographiques ſont le monument le plus précieux en ce genre que nous ait tranſmis l'antiquité, met ces mots dans la bouche de Menelas, abordé en Egypte : » Dans la mer orageuſe qui baigne l'Egypte, » il eſt une iſle nommée Pharos. Sa diſtance » du rivage, eſt celle qu'un vaiſſeau pouſſé par » un vent favorable, peut parcourir en jour. » Protée (*x*) inſtruiſant Menelas, lui dit : « Le » deſtin ne permet pas que tu revoie tes amis, » ton palais, & ta terre natale, juſqu'à ce que » tu ne ſois retourné ſur les bords du fleuve » Egyptus (*y*), qui tire ſa ſource de Jupiter, &

(*u*) Odiſſée, chant IVe.

(*x*) Odiſſée, chant IVe.

(*y*) Le Nil ſe nomma Egyptus juſqu'au tems où Nileus un des ſucceſſeurs de Mendés, qui fit de grands travaux pour le contenir, & arrêter ſes ravages, lui donna ſon nom, *Diodore de Sicile*, *liv. I.*

» que tu n'y aie offert des hécatombes aux Dieux
» immortels.... Il dit, & cet ordre qui m'obli-
» geoit à traverſer une ſeconde fois la mer vaſte
» & orageuſe qui ſépare le phare du continent
» Egyptien, briſa mon cœur de douleur. »

Homere qui avoit voyagé (z) en Egypte où il avoit appris des prêtres la mythologie dont il fait un ſi brillant uſage dans ſes poëmes, nous repréſente l'iſle de Pharos qui forme actuellement le port d'Alexandrie, au moins à vingt lieues du rivage Egyptien, & ce ſentiment s'accorde avec celui de la plus haute antiquité.

Quels prodigieux changemens les grands fleuves occaſionnent ſur la ſurface du globe! Comme ils repouſſent ſans ceſſe la mer en accumulant le ſable ſur le ſable! Comme ils élevent à leur embouchure, des iſles qui deviennent enſuite de grandes portions de continent. C'eſt ainſi que le Nil a formé preſque toute la baſſe Egypte, & fait ſortir des eaux, le Delta qui a quatre-vingt-dix lieues de circonférence. C'eſt ainſi que le Meandre, repouſſant continuellement les flots de la Méditerranée, & comblant peu-à-peu le golfe où il ſe jette, a mis au milieu des terres, la ville de Milet qui étoit autrefois un port fameux. C'eſt ainſi que le Tigre & l'Euphrate déchaînés des monts Arméniens, entraînant dans

(z) Diodore de Sicile.

leurs cours les ſables de la Meſopotamie, rempliſſent inſenſiblement le Golfe perſique.

Vous avez ſous les yeux un tableau général de l'Egypte, & des principales révolutions qui y ſont arrivées; j'entrerai déſormais dans des détails particuliers qui vous intéreſſeront peut-être davantage. C'eſt au milieu d'Alexandrie, frappé d'étonnement à la vue des monumens, que les ravages du tems & des conquérans n'ont pu détruire, pleurant ſur les débris inſenſibles des colonnes, des obéliſques qui décoroient des places publiques & des temples, que je vous parlerai de la ville d'Alexandre, de l'Alexandrie des Arabes, & des maſures auxquelles les Turcs oſent donner ce nom pompeux. Les Barbares! ils ont étouffé dans leur vaſte Empire, les arts, les ſciences, les villes, les royaumes. Il ne reſte que le nom de tant d'ouvrages fameux, que leur ignorance a laiſſé périr, ou que leur aveugle fanatiſme a détruit. J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE II.

A. M. L. M.

Alexandrie le

ALEXANDRIE; Monsieur, mérite d'attirer vos regards. Le rang qu'elle occupa parmi les villes célebres (*a*), les savans auxquels elle donna le jour, les monumens qui attestent encore après deux mille ans sa gloire passée, ont des droits à votre curiosité. C'est pour la satisfaire que je parcours depuis trois mois les lieux où elle fût; c'est en lisant les auteurs Grecs, Latins, Arabres, que j'apprends à la reconnoître, au milieu des ruines qui la couvrent; c'est en comparant ce qu'ils ont écrit avec les objets qui sont sous mes yeux, que je puis vous en tracer le plan. Avouez qu'il est douloureux de chercher une ville fameuse au milieu de ses propres murailles.

L'Asie mineure étoit soumise, l'orgueil de Tyr humilié. Alexandre marcha vers l'Égypte, écrasée sous le joug des Perses. Il s'en rendit maître sans

(*a*) Diodore de Sicile qui écrivoit à Rome sous Auguste, dit qu'Alexandrie étoit la premiere ville du monde, liv. 17.

combat, parce que les peuples contens de briser leurs fers, le regarderent comme un libérateur, & lui tendirent les bras. Il falloit pour conserver cette conquête éloignée de ses États, une forteresse avec un port qui pût recevoir des flottes nombreuses. L'Égypte manquoit d'un si précieux avantage; Alexandre le lui procura. Un terrain resserré entre le lac Mareotis, & le beau port que formoit l'isle de Pharos, (*b*) lui parut propre à ses desseins. Il y traça l'enceinte d'une grande ville à laquelle il donna son nom, & alla visiter les merveilles de la haute Egypte, tandis que l'ingénieur Dinocharès travailloit à l'exécution de son plan. Ce voyage dura près d'un an. A son retour, Alexandrie étoit presque achevée. (*c*) Il la peupla en y faisant passer les habitans des villes voisines, & suivit le cours de ses exploits.

(*b*) Homère, comme je l'ai rapporté, nous représente l'isle de Pharos à une journée de navigation du rivage Egyptien, parce qu'alors le lac Mareotis se joignoit à la mer, & y formoit un golphe. Dans l'espace de cinq cents ans écoulés depuis le Poëte jusqu'à la fondation d'Alexandrie, on coupa des canaux dans la basse Egypte; le lac Mareotis qui étoit la décharge des eaux de la Thébaïde, se retira un peu, & la langue de terre où Alexandre bâtit cette ville, parut. Lorsque César, Strabon, Diodore de Sicile écrivoient, il en baignoit les murs. Du tems des Arabes, il s'en étoit éloigné d'une demi-lieue. Sous l'empire destructeur des Ottomans, il a disparu. Un voyageur qui verroit de nos jours cette partie de l'Egypte & qui n'auroit lu qu'Homere, diroit avec Mrs. Dacier, Pope & plusieurs autres savans, que sa description de Pharos est un pur jeu d'imagination.

(*c*) Quinte-Curce, vie d'Alexandre, liv. 4, chap. 8.

Alexandrie avoit une lieue & demie de long sur un tiers de largeur, ce qui donnoit à ses murailles environ quatre lieues de circuit. (*d*) Le lac Mareotis la baignoit au midi, & la Méditerranée au nord. Des rues droites la coupoient parallelement dans sa longueur. Cette direction laissoit un libre passage au vent de nord, le seul qui porte en Egypte la fraîcheur & la salubrité. Une rue de deux mille pieds de large, commençoit à la porte de la marine & finissoit à la porte de Canope. Des maisons magnifiques, des temples, des édifices publics la décoroient. C'étoit une longue place où l'œil ne pouvoit se lasser d'admirer le marbre, le porphyre, & les obélisques qui devoient embellir un jour Rome (*e*) & Constantinople. Cette rue, la plus belle qu'il y ait eu dans l'univers, étoit coupée par une autre égale en largeur, (*f*) ce qui formoit en cet endroit un carré d'une demi-lieue de circonférence. Du milieu de cette grande place on voyoit les deux portes, & les vaisseaux arriver à pleines voiles du nord & du midi.

(*d*) Quinte-Curce leur donne 80 stades ou 3 lieues & un tiers.
Pline, quinze milles romains, ou 5 lieues.
Strabon, 76 stades, ou 3 lieues & un huitieme.
Diodore de Sicile, 96 stades ou 4 lieues.

(*e*) Tout le monde sait que les obélisques qui sont à Rome ont été tirés d'Alexandrie.

(*f*) Diodore de Sicile, Strabon, liv. 17.

Un môle d'un mille de long (g) fut jetté du continent à l'isle de Pharos, & divisa le grand port en deux. Celui qui est au nord conserva son nom. Une digue tirée de l'isle au rocher où l'on bâtit le Phare, le mit à l'abri des vents d'ouest. L'autre fut appellé *Eunoste* ou de bon retour. Le premier se nomme aujourd'hui le port neuf; le second, le port vieux : un pont qui joignoit le môle à la ville, leur servoit de communication. Il étoit élevé sur de hautes colonnes enfoncées dans la mer, & laissoit un libre passage aux navires. Le palais qui commençoit bien avant le promontoire *Lochias* se prolongeoit presque jusqu'à la digue. Il occupoit plus d'un quart de la ville. (*h*) Chacun des Ptolemées avoit ajouté à sa magnificence. Il renfermoit dans son enceinte le Musée, asyle des savans, des bosquets, des édifices dignes de la majesté royale, & un temple où le corps d'Alexandre avoit été déposé dans un cercueil d'or. (*i*) L'infâme Seleucus Cibyosactès viola ce monument, enleva le cercueil d'or, & en mit un de verre à sa place. Dans le grand port,

(*g*) Ce môle fut nommé *hepta stadium*, parce qu'il avoit sept stades ou un mille de long.

(*h*) Strabon, liv. 17, dit qu'il en occupoit le tiers.

(*i*) Perdiccas s'étoit chargé de transporter au temple de Jupiter Ammon le corps d'Alexandre comme ce Prince l'avoit ordonné par son testament. Ptolemée, fils de Lagus, l'ayant enlevé le fit placer dans le palais d'Alexandrie.

on trouvoit la petite isle d'Antirhode, où l'on avoit élevé un théatre & une maison royale. Le port Eunoste en contenoit un petit nommé Kibotos (*k*), & creusé de main d'homme : il communiquoit avec le lac Méréotis par un canal. Entre ce canal & le palais on admiroit le temple de Sérapis, (*l*) & celui de Neptune bâti près de la grande place où se tenoit le marché. Alexandrie s'étendoit encore sur les bords du lac du côté du midi. Sa partie orientale offroit le gymnase avec des portiques de plus de six cents pieds de long, soutenus par plusieurs rangs de colonnes de marbre. En sortant de la porte de Canope on rencontroit un cirque spacieux, destiné à la course des chars. Plus loin, le faux-bourg de Nicopolis bordoit le rivage de la mer & sembloit une seconde Alexandrie. On y avoit construit un superbe amphithéatre avec un stade pour la célébration des Quinquennales. (*m*)

Telle est la description que les anciens, & Strabon sur-tout, nous ont laissée d'Alexandrie. Cette ville, dont la fondation remonte 333 ans avant notre Ere, fut soumise successivement aux Ptolemées, aux Romains, & aux Empe-

---

(*k*) *Kibotos*, le port de l'arche.

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Fêtes que l'on célébroit tous les cinq ans.

teurs Grecs. (*n*) Vers le milieu du sixieme siecle, Amrou *Ebn el Aas*, général d'Omar, l'emporta d'assaut après un siege de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Héraclius, Empereur de Constantinople, n'envoya pas un seul vaisseau y porter du secours. Ce prince offre un exemple rare dans l'histoire. Il avoit montré de la vigueur la premiere année de son règne, ensuite il s'étoit endormi long-tems dans l'oisiveté & la mollesse. Réveillé tout-à-coup au bruit des conquêtes de Cosroès, le fléau de l'orient, il se mit à la tête de ses armées, parut dès sa premiere campagne un grand capitaine, ravagea la Perse pendant sept ans, & rentra dans sa capitale couvert de lauriers; puis devenu théologien sur le trône, il perdit son énergie, & s'amusa le reste de sa vie à disputer sur le Monothelisme, tandis que les Arabes enlevoient les plus belles provinces de son empire. Insensible aux cris des malheureux Alexandrins, (*o*) comme

---

(*n*) La dixieme année de l'hégire l'an 651 de notre Ere, suivant Abulfeda, 994 ans après sa fondation. Le mot d'Ere, comme je l'ai dit dans la vie de Mahomet, vient d'*Arkha* qui en Arabe signifie *une époque*.

(*o*) Omar conduisit toutes les forces de l'Arabie contre *Jérusalem*. Les habitans se défendirent avec une constance admirable. Ils envoyerent plusieurs fois conjurer Héraclius de leur accorder du secours. Leurs prieres ayant été inutiles, ils se virent obligés de se rendre après un siege de deux ans, sans avoir pu obtenir

il l'avoit été à ceux des habitans de Jérusalem qui s'étoient défendus pendant deux ans, il les laissa succomber sous l'ascendant de l'infatigable Amrou. Toute leur brave jeunesse périt les armes à la main.

Le vainqueur étonné de sa conquête, écrivit au Calife : (*p*) « J'ai pris la ville de l'Occident. » Elle est d'une immense étendue. Je ne puis » vous décrire combien elle renferme de mer- » veilles. Il s'y trouve 4000 bains, 12000 ven- » deurs d'huile fraîche, 4000 Juifs qui paient » tribut, 400 comédiens, &c.

La bibliotheque où les soins des Ptolemées avoient rassemblé plus de quatre cent mille manuscrits, excita l'attention du conquérant. Il demanda les ordres du Calife. « Brûlez ces » livres, répondit le féroce Omar ; s'ils ne » renferment que ce qui est dans le Coran, ils » sont inutiles ; & dangereux s'ils contien- » nent autre chose. » Arrêt barbare qui réduisit en cendres une grande partie des travaux de la docte antiquité. Combien de connoissances, combien d'arts, combien de chefs-d'œuvre ce fatal incendie a fait disparoître de la terre ! C'est peut-être à cette époque funeste qu'on doit attribuer l'ignorance qui a couvert d'un

---

un soldat d'un Empereur qui sacrifioit son tems & ses trésors à faire triompher une secte nouvelle.

(*p*) Elmacin, vie d'Omar, p. 30.

voile les contrées qui furent le berceau des sciences. Si les trois quarts des ouvrages que possede l'Europe étoient anéantis tout-à-coup, que l'Imprimerie n'existât pas, & qu'un peuple sans lettres s'emparât de cette belle partie du monde, elle retomberoit dans la barbarie d'où tant de siecles ont eu peine à la tirer. Tel a été le sort de l'Orient.

Alexandrie soumise à la domination des Arabes, perdoit peu-à-peu de son éclat. L'éloignement des Califes de Bagdad ne leur permettoit pas d'y encourager puissamment le commerce & les arts. La population diminuoit chaque jour. L'an (*q*) 875 de notre Ere on abattit les anciens murs, on en resserra l'enceinte de moitié, & l'on construisit ceux qui subsistent encore de nos jours. Leur solidité, leur épaisseur, les cent tours dont ils sont flanqués les ont conservés contre les efforts des hommes & les ravages du tems. Cette seconde Alexandrie, que l'on peut nommer celle des Arabes, étoit encore florissante au treizieme siecle. (*r*) L'allignement de ses rues offroit l'image d'un échiquier. Elle avoit

---

(*q*) Cet événement arriva sous l'empire d'*Elmetouakkel*, le dixieme Calife Abasside, & le trente & unieme depuis Mahomet. Elmacin. *Ebn Toulon*, alors gouverneur d'Egypte, & qui méditoit de se rendre indépendant, les fit construire.

(*r*) Abulfeda, description géographique de l'Egypte.

conservé une partie de ses places & de ses monumens. Son commerce s'étendoit depuis l'Espagne jusques dans l'Inde ; les canaux étoient entretenus ; les marchandises remontoient dans la haute Egypte, par le lac Mareotis, & dans le Delta par le canal de Faoué. (*s*) Le Phare bâti par *Sostrate* de *Cnide*, subsistoit encore. Cette tour merveilleuse, comme l'appelle César, avoit plusieurs étages : ils étoient entourés de galeries soutenues par des colonnes de marbre. Elle s'élevoit à près de quatre cents pieds. (*t*) On avoit placé au sommet un grand miroir d'acier poli, disposé de maniere qu'on y appercevoit l'image des vaisseaux éloignés, avant qu'ils fussent visibles à l'œil. Cet édifice admirable leur servoit de signal. On y allumoit des feux pendant la nuit, pour les avertir de l'approche des côtes de l'Egypte, qui sont si basses qu'on court risque d'échouer avant d'avoir pu les distinguer. Alexandrie, dans sa décadence, conservoit encore un air de grandeur & de magnificence qui excitoit l'admiration.

Au quinzieme siecle, les Turcs s'emparerent de l'Egypte : (*u*) ce fut le terme de sa gloire.

(*s*) Il fut bâti sous Ptolemée Philadelphe.

(*t*) Abulfeda, dans sa description de l'Egypte, parle de ce miroir, dont plusieurs auteurs Arabes font mention. Il dit qu'il fut détruit par les artifices des Chrétiens, sous le regne d'*Oualid*, fils d'*Abd el Melec*.

(*u*) En 1517, Sultan Selim fit la conquête de l'Egypte, & la

L'aſtronomie, la géométrie, la poéſie & la grammaire y étoient encore cultivées. La verge des Pachas chaſſa ces reſtes des beaux arts. La défenſe de tranſporter au-dehors les blés de la Thébaïde porta le coup mortel à l'agriculture. Les canaux ſe comblerent; le commerce languit; l'Alexandrie des Arabes fut tellement dépeuplée, que dans ſa vaſte enceinte il ne ſe trouva pas un ſeul habitant. Ils avoient abandonné de grands bâtimens qui tomboient en ruines, que l'on n'oſoit réparer ſous un gouvernement où c'eſt un crime de paroître riche, & avoient élevé des maſures ſur le rivage de la mer. Déjà le Phare mis au nombre des ſept merveilles du monde étoit détruit; l'on avoit conſtruit à ſa place un château carré, ſans goût, ſans ornement, & incapable de ſoutenir le feu d'un vaiſſeau de ligne. Aujourd'hui dans l'eſpace de deux lieues fermé de murailles, on ne voit que colonnes de marbre les unes renverſées dans la pouſſiere & ſciées par tronçons, (car les Turcs en font des meules de moulin) les autres debout, affermies ſur leur baſe par l'énormité de leur poids; on ne voit que débris de pilaſtres, de chapiteaux, d'obéliſques, que montagnes de ruines entaſſées les

---

premier ſoin de ce barbare vainqueur fut de faire pendre ſous la porte nommée *Bab Zouilé*, Thomambei, dernier Roi des Mamloucs dont le gouvernement ſubſiſtoit depuis près de 300 ans.

unes sur les autres. L'aspect de ces décombres, le souvenir des monumens fameux qu'ils représentent, affligent l'ame & font verser des larmes.

La moderne Alexandrie est une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine six mille habitans, (*x*) mais très-commerçante, avantage qu'elle doit uniquement à sa situation. Elle est bâtie sur le terrain qu'occupoit le grand port, & que la mer en se retirant a laissé à découvert. Le môle qui joignoit le continent à l'isle de Pharos s'est élargi & est devenu terre ferme. L'isle d'Antirhode se trouve au milieu de la nouvelle ville. Une hauteur couverte de ruines la fait reconnoître. Le port *Kibotos* est comblé. Le canal qui y conduisoit les eaux du lac Maréotis a disparu. Ce lac lui-même dont les bords étoient couverts de papyrus & de dattiers, ne subsiste plus, parce que les Turcs ont négligé d'entretenir les canaux qui y portoient les eaux du Nil. (*y*) Belon, observateur fidele, qui voyageoit en Egypte quelques années après la conquête des Ottomans, assure que de son tems le lac Maréotis n'étoit éloigné que d'une demi-

(*x*) L'ancienne Alexandrie contenoit 300000 personnes libres sous Auguste. Ajoutez au moins le double d'esclaves, vous aurez 900000 ames. Quelle prodigieuse différence !

(*y*) Belon, description d'Alexandrie. Il voyageoit en Egypte quinze ans après la conquête de Selim, il y a environ 250 ans.

lieue des murs d'Alexandrie, & qu'il étoit entouré de forêts de palmiers. Au moment où j'écris, les sables de la Lybie en occupent la place. C'est au gouvernement destructeur des Turcs qu'il faut attribuer ces changemens déplorables.

Le canal de Faoüé, le seul qui communique maintenant avec Alexandrie, & sans lequel cette ville ne pourroit subsister, puisqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce, est à moitié rempli de limon & de sable. Sous l'empire des Romains, sous la domination même des Arabes, il étoit navigable toute l'année, & servoit au transport des marchandises. Il répandoit la fécondité dans les plaines qu'il traversoit. Ses bords étoient ombragés de dattiers, couverts de vignes, ornés de maisons de plaisance (z): de nos jours, l'eau

---

(z) Ce passage d'Abulfeda fera foi de ce que j'avance : « on » ne peut rien voir de plus agréable que le canal d'Alexandrie. » Les deux rives bordées de jardins & d'ombrages, sont tapissées » d'une verdure éternelle. C'est ce que *Dafard el Hadad* a exprimé dans ces beaux vers :

» Quelle aménité regne sur les bords du canal d'Alexandrie ! » Le spectacle qu'ils offrent fait couler la joie dans l'ame. Les » bosquets qui les ombragent présentent au navigateur un dais de » verdure. La main de l'Aquilon y répand la fraîcheur, en même » tems qu'elle sillonne, en se jouant, la surface des eaux. Le su- » perbe dattier dont la tête flexible se penche mollement comme » celle d'une belle qui s'endort, est couronné de ses grappes pen- » dantes. »

Oua khalig Elescanderié ellati iatiha men el Nil men ahsan el

n'y coule que vers la fin d'Août, & y reste à peine assez de tems pour remplir les citernes de la ville. Les campagnes, dont il entretenoit l'abondance, sont désertes. Les bosquets, les jardins qui environnoient Alexandrie ont disparu avec l'eau qui les fertilisoit. Hors des murs, on apperçoit seulement quelques arbres clair-semés, des sycomores, des figuiers, dont le fruit est délicieux, des dattiers, des capriers & la soude qui tapisse des sables brûlans dont la vue est insupportable.

Cependant tous les signes de l'ancienne magnificence d'Alexandrie, ne sont pas effacés. Les citernes voutées avec beaucoup d'art, qui s'étendent sous toute la ville, les nombreux conduits qui y portent les eaux, sont presque en leur entier après deux mille ans. Vers la partie orientale du palais, (*a*) on voit deux

---

mentezhat laenno daïak Makdar el janebin, bel Besatin oua fih iecoul Dafar el Hadad :

Ou achié ahadet l'aïnak menzara
Ja esserour bo le calbak ou afda
Roud le mekhadder eladar oua gedaoual
Nacachet aleih id eeh chemal mebareda
Oua-l-Nakhl Kelrhid el hassan tezainet
Oua lebes men atmarhen calaïda.

Abulfeda, description de l'Egypte.

(*a*) M. Pokoke croit qu'ils étoient placés devant le temple de Neptune, mais ce temple étoit voisin du port Eunoste, & ces obélisques en sont à une demi-lieue, près le promontoire Lochias, dans l'emplacement que Strabon donne au palais.

Obelisques, nommés vulgairement les aiguilles de Cléopatre. Ils sont de pierre Thebaïque & chargés d'hiéroglyphes ; l'un est renversé, rompu & couvert de sable ; l'autre posé sur son piédestal. Ces obelisques, chacun d'une seule pierre, ont environ soixante pieds de haut, sur sept pieds carrés à la base. Vers la porte de Rosette, on trouve cinq colonnes de marbre à la place qu'occupoient les portiques du gymnase. Le reste de la colonnade, dont l'alignement étoit reconnoissable il y a cent ans (b), a été détruit par la barbarie des Turcs.

Ce qui fixe le plus l'attention des voyageurs est la colonne de granit rouge, située à un quart de lieu de la porte du midi. Le chapiteau est corinthien, à feuilles de palmier unies & sans dentelure. Il a neuf pieds de haut. Le fût, & le tore supérieur de la base, sont d'un seul morceau de quatre-vingt-dix pieds de long & de neuf de diametre. La base est un carré d'environ quinze pieds sur chaque face. Ce bloc de marbre de soixante pieds de circonférence, repose sur deux assises de pierres liées ensemble avec du plomb, ce qui n'a pas empêché les Arabes d'en arracher plusieurs pour y chercher un trésor imaginaire. La colomne entiere a cent quatorze pieds de hauteur. Elle

(b) Maillet, description d'Egypte.

eſt parfaitement bien polie & ſeulement un peu éclatée du côté du levant. Rien n'égale la majeſté de ce monument. De loin, il domine ſur la ville & ſert de ſignal aux vaiſſeaux. De près il cauſe un étonnement mêlé de reſpect. On ne peut ſe laſſer d'admirer la beauté du chapiteau, la longueur du fût, l'impoſante ſimplicité du piédeſtal. Je ſuis perſuadé, que ſi cette colonne étoit tranſportée devant le palais de nos Rois, toute l'Europe viendroit payer un tribut d'admiration au plus beau monument qui ſoit ſur la terre.

Les ſavans & les voyageurs ont fait des efforts infructueux pour découvrir à quel Prince on l'avoit érigée. Les plus ſages ont penſé que cene pouvoit être en l'honneur de Pompée, puiſque Strabon & Diodore de Sicile n'en ont point parlé. Ils ſont reſtés dans le doute. Il me ſemble qu'Abulfeda pouvoit les en tirer. Il l'appelle *la colonne de Sévère* (*c*) & l'hiſtoire nous apprend que cet Empereur viſita l'Egypte (*d*), donna un Sénat

(*c*) « Oua eſcanderié ala chat bahr elroum, oua beha elmeharat el machhoura, oua beha *Aamoud Severi.*

» Alexandrie eſt bâtie ſur le bord de la mer, elle poſſede un phare fameux & la *colonne de Sévère. Abulfeda, deſcription d'Egypte.*

(*d*) L'Empereur Sévère ſe rendit dans la ville d'Alexandrie. Il accorda un ſénat à ſes habitans, qui juſqu'alors ſoumis à l'autorité d'un ſeul magiſtrat Romain, avoient vécu ſans conſeil nationnal comme ſous les Ptolemées, où la volonté du Prince étoit leur loi.

à la ville d'Alexandrie, & mérita bien de ses habitans. Cette colonne fut une marque de leur gratitude ; l'inscription grecque à moitié effacée que l'on y voit du côté de l'occident, lorsque le soleil l'éclaire, étoit sans doute lisible du tems d'Abulfeda, & conservoit le nom de Severe. Ce n'est pas le seul monument que la reconnoissance des Alexandrins lui ait élevé. On voit au milieu des ruines d'Antinoë, bâtie par Adrien, une magnifique colonne dont l'inscription encore subsistante, la dédie à Alexandre Severe.

A une demi-lieue au midi de la ville, on descend dans des catacombes, ancien asyle des morts. Des allées tortueuses conduisent à des grottes souterraines où ils étoient déposés. Le fauxbourg de Necropoli (*e*), s'étendoit jusque-là. En avançant du côté de la mer, on trouve un grand bassin creusé dans le rocher, qui borde le rivage : sur les côtés de ce bassin, on a taillé au ciseau deux jolies salles, avec des bancs qui les traversent. Un canal fait en zig zag, afin que le sable s'arrête dans les détours, y conduit l'eau de la mer : elle y vient pure & transparente comme le crystal. J'y ai pris le bain. Assis sur le banc de pierre, on a de

---

Sévere ne borna pas là ses bienfaits, il changea plusieurs loix en leur faveur. *Spartien, ch.* 17, *vie de l'Empereur Sévere.*

(*e*) La ville des morts. On y voyoit des jardins, des temples, & de superbes mausolées.

l'eau un peu au-dessus de la ceinture. Les pieds reposent mollement sur un sable fin. On entend les vagues bruire contre le rocher, & frémir dans le canal. Le flot entre, vous souleve, se retire, & en rentrant & sortant tour à tour, apporte une eau toujours nouvelle, & une fraîcheur délicieuse, sous un ciel embrasé. On appelle vulgairement ce lieu, le bain de Cléopatre. Des ruines annoncent qu'autrefois il étoit orné.

Je ne puis, Monsieur, quitter cette ville sans vous rappeller quelques-uns des faits mémorables, dont elle a été le théâtre. Près de ce monticule, César incendiant l'arsenal des Alexandrins, brûla une partie de la bibliotheque des Ptolemées. A l'extrêmité de ce port, repoussé par les ennemis, il se jetta tout armé dans les flots, & toujours maître de son ame, il prévit que la foule des fuyards feroit couler bas son navire, & en gagna à la nage un autre plus éloigné. Cette présence d'esprit le sauva; car son vaisseau fut englouti avec ceux qui s'y étoient précipités. Là, Cléopatre célebre par sa beauté, ses talens & ses artifices l'enlaça dans ses filets, enchaîna son indomptable activité, & l'endormant au sein des voluptés, le conduisit à sa suite dans un voyage sur le Nil, quand il auroit dû faire voile pour Rome, dont cette complaisance pouvoit lui fermer à jamais l'entrée. Près de ces colonnes, tristes

débris du gymnase, l'orgueilleuse Reine d'Egypte, assise sur un trône d'or, reçut aux yeux de l'univers, le titre d'épouse d'Antoine, qui lui sacrifia sa gloire. Ayant perdu dans les plaisirs le tems de vaincre, elle se fit mordre par une vipere, il se perça de son épée, & leur mort offrit un grand exemple à la postérité.

Le Musée dont ces décombres m'annoncent l'emplacement, fut l'asyle des sciences. Appien, Herodien, Huclide, Origene, Philon & une foule d'autres savans les y cultiverent. Maintenant l'ignorance & la barbarie ont couvert la partie des beaux arts. Il faudroit une grande révolution pour leur rendre la vie.

Cette lettre, Monsieur, est fort longue, je n'y joindrai point des d'observations sur les moeurs & le commerce des Alexandrins. Ces détails auront leur tour. Je me hâte de quitter une ville où l'on vit au milieu des ruines, où tous les objets inspirent la tristesse, où les habitans sont un mélange de Mores & de Turcs, que des crimes ont chassés de leur patrie, où les Arabes Bedouins viennent vous dépouiller en plein jour, où enfin toute la nature morte pendant onze mois de l'année, ne se pare un instant de verdure que pour causer de longs regrets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

A. M. L. M.

A Rosette, le

LES voyageurs, Monsieur, qui vont d'Alexandrie à Rosette par terre, laissent à droite le canal de Faoüé, passent près des débris du grand Cirque, & rencontrent sur leur gauche les ruines de Nicopolis. Ce fauxbourg avoit été embelli par Auguste, après la victoire qu'il y remporta sur Antoine. Durant l'espace de deux lieues, ce ne sont que monceaux de décombres, qui couvrent des restes précieux d'antiquité. On côtoie ensuite le rivage de la mer. La vue s'étend d'un côté sur les flots, & de l'autre sur des campagnes sablonneuses. Des dattiers épars ça & là interrompent la triste uniformité de ces plaines arides. L'hiver, les Arabes Bedouins y font paître leurs troupeaux. L'été ils y ramassent la soude (*f*) en monceaux, la brûlent, & en vendent les cendres aux Alexandrins qui la transportent en Sirie & dans l'isle de Crete, où elle sert à la fabrication

(*f*) La soude est une plante rampante qui croît dans les sables.

du ſavon. Ces tribus errantes, au premier bruit d'une révolution en Egypte, montent à cheval, infeſtent les chemins, & dépouillent les voyageurs. A ſix lieues d'Alexandrie, on rencontre *la Madié* (*g*), où l'on paſſe un bac. C'eſt l'extrêmité de la branche Canopique. Elle part de Faoüé, traverſe le lac de *Behiré*, qui a ſept lieues de tour, & ſe jette dans la mer près d'*Aboukir* (*h*). Cette bourgade eſt l'ancienne Canope. Sa diſtance de ſix lieues de Phare, ſa poſition ſur le bord de la mer, s'accordent parfaitement avec la deſcription que les anciens nous ont donnée de Canope. Pline qui avoit recueilli les temoignages de l'antiquité, dit qu'autrefois c'étoit une iſle. L'aſpect des lieux le fait croire. Les terres ſont ſi baſſes aux environs, que la mer en couvroit encore une partie au temps de Strabon (*i*). La ville, bâtie ſur un rocher qui forme une belle rade, étoit à l'abri de l'inondation.

(*k*) Canope reçut ſon nom du pilote de Menelas, qui y mourut. On y voyoit encore ſon tombeau dans le ſiecle où S. Epiphanes

(*g*) *Madié*, en Arabe ſignifie paſſage d'un lac, ou d'un fleuve.

(*h*) Ce lieu eſt connu ſous le nom de *Bekier* parmi les marins.

(*i*) Strabon, liv. 17.

(*k*) Strabon, liv. 17. Diodore de Sicile. S. Epiphanes, liv. 4, ch. 3. Ces témoignages confirment le ſentiment d'Homere qui fait aborder Menelas en Egypte. *Odyſſée*, *liv.* 4.

écrivoit. L'agrément de sa situation, son temple de Serapis, l'industrie de ses Prêtres, en firent un des plus fameux pélérinages de l'Egypte. On s'y rendoit en foule des provinces les plus éloignées, & sur-tout d'Alexandrie. La licence présidoit aux fêtes; le plaisir plus encore que la religion y conduisoit les adorateurs du Dieu. Les prêtres n'étoient pas moins consultés comme médecins, que comme interprêtes de l'oracle. Habiles à rétablir les organes affoiblis de leurs malades par des bains parfumés; à reparer le délabrement de leur estomac, par une nourriture adoucissante, pleine de sucs, & mêlée d'aromates; à échauffer leur imagination par des peintures voluptueuses, ils parvenoient à rendre des sens à ceux qui les avoient perdus. Ces cures, dont ils attribuoient l'honneur à Serapis, étoient écrites dans un regiſtre qui éblouissoit les yeux du peuple & entretenoit leur célébrité. Jamais divinité n'eut plus d'adorateurs; jamais prêtres ne reçurent plus d'offrandes (*l*). Strabon assure que le canal qui

(*l*) Canope a un temple consacré à Serapis. On y rend un culte particulier à ce Dieu. Les plus honnêtes gens mêmes y croient.... Des prêtres sont occupés à écrire les guérisons miraculeuses qui s'y operent; d'autres, les oracles qui s'y sont rendus. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est l'affluence prodigieuse de peuple qui se rassemble de toutes parts aux fêtes de Serapis, & qui descend le long du canal d'Alexandrie. Nuit & jour, il est couvert de bateaux remplis d'hommes & de femmes

conduit d'Alexandrie à Canope, étoit rempli nuit & jour de bateaux & de pélerins, dont les chants & la danse offroient l'image de la joie folle & de la derniere licence. Aujourd'hui le canal est à sec une partie de l'année, & la ville ruinée ne présente aux regards que des masures, & un château garni de quelques pieces de canon pour défendre la rade.

Après avoir passé le bac de la *Madié*, on trouve un caravanserai, seul asyle contre les feux d'un ciel brûlant, pendant une marche de quatorze lieues. Au-delà s'étend une plaine stérile, où l'on n'apperçoit ni arbre, ni buisson, ni verdure. Les yeux y sont fatigués par un torrent de lumiere; la peau est brûlée par l'ardeur du soleil. Onze colonnes placées de distance en distance, servent à diriger le voyageur à travers ce désert, dont le vent fait mouvoir les monticules de sable comme les vagues de l'océan. Malheur à celui qu'un tourbillon du midi surprend au milieu de cette

---

qui chantent & dansent avec une extrême licence. *Strabon, liv.* 17.

Ces pélérinages en usage dès le tems d'Hérodote, subsistent encore de nos jours. Les Païens alloient au temple de *Sérapis*. Les Turcs vont au tombeau de leurs santons. Les Cophtes dans les églises de leurs saints. Les uns & les autres s'y livrent à la joie; & la gravité Turque n'a pu abolir ces danses & ces chants pleins de licence, qui semblent avoir pris naissance avec les Egyptiens.

solitude ! s'il n'a pas une tente pour se mettre à l'abri, il est assailli par des flots de poussiere embrasée, qui lui remplissant les yeux & la bouche, lui ôtent la respiration & la vie. Le parti le plus sage est de faire cette route la nuit. On découvre au point du jour les palmiers & les sycomores, (*m*) qui couronnent les bords du Nil, & l'on arrive à Rosette, baigné de sueur & de rosée.

Quand après un long séjour, au milieu des ruines, & un voyage très-fatiguant, on se trouve dans une ville riante, entourée de bosquets & de verdure, l'ame se dilate, & l'on est plus disposé à jouir de toutes les beautés de la nature. Telle est la situation du voyageur qui vient de quitter Alexandrie pour habiter Rosette. Echappé aux horreurs du désert, il se croit transporté dans un nouvel Eden, où tout offre l'image de l'abondance.

Rosette appellée *Raschid* par les Arabes, est située sur l'ancienne branche Bolbitine, à laquelle elle a donné son nom. Sa fondation re-

(*m*) Le sycomore d'Egypte produit une figue qui croît sur le tronc de l'arbre & non à l'extrêmité des rameaux. On la mange, mais elle est un peu seche. Cet arbre devient fort gros & très-touffu. Rarement il s'éleve droit. Ordinairement il se courbe & devient tortueux. Ses branches s'étendant horisontalement, & fort loin, donnent un bel ombrage. Sa feuille est découpée ; & son bois imprégné d'un suc amer n'est point sujet à la piqûre des insectes. Le sycomore vit plusieurs siecles.

monte au huitieme siecle (*n*). Les ensablemens continuels du Nil, ne permettant plus aux navires d'arriver jusqu'à Faoüé, on bâtit cette nouvelle ville à l'embouchure du fleuve. Elle en est déjà éloignée de deux lieues. Abulfeda nous apprend qu'elle étoit peu considérable au treizieme siecle (*o*). Deux cents ans après, elle n'avoit pas pris de grands accroissemens. Mais lorsque les Ottomans eurent ajouté l'Egypte à leurs conquêtes, ils négligerent l'entretien des canaux. Celui de Faoüé ayant cessé d'être navigable, Rosette devint l'entrepôt des marchandises d'Alexandrie & du Caire. Bientôt le commerce la rendit florissante. Aujourd'hui c'est une des plus jolies villes d'Egypte. Elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, & a près d'une lieue de long sur un quart de large. On n'y voit point de place remarquable, point de rue parfaite-

---

(*n*) Le pere *Sicard*, Pokoke, Nieburh, & les autres voyageurs n'ont pas fixé la fondation de Rosette. *Elmacin*, p. 152, nous apprend qu'elle fut bâtie pendant le regne d'*Elmetouakkel*, Calife de Bagdad, vers l'an 870 de notre Ere, & sous le pontificat de Cosma, patriarche des Jacobites à Alexandrie. M. Maillet ne lui donne que cent ans de fondation, & croit qu'elle remplace Canope, c'est une erreur. Prosper Alpin a commis la même faute.

(*o*) *Raschid balidé ala garbi el Nil el garbi and mesabbo fil bahr.* Rosette est une petite ville sur la rive occidentale du canal occidental du Nil près de son embouchure.

Belon qui voyageoit en Egypte en 1530, dit que Rosettte étoit beaucoup plus petite que Faoüé. Aujourd'hui Rosette est moitié plus grande que cette ville.

ment allignée, mais toutes les maiſons, bâties en terraſſes, bien percées, bien entretenues, ont un air de propreté & d'élégance qui plaît. Leur intérieur renferme de vaſtes appartemens où l'air ſe renouvelle ſans ceſſe, par un grand nombre de fenêtres toujours ouvertes. Les jalouſies & les toiles claires qu'on y tend arrêtent les rayons du ſoleil, y entretiennent un jour doux, & temperent l'excès des chaleurs. Les ſeuls édifices publics qui ſe faſſent remarquer, ſont les Moſquées accompagnées de hauts minarets conſtruits avec beaucoup de légereté & de hardieſſe. Ils produiſent un effet pittoreſque dans une ville, où tous les toits ſont planes, & jettent de la variété dans le tableau. La plupart des maiſons ont la vue du Nil & du Delta ; c'eſt un magnifique ſpectacle. Le fleuve eſt toujours couvert de bâtimens, qui montent & deſcendent à la rame & à la voile. Le tumulte du port, la joie des mariniers, leur muſique bruiante, offrent une ſcene mobile & vivante. Le Delta, cet immenſe jardin où la terre ne ſe laſſe jamais de produire, préſente toute l'année des moiſſons, des légumes, des fleurs & des fruits. Cette abondante variété ſatisfait à la fois le cœur & les yeux. Il y croit diverſes eſpeces de concombres & des mêlons délicieux. La figue, l'orange, la banane, la grenade y ſont d'un goût exquis. Combien la culture ajouteroit encore à leur excellence, ſi les Epyptiens ſavoient greffer.

Au nord de la ville, on trouve des jardins où les citroniers, les orangers, les dattiers, les sycomores, sont plantés au hasard. Ce désordre n'a pas de graces, mais le mêlange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, des fleurs jettées à l'aventure de ces bosquets en rendent l'ombrage charmant.

Lorsque l'athmosphere est en feu, que la sueur coule de tous les membres, que l'homme haletant soupire après la fraîcheur comme le malade après la santé, avec quel charme il va respirer sous ces berceaux, au bord du ruisseau qui les arrose! C'est-là que le Turc tenant dans ses mains une longue pipe de Jasmin garnie d'ambre, se croit transporté dans le jardin de délices que lui promet Mahomet. Froid, tranquille, pensant peu, il fume un jour entier sans ennui. Vivant sans desir, sans ambition, jamais il ne porte un regard curieux sur l'avenir. Cette activité qui nous tourmente, cette activité, l'ame de tous nos talens, lui est inconnue. Content de ce qu'il possede, il n'invente & ne perfectionne rien. Sa vie nous paroît un long sommeil; la nôtre lui semble une continuelle ivresse : mais tandis que nous courons après le bonheur qui nous échappe, il jouit paisiblement des biens que la nature lui offre, que chaque jour lui présente, sans s'occuper du lendemain.

C'est dans ces jardins, que de jeunes Georgiennes, vendues à l'esclavage par des parens bar-

bares, viennent dépofer avec le voile qui les couvre, la décence qu'elles obfervent en public. Libres de toute contrainte, elles font exécuter en leur préfence des danfes lafcives, chanter des airs tendres, déclamer des romans qui font la peinture naïve de leurs mœurs & de leurs plaifirs. Nées dans un climat tempéré, elles ont reçu de la nature une ame pleine d'énergie, & propre aux paffions tumultueufes; tranfportées en Egypte, le feu des airs, le parfum de la fleur d'orange, les émanations des plantes aromatiques portent la volupté dans tous leurs fens; alors un feul foin les occupe, un feul defir les tourmente, un feul befoin fe fait puiffamment fentir, & la gêne où elles font retenues, en accroît encore la violence.

Le commerce fait la principale richeffe des habitans de Rofette. Le tranfport des marchandifes étrangeres au Caire, & des productions de l'Epypte dans le port d'Alexandrie, occupe un grand nombre de mariniers. Ils fe fervent des *fcherm*, (*p*) bateaux légers & à voile latine, qui n'étant point pontés, font très-dangereux. Un coup de vent qui furvient tout-à-coup les met fur le côté & les fubmerge. Le *bogaz* (*q*) eft pour

(*p*) *Scherm* fignifie la vivacité avec laquelle ces bateaux fendent les ondes. Les Provençaux qui ont corrompu ce mot, les appellent *germ*.

(*q*) Le mot *bogaz* exprime l'agitation des flots.

eux un écueil formidable; c'est ainsi qu'on nomme la barre qui se trouve à l'embouchure du Nil. En cet endroit les eaux du fleuve combattent pour s'ouvrir un passage dans la mer. Lorsque le vent fraîchit, les vagues s'y élevent comme des montagnes. Il s'y forme des tournans qui engloutissent les bâtimens. Le bogaz a peu de profondeur, & dans une lieue d'étendue il ne se trouve ordinairement qu'une ouverture de quelques toises où les navires puissent passer. Cette ouverture change de place de moment en moment. Nuit & jour un batelier, la sonde à la main, indique aux navigateurs, la route qu'il faut tenir; mais souvent tout leur art ne peut maîtriser le vent & les flots; ils manquent le passage, s'ensablent, & dans quelques minutes tout s'abîme dans un tourbillon de flots & de limon. Chaque année est marquée par un grand nombre de naufrages. Il en est arrivé plusieurs depuis que j'habite ce pays. Hier un gros bateau richement chargé périt sur le bogaz. Les passagers se jetterent à l'eau. Un vieillard affoibli par les ans, tenant le mat embrassé, disparut avec lui. Trois jeunes filles après avoir lutté long-tems contre le courant & les ondes, furent englouties. Deux robustes mariniers arriverent à bord. Une femme de trente ans, qui avoit lié avec sa ceinture un enfant qu'elle allaitoit, n'ageoit avec effort. Le desir de sauver son fils soutenoit son courage. Après une heure de

résistance contre la violence des vagues, cette tendre mere alloit périr victime de son amour. Les bateliers l'apperçurent, se précipiterent dans le Nil, & volerent à son secours. Epuisée de fatigues elle se soutenoit à peine. Ils nagerent à ses côtés, la souleverent & l'amenerent heureusement au rivage. Ces tristes scenes se renouvellent fréquemment. La barre du Nil est fermée entierement pendant deux mois de l'année, & le commerce d'Alexandrie est interrompu. Dut-elle devenir inpraticable, dussent tous les bâtimens Egyptiens y être submergés, le gouvernement des Ottomans n'ôteroit pas un pouce de terre du canal de Faoüé pour le rendre navigable. Il laisse tout périr sans jamais rien réparer.

Il me reste, Monsieur, beaucoup de choses à vous dire de Rosette; mais comme je dois prolonger encore mon séjour dans cette ville, j'attendrai que l'observation & la fréquentation des habitans m'aient mis en état de vous envoyer de nouveaux détails. J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IV.

A. M. L. M.

Rosette, le

ROSETTE, Monsieur, est une habitation curieuse pour un Européen. Mille objets nouveaux y frappent ses regards. Il se croit transporté dans un autre univers. Les hommes, les productions de la nature, tout est changé. Dans la ville regne un vaste silence qui n'est interrompu par le bruit d'aucun carrosse. Les chameaux y servent de voiture. Les habitans marchent posément sans qu'aucun événement puisse déranger leur gravité. De longues robes tombent jusque sur leurs talons. Leur tête est chargée d'un lourd turban ou ceinte d'un *schale* (r). Ils se coupent les cheveux & laissent croître leur barbe. La ceinture est commune aux deux sexes. Le citoyen est armé d'un couteau, le soldat d'un damas & de deux pistolets. Les femmes du peuple dont le vêtement consiste en une ample chemise bleue & un long caleçon, ont le visage couvert d'un morceau de toile percé vis-à-vis des yeux. Celles

(r) Le *schale* est une longue piece d'étoffe de soie ou de laine dont ils s'entourent la tête.

qui ſont riches portent un grand voile blanc; avec un manteau de ſoie noire qui leur enveloppe tout le corps. On les croiroit en domino. Un étranger oſe à peine les regarder; ce ſeroit un crime de leur adreſſer la parole. Mais ces maſques ne ménagent ni leurs ſignes ni leurs regards. Comme c'eſt le ſeul langage que l'on puiſſe parler en public, il eſt ici plus expreſſif, plus étendu, plus perfectionné qu'en Europe. On ſait tout dire ſans ouvrir la bouche, & l'on s'entend à merveille.

La campagne differe autant des environs de Paris, que Roſette differe d'une ville de France. Une ſurface immenſe, ſans montagnes, ſans collines, coupée de canaux innombrables & couverte de moiſſons; des ſycomores touffus dont le bois indeſtructible protege la cabane de terre où le laboureur ſe retire l'hiver, car l'été il dort ſous l'ombrage; des dattiers raſſemblés en forêt, où épars dans la plaine, couronnés au ſommet de grappes énormes dont le fruit offre un aliment ſucré & ſalutaire; des caſſiers, dont les branches flexibles ſe parent de fleurs jaunes, & portent une ſilique (ſ) connue dans la médecine; des orangers, des citroniers que le ciſeau n'a point

(ſ) Cette ſilique reſſemble à un concombre mince & allongé. C'eſt la caſſe dont on fait uſage dans la médecine. La caſſe d'Egypte eſt bien préférable à celle de l'Amérique; mais comme elle eſt plus chere, les drôguiſtes la négligent. Les Egyptiens ſe purgent avec la fleur du caſſier.

mutilés,

mutilés, & qui étendant leurs rameaux parfumés forment des voûtes impénétrables aux rayons du ſoleil : voilà les principaux arbres que l'on rencontre dans le Delta. L'hiver ne les dépouille point de leurs feuilles. Ils ſont parés toute l'année comme aux jours du printems.

La terre eſt un limon noir dont la fécondité paroît inépuiſable. Elle produit ſans jamais ſe repoſer. On vient de préparer les rizieres. Des bœufs, un bandeau ſur les yeux, tournent des roues à chapelets qui verſent l'eau dans un baſſin, d'où elle ſe répand ſur les champs. On l'y laiſſe ſéjourner une ſemaine. Lorſque la terre en eſt profondément imbibée, hommes, femmes, enfans, nuds juſqu'à la ceinture, marchent dans la boue où ils s'enfoncent bien avant, & enlevent ſans effort toutes les racines des plantes. Ce travail fini, on arrache le riz (*t*) haut d'un pied, & on le tranſplante dans la riziere. Inondé chaque jour, il croît avec une rapidité étonnante. A la fin de Juillet, les terrains qui bordent le Nil, & les canaux en ſont plantés. On les coupe en Novembre. On étend les gerbes ſur l'aire. Un homme aſſis ſur une charette baſſe, à laquelle deux bœufs ſont attelés, & dont les roues ſont tranchantes, ſe promene deſſus la paille & la hache en morceaux. Le van la ſépare du

(*t*) Ce mot vient de l'Arabe *rouz*.

grain. Il eſt tranſporté dans des magaſins où l'on ſe ſert d'un moulin propre à détacher la pellicule qui l'enveloppe; ainſi préparé, on y mêle du ſel, & on le ſerre dans des *couffes* (*u*) faites de feuilles de dattier.

Le riz des environs de Roſette eſt connu ſous le nom de *ſultani*. C'eſt une erreur de croire qu'il en vienne à Marſeille. Deſtiné à l'approviſionnement de Conſtantinople, des défenſes rigoureuſes en empêchent l'exportation chez l'étranger. C'eſt à Damiette que les Provençaux en vont chercher des chargemens.

Auſſitôt que le riz eſt coupé, les cultivateurs arrachent le chaume, donnent un léger labour à la terre, & ſement l'orge qui mûrit en peu de tems. Ceux qui préferent le foin, inondent le champ d'où la moiſſon vient d'être enlevée, & y ſement la luzerne (*x*). Elle y vient avec tant de promptitude, qu'au bout de vingt jours elle a un pied & demi de haut. Elle croît ſi ſerrée, que ſa ſurface paroît une maſſe ſolide de verdure. On la fauche trois fois avant la ſaiſon propre à tranſplanter le riz; ainſi, dans l'eſpace de douze mois le même champ donne deux moiſſons, l'une de riz, l'autre d'orge,

(*u*) Le mot *couffe* eſt Arabe. Il ſert à déſigner les paniers ovales faits de feuilles de dattier où l'on ſert le riz.

(*x*) Les Arabes la nomment *barſin*; c'eſt le ſeul foin que l'on ait en Egypte.

ou quatre recoltes, l'une de riz, & trois de foin. Cette abondance n'arrive que dans le Delta où les terres plus basses que dans la Thébaïde peuvent être arrosées toute l'année par le moyen des canaux & des roues à chapelets, qui élevent l'eau sur les campagnes.

La ville de Rosette a des manufactures de toiles. Le lin du pays, long, doux, soyeux, feroit de très-beau linge, si l'on savoit l'employer; mais les fileuses sont très-peu expertes dans leur art; leur fil fait au fuseau est gros, dur, inégal. Les toiles que l'on blanchit à la rosée, servent pour la table, les autres teintes en bleu sont employées à l'habillement du peuple.

Dans mes promenades aux environs de Rosette, je suis allé voir le château que les *Mamloucs* éleverent pour défendre l'entrée du fleuve; c'est un bâtiment carré, flanqué de quatre tours garnies de canon. Il est situé une lieue au nord de la ville, sur la rive occidentale. Une plate-forme munie d'artillerie, lui fait face. Ces deux forts, quoique peu considérables, suffiroient pour arrêter les vaisseaux, si les Turcs savoient faire usage du canon; mais ils n'en ont pas besoin. La nature a pris soin de défendre l'embouchure du Nil, en y élevant une barre dangereuse, l'effroi des navigateurs. Il seroit impossible, même à des barques canonieres, de la franchir, si le batelier du Bogaz ne leur traçoit la route.

On voit au midi de la ville, sur le bord du

Nil, une petite éminence du milieu de laquelle s'éleve une tour antique enterrée jusqu'à la moitié. Un grand bassin demi-circulaire, qui est au pied, annonce un port que les sables ont comblé. Il y a quelques années qu'un négociant Turc, ayant fait fouiller au bas de ce monticule, trouva vingt belles colonnes de marbre. Cette découverte fit son malheur. Les Beys crurent qu'il en avoit enlevé des trésors, & le dépouillerent de ses biens. (y) Les savans qui ont voyagé en Egypte, n'ont pas cherché à découvrir quelle ville avoit été bâtie en cet endroit. M. Danville a soupçonné que l'ancienne Bolbitine devoit être à peu de distance de l'emplacement qu'occupe Rosette. Il ne s'est point trompé; car les ruines que je décris, sont à l'extrêmité de cette ville, & ne peuvent convenir qu'à Bolbitine, dont parle Etienne de Byzance, & qui donna son nom à l'une des bouches du Nil.

Ce lieu est bien pittoresque; la tour tombant en ruines, est entourrée de tombeaux. A l'occident, on voit une plaine déserte, dont on ne

---

(y) MM. Nieburh, Schaw, Pokoke, le Pere Sicard, n'en parlent point. M. Maillet qui observoit avec exactitude, a remarqué qu'il y avoit eu une ancienne ville en cet endroit, & a cru que ce pouvoit être Canope. Mais la situation de Canope est si parfaitement marquée par Strabon, Pline, Diodore de Sicile, &c. que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'Aboukir en occupe la place.

peut ſans frémir parcourir des yeux la brûlante étendue. Les rayons innombrables réfléchis des ſables bleſſent la vue, & l'image de la ſtérilité fait entrer dans l'ame un ſentiment de triſteſſe. Mais en ſe tournant du côté de l'orient, quel contraſte frappant! quel riant tableau! c'eſt un fleuve majeſtueux couvert de bateaux; c'eſt le Delta, où les graces du printems, la beauté de l'été, les richeſſes de l'automne ſont raſſemblées avec profuſion. Auſſi loin que les regards peuvent s'étendre, on apperçoit la verdure, les fruits, les moiſſons. N'eſt-ce pas là l'image de cet Eden, où le Créateur plaça le premier des mortels?

Vous connoiſſez, Monſieur, les Pſylles de l'antiquité, ces célebres mangeurs de ſerpens, qui ſe faiſoient un jeu de la morſure des viperes, & de la crédulité des peuples. Cyrene, ville ſituée à l'occident d'Alexandrie, & dépendante autrefois de l'Egypte, en comptoit beaucoup parmi ſes habitans. Vous ſavez que le lâche Octave, dont la vanité eût voulu attacher Cléopatre à ſon char de triomphe, fâché de voir cette femme orgueilleuſe, lui échapper par la mort, fit ſucer par un Pſylle, la plaie de l'aſpic qui l'avoit mordue. La précaution fut inutile. Le poiſon avoit corrompu la maſſe du ſang. Le Pſylle ne la rendit point à la vie. Hé bien, Monſieur, ces mangeurs de ſerpens exiſtent encore de nos jours. Un fait dont j'ai été témoin vous en convaincra.

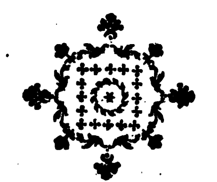
La ſemaine derniere, on célébra la fête de *Sidi Ibrahim* (z). Elle attira un grand concours de peuple à Roſette. Un Turc me permit d'aller chez lui, voir paſſer la proceſſion. Aſſis à la fenêtre, j'obſervois avec attention ce nouveau ſpectacle. Les différens corps d'artiſans défilerent fort gravement chacun ſous ſa banniere. L'étendard de Mahomet que l'on portoit en triomphe, attiroit une grande foule. Tous vouloient le toucher, le baiſer, ſe l'appliquer ſur les yeux. Ceux qui avoient eu cette faveur, s'en retournoient contents. Le tumulte ſe renouvelloit ſans ceſſe. Venoient enſuite les Cheiks (ce ſont les Prêtres du pays) coëffés de longs bonnets de cuir, en forme de mître. Ils marchoient à pas lents, & chantoient les hymnes du Coran. A quelques pas derriere eux, j'apperçus une troupe de forcenés, les bras nuds, le regard farouche, tenant à la main d'énormes ſerpens, qui formoient des replis autour de leur corps, & faiſoient des efforts pour s'échapper. (a) Ces Pſylles les empoignant fortement auprès du cou, évitoient leur morſure, & malgré leurs ſifflemens les déchiroient avec les dents, & les mangeoient tout

(z) *La ſeigneur Abraham.* Les Arabes deſcendus d'Abraham par Iſmaël l'ont en grande vénération, & célébrent ſa fête tous les ans.

(a) Les Pſylles, peuples de la Cyrenaïque, avoient un ſecret pour ſe garantir du poiſon des ſerpens. *Strabon, liv.* 17. C'étoit peut-être en ſe nourriſſant de leur chair qu'ils détruiſoient l'effet de leur morſure.

vivans. Le ſang couloit de leur bouche impure. D'autres Pſylles s'efforçoient de leur arracher leur proie. C'étoient des combats à qui dévoreroit un ſerpent.

La populace les ſuivoit avec étonnement & crioit miracle. Ces gens paſſent pour des inſpirés, poſſédés d'un eſprit qui détruit l'effet de la morſure des ſerpens. Ce tableau que je vous trace d'après nature, m'a effrayé d'abord, puis il m'a fait réfléchir ſur l'homme, cet être étrange pour lequel le poiſon devient un aliment, ce être crédule, auquel un ſpectacle renouvellé tous les ans n'ouvre point les yeux, & qui dans ſon aveugle ignorance, eſt prêt d'adorer comme un Dieu, ſon ſemblable, quand il a l'art de le tromper. Vous voyez, Monſieur, que les anciens uſages ne ſe perdent pas dans un pays où la coutume, cette Reine impérieuſe du monde, a particuliérement ſon trône & ſes autels. J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE V.

A. M. L. M.

Rosette, le premier Octobre 1777.

NOUS voilà, Monsieur, embarqués sur un *Mach*. C'est un gros bateau à deux mats, qui a une jolie chambre, & un cabinet tapissés de nattes artistement travaillées. Une tente élevée sur le pont, y forme un abri contre les ardeurs du soleil. C'est de ce Belvedere, que je vous tracerai les objets qui s'offriront à ma vue. Il est une heure après midi. On leve l'ancre ; la voile s'enfle ; le vent de nord, qui dans cette saison souffle presque continuellement, nous fait remonter sans peine, contre le courant. Nous voguons avec vîtesse, & les vagues blanchissent la proue de notre petit bâtiment. Déjà les hauts minarets de Rosette se perdent dans la nue. A chaque instant de charmantes perspectives fixent notre attention. Les rives du Nil sont bordées de roseaux. La plaine est couverte de moissons. Le riz touche au terme de sa maturité, & le vent en agite la surface, comme les ondes de la mer. Le laboureur occupé à diriger les arrosemens, ouvre, ou ferme les digues à sa volonté. Le bœuf tourne la roue bruiante qui éleve les

eaux. De diſtance en diſtance, divers hameaux offrent à nos regards des huttes de terre, quelques maiſons de briques durcies au ſoleil, & une petite moſquée dont le minaret ſe perd parmi les ſommets des arbres. Entourés d'orangers, de palmiers, de ſycomores, ils ſemblent ſortir du ſein de la verdure. Nous avons paſſé pluſieurs villages & une île dont la tête eſt couronnée de melons d'eau. Nous en avons fait proviſion. On ne peut s'en raſſaſier. Nourris ſur un ſol fetile, mûris par un ſoleil brûlant, ils ont une chair fondante & une eau ſucrée que les chaleurs font trouver délicieuſe. Ce qui ajoute à leur prix, c'eſt qu'ils ſont très-ſalutaires & qu'on peut en manger avec excès, ſans être incommodé. Cette île ſe trouve entre les villages de *Berimbal* & de *Mehallet el Emir*.

Avant d'arriver à *Déirout*, joli bourg ſur la rive occidentale du Nil, on voit l'ouverture d'un canal, qui va probablement ſe décharger dans le lac de *Béhiré*, par lequel on deſcendoit à Canope. Le ſoleil eſt ſur ſon déclin. Il dore de ſes derniers rayons le haut des minarets de Faoüé que nous appercevons dans l'ombre. Nous allons paſſer la nuit devant cette ville.



A bord, le 2 Octobre.

FAOUÉ, Monsieur, est bien déchue de son ancienne puissance. Au tems où Belon (*b*) voyageoit en Égypte; cette ville étoit la plus grande du pays après le Caire. Les Vénitiens y entretenoient un consul. Les marchandises y remontoient par le canal, qui porte les eaux à Alexandrie. Depuis qu'il n'est plus navigable, Rosette est devenue florissante, & Faoüé a perdu avec son commerce la source de ses richesses. Je l'ai parcourue avec le Janissaire qui m'accompagne. De grands bâtimens qui tombent en ruines, des places remplies de décombres, des maisons de briques mal entretenues, quelques mosquées sans ornemens, un peuple pauvre & peu nombreux, tels sont les tristes restes de la ville célebre des Miléfiens (*c*). Voisine de Canope, elle a conservé une teinte de ses mœurs corrompues. Les habitans permettent à des filles de joie d'y occuper publiquement un Kan, & ferment les yeux sur leurs déréglemens.

(*b*) Belon, comme nous l'avons déjà rapporté, voyageoit en Egypte dans le quinzieme siecle, environ quinze ans après la conquête des Ottomans. Ce Naturaliste estimable a parcouru une grande partie des contrées orientales, & a rapporté en France plusieurs plantes nouvelles. C'est à lui que nous devons le chêne vert, qui pendant l'hiver nous conserve une foible image du printems.

(*c*) J'ai dit dans ma premiere lettre que les Miléfiens avoient bâti la ville qui porte actuellement le nom de Faoüé.

Elles viennent assaillir les passans, & exécutent en leur présence, des chants & danses en usage dans le pays. Rien de plus libertin que leurs chansons. Rien de plus lascif que leurs regards & leurs gestes. Dans les environs de cette ville étoit Naucrate, qui eût aussi les Milésiens pour fondateurs.

A bord, le 3 Octobre.

LE vent de Nord toujours favorable à nos vœux, a devancé le crépuscule, les mariniers ont déployé la voile. Nous remontons facilement contre la rapidité des eaux. Nous avons dépassé plusieurs isles presque submergées, & des hameaux que nous appercevons à travers des massifs de verdure. Nous sommes à cinq milles de Faoüé, devant l'embouchure du canal creusé par Alexandre, & que la négligence des Turcs a laissé combler, en partie. En suivant son cours, on trouve à quatre lieues dans les terres la petite ville de *Damanhour*, habitée par des Cophtes & des Mahométans. C'est l'*Hermopolis parva*, désignée dans Ptolomée. Strabon la place sur le fleuve, mais il faut entendre le canal d'Alexandrie. Abulféda a bien marqué sa situation (*d*). Les campagnes des environs produisent

---

(*d*) *Damanhour* est une ville d'Egypte située au sud-est d'Alexandrie, & près du canal qui y porte les eaux. C'est la capi-

beaucoup de lin, de blé, d'orge & de coton qui est une plante annuelle.

A mesure que nous avançons nous appercevons une multitude de bateaux qui remontent à la voile; d'autres qui descendent & se laissent entraîner au courant. Les mariniers y font entendre leur musique grossiere & bruiante. Ils marient leurs voix rauques au son du tambour de basque, & de la flûte sauvage formée de roseaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille; mais la joie qui les inspire, passe dans l'ame de ceux qui les entendent. Cependant des troupeaux de bœufs mugissent dans la prairie. Les laboureurs se répandent dans la plaine pour arroser leurs moissons. Les filles descendent du village pour laver leur linge & puiser de l'eau. Toutes font leur toilette. Leurs cruches & leurs vêtemens sont sur le rivage. Elles se frottent le corps avec le limon du Nil, s'y précipitent, & se jouent parmi les ondes. Plusieurs sont vénues à la nage autour de notre bateau, en nous criant *ïa sidi aï maïdi*, Seigneur, donne-moi un médin (*e*) Elles nagent avec

---

tale du *Behiré*. On la nomme *Damanhour* du désert. *Oua men balad masr Damanhour. Oua hie fi-l-chark, oua-l-genoub. Oua hie caadat elbehiré. Oua leha Kalig Elescanderié. Oua taaref Damanhour el ouachech*. Abulfeda, description de l'Egypte.

On l'a nommée ainsi pour la distinguer de deux villes qui ont le même nom, & parce qu'elle est peu éloignée du désert où sont les laes de *Natroun*.

(*e*) Le medin est une petite piece de cuivre argenté qui vaut six liards.

beaucoup de grace. Leurs cheveux treſſés flottent ſur leurs épaules. Elles ont la peau fort brune, le teint hâlé, mais la plupart ſont très-bien faites. La facilité avec laquelle elles ſe ſoutiennent contre la rapidité du courant, fait voir combien l'exercice donne de force & de ſoupleſſe aux perſonnes les plus délicates. (*f*) Telle la belle Nauſicaé après avoir lavé ſes vêtemens, ſe baignoit avec ſes compagnes lorſque Uliſſe tout nud (*g*) parut devant elles.

Le vent fraîchit. Notre barque fend les flots avec légéreté. Le cours du Nil eſt très-tortueux, & chaque coude nous offre un nouveau tableau. Ici c'eſt un village qui ſe perd dans l'horiſon; là c'eſt un gros bourg avec une moſquée à côté d'un bois d'orangers. Par-tout nous découvrons des colombiers de forme pyramidale,

(*f*) Odyſſée, chant ſixieme.

(*g*) Uliſſe avoit fait naufrage ſur la côte des Phéaciens. Accablé de fatigue, il s'étoit couché parmi des buiſſons ſur un lit de feuilles. Nauſicaé étoit venue avec ſes compagnes laver ſes vêtemens au bord de la riviere. Après qu'elles ſe furent baignées, elles s'amuſerent à lancer des pierres. Une d'elles tomba près d'Uliſſe & le réveilla. Il marcha du côté où il entendoit des cris. A la vue d'un homme qui n'avoit pour couvrir ſa nudité qu'un rameau d'arbre, toutes les eſclaves prirent la fuite. La fille d'Alcinoüs demeura ſeule. Elle écouta avec dignité le malheureux étranger, le conſola, appella ſes ſuivantes & leur commanda de le laver, & de le revêtir d'une tunique & d'un manteau. Le Poëte a peint avec un art merveilleux dans la Nauſicaé, la nobleſſe d'une perſonne bien née, qui ne fuit point à l'aſpect d'un homme ſans vêtement, parce qu'elle eſt sûre de ſa vertu, & que c'eſt peut-être un malheureux qu'elle peut ſecourir.

où se rassemblent des vols innombrables de pigeons. Nourris dans des plaines fertiles, leur chair est grasse & d'un goût délicat ; ils ne coûtent que trois medins le couple. Les Égyptiens fument, avec leur fiente, les endroits où ils plantent les melons d'eau. La nuit approche. Chacun prépare ses armes. Le Nil est rempli de corsaires qui attaquent les bateaux à la faveur des ténebres, coupent la tête aux passagers qui ne sont pas sur leurs gardes, & s'emparent de leurs effets. Nous avons jetté l'ancre près d'un hameau. Le patron a rassemblé l'équipage, & leur débite d'un air grave des contes merveilleux. L'auditoire assis en rond écoute avec beaucoup d'attention.

A bord, le 4 Octobre.

Nous avons passé la nuit entre une petite isle & l'embouchure du canal de Menouf. Il part de la branche de Damiette & coule dans celle de Rosette en coupant obliquement le Delta. Il a quinze lieues de long, est fort large, & porte bateau pendant trois mois de l'année. En le remontant on trouve à quatre lieues de son embouchure l'agréable ville de *Menouf* (h), capitale de la province de ce nom,

(h) Le Delta est divisé en deux provinces où résident deux Beys. Menouf est la capitale de la supérieure ; & *Mehallé el Ke-*

& la réſidence d'un Bey. Elle eſt ſituée au milieu de riches campagnes ſemées de blé, de fêves, de *bamier* (*i*), de *dourra* (*k*). Des bois de dattiers & de tamarins l'ombragent. Ils ſont peuplés d'une multitude de tourterelles, qui n'entendant jamais le bruit effrayant de la poudre, ne ſont pas plus farouches que les colombes domeſtiques.

Dès l'aurore, le vent de nord avoit enflé nos voiles. Nous voguons entre des iſles dont l'herbe eſt très-haute, & où l'on mene paître les buffles. Un berger aſſis ſur le cou du premier de la troupe, deſcend dans le fleuve, fait claquer ſon fouet, & dirige la marche. Tout le troupeau ſuit à la file, & nage en meuglant vers le lieu du pâturage. Ils vomiſſent l'onde de leurs larges naſeaux. Ces animaux vivent dans le Nil pendant les chaleurs. Ils s'y plongent juſqu'aux épaules & paiſſent l'herbe tendre le long de ſes bords. Les femelles donnent en

---

bire de l'inférieure. La premiere ſe nomme *Menoufié*, la ſeconde *Garbié*.

(*i*) Le bamier eſt une plante qui produit une gouſſe pyramidale, à pluſieurs loges, couleur de citron, & remplie de grains muſqués. Cuite avec de la viande, cette gouſſe offre une nourriture ſaine & d'un goût très-agréable. Les Egyptiens en font grand uſage dans leurs ragoûts.

(*k*) Le dourra ou millet d'Inde, eſt une plante élevée, à feuilles de roſeau. Il porte une panicule qui renferme beaucoup de grains dont les laboureurs font du pain. Tournefort l'appelle, *milium arundinaceum plano albeque ſemine.* Linnæus, *holcus dora glumis villoſis ſeminibus compreſſis ariſtatis.*

abondance un lait gras avec lequel on fait d'excellent beurre.

Derriere un bois de dattiers & de fycomores qui bornent notre vue au midi, paroiffent les hauts minarets de *Terrâné.* Cette petite ville fituée fur la rive occidentale du Nil, n'eft qu'à huit lieues du monaftere de S. Macaire. On y tranfporte le *natroun*, que l'on tire de deux lacs, & dont les Égyptiens font un grand ufage. Quelques milles plus haut on découvre fous l'ombrage des palmiers, le petit port d'Ouardan, (*l*) où le Pere Sicard brûla des tas d'anciens manufcrits renfermés dans un colombier, fous prétexte que c'étoient des livres de magie. Ainfi le fanatifme aveugle détruit dans un moment les tréfors de plufieurs fiecles! Le foleil a parcouru la moitié de fon cours. Nous avons laiffé Ouardan à notre droite; fi le vent continue nous ferons ce foir à *Boulac.*

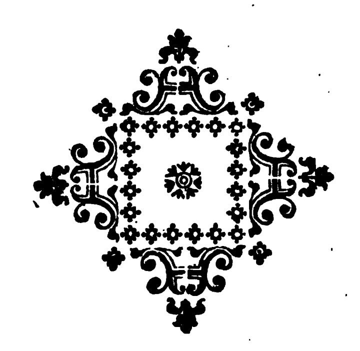
Devant tous les villages où nous paffons, les enfans des deux fexes s'exercent à la nage. Ils fe couvrent le corps de boue, fe plongent dans

(*l*) Voici le paffage du Pere Sicard. « On me donna avis qu'il » y avoit dans ce village un colombier rempli de plufieurs papiers, » pleins de caracteres magiques, qu'ils avoient achetés de quelques » religieux Cophtes & fchifmatiques. J'en fis fans réfiftance l'ufage » que j'en devois faire, & j'attachai à leur place une croix de » Jérufalem que les Cophtes réverent avec beaucoup de dévotion». *Lettres édifiantes*, p. 53. Il paroît qu'il brûla fur le champ ces manufcrits remplis de caracteres hiéroglyphiques.

les eaux remontent sur le rivage, & s'y précipitent de nouveau. Nager est un plaisir dont la nécessité leur eût fait une loi. En effet toute l'Égypte est coupée de canaux larges & profonds qui sont pleins d'eau pendant l'inondation. Pour aller d'un village à l'autre, il faut souvent en traverser plusieurs. Alors les hommes, les femmes quittent la chemise & le caleçon, & s'en étant formé un diadême autour de la tête, passent la riviere à la nage. Ce qui doit surprendre un Européen, c'est que les Égyptiennes, qui dans ces circonstances ne conservent qu'un morceau de toile pour se couvrir, se l'appliquent sur le visage. Un Turc donneroit facilement l'explication de ce phénomene.

Nous arrivons à la pointe du Delta. C'est ici que le Nil se sépare en deux branches. Il a deux milles de large en cet endroit que les Arabes nomment *batn el bakara*, le ventre de la vache. Nous appercevons pour la premiere fois les sommets des deux grandes pyramides qui sont à huit lieues de nous. Le soleil couchant les éclaire de ses derniers rayons. Elles ressemblent à deux pointes de montagnes qui se perdent dans les nues. Salut aux plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes! Leur vue inspire un respect religieux. Combien de générations ont disparu de la terre depuis que ces masses énormes reposent sur le pied de la montagne où elles sont assises! La nuit les a enveloppées de

ſon ombre. Nos mariniers près du terme de leur navigation font retentir l'air de leurs cris d'alégreſſe. Ils ont allumé le fanal qui doit nous empêcher d'être heurtés & peut-être coulés à fond par les bateaux innombrables qui montent & deſcendent. Tous ont des feux, & nous naviguons au milieu d'une illumination dont les aſpects varient à chaque inſtant. Il eſt onze heures du ſoir. Nous jettons l'ancre devant *Boulac*, le port du grand Caire.



LETTRE VI.

A M. L. M.

DEPUIS neuf mois, Monsieur, j'habite le grand Caire, cette immense Cité, où les Européens rampent dans la poussiere ; & où le nom de Franc (*m*) est un opprobre. Le fanatisme de la religion Mahométane y triomphe. C'est-là que le Musulman rongé d'ignorance, se croît l'être le plus sublime de l'univers, & s'attribue avec une secrete complaisance, ces paroles (*n*). Cet oracle qui ne trouve point d'incrédule, entretient leur orgueil. En conséquence, ils foulent aux pieds tous ceux qui n'ont pas leur croyance. Pour n'être pas insulté par la populace, & pour remplir le but de mon voyage, j'ai pris l'air & les habits d'un Turc. Mon teint brûlé par le

(*m*) L'injure la plus grave que les Egyptiens puissent dire à quelqu'un, est de l'appeller *franc* ; c'est la dénomination générale sous laquelle ils désignent les Européens.

(*n*) *Vous êtes le peuple le plus excellent de l'Univers. Vous commandez l'équité, vous défendez le crime, vous croyez en Dieu*, &c. Le Coran, t. premier, p. 66, & cet autre verset :

Certainement les Chrétiens, les Juifs incrédules, & les idolâtres sont les plus pervers des hommes, mais les croyans qui pratiquent la vertu sont ce que le ciel a créé de plus parfait. Le Coran, t. 2, p. 246.

ſoleil eſt devenu Egyptien. Un ſchâle couvre ma tête & cache mes cheveux. Une longue mouſtache ombrage mes joues. Grace à cette métamorphoſe, & à l'habitude que j'ai de parler l'Arabe, je me promene dans la ville, je parcours les environs, & je vis avec ce peuple étrange. Souvent la curioſité m'entraîne plus loin que n'exige la prudence; mais la voix de la raiſon eſt foible, quand une paſſion impérieuſe commande. C'eſt à ce deſir de voir que vous devrez des détails qui auront au moins le mérite de la vérité.

Le grand Caire eſt une ville moderne. Les hiſtoriens orientaux conſtatent ce fait d'une maniere qui ne laiſſe aucun doute. Je rapporterai leurs propres paroles; car lorſqu'on veut traiter un point de leur hiſtoire, eux ſeuls peuvent donner des lumieres certaines.

« (o) L'an 358 de l'hégire, Jauhar général » de Moaz, iſſu des Princes du Kirouan, vint » en Égypte à la tête d'une armée formidable & » l'enleva aux Abaſſides (p). Dès lors la priere

(o) Elmancin, p. 222.

(p) Les Califes de Bagdad s'endormant ſur le trône furent peu-à-peu dépouillés de leurs vaſtes Etats, par des gouverneurs, & il ne leur reſta d'une puiſſance qui menaça le monde entier, qu'un titre impoſant, & le droit ſtérile d'être nommés les premiers à la priere dans toutes les moſquées. La conquête de Moaz leur enleva cet honneur, qui ne leur fut rendu que 207 ans après, lorſque *Salah Eddin*, de la famille des Aïoubites, s'empara de l'Egypte.

» se fit aux noms de Fatimites (*q*). Le vainqueur » ayant besoin d'un lieu pour établir ses sol» dats, jetta les fondemens d'*Elkahera* (*r*), y » fit élever un palais pour loger l'Empereur, » & ordonna aux seigneurs & aux troupes d'ha» biter la nouvelle ville. Quatre ans après, Moaz » quitta ses États de Barbarie, & vint jouir de » sa conquête. Cette année on acheva de bâtir » le grand Caire, & l'empire des Fatimites fût » affermi.

» Moaz, dans un mandement qu'il donne » à son fils, rapporte ces mots: l'instant de la » fondation de cette ville, a été marqué par » l'ascension de Mars (*s*), de ce Mars qui dompte » l'univers. C'est à cause de cet horoscope que » je lui ai fait donner le nom d'*Elkahéra* (la » victorieuse) (*t*).

La fondation du grand Caire ayant été un

(*q*) Les Califes Fatimites tiroient leur origine d'Ali qui avoit épousé Fatime, fille de Mahomet. L'an 296 de l'hégire, ils fonderent un royaume sur la côte d'Afrique, & ils y régnerent jusqu'en l'an 567.

(*r*) C'est la ville que les Européens ont nommé le grand Caire.

(*s*) L'on avoit creusé les fossés qui entouroient la ville, les matériaux étoient préparés pour les remplir, les astronomes observoient avec leurs instrumens le passage de Mars au méridien; un signal annonça ce moment, & aussi-tôt on jetta les fondemens d'*Elkahera* au bruit des cris d'alégresse.

(*t*) Le mot *elkaher* est le nom de la planete de Mars, & signifie en même tems victorieux.

sujet d'erreur & de dispute parmi les voyageurs (*u*) & les savans, permettez, Monsieur, qu'au témoignage d'Elmacin, j'ajoute la description d'Abulféda (*x*). Cet homme célebre, comme géographe & comme historien, offre des détails intéressans que l'on ne trouveroit point ailleurs.

» A côté de Fostat (*y*), en tirant vers le » nord, se trouve la ville d'*Elkahera* qui eut pour » fondateurs les Califes Fatimites. Ces princes » qui avoient fondé un empire sur la côte de » Barbarie, se rendirent maîtres de l'Égypte. » Le premier qui la conquit, & qui y regna, » fut *Moaz*, fils d'*Elmansor*... Il jetta les fonde-

---

(*u*) Prosper Alpin dit que le grand Caire est la ville que les anciens appelloient Memphis. *Voyage d'Egypte*, pag. 17.

Le Pere Sicard prétend que le grand Caire fut bâti par *Ebn el Aas*, lieutenant d'Omar. *Lettres édifiantes*, pag. 466.

Les passages que je cite suffiront pour réfuter ces Ecrivains Européens dont l'opinion dépourvue de preuves contredit tous les monumens de l'histoire orientale.

(*x*) » Oua ala janeb el Fostat men chamaliha, medinet elka- » hera, ahedsha elkolfa elfatemioun. Ellazin Zaharou Belgarb, » tom melekou el masr; oua kan aoual men melek menhom be- » masr Moazebn Elmansor.... Oua akhtat elkahera fi sené tessaa » oua khamsin, oua talat maiat; oua canet elkahera bistanlebeni » tailoun, ala elcarb men medinet melkhom elmaroufé belcataiah; » oua samet elcahera l'eltefaoual ai iokhor men khalef amrha; » oua elkahera leist ala chat el Nil, belsi charkio; oua el Fostat » ala hatat el Nil; oua hie mahatt, ou acllaa lelmarakeb, oua » besabab Zalek sar el Fostat actar rezça, oua arkas asaara men » el kahera ». *Abulfeda, description de l'Egypte.*

(*y*) Fostat est la ville que nous appellons improprement le vieux Caire.

» mens du Caire l'an 359 de l'Hégire.... le lieu
» où on le bâtit, étoit un jardin qui apparte-
» noit au fils de *Toulon*, (z) & qui étoit voisin
» du quartier royal de *Cataïah* (*a*) où il faisoit
» sa résidence. La nouvelle ville fut nommée
» *Elkahera.* (la victorieuse) pour présager les
» triomphes qu'elle devoit remporter sur ses
» ennemis. Elle n'est pas, comme Fostat, située
» sur le Nil, mais un peu à l'orient du fleuve.
» Aussi la position de cette derniere est-elle plus
» favorable pour le commerce. Les bateaux y
» abordent de toute l'Égypte, & les vivres y
» sont à meilleur marché.

La situation du grand Caire, comme nous l'apprend Abulfeda, & comme l'expérience me le fait connoître tous les jours, n'est point aussi avantageuse que celle de Fostat. Son éloignement du Nil, n'est pas le seul désagrément qu'on y éprouve. La chaîne stérile du Mo-

(z) *Toulon*, célebre gouverneur de l'Egypte, se révolta contre *Abou Elabbas*, *fils Elmetouakkel*, le quinzieme Calife Abasside, l'an 264 de l'hégire, & se rendit maître du pays. Ses enfans n'y régnerent que jusqu'en l'an 292. Vaincus par *Mohammed* général de *Moctefi Bellah*, dix-septieme Calife Abasside, ils furent emmenés à Bagdad. *Elmacin.*

(*a*) *Toulon* avoit bâti au nord de Fostat un fauxbourg si considérable, qu'on lui donna le nom de la ville royale de *Cataïah.* Ce fauxbourg renfermé actuellement dans l'enceinte du grand Caire conserve encore la magnifique mosquée que ce Prince y fit construire, & le palais qu'il habitoit, connu aujourd'hui sous le nom de *Calaa elkabech.*

kattam l'environne du côté de l'orient. Cette montagne entièrement dépouillée de verdure, n'offre aux yeux qu'un ſable aride & des pierres calcinées par le ſoleil. Lorſque le vent de nord ne ſouffle pas, elle réfléchit ſur la ville, une chaleur étouffante. On y reſpire un air embrâſé, & il faut attendre la nuit pour jouir de quelque fraîcheur. Auſſi pendant long-tems, on n'y voyoit que des jardins, des maiſons de plaiſance & des cazernes pour loger les troupes. Elle dut ſon accroiſſement ſubit à un événement que je vous rapporterai avec plaiſir, parce qu'il intéreſſe notre hiſtoire. (*b*) Les François, ſous la conduite du Roi Luſignan, avoient étendu leurs conquêtes, dans la Syrie, & porté leurs armes victorieuſes juſqu'en Egypte. L'an 564, de l'hégire, « ils prirent » *Belbeis* d'aſſaut, paſſerent au fil de l'épée une » partie des habitans, & emmenerent les autres » en captivité. Encouragés par ces ſuccès, ils » marcherent vers le grand Caire, & s'en » emparerent. *Schaouar*, roi d'Egypte, craignant » que Foſtat ne tombât entre leurs mains, y mit » le feu ; les flammes s'étendirent rapidement,

---

(*b*) « Oua fi ſéné arba oua ſettin oua khamſé maïat elfrangi » melekou belbes, oua nahabouha, oua catalou ahelha, oua eſrou- » hom; tom ſarou men belbes oua nazelou ala elkahora oua haſe- » rouha. Feharac *Schaouar* medinet masr rauſan men en iemlekha el- » frangi ; ſe baquait elnar tehrokha arbaat oua khamſin ioum ; oua « ſanèh *ſchaouar* elfrangi, ala elf elf dinar, ielmelha eleihom ſe hamal » elcihom maiat elf dinar, fe ſalhom en ierhelou an elkahehra » leiçdar ala gema elmal oua haſalo, fe rahalou. *Abulſeda*

» & la ville brûla pendant cinquante-quatre » jours. Ce foible Prince, ne pouvant chasser » à force ouverte des ennemis entreprenans, » eût recours à la ruse; il leur donna cent » mille dinars (écus d'or) & leur en promit » un million, à condition qu'ils se retireroient. » Ils se retirerent, & perdirent leur conquête & » la somme qu'on leur avoit promise.

Le grand Caire s'enrichit du désastre de Fostat. Les malheureux habitans quitterent des monceaux de cendres pour se réfugier dans la nouvelle ville. Elle prit le surnom glorieux de *Masr*, affecté à la capitale de l'Egypte. Bientôt (*c*) Salah Eddin y vint établir la dynastie des Aioubites.

» (*d*) L'an 572 de l'hégire, il fit élever » les murs qui environnent le grand Caire, » & le château placé sur le mont Mokattam. » Cette enceinte a de circuit 29300 coudées

---

(*c*) Le fameux *Salah Eddin* qui combattit pendant vingt ans contre les Francs, & qui les chassa presque entiérement des contrées orientales, fut nommé gouverneur de l'Egypte par *Nour-Eddin* l'an 564 de l'hégire. Trois ans après il en devint Roi. Il étendit rapidement ses conquêtes dans la Syrie & la Mésopotamie. Ce Prince né à *Tecrit*, place forte, située entre Bagdad & Mosul l'an 533 de l'hégire, mourut à Damas l'an 582.

(*d*) « Fi hade esséné (etnin oua khamsé maïat) amar salah » eddin beinan essour eddiar ala masr elkahera, oua elkalaat ala » eggebal elmokattam. Oua dour telk tessaat oua acherin elf draa, » oua talat maïat draa, oua lam izel elaml il a en mat. » *Vie de Salah Eddin*.

» (environ trois lieues. On y travailla juf-
» qu'à fa mort. (*e*) Ces murs fubfiftent encore prefque en leur entier ; mais ils font, en beaucoup d'endroits, cachés par des décombres & des maifons. On y remarque plufieurs portes d'une architecture fimple & majeftueufe. Ces édifices & quelques mofquées méritent l'admiration des voyageurs. *Salah Eddin* protecteur des lettres, fit conftruire dans le quartier de *Caraffe* une univerfité, & la belle mofquée qui couvre le tombeau de *Schaffey*, fondateur d'une des quatre fectes Sunnites. (*f*) Elle fubfifte encore ; mais les bâtimens de l'univerfité tombent en ruines. L'académie, *Djameh Elashar*, (la mofquée des fleurs) l'a remplacée. Les fciences & les arts y ont fleuri jufqu'au moment où les Turcs fe font emparés de l'Egypte. Cette époque a été leur tombeau. Ennemis de toutes les connoiffances humaines, ils les ont éteintes dans toute l'étendue de leur empire.

Les feules qu'on y cultive de nos jours font la Théologie, dont les innombrables Commentateurs du Coran, ont fait un chaos ténébreux, la

(*e*) Ce Paffage détruit formellement l'opinion du Pere Sicard qui dit que ce château fut bâti par la Reine Sémiramis, & le fentiment de MM. Schaw, Nieburh, & beaucoup d'autres écrivains qui le prennent pour la fortereffe de Babylone, fondée en Egypte par les Perfes.

(*f*) Les fectes funnites appellées orthodoxes par les Mahométans, font celles de *Schaféi*, d'*Hanéfi*, d'*Hanbali*, & de *Malcki*,

grammaire, néceſſaire pour lire correctement ce livre qui renferme leur religion, & le code de leurs loix, & l'aſtrologie, ſcience inſéparable d'une nation ignorante.

Le grand Caire a été juſqu'au quinzieme ſiecle, une des plus riches & des plus floriſſantes capitales du monde. C'étoit l'entrepôt de l'Europe & de l'Aſie. Son commerce s'étendoit du détroit de Gibraltar, au fond de l'Inde. La découverte du cap de bonne Eſpérance, & la conquête des Ottomans, lui ont enlevé une grande partie de ſon éclat & de ſon opulence. Cependant quoique pluſieurs des canaux qui qui y portoient les tréſors de l'orient & de l'occident, ſoient fermés, quoique cette ville gémiſſe ſous le joug d'un Pacha & de vingt-quatre beys, ſa ſituation admirable, & la fécondité du ſol de l'Egypte, lui procurent tant d'avantages, que dans une enceinte de trois lieues, elle renferme encore un peuple immenſe & de grandes richeſſes. J'eſpere, Monſieur, que ces faits hiſtoriques ſerviront à fixer d'une maniere certaine, l'origine du grand Caire. Avant d'entrer dans les détails particuliers, il me paroît convenable de vous faire connoître *Foſtat*, dont je vous ai beaucoup parlé. Ce ſera l'objet de ma premiere lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VII.

A M. L. M.

LA ville de Fostat, Monsieur, nommée vulgairement, *le vieux Caire*, a été l'objet de grandes discussions parmi les savans (g) qui ont écrit sur l'Egypte. La plupart en ayant cherché l'origine dans les auteurs grecs & latins, se sont trompés. S'ils avoient ouvert les annales de l'histoire d'orient, ils auroient trouvé la vérité qu'ils cherchoient, & une foule d'erreurs ne

(g) M. Maillet prétend que c'étoit dans la ville de Fostat que les gouverneurs d'Egypte pour les Empereurs de Constantinople, faisoient leur résidence lors qu'*Amrou*, fils d'*El Aas* l'emporta après un long siege. *Description de l'Egypte*, t. *premier*, p. 194. C'est une erreur.

M. Schaw qui rapporte le sentiment du Géographe de Nubie, dit : « La ville de Fostat est précisément la même qu'on appelle » *Masr*, nom qu'elle a pris de *Misram*, fils de Cham, fils de Noé, à » qui soit paix : car c'est lui qui en a été le premier fondateur ». *Observations géographiques sur la Syrie & l'Egypte*, p. 24 à la note. Ce sentiment est loin de la vérité.

Le Pere Sicard qui cite Flavien Joseph rapporte ces mots : » Le vieux Caire étoit l'ancienne Lété, Cambyse établit dans cette » ville les Babyloniens qui demeurerent en Egypte après qu'elle » eut été conquise ». *Lettres édifiantes*, pag. 475. Le vieux Caire n'étoit pas fondé du temps de Flavien Joseph, comme l'histoire en fait foi, mais la forteresse de Babylone, située près du lieu où cette ville fut bâtie, subsistoit.

se feroient pas gliffées dans leurs defcriptions. Je fuivrai le plan que je me fuis tracé, & au lieu de mon opinion, je vous rapporterai des faits.

(*h*) La vingtieme année de l'hégire, *Amrou* » fils *d'Elaas*, bâtit *Masr Fostat*, au lieu même » où il avoit dreffé fon camp, avant d'aller » affiéger Alexandrie. Sa tente étoit demeurée » en cet endroit, parce qu'il ne voulut pas » détruire le nid d'une colombe qui y avoit dé» pofé fes petits. Le général au retour de fa con» quête, y jetta les fondemens de la ville à » laquelle il donna le nom de *Fostat*, (qui en » Arabe fignifie tente).

Ce paffage marque avec précifion la fondation de *Fostat*. Les gouverneurs envoyés par les Califes, y fixerent leur réfidence. Elle prit le furnom de *Masr* (*i*), que Memphis portoit avant elle, & que les Arabes ont toujours donné à la capitale d'Egypte. Sa fituation fur le bord du Nil, & près d'un canal qui communiquoit avec la mer rouge, la rendit en peu de temps floriffante. Elle avoit environ deux lieues de circuit lorfque 500 ans après fa fondation, *Schaouar* (*k*)

(*h*) Elmacin, hiftoire des Arabes.

(*i*) Les Arabes prétendent que *Misram*, fils de *Cham*, vint s'établir en Egypte. En conféquence ils nomment ce pays *Masr*, & donnent le même nom à la ville qui en eft capitale.

(*k*) Voyez la lettre précédente.

la livra aux flammes pour la soustraire à la domination des François. Cette époque fut le terme de sa puissance. Elle perdit avec ses habitans, son commerce & ses richesses. Ce fut alors que le grand Caire devenu le séjour des Seigneurs & des Rois, reçut le nom glorieux de *Masr*, & que *Fostat* y ajouta celui *d'Elatik*, qui signifie *l'Ancien*. Elle le porte encore de nos jours (*l*).

Le savant *Abulfeda* ajoute à la description *d'Elmacin*, des circonstances qui jettent un grand jour, sur l'histoire. « *Amrou*, fils *d'Elaas*, après „ avoir conquis l'Egypte jetta les fondemens de „ Fostat sous le Califat *d'Omar*. Près de l'empla- „ cement où il la bâtit, se trouvoit un château „ d'une construction antique, nommé le *château* „ *de Lumieres*. La mosquée d'Omar élevée à „ peu de distance du lieu où le général avoit

(*l*) Jamais les historiens orientaux n'ont donné à Fostat le nom de *Cahera* (Caire). Ils l'ont appellée d'abord *Fostat*, ensuite *Fostat Masr*, & depuis sa décadence, *Masr Elatik*. Ce sont les marchands Vénitiens qui l'ont nommée le *le vieux Caire*, & les voyageurs ont répété cette dénomination impropre.

« Oua Fostat mediné mahedta benaae amrou ebn elaas, lamma „ fatah diar masr fi khalafet Omar. Oua can fi mauda el Fostat „ Casr men bena elaouail iecal lo casr elchamah, fe can Fostat „ amrou be janeb el jamèh elmarouf bejamèh Omar be masr. „ Oua lam tezel masr, oua hié Fostat courchilelmemleké eddiar „ elmasriat hetta taula ahmed ebn Toulon Oua bena lo djamèh „ oua l'asquero elcataïah fi chemali masr. Oua bena and *elcataïah* „ elmarouf be djamèh Tailon. *Abulfeda*, *description de l'Egypte*, *p.* 33.

» placé ſa tente, étoit renfermée dans l'enceinte
» de la ville. *Foſtat Maſr* a été le ſiege de l'em-
» pire d'Egypte, juſqu'au moment ou *Ebn Toulon*
» conſtruiſit au nord de ſes murs, le fauxbourg
» de *Cataïah*. Il s'y retira avec ſon armée, &
» y fonda le célebre temple (*m*) qui porte
» ſon nom.

L'enceinte du château, dont parle Abulfeda ſubſiſte encore de nos jours; c'eſt un carré-long entouré de murs épais dont la vetuſté frappe les yeux. Il eſt ſitué à l'eſt de Foſtat, ſur le penchant du mont Mokattam: des Chréitens en habitent les ruines. Les Grecs & les Cophtes y ont des Egliſes. Pluſieurs arches anciennes encore ſubſiſtantes, dans l'intervalle qui le ſépare du fleuve, d'autres à moitié détruites, & un bâtiment de forme hexagone, élevé ſur le bord du Nil, annoncent les débris de l'aqueduc qui y portoit les eaux, Voilà, Monſieur, la fortereſſe de Babylone, objet des recherches & des erreurs d'un grand nombre de ſavans. Elle fut fondée par les Perſes, lorſqu'ils ravagerent l'Egypte ſous Cambyſe, ou comme le veulent d'autres Ecrivains, lorſque Semiramis viſita ce pays, à la tête d'une armée formidable. (*n*) Strabon

---

(*m*) J'ai parlé de ce temple dans la lettre précédente, c'eſt une des plus belles moſquées du grand Caire.

(*n*) En remontant le Nil au-deſſus d'Héliopolis (actuellement a Matarée ſituée à deux lieues du grand Caire), on trouve le

l'à décrite de maniere à la faire reconnoître. Les Perses adorateurs du soleil, y entretenoient un feu perpétuel, c'est ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *château des lumieres*. (*o*) *Masr el Atik* n'a plus qu'une demi-lieue d'étendue ; mais elle est encore fort peuplée & assez commerçante. C'est le port où abordent les bateaux de la haute Egypte ; c'est delà qu'ils partent pour remonter dans le Saïd. (*p*) Les Cophtes y sont en grand nombre, & y possédent plusieurs Eglises. La plus considérable, est celle de S. Macaire, où leur patriarche se fait installer. L'Eglise de S. Sergius renferme une grotte que les Chrétiens ont en grande vénération. Ils prétendent que la sainte famille fuyant la persécution d'Eerode, se retira dans cet endroit. J'ai vu l'histoire de cette fuite peinte sur la porte d'une niche, où l'on dit la messe. Le costume oriental est parfaitement observé dans

---

château de Babylone fortifié par l'art & la nature. Il fut construit par quelques Babyloniens qui s'y retirerent avec l'agrément du Souverain. Les Romains y tiennent en garnison une des trois légions qui gardent l'Egypte. Depuis cette forteresse la montagne s'abaisse insensiblement jusqu'au bord du Nil. Cent cinquante esclaves sont occupés continuellement à y élever les eaux par le moyen des roues & d'un aquéduc. *Strabon*, *l.* 17.

(*o*) M. Nieburh a figuré ce carré-long dans son plan du Caire, mais il l'a pris pour une citadelle qu'il suppose gratuitement avoir été construite par les Arabes.

(*p*) Les Arabes appellent *Saïd* l'Egypte supérieure qui commence au-dessus de Masr Eostai, & se termine près d'*Assouan* autrefois *Sienne*.

ce

ce tableau, & la tête de la vierge est assez bonne. La vérité du costume trop négligée par les peintres modernes détruit souvent l'effet de leurs plus belles compositions.

On trouve à l'entrée du vieux Caire, un bâtiment de forme hexagone, dont chaque face a quatre vingts pieds de large & cent de hauteur. Une rampe dont la pente est fort douce, permet aux bœufs d'y monter. Ils y font tourner une roue qui éleve l'eau au sommet. Cinq bassins la reçoivent & la versent dans un aqueduc, soutenu par trois cents arches, qui la conduit dans un réservoir. Là, d'autres bœufs la font monter par le moyen de nouvelles roues au palais du Pacha. Cet édifice est l'ouvrage des Arabes. Ils l'ont construit sur le plan de celui que décrit Strabon, & dont on voit les débris entre la citadelle de Babylone & le Nil. Toute la différence est que les Mahométans emploient le travail des bœufs, au lieu de celui des hommes.

Les environs de *Masr Elatik*, sont couverts de ruines qui marquent son ancienne étendue, & qui au défaut de monumens historiques suffiroient pour attester qu'elle est moderne. En effet, elles n'ont point ce caractere de majesté que les Egyptiens imprimoient à leurs édifices, & dont le tems ne pouvoit effacer l'empreinte. L'on ne découvre parmi des monceaux de décombres, ni sphinx, ni colonne, ni obélisque.

Dans l'intérieur de la ville, des murailles épaisses entourent une grande place, où l'on dépose les blés de la Thébaïde, destinés à l'entretien des troupes. On appelle cette enceinte, les greniers de Joseph. Ce nom en a imposé à quelques voyageurs, qui l'ont prise sans examen pour l'ouvrage du fils de Jacob; mais ce monument n'a rien qui se ressente de l'antiquité, & l'histoire nous apprend qu'il fut construit par les Rois Mamloucs. C'est à Memphis, séjour des Pharaons, que Joseph, intendant des grains de l'Egypte, établit ses magasins.

A l'extrêmité de *Masr Elatik*, tout près du château d'eau, commence le *Khalig* (*q*) qui traverse le grand Caire, & que l'on ouvre tous les ans avec beaucoup de solemnité. Presque tous les Ecrivains modernes en ont attribué la construction à l'empereur Trajan, (*r*) fondés sur ce passage de Ptolemée, *entre Heliopolis &*

(*q*) Les Arabes appellent *khalig* tous les cannaux qui ont été creusés de main d'homme.

(*r*) M. Schaw l'appelle le canal de Trajan. *Observations géographiques sur la Syrie & sur l'Egypte*, p. 27.

M. Pokoke dit : « Vis-à-vis le réservoir d'eau qui est sur le » Nil, est le canal qui la conduit au Caire, qui me paroît être » le même que Trajan fit percer. » *Description de l'Egypte, tome premier*.

Le Pere Sicard, rencherissant sur les autres dit : « C'est ce canal » que Ptolemée nomme *amnis trajanus*, Quinte-Curce, *Oxius*, & » les arabes, *merakemi* ». *Lettres édifiantes*, p. 470.

Babylone coule le fleuve Trajan; mais cet empereur n'a point fait couper de canal en Egypte; c'est à son successeur qui bâtit la ville d'Antinoë, que l'on doit attribuer un ouvrage de cette espece. Le canal que désigne Ptolemée commence une lieue & demie au dessous du vieux Caire & passe près d'Héliopolis, c'est celui-là que (*s*) *Macrizi* appelle avec raison *le Khalig d'Adrien César*.

L'origine du canal qui s'ouvre devant Masr elàtik, est trop bien décrite par *Elmacin*, pour que ceux qui consultent l'histoire orientale puissent le confondre avec celui d'Adrien. Amrou ayant annoncé la prise d'Alexandrie à Omar, & envoyé des chameaux chargés de blés à Médine, où la famine exerçoit ses ravages, le Calife le félicita de ses succès, & ajouta ces mots : « (*t*) Coupez un *Khalig* par lequel » on puisse transporter les productions de l'E» gypte dans la mer de *Colzoum* (*u*), & delà » au port de Medine. Amrou exécuta cette » grande entreprise, & creusa le *Khalig* auquel » on donna le nom de (*x*) *Fleuve du Prince des* » *Fideles*. Les bateaux partant de Fostat, porte-

(*s*) Macrizi, histoire de l'Egypte.

(*t*) Elmacin, histoire des Arabes.

(*u*) Colzoum est le nom que les Arabes donnent à la mer rouge. Elle le doit à la petite ville de *Colzoum*, dont les ruines sont à quelque distance de Suez.

(*x*) *Khalig el emir el moumenin.*

conſervé une
monumens. S
l'Eſpagne juſq
entretenus ; le
la haute Egyp
le Delta par l
par *Soſtrate* de
merveilleuſe,
ſieurs étages
tenues par d
voit à près
placé au ſom
diſpoſé de m
des vaiſſeau
bles à l'œil.
de ſignal. C
nuit, pour
de l'Egypte
que d'échou
Alexandrie,
encore un
qui excitoit

Au quin
de l'Egypte

(*ſ*) Il fut bâ

(*t*) Abulfed
roir, dont pluſ
détruit par les
fils d'*Abd el M*

(*u*) En 1517

nouvelles. Je m'attacherai à les peindre avec fidélité. Vous entendrez parler, vous verrez agir des Turcs, & je vous laisserai la douce satisfaction de l'homme éclairé, le plaisir de juger vous-même.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VIII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

LE Grand-Caire, Monſieur, bâti le long du canal *du Prince des Fideles*, a une lieue & demie du nord au ſud, & trois quarts de lieue d'orient en occident. Pour en découvrir l'étendue, il faut monter au château conſtruit par *Salah Eddin*, ſur le mont *Mokattam* (ʒ). Il domine la ville qui forme à l'entour un immenſe croiſſant. Au milieu de cette multitude de maiſons qui paroiſſent entaſſées dans une eſpace de trois lieues, il eſt impoſſible de ſuivre l'alignement des rues qui ſont étroites & tortueuſes. On diſtingue ſeulement de grands vides. Ce ſont des places qui deviennent lacs pendant la crue du Nil, & jardins le reſte de l'année. Au mois de Septembre, on s'y promene en bateau, au mois d'Avril elles ſont couvertes de fleurs & de verdure. Parmi les temples nombreux dont

(ʒ) *Mokattam* ſignifie coupé. Ce rocher s'appelle ainſi, parce qu'il a été ſéparé, par art, de la montagne qui commençoit aux cataractes, vient aboutir en cet endroit. Il n'en eſt éloigné que d'environ cent pas.

la ville est remplie, quelques - uns s'élevent comme des citadelles. Telle est la mosquée du sultan Hassan, où les rébelles se retiroient dans le tems de sédition, & du sommet de laquelle ils battoient le château avec du canon. Ce grand édifice, dont la corniche grotesquement sculptée a une saillie considérable, est surmonté d'un vaste dôme. La façade est incrustée de marbres précieux. Actuellement les portes en sont murées, & une garde de Janissaires en défend l'approche.

Dans l'enceinte du grand Caire, on apperçoit près de trois cents mosquées, dont la plupart ont plusieurs minarets. Ce sont des clochers très-hauts, construits avec beaucoup de légéreté & entourés de galleries. Ils varient agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits sont en terrasse. C'est delà que les crieurs publics invitent le peuple à prier aux heures prescrites par la loi (*a*). Environ huit cents voix se font entendre au même instant dans tous les quartiers de la ville, & rappellent à l'homme ses devoirs envers la divinité. Le bruit des cloches est odieux aux Turcs. Ils prétendent qu'il blesse les oreilles, qu'il ne dit

(*a*) C'est-à-dire, au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, & environ deux heures après. Le nom de ces prieres sont : *Salaat el fegr, el dohr, el asr, el magreb, el eshé.*

rien au cœur, & qu'il n'est fait que pour les bêtes de somme. Ils doivent cette opinion à Mahomet. Ce grand politique voulant que chaque chose eût un but dans sa religion, afin de captiver à la fois l'esprit & les sens, rejetta la trompette dont se servoit les Juifs, & la crecelle en usage parmi les Chrétiens orientaux. Il pensa que la voix humaine feroit plus d'impression sur l'homme que le son bruyant de l'airain insensible, & se fit apporter du ciel une formule (*b*) favorable à ses desseins.

Le château du Caire placé sur un rocher escarpé, environné de murs épais, soutenus de grosses tours, étoit très-fort avant l'invention de la poudre. Mais comme il est commandé par la montagne voisine, il ne soutiendroit pas pendant deux heures le feu d'une batterie qui y seroit établie. Il a plus d'un quart de lieue de circonférence. On y monte par deux chemins taillés dans le roc, & dont la pente est rapide. Ils conduisent à deux portes confiées à la garde des Assabs (*c*) & des Janissaires. Les pre-

(*b*) Voici cette formule : Dieu est grand. J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu. J'atteste que Mahomet est son apôtre. Venez à la priere, venez à l'adoration. Dieu est grand. Il est unique.

Allah Acbar. Echhed en la ila ella allah echhed en, Mahammed raçoul allah, haï ala es salat. Haï ala el falah. Allah Acbar. La ila ella allah.

(*c*) Les Assabs & les Janissaires sont des corps de troupes en-

miers occupent la partie basse de la forteresse, & les autres la citadelle proprement dite. C'est delà qu'avec six mauvaises pieces de canon tournées vers l'appartement du Pacha, ils le forcent à se retirer aussitôt que les Beys lui en ont signifié l'ordre.

L'intérieur du château renferme les palais des sultans d'Egypte presque ensevelis sous leurs ruines. Des dômes renversés, des monceaux de décombres, des dorures & des peintures dont les couleurs ont bravé l'injure des tems, de superbes colonnes de marbre encore debout, mais la plupart sans chapiteau; voilà ce qui reste de leur ancienne magnificence. C'est dans une salle de ces édifices ruinés que l'on frabrique le riche tapis que l'*Emir Hagg* (*d*) porte tous les ans à la Mecque. On enleve l'ancien dont les pélerins s'arrachent les morceaux pour en faire des reliques, & le nouveau sert à couvrir la *Caaba* ou le temple d'Abraham (*e*).

Le Pacha habite un grand bâtiment qui n'a rien de remarquable, dont les fenêtres donnent sur la place nommée *Cara Maïdan*. La salle

---

tretenus aux fraix du grand Seigneur, mais ils sont vendus aux grands du pays.

(*d*) Le Bey que l'on charge d'escorter la caravane qui part tous les ans du grand Caire pour se rendre à la Mecque, prend le nom d'*Emir Hagg*, Prince de la Caravanne.

(*e*) Voyez l'abrégé de la vie de Mahomet, pag. 4.

d'audience où le divan se tient trois fois par semaine, est aussi longue, mais moins large que celle du palais à Paris. Elle est teinte du sang des Beys massacrés depuis quelques années par ordre de la Porte. Aujourd'hui ils sont souverains de l'Egypte. Le représentant du grand Seigneur n'est qu'un vain fantôme dont ils se jouent. Ils le gardent pour servir leurs desseins, & le renvoient honteusement aussitôt que leur intérêt le demande. Constitué prisonnier dans son propre palais, il ne peut en sortir sans leur permission. C'est à ce point d'humiliation qu'est avilie la dignité du monarque Ottoman! C'est à ce point de foiblesse qu'est réduit un empire qui menaça de donner des fers à l'Europe.

A l'extrêmité de *Cara Maïdan* est l'hôtel de la monnoie, où l'on fabrique une prodigieuse quantité de medins & de sequins (*f*), qui sont frappés au coin du *Cheik Elbeled* (*g*) J'ai visité plusieurs fois ces travaux. Les sequins sont faits avec la poudre d'or que fournit la caravanne d'Abissinie. L'intendant de la monnoie m'a assuré qu'elle en apportoit pour plus de quatre millions chaque année.

(*f*) Le sequin est une piece d'or qui vaut environ sept livres dix sous.

(*g*) Le Bey plus puissant du grand Caire prend le nom de *Cheik elbeled*, gouverneur du pays, & s'arroge le droit de battre monnoie.

Un des moumens les plus curieux que l'on admire dans le château, eſt le puits de Joſeph (*g*) taillé dans le roc. Il a deux cents quatre vingts pieds de profondeur ſur quarante-deux de circonférence. Deux coupes qui ne ſont pas perpendiculaires l'une à l'autre, le compoſent. Un eſcalier dont la pente eſt extrêmement douce, regne à l'entour. La cloiſon qui le ſépare du puits eſt formée d'une portion de rocher à laquelle on n'a laiſſé que ſix pouces d'épaiſſeur. Des fenêtres qui y ſont pratiquées de diſtance en diſtance éclairent cette rampe; mais comme elle ſont petites, & que le jour vient de fort loin, on eſt obligé d'allumer des bougies pour ſe conduire. Arrivé au bas de la premiere coupe, on trouve une eſplanade avec un baſſin. C'eſt-là que des bœufs tournent la roue qui fait monter l'eau du fond du premier puits. D'autres bœufs placés en haut l'y élevent de ce réſervoir par le même mécaniſme. Cette eau vient du Nil, & comme elle filtre à travers un ſable imprégné de ſel de nitre, elle eſt ſaumâtre.

Le quartier des Janiſſaires offre les ruines

(*g*) M. Pokoke dit qu'un Viſir nommé Joſeph creuſa ce puits il y a onviron 700 ans par ordre du Sultan *Mahammed*, fiis de *Calaoun*. Les Egyptiens aſſurent que c'eſt à *Salah Eddin* qu'on en doit la conſtruction. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il eſt l'ouvrage des Arabes, & non des Babyloniens, comme l'a prétendu le Pere Sicard.

du palais de Salah Eddin. On y voit le divan de Joseph (*h*) dont le dôme & une partie des murs sont tombés. Il y reste encore debout trente colonnes de granit rouge, dont le fut d'une seule pierre a près de quarante-cinq pieds de haut. La diversité de leur grosseur, & des ornemens sculptés autour du chapiteau, annonce qu'elles ont été tirées d'anciens monumens. A quelque distance de ces belles colonnes, on trouve un belvedere charmant. C'est un sallon situé dans l'endroit le plus élevé de la citadelle, d'où la vue se promene sur un immense horison. On découvre l'étendue du grand Caire, une multitude de mosquées & de minarets. On voit du côté de Boulak de riches campagnes couvertes de moissons, & entrecoupées de bouquets de dattiers. Masr Fostat paroît au sud-ouest. On apperçoit au-delà, les plaines du Saïd qui, quand elles sont inondées par le Nil, offrent çà & là des hameaux devenus des isles. Ce tableau est terminé par les pyramides, qui comme des pointes de montagnes vont se perdre dans les nues. On ne se lasse point de promener ses regards sur tant d'objets variés & imposants. J'ai joui plus d'une fois de ce spectacle. L'air

(*h*) *Salah Eddin* s'appelloit *Joseph*, fils d'*Aïoub*. Ses autres noms sont des titres glorieux que les Mahométans lui donnerent à cause de ses victoires sur les Princes Chrétiens qu'il chassa de la Syrie.

vif qu'on reſpire dans ce lieu élevé, la fraîcheur qu'on y goûte, ajoute un nouveau charme au plaiſir de voir. Aſſis ſur ce riant belvedere on ſe livre à d'agréables méditations ; mais bientôt la mélancolie vient en troubler la douceur. On ſe dit à ſoi-même : Ces riches contrées où floriſſoient autrefois les arts & les ſciences, ſont occupées par un peuple ignorant & barbare qui le foule aux pieds. Le deſpotiſme écraſe de ſon ſceptre de fer le plus beau pays du monde ; il ſemble que les malheurs des hommes croiſſent en proportion des efforts que la nature fait pour les rendre heureux. Hier encore ſes ſentimens pénétrerent mon ame, lorſque me promenant ſur l'eſplanade du château, je méditois ſur le tableau magnifique qui s'offroit à ma vue.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE IX.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

VOUS avez vu, Monſieur, plus d'une fois le nom de *Boulak* dans mes lettres. C'eſt le port où abordent toutes les marchandiſes qui viennent de Damiette & d'Alexandrie. Il n'eſt éloigné que d'une demi-lieue du grand Caire. Cette ville moderne, ſituée ſur la rive orientale du Nil, a deux milles de long, mais peu de largeur. Elle renferme de ſuperbes bains publics, & de vaſtes *okals*; ce ſont des bâtimens carrés, conſtruits autour d'une grande cour avec un portique qui ſoutient une galerie tournante. Le rez-de-chauſſée eſt compoſé de ſpacieux magaſins. Au-deſſus regne un étage qui contient des appartemens nuds & ſans ornement. Les étrangers habitent ces *okals*, & y dépoſent leurs marchandiſes, une ſeule porte ſemblable à celle d'une citadelle, les met à l'abri de toute inſulte dans les tems de révolte. Ces *kans* ſont les ſeules hôtelleries que l'on trouve en Egypte. On eſt obligé de les meubler & d'y préparer ſa nourriture, car dans ce pays on ne trouve point un dîner pour de l'argent.

Le long des maisons de Boulak on voit à l'ancre des milliers de bateaux de toute forme & de toute grandeur. Les uns forts & solides ont deux mats, & sont employés au transport des marchandises. Ils contiennent ordinairement une grande chambre pour les passagers. D'autres légers, & sans pont, ne servent qu'à transporter le peuple d'une rive à l'autre du fleuve. Ceux dont on fait usage dans les voyages d'agrément sont peints, & sculptés avec art. Ils renferment de jolis appartemens que l'on couvre de tapis; & où l'on est à l'abri du soleil. C'est-là que couchés mollement sur des coussins, les gens riches vont respirer la fraicheur qu'entretient sans cesse le courant d'air qui regne sur le Nil. C'est delà qu'on peut admirer à son aise la variété des paysages qu'offrent ses bords toujours verds. Lorsque le vent est favorable on déploie la voile, & ces barques légeres semblent voler sur les flots. Quand il est contraire, de robustes rameurs les font voguer avec vîtesse. Cléopatre qui connoissoit le charme de ces promenades sur l'eau, y entraîna César, & le conduisit jusque dans la haute Egypte. Elle eut l'art de faire oublier au plus actif, au plus grand des capitaines Romains, que la capitale du monde pouvoit encore lui fermer ses portes.

Vis-à-vis de *Boulak* on apperçoit le petit village d'*Enbabé*. Ce sont de misérables huttes

de terre arrondies sous l'ombrage des sycomores, contre lesquels elles sont appuyées. Quelques maisons de briques durcies au soleil, & une petite mosquée, se perdent dans l'éloignement, parmi le feuillage des dattiers & des tamarins. L'hiver, les habitans du Caire y vont acheter du beurre excellent; l'été, des melons délicieux.

Une demi-lieue au nord-est de *Boulak* est le vieux château de *Hellé* (*i*) qui tombe en ruines. C'est-là que les Beys entourés de corteges brillants, vont recevoir le nouveau Pacha, pour le conduire en pompe à la prison d'où ils viennent de chasser son prédécesseur. Les environs de *Hellé* offrent de spacieux enclos, où les orangers, les citroniers, les grenadiers plantés sans ordre, croissent fort hauts & fort touffus. Leurs branches entrelacées forment de riants berceaux, au-dessus desquels les sycomores & les palmiers élevent leur feuillage d'un verd foncé. Des ruisseaux y coulent parmi des touffes de basilic (*k*) & de rosiers. Je ne puis vous exprimer combien il est doux, lorsque le ciel est embrâsé des feux de la canicule, de respirer un air frais sous ces ombrages

(*i*) Il paroît vraisemblable que ce château a tiré son nom d'Heliopolis, dont il n'est pas éloigné.

(*k*) Le basilic en Egypte croît trois fois aussi haut qu'en France, & forme des touffes agréables & odoriférantes.

enchantés.

enchantés. C'eſt une volupté qui ſe ſent mieux qu'on ne peut la décrire. L'odeur de la fleur d'orange mêlée aux ſuaves émanations des plantes balſamiques, reveille doucement les ſens engourdis par la chaleur, & fait couler dans l'ame les plus agréables ſenſations. Il eſt dangereux pour un Européen de ſe promener ſouvent dans ces boſquets, parce qu'ils ſont peuplés de courtiſannes, & que les Turcs jaloux ne leur pardonneroient pas une foibleſſe. On pourroit appliquer à ces barbares ce vers de Virgile : *ignoſcenda quidem ſcirent ſi ignoſcere manes.* Au-delà des ces jardins eſt le canal dont Macriſi attribue la conſtruction à l'empereur Adrien, & que Ptolemée nomme le *fleuve Trajan.* Il eſt preſque comblé.

Après avoir parcouru ces lieux de délices, je retournai m'embarquer à *Boulak*, & je remontai le Nil juſqu'à l'iſle de *Raouda* (*l*), ſituée entre le vieux Caire & *Gizé.* Dans l'eſpace d'une lieue, la vue ſe promene ſur d'immenſes campagnes ſemées de blés, de lin, de fêves, entre-coupées de bouquets de dattiers, & de hameaux répandus dans l'étendue. Avant d'arriver à Gizé je vis ſur la rive gauche du fleuve l'ouverture d'un large canal (*m*).

(*l*) *Raouda* ſignifie *des jardins*; on a donné ce nom à l'iſle, parce qu'elle en contient de charmans.

(*m*) Je me ſuis promené pluſieurs fois ſur ſes bords, & j'ai

Arrivé à la pointe de l'Ifle *Raouda*, j'allai voir le Nilometre que les Arabes nomment *Mekias* (*n*) ; c'eft une haute colonne de marbre qui s'éleve du milieu d'un baffin, dont le fond eft de nivau avec le lit du Nil. Elle eft graduée dans toute fa longueur, & divifée en coudées, & en pouces. Un chapiteau Corinthien, fur lequel repofe une poutre qui foutient une galerie, la couronne. Lorfque l'inondation commence, les eaux entrent dans le baffin par un conduit; alors des crieurs publics examinent tous les matins la colonne, & publient dans les rues du grand Caire la crue de chaque jour. Quand elle eft montée à feize coudées, on coupe avec un grand appareil la digue qui ferme le canal *du Prince des Fideles* ; & le Nil coule à travers la ville, au bruit des acclamations de tout un peuple. Je vous décrirai cette fête dans une lettre particuliere.

Avant que les Arabes fiffent la conquête de l'Egypte, le Nilometre étoit placé dans le bourg d'*Haloüan*, cinq lieues au midi de Foftat, en face de l'ancienne Memphis (*o*). « L'an quatre-vingt-» feize de l'hégire, Oçama, gouverneur de cette

fuivi fon cours l'efpace d'une lieue. Il décrit diverfes finuofités dans la plaine, & fe dirige du côté de la Libye. Il m'a paru que c'étoit un de ceux qui portoient autrefois leurs eaux au lac Mareotis.

(*n*) *Mekias* fignifie *mefure*.

(*o*) Elmacin, hiftoire des Arabes.

» riche contrée, écrivit à l'empereur *Soliman*
» *Abdelmelek* que le Mekias d'*Halouan* (*p*), avoit
» été renversé. Le Calife lui commanda d'en
» élever un autre dans l'isle située entre Fostat
» & Gisé. Il fut obéi. Cent quarante-huit ans
» après, ce Nilometre tomba, & l'empereur
» *Elmetouakkel* en fit poser un à la même place ».
On lui donna le nom de *nouveau Mekias*.

Ce Nilometre subsiste encore de nos jours. *Nejm Eddin*, fils de *Melek el Adel*, qui mourut à *Mansoure* pendant l'expédition de saint Louis en Egypte, charmé de la beauté de cette situation, fit élever un vaste palais près du *Mekias*, & quitta le séjour du château de *Salah Eddin* pour venir l'habiter. Les esclaves auxquels il en confia la garde furent nommés *Baharites* ou maritimes, & se distinguerent à la journée de *Mansoure*. Aujourd'hui les appartemens de ce palais sont délabrés, & les murs tombent en ruines; mais le bassin construit avec solidité, & la colonne fortement appuyée, ne paroissent pas, depuis neuf cents ans, avoir souffert des outrages du tems.

S'il faut en croire Murtadi (*q*), l'année

(*p*) Il étoit naturel que le nilometre fût placé près de Memphis, qui lors de la conquête des Arabes, étoit la résidence des Gouverneurs de l'Egypte. Peut-être même qu'il y en avoit un de chaque côté du fleuve.

(*q*) Description des merveilles de l'Egypte.

qu'Amrou conquit l'Egypte, le Nil manqua de croître dans la ſaiſon accoutumée. Les chefs du peuple vinrent trouver ce conquérant, & le prierent de leur permettre, ſuivant l'uſage antique, de parer une jeune vierge de riches vêtemens, & de la jetter dans le fleuve. Le général Mahométan s'y oppoſa fortement. La crue du Nil ne ſe fit point pendant les trois mois qui ſuivent le ſolſtice d'été. Les Egyptiens allarmés vinrent le ſolliciter de nouveau. Il écrivit à Omar & lui rendit compte de cet événement. Le Calife lui répondit : » O Amrou ! j'approuve » votre conduite & la fermeté que vous avez » montrée. La loi Mahométane doit abolir ces » coutumes barbares. Lorſque vous aurez lu » cette lettre, jettez dans le fleuve le billet qu'elle » renferme. Amrou y trouva ces mots :

» *Au nom de Dieu clément & miſéricordieux !* » Le Seigneur répande ſa bénédiction ſur Ma- » homet & ſur ſa famille ! *Abd allah Omar*, » fils de K*hettab*, prince des fideles, au Nil : » Si c'eſt t'a propre vertu qui t'a fait couler » juſqu'à nos jours en Egypte, ſuſpends ton » cours ; mais ſi c'eſt par la volonté du Dieu » tout-puiſſant que tu l'arroſes de tes eaux, nous » le ſupplions de t'ordonner de les y répandre » encore. La paix ſoit avec le prophete ! Le » ſalut & la bénédiction repoſent ſur ſa famille !

» Auſſitôt, continue l'hiſtorien, que ce billet » eut été jetté dans le Nil, les eaux monterent » de pluſieurs coudées. »

Quoique Omar, auquel l'incendie de 400000 volumes ne coûta qu'un dilemne, ait été bien capable d'écrire cette lettre, quoiqu'on y reconnoiſſe ſon ſtyle, je me garderai, Monſieur, de vous en garantir l'authenticité ſur la foi de *Murtadi*, encore moins le miracle qui en fut la ſuite. Cependant un uſage qui ſubſiſte encore aujourd'hui, me paroît prouver que les Égyptiens ont ſacrifié autrefois une jeune Vierge au Dieu du Nil. En effet, ſur la digue du *Calig du prince des fideles*, ils font actuellement une ſtatue de terre, à laquelle ils donnent la forme d'une fille, & qu'ils nomment *la fiancée*. Ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal. Ne ſont-ce pas là les reſtes de ce culte barbare, que les Ottomans, malgré l'horreur qu'ils ont pour toute eſpece d'idolatrie, n'ont pu abolir entiérement, parce que c'étoit la vieille erreur d'un peuple ſuperſtitieux?

Après avoir viſité le *Mekias* & les débris du palais de Nejm Eddin, je me promenai dans l'iſle qui n'eſt qu'un vaſte jardin entouré des eaux du Nil. Des murs épais à hauteur d'appui, en défendent les bords contre l'impétuoſité du courant. D'un côté l'on apperçoit le vieux Caire, le château d'eau, & des maiſons de plaiſance qui appartiennent aux Beys. De l'autre, on diſtingue le joli bourg de Giſé, où l'on trouve une manufacture de ſel ammoniac. Le gouverneur qui y réſide s'eſt arrogé un droit ſur les curieux

qui vont visiter les pyramides. Je m'avançois insensiblement sous un bois de tamarins, d'orangers, & de sycomores, & je jouissois d'une fraîcheur agréable sous leur ombrage épais. Rarement quelques rayons échappés du soleil dardoient dans l'ombre un sillon lumineux, & doroient une petite partie du feuillage. Les émanations des fleurs & des plantes embaumoient les airs. Une multitude de tourterelles voltigeoient d'un arbre à l'autre sans paroître effrayées de mon approche. L'esprit abandonné aux plus douces rêveries, les sens livrés aux plus flatteuses sensations, je m'enfonçois sans précaution vers l'endroit le plus touffu du bocage. Tout-à-coup une voix effrayante me cria : Où vas-tu ? Tu es mort si tu fais un pas. C'étoit un esclave qui veilloit à l'entrée du bosquet pour qu'aucun téméraire ne vînt toubler des Dames qui reposoient sur la verdure. Je retournai en arriere, heureux de n'avoir pas été reconnu pour un Européen. J'ai su depuis que les Beys venoient quelquefois avec leur *harem* (r) dans cette isle, & qu'un étranger que la curiosité y conduiroit dans ces momens, risqueroit d'avoir la tête coupée sur le champ. Vous voyez, Monsieur, combien il faut être circonspect dans un pays où la moindre indiscrétion peut conduire à la mort.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(r) On donne ce nom à l'appartement des femmes, mais on s'en sert aussi dans le pays pour désigner les femmes mêmes.

LETTRE X.

Au grand Caire, le

A. M. L. M.

EN décrivant les environs de cette ville je ne dois pas oublier, Monsieur, l'ancienne Héliopolis (*s*), célebre autrefois par la culture des hautes sciences, & par la grandeur de ses édifices. Les géographes la placent à quelque distance de la pointe orientale du Delta. Strabon (*t*) nous dit qu'elle étoit bâtie sur une longue levée de terre faite de main d'homme pour la mettre à l'abri de l'inondation. Cette levée couverte de décombres se voit encore à deux lieues au nord-est du grand Caire, & à trois de la division du Nil.

Héliopolis possédoit un temple du soleil, où l'on nourrissoit dans une enceinte particuliere le bœuf sacré. Il y étoit adoré sous le nom de *Mnevis*, de même qu'à Memphis sous celui d'*Apis*. Le peuple crédule le regardoit comme un Dieu. Les prêtres n'y voyoient qu'un animal infini-

(*s*) C'est-à-dire, *la ville du soleil.*
(*t*) Liv. 17.

ment utile à l'agriculture dans un pays où il ſert au labourage, & enſuite, à l'arroſement des terres pendant (*u*) ſix mois de l'année ; mais comme cette ſuperſtition leur étoit avantageuſe, en leur procurant des offrandes, & en les rendant maîtres des oracles, ils mettoient tout en œuvre pour l'entretenir.

Le temple du ſoleil n'étoit pas le ſeul qu'on admirât à Héliopolis. On en remarquoit un autre conſtruit dans l'ancien goût (*x*) Égyptien, avec des avenues de ſphinx & des obéliſques ſuperbes devant la principale entrée. Rien n'étoit plus impoſant que ces coloſſes de marbre, & ces hautes aiguilles d'une ſeule pierre qui précédoient le veſtibule des temples. Tandis que l'œil étonné contemploit ces merveilleux ouvrages, l'eſprit trouvoit dans les hyéroglyphes dont ils étoient chargés, l'hiſtoire du Dieu qu'on y adoroit, & du prince qui avoit érigé ces monumens. Les temples d'Héliopolis étoient déjà délabrés ſous le regne d'auguſte. Strabon rapporte qu'on y voyoit par-tout empreintes les marques de la fureur de Cambyſe, qui les avoit dévaſtés par le fer & le feu. Des quatre obéliſques que

---

(*u*) Pendant tout le tems que le Nil eſt bas, les bœufs ſont employés à tourner des roues à chapelets, qui élevent l'eau dans des baſſins, d'où elle ſe répand ſur les terres. Auſſi ne détruit-on point cet animal précieux en naiſſant. Il eſt défendu en Egypte de tuer un veau.

(*x*) Strabon, liv. 17.

Sochis avoit fait élever dans cette ville, deux furent transportés à Rome (*y*), un autre a été détruit par les Arabes, & le dernier reste encore debout sur son piédestal. Un bloc de pierre thébaïque parfaitement bien poli le compose. Il a 68 pieds de hauteur sans compter la base, & environ six pieds & demi de largeur sur chaque face. Elles sont couvertes d'hyéroglyphes. Cet obélisque s'est bien conservé excepté du côté du sud-ouest, où le granit est écaillé jusqu'à une certaine élévation. Ce beau monument & un sphinx de marbre jaunâtre renversé dans la boue, sont les seuls restes d'Héliopolis.

Cette ville possédoit aussi un college de Prêtres que la barbarie de Cambyse n'epargna pas plus que l'asyle de *Mnevis*. C'étoit là qu'ils observoient depuis plus de mille ans l'état du ciel, & qu'à force de travaux ils étoient parvenus à composer l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours & quelques minutes. Ce seul fait prouve l'étendue de leurs connoissances en astronomie. Plusieurs siecles après, les peuples de l'Europe n'avoient pas encore pu déterminer au juste l'année solaire, & Jules-César qui voulut réformer le calendrier Romain fut obligé de se servir pour ce travail d'un astronome d'Alexandrie.

(*y*) Strabon, liv. 17.

Ce fut principalement à Héliopolis qu'Hérodote s'inſtruiſit dans les ſciences, & les myſteres des Égyptiens, qui n'étoient autre choſe que des connoiſſances plus profondes, que leur prudence cachoit aux yeux du peuple en les couvrant du voile de la religion, & en les écrivant avec les caracteres hiéroglyphiques dont eux ſeuls poſſédoient l'intelligence. Éclairé par les lumieres qu'ils lui avoient tranſmiſes, & doué du génie de l'obſervation, ce pere de l'hiſtoire fut couronné aux jeux olympiques, & les neuf livres qu'il compoſa mériterent de porter le nom des neuf Muſes. Cependant, combien de gens qui n'ont point approfondi ſes ouvrages, ou qui ne les ont pas même lus, oſent les fronder, & l'accuſer d'infidélité! Pour moi, ſuſpendant mon jugement ſur le reſte de ſon hiſtoire, je ne puis apprécier que la partie qui traite de l'Égypte, & c'eſt avec la plus grande ſatisfaction que j'ai retrouvé dans ce pays les mœurs, les uſages qu'il a décrits avec quelques légeres modifications que le changement des dominations & des religions y ont introduit. Quant aux monumens dont il a donné la deſcription, ce qui en reſte prouve qu'il n'a pas exagéré, & démontre la poſſibilité de ce qui n'eſt plus. La juſtice m'a forcé de rendre cet hommage à un hiſtorien qui eſt comme Homere, le peintre des nations.

Héliopolis n'a pas ſeulement à ſe glorifier

d'avoir instruit Hérodote ; elle peut encore se vanter d'avoir enseigné la philosophie à Platon, (z) qui par la sublimité de sa doctrine mérita le nom de divin. Ce fut aussi dans cette ville qu'Eudoxe passa treize ans à l'école des prêtres, & devint un des plus fameux astronomes de son tems. Que lui reste-t-il de ses sciences & de ses monumens ? Un barbare Persan renversa ses temples ; un Arabe fanatique brûla ses livres, & un seul obélisque élevé sur ses ruines dit aux passans : *C'étoit là qu'étoit Héliopolis.*

On voit à quelque distance de la levée où elle étoit bâtie le petit village de la Matarée (a), ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce. C'est la seule que l'on trouve en Égypte. Il est à croire que la couche de terre à travers laquelle l'eau du Nil filtre dans cette fontaine, est privée du nitre universellement répandu dans ce pays. Une ancienne tradition l'a rendue fameuse. Elle porte que la sainte famille, fuyant la persécution d'Hérode, se retira en cet endroit, & que la sainte Vierge baignoit l'enfant Jesus dans cette fontaine ; aussi les Chrétiens racontent bien des miracles qui s'y sont opérés. Ils viennent avec grande dévotion boire de son eau pour toutes

(z) Strabon, liv. 17.

(a) Les Arabes le nomment *matarée*, ou bien *ain chams* fontaine du soleil, à cause qu'il est situé près l'ancienne Héliopolis.

leurs maladies. Les Mahométans eux-mêmes partagent leur vénération à ce sujet.

Dans ce village étoit un enclos où un Pacha fit apporter de la Mecque des pieds de baume. On les y cultivoit avec soin, & en les taillant comme la vigne on recevoit ces larmes précieuses connues dans la médecine, & dont les femmes des contrées orientales se servent avec avantage pour entretenir la fraîcheur de leur teint, & fortifier leur estomac. Ces arbrisseaux hauts d'un pied & demi, poussent des rameaux minces & des feuilles semblables à la rhue. Belon qui les vit losqu'il étoit au grand Caire en compta neuf. Il en desſécha un rameau & vérifia que c'étoit la plante connue sous le nom de xyllobalsamum, que les Caravanes apportent de la Mecque. Il dit que son écorce rougeâtre recouvre une pellicule d'un beau verd. Elle a une saveur qui tient de l'encens, de la feuille de térébenthine, & de la sariette sauvage. Lorsqu'on la froisse entre les doigts elle répand une odeur aromatique approchante de celle du cardamome. Cette plante précieuse s'est perdue en Égypte, où les Pachas restent trop peu de temps pour s'occuper d'autre chose que de leur intérêt. Elle n'existoit plus lorsque M. Maillet étoit consul au grand Caire. Aujourd'hui à peine en a-t-on conservé la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

Les bains chauds, Monſieur, connus dès la plus haute antiquité, & célébrés par Homere, le peintre des mœurs de ſon tems, ont conſervé dans l'Egypte leur agrément & leur ſalubrité. Le beſoin d'être propre dans un climat où l'on tranſpire abondamment les a rendu néceſſaires; le bien aiſe qu'ils procurent en conſerve l'uſage; Mahomet qui connoiſſoit leur utilité en a fait un précepte. La plupart des voyageurs les ont décrits ſuperficiellement. L'habitude où je ſuis d'y aller m'ayant donné le loiſir de les examiner avec attention, j'entrerai dans tous les détails propres à vous les faire bien connoître (b).

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, eſt une grande ſalle qui s'éleve en forme de rotonde. Elle eſt ouverte au ſommet afin que l'air pur y circule librement. Une

(b) Je connois les bains des principales villes de l'Egypte; ils ſont tous faits ſur le même plan, & ils ne different ſouvent qu'en grandeur, ainſi, en donnant une deſcription exacte d'un ſeul, on aura celle de tous les autres.

large eſtrade couverte d'un tapis, & diviſée en compartimens, regne à l'entour ; c'eſt-là que l'on dépoſe ſes vêtemens. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un baſſin recrée agréablement la vue.

Quand on eſt déshabillé, on ſe ceint les reins d'une ſerviette, on prend des ſandales, & l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à ſe faire ſentir. La porte ſe referme. A vingt pas on en ouvre une ſeconde, & l'on ſuit une allée qui forme un angle droit avec la premiere. La chaleur augmente. Ceux qui craignent de s'expoſer ſubitement à une plus forte doſe s'arrêtent dans une ſalle de marbre qui précede le bain proprement dit. Ce bain eſt un appartement ſpacieux & voûté. Il eſt pavé & revêtu de marbre. Quatre cabinets l'environnent. La vapeur ſans ceſſe renaiſſante d'une fontaine & d'un baſſin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums (c) qu'on y brûle.

Les perſonnes qui prennent le bain ne ſont point empriſonnées, comme en France, dans une eſpece de cuvier, où l'on n'eſt jamais bien à ſon aiſe. Couchées ſur un drap étendu, la tête appuyée ſur un petit couſſin, elles prennent librement toutes les poſtures qui leur con-

(c) On ne brûle des parfums que quand les perſonnes qui ſont dans le bain le deſirent. Ils ſe mêlent à la vapeur de l'eau, & produiſent un effet très-agréable.

viennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe & pénétre dans tous les pores.

Lorſque l'on a repoſé quelque tems, qu'une douce moiteur s'eſt répandue dans tout le corps, un ſerviteur vient, vous preſſe mollement, vous retourne ; & quand les membres ſont devenus ſouples & flexibles, il fait craquer les jointures ſans efforts. Il maſſe *(d)* & ſemble paîtrir la chair ſans que l'on éprouve la plus légére douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, & vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage, des eſpeces d'écailles, & enleve juſqu'aux ſaletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce & unie comme le ſatin. Il vous conduit enſuite dans un cabinet, vous verſe ſur la tête de l'écume de ſavon parfumé, & ſe retire. Les anciens faiſoient plus d'honneur à leurs hôtes, & les traitoient d'une maniere plus voluptueuſe. En effet, pendant que Télémaque étoit à la cour de Neſtor *(e)*, « la » belle Polycaſte, la plus jeune des filles du » roi de Pylos, conduiſit le fils d'Ulyſſe au » bain, le lava de ſes propres mains ; & après

---

(*d*) Maſſer vient du verbe Arabe *maſſ* qui ſignifie toucher d'une maniere délicate.

(*e*) Odiſſée, chant IIIe.

» avoir répandu ſur ſon corps des eſſences pré» cieuſes, le couvrit de riches habits & d'un » manteau éclatant ». Piſiſtrate & Télémaque ne furent pas moins bien traités dans le palais de Menelas (*f*). « Lorſqu'ils en eurent admiré » les beautés, on les conduiſit à des baſſins de » marbre où le bain étoit préparé. De belles » eſclaves les y laverent; & après avoir répandu » ſur eux de l'huile parfumée, les revêtirent » de fines tuniques & de ſuperbes peliſſes (*g*).

Le cabinet où l'on a été conduit offre un baſſin avec deux robinets, l'un pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave ſoi-même. Bientôt le ſerviteur revient avec une pommade épilatoire (*h*) qui dans un inſtant fait tomber le poil aux endroits où on l'applique. Les hommes & les femmes en font un uſage général en Egypte.

Quand on eſt bien lavé, bien purifié, on s'en-

(*f*) Odyſſée, chant IV[e].

(*g*) J'ai traduit ces mots χλαῖνας οὔλας manteaux velus par ceux de ſuperbes peliſſes. Je ſais qu'aucun traducteur ne les a rendus ainſi; mais il m'a ſemblé que le poëte avoit voulu peindre un uſage encore ſubſiſtant dans l'Orient, de ſe couvrir de peliſſes lorſqu'on ſort des bains chauds, afin d'empêcher la tranſpiration de s'arrêter dans un tems où les pores ſont extrêmement ouverts.

(*h*) Elle eſt compoſée avec un minéral nommé *rusma* qui eſt d'un brun foncé. Les Egyptiens le brûlent légérement, le paîtriſſent avec de l'eau, & y mêlent une moitié de chaux éteinte. Cette pâte grisâtre appliquée ſur le poil, le fait tomber dans trois minutes ſans que l'on éprouve la plus légere douleur.

velope

veloppe de linges chauds, & l'on ſuit le guide à travers les détours qui conduiſent à l'appartement extérieur. Ce paſſage inſenſible du chaud au froid empêche qu'on n'en ſoit incommodé (*i*). Arrivé ſur l'eſtrade on trouve un lit préparé. A peine y eſt-on couché qu'un enfant vient preſſer de ſes doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les ſécher parfaitement. On change une ſeconde fois de linge, & l'enfant rape légérement avec la pierre ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe & le café Moka (*k*).

Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un brouillard chaud & humide, & où la ſueur ruiſſeloit de tous les membres, tranſporté dans un appartement ſpacieux & ouvert à l'air extérieur, la poitrine ſe dilate & l'on reſpire avec volupté. Parfaitement maſſé, & comme régénéré, on ſent un bien aiſe univerſel. Le ſang circule avec facilité & l'on ſe trouve dégagé d'un poids énorme. On éprouve une ſoupleſſe, une légérete jusqu'alors inconnues. Il ſemble que l'on

---

(*i*) Les perſonnes délicates s'arrêtent quelque temps dans la ſalle voiſine de l'étuve, afin de n'être pas incommodées en paroiſſant à l'air extérieur. Comme les pores ſont extrêmement ouverts, on ſe tient chaudement tout le jour; & ſi c'eſt l'hiver on garde la maiſon.

(*k*) Un bain avec toutes ces préparations me coutoit trois livres. Les gens du peuple ne font pas tant de façons. Ils vont ſimplement ſuer dans l'étuve, ſe lavent eux-mêmes, & donnent trois ou quatre ſous en ſortant.

vient de naître & que l'on vit pour la premiere fois. Un ſentiment vif de l'exiſtence ſe répand juſqu'aux extrêmités du corps. Tandis qu'il eſt livré aux plus flatteuſes ſenſations, l'ame qui en a la conſcience jouit des plus agréables penſées. L'imagination ſe promenant ſur l'univers qu'elle embellit, voit par-tout de riants tableaux, partout l'image du bonheur. Si la vie n'eſt que la ſucceſſion de nos idées, la rapidité avec laquelle la mémoire les retrace alors, la vigueur avec laquelle l'eſprit en parcourt la chaîne étendue, feroient croire que dans les deux heures du calme délicieux qui ſuit ces bains, on vit un grand nombre d'années.

Tels ſont, Monſieur, ces bains dont les anciens recommandoient ſi fort l'uſage, & dont les Égyptiens font encore leurs délices. C'eſt-là qu'ils préviennent ou font diſparoître les rhumatiſmes, les catarres, & les maladies de la peau qui ont pour principe le défaut de la tranſpiration. C'eſt-là qu'ils guériſſent radicalement ce mal funeſte qui attaque les ſources de la génération, & dont le remede eſt ſi dangereux en Europe. (*l*)

(*l*) M. Tournefort qui avoit pris des bains de vapeurs à Conſtantinople où l'on eſt bien moins recherché qu'au grand Caire, penſe qu'ils nuiſent à la poitrine. C'eſt une erreur qu'une plus longue habitude lui eût fait reconnoître. Il n'eſt point de peuple qui en faſſe un plus fréquent uſage que les Egyptiens, & il n'en eſt point où les poitrinaires ſoient plus rares. La pulmonie leur eſt preſque inconnue.

C'eſt là qu'ils ſe défont du malaiſe ſi ordinaire aux autres nations, qui n'ont pas autant de ſoin d'entretenir la propreté de leurs corps.

Les femmes aiment paſſionnément ces bains. Elles y vont au moins une fois par ſemaine & menent avec elles des eſclaves accoutumées à les y ſervir. Plus ſenſuelles que les hommes, après avoir ſubi les préparations ordinaires, elles ſe lavent le corps & ſur-tout la tête avec l'eau roſe. C'eſt-là que des coëffeuſes treſſent leurs longs cheveux noirs, où au lieu de poudre & de pommade, elles mêlent des eſſences précieuſes. C'eſt-là qu'elles ſe noirciſſent le bord des paupieres, & s'allongent les ſourcils avec du *cohel*. (*m*) C'eſt là qu'elles ſe teignent les ongles des mains & des pieds avec le *henné* qui leur donne une couleur aurore (*n*). Le linge & les habits qui ſervent à les vêtir ſont paſſés à la vapeur ſuave du bois d'aloës. Loſque leur toilette eſt finie, elles reſtent dans l'appartement extérieur, & paſſent le jour en feſtins. Des chanteuſes viennent exécuter devant elles des danſes & des airs voluptueux, ou raconter des hiſtoires d'amour.

(*m*) Le *cohel* eſt une préparation d'étain brûlé avec de la noix de galle dont les femmes Turques ſe ſervent pour ſe noircir & s'allonger les ſourcils.

(*n*) Le *henné* eſt un arbriſſeau fort commun en Egypte. Il a quelque reſſemblance avec le troêne. La feuille hachée & appliquée ſur la peau lui donne une couleur aurore.

Les jours de bain ſont des fêtes pour les Égyptiennes. Elles ſe parent magnifiquement, & ſous ce long voile, ſous ce manteau qui les dérobent aux regards du public, elles portent les étoffes les plus riches. Comme elles ſe déshabillent en préſence les unes des autres, leur coquetterie s'étend juſqu'à leurs caleçons. L'été, ils ſont faits de mouſſeline brodée; l'hiver d'étoffes tiſſues en ſoie & en or. L'uſage des manchettes & des dentelles leur eſt inconnu : mais leurs chemiſes formées de coton & de ſoie ſont légeres & tranſparentes comme la gaze. De riches ceintures de laine de Cachemire (*o*) ſerrent leurs robes flottantes. Deux croiſſans de perles fines brillent ſur les cheveux noirs qui couvrent leurs tempes. Des diamans parent les mouchoirs des Indes dont leur tête eſt couronnée. Telles ſont les Géorgiennes & les Circaſſiennes que les Turcs achetent pour en faire leurs épouſes. Elles ſont d'une propreté que rien n'égale & marchent environnées d'un nuage d'odeurs. Si leur luxe ne paroît point aux regards du public, dans l'intérieur de leurs maiſons, il ſurpaſſe celui des Européennes.

(*o*) La laine de Cachemire eſt la plus belle qu'il y ait au monde. Elle ſurpaſſe en fineſſe la ſoie même. Les ceintures qui en ſont faites, coutent environ ſix cents livres. Elles ſont ordinairement brodées aux extrêmités, & quoiqu'elles aient une aune de large ſur trois de longueur, on peut les faire paſſer dans l'anneau que l'on porte au doigt.

Les Turcs dominés par une excessive jalousie, prétendent que dans un pays chaud, où la nature se fait sentir si puissamment, où les femmes sont entraînées par un attrait irrésistible pour le plaisir, la communication des deux sexes seroit trop dangereuse; aussi abusent-ils du droit de la force pour les tenir dans l'esclavage; mais ils ne font qu'accroître la violence de leurs desirs, & elles saisissent la premiere occasion de se venger. Ils ignorent sans doute que si l'on peut gagner les femmes libres, elles se donnent d'elles-mêmes dès qu'elles sont esclaves.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

AU grand Caire, Monſieur, la vie eſt plus paſſive qu'active (*p*). Le corps pendant neuf mois eſt accablé ſous le poids des chaleurs. L'ame ſe reſſent de cet état d'inertie. Loin d'être tourmentée continuellement par le deſir de voir, de connoître & d'agir, elle ſoupire après le calme & la tranquillité. Sous un ciel tempéré l'inaction eſt une peine; ici le repos eſt une jouiſſance. Auſſi le plus fréquent des ſouhaits, celui que l'on fait en s'abordant, celui que l'on répete en ſe quittant eſt : (*q*) *La paix ſoit avec vous !* La molleſſe naît avec l'Égyptien. Elle croît à meſure qu'il avance en âge, & le ſuit juſqu'au tombeau. C'eſt un vice du climat. Il

(*p*) Depuis Mars juſqu'en Novembre le thermometre monte conſtamment de vingt-trois degrés juſqu'à trente-ſix. Dans les autres mois, il ne deſcend gueres plus bas que neuf degrés au-deſſus du terme de la glace.

(*q*) C'eſt la ſalutation des Orientaux. La religion Chrétienne qui tire ſon origine de l'Aſie, l'a conſervée. Aux grandes fêtes, les Prêtres pendant la communion ſe ſaluent en ſe diſant : *La paix ſoit avec vous !*

influe ſur ſes goûts, & commande à ſes actions. C'eſt pour le ſatisfaire que le meuble le plus recherché d'un appartement eſt le ſopha ; que les jardins ont des ombrages charmans, des ſieges commodes, & pas une allée où l'on puiſſe promener. Le François né ſous un climat dont la température varie ſans ceſſe, reçoit à chaque inſtant des impreſſions nouvelles qui tiennent ſon ame toujours éveillée. Il eſt actif, impatient, & mobile comme l'air qui l'environne. L'Égyptien qui pendant les deux tiers de l'année éprouve preſque continuellement le même degré de chaleur, la même ſenſation, eſt pareſſeux, grave & patient.

Le matin il ſe leve avec le ſoleil pour jouir de la fraîcheur. Il ſe purifie, & fait la priere ſuivant le précepte (*r*). On lui préſente la pipe & le café. Il reſte mollement aſſis ſur le ſopha. Des eſclaves, les mains croiſées ſur la poitrine ſe tiennent en ſilence à l'extrêmité de l'appartement. Les regards attachés ſur leur maître, ils cherchent à prévenir ſes moindres volontés. Ses enfans debout en ſa préſence, à moins qu'il ne leur permette de s'aſſeoir, montrent dans tout leur extérieur la tendreſſe & le reſpect. Il les careſſe gravement, les bénit & les renvoie au

(*r*) *O croyans ! avant de commencer la priere, lavez-vous le visage & les mains juſqu'aux coudes. Eſſuyez-vous la tête & les pieds juſqu'aux talons.* Le Coran, p. 107, t. premier.

harem (*f*). Lui seul interroge, & on lui répond avec décence. Il est encore le chef, le juge, le pontife de la famille, & elle respecte ces droits sacrés.

Lorsque le déjeûner est fini, il se livre aux soins de son commerce ou de sa place. Quant aux affaires, elles sont peu nombreuses chez un peuple où le monstre de la chicane est sans voix, où l'on ignore le nom de pocureur, où le code des loix se réduit à quelques préceptes clairs & précis du Coran, & où chaque homme est son avocat.

S'il survient des visites, le maître du logis les reçoit sans beaucoup de complimens, mais d'une maniere affectueuse. Ses égaux vont s'asseoir auprès de lui les jambes croisées, posture qui n'est pas fatiguante avec des vêtemens qui ne gênent aucunement la souplesse des membres.

Ses inférieurs se tiennent à genoux le derriere appuyé sur leurs talons. Les personnes d'une haute distinction occupent un sopha exhaussé d'où ils dominent sur l'assemblée. (*t*) Tel Énée dans le palais de Didon étoit à la place

---

(*f*) *Harem* est un mot Arabe qui signifie *lieu défendu*; c'est l'appartement des femmes que nous appellons improprement serrail.

(*t*) *Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto*. Æneïde, liv. 2. L'épithete de *pater* que Virgile donne à Enée prouve que ce grand Poëte connoissoit parfaitement les mœurs des Orientaux, chez qui le nom de pere est le titre le plus respectable que l'on puisse

d'honneur, lorsqu'assis sur un lit élevé, il racontoit à la reine le désastre de Troie réduite en cendres. Aussi-tôt que chacun est placé, les esclaves apportent la pipe, le café, & posent au milieu du sallon une cassolette avec des parfums dont la vapeur suave remplit l'appartement. Ils présentent ensuite les confitures & le sorbet.

Le tabac dont on fait usage en Égypte vient de Syrie. On l'apporte en feuilles que l'on coupe en longs filamens. Il n'a point l'âcreté de celui d'Amérique. Pour le rendre plus agréable on y mêle du bois odorant d'aloës. Les pipes faites ordinairement de jasmin ont le bout garni d'ambre. Souvent on les enrichit de pierres précieuses. Comme elles sont extrêmement longues (*u*), la vapeur que l'on aspire est douce. Les Orientaux prétendent qu'elle chatouille agréablement le palais, en même tems qu'elle flatte l'odorat. Les gens riches fument dans des appartemens élevés & percés d'un grand nombre de fenêtres.

Vers la fin de la visite, un esclave tenant en sa main un plat d'argent où brûlent des essences précieuses, l'approche du visage des assistans.

---

donner à un homme. Encore de nos jours ils se font un honneur de le porter. A la naissance d'un fils ils quittent leur nom propre & s'appellent, *le pere d'un tel*.

(*u*) On voit des pipes de quinze pieds de long. Elles en ont ordinairement cinq ou six.

Chacun à ſon tour s'en parfume la barbe. Ils verſent enſuite de l'eau roſe ſur la tête & les mains. C'eſt la derniere des cérémonies, après laquelle il eſt permis de ſe retirer. Vous voyez, Monſieur, que l'uſage antique de ſe (x) parfumer la tête & la barbe, célébré par le prophete roi, ſubſiſte encore de nos jours. Anacréon, le pere de la joie, le poëte des graces ne ceſſe de répéter dans ſes odes, « (y) J'aime à me parfumer » d'eſſences précieuſes, & à me couronner la » tête de roſes.

Vers midi on dreſſe la table. Un grand plateau de cuivre étamé reçoit les plats. La variété n'y brille point, mais les mets ſont abondans. Au milieu s'éleve une montagne de riz cuit avec de la volaille, aſſaiſonné de ſaffran & de beaucoup d'épices. On place à l'entour des viandes hachées, des pigeons, des concombres farcis, des melons délicieux & des fruits. Le roti eſt formé de viandes coupées en petits morceaux, recouverts des graiſſes de l'animal, aſſaiſonnés de ſel, embrochés & cuits ſur les charbons. Il eſt tendre & ſucculent. Les convives s'aſſeyent ſur un tapis autour de la table. Un eſclave tenant un baſſin & une aiguiere donne à laver. C'eſt une cérémonie indiſpenſable dans un pays où

(x) Sicut unguentum optimum in capite, quod deſcendit in barbam Aaron. *Pſeaume* 132.

(y) Anacréon, Ode quinzieme.

chacun porte la main au plat, & où l'usage des fourchettes est inconnu. On la réitere à la fin du repas. Ces coutumes paroissent très-anciennes dans l'Orient.

Menelas & la belle Hélene après avoir comblé de présens Télémaque & Pisistrate, leur donnerent le festin d'hospitalité (z). « Le blond » Menelas conduit ses hôtes au lieu du banquet. » Il les fait asseoir sur des trônes. Une esclave » portant dans ses mains une aiguiere d'or avec » un bassin d'argent leur présente à laver. Elle » pose devant eux un plateau brillant & poli » sur lequel elle arrange les mets ».

La maniere dont le fils de Thétis reçoit les députés des Grecs ressemble beaucoup à celle dont les Égyptiens traitent leurs convives.

» (a) Achille appercevant les députés des » Grecs, se leve, leur serre la main, leur » donne le salut.....& les introduit dans sa tente, » où il les fait asseoir sur des lits de repos (b), » couverts de tapis de pourpre... On prépare » le festin. Automedon tient les les chairs; le » noble Achille les divise en morceaux & les » embroche, Menetius, mortel semblable à un » Dieu, allume le feu, étend les charbons,

---

(z) Odyssée, chant quinzieme.

(a) Illiade, liv. 9.

(b) Ce sont les sophas des Orientaux qui leur servent tour-à-tour de sieges & des lits.

» arrange les broches ſur la braiſe & y répand » le ſel ſacré... Achille aſſis en face du divin » Ulyſſe partage les viandes.... Les convives » portent les mains ſur les mets (*c*) qui leur » ſont ſervis ». Un poëte qui auroit eu moins de génie qu'Homere, eut cru déshonorer un poëme rempli de magnifiques deſcriptions en y mêlant ces détails. Cependant, combien ils ſont précieux, puiſqu'ils nous font connoître la ſimplicité des mœurs antiques, ſimplicité perdue pour l'Europe, mais encore vivante dans les contrées orientales.

Après dîner, les Égyptiens ſe retirent dans le harem où ils ſommeillent pendant quelques heures au milieu de leurs enfans & de leurs femmes. C'eſt pour eux une grande volupté d'avoir un lieu commode & agréable pour repoſer. Auſſi, Mahomet qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit ſéduire des hommes dont il connoiſſoit les goûts & les beſoins, leur dit : (*d*) « Les » hôtes du paradis jouiront des douceurs du » repos, & auront un lieu délicieux pour dor- » mir à midi.

Les pauvres qui n'ont ni ſopha ni harem, ſe couchent ſur la natte où ils ont dîné. Ainſi,

---

(*c*) Sans doute qu'ils les prenoient avec les doigts comme cela ſe pratique encore aujourd'hui.

(*d*) Le Coran, ch. 25, p. 119.

lorsque J. C. fit la cene avec ses disciples (e), celui qu'il aimoit reposoit la tête appuyée sur son sein.

Le soir on va promener en bateau, ou respirer la fraîcheur sur les rives du Nil, à l'ombre des orangers & des sycomores. On soupe une heure après le coucher du soleil. Les tables sont servies de riz, de volailles, de légumes & de fruits. Ces alimens sont salutaires pendant les chaleurs. L'estomac qui rejetteroit une nourriture plus solide, les demande. On mange peu. La sobriété est une vertu du climat.

Telle est la vie ordinaire des Egyptiens. Nos spectacles, nos plaisirs bruyans leur sont inconnus. Cette monotonie qui feroit le supplice d'un Européen leur paroît délicieuse. Ils passent leurs jours à faire la même chose, à suivre les coutumes établies sans jamais desirer au-delà, sans porter plus loin leur pensée. N'ayant ni goûts vifs, ni desirs ardens, ils ne connoissent point l'ennui; c'est un tourment réservé aux personnes qui ne pouvant modérer la violence de leurs passions, ni satisfaire l'étendue de leurs goûts, s'ennuient par-tout où elles sont, & ne vivent que là où elles ne sont pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(e) Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat Jesus. *S. Jean*, *ch.* 13, *v.* 23.

LETTRE XIII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

C'EST dans l'Orient, Monſieur, que l'hiſtoire place le berceau des hommes. C'eſt-là que commença l'autorité paternelle. Elle y conſerve encore ſes droits. Un pere y jouit de tous les titres que la nature lui donna. Chef, juge, & pontife de la famille, il y commande, il eſt l'arbitre des différens qui y naiſſent, & immole les victimes du *courban beiram* (*f*).

Chaque famille forme un petit état dont le pere eſt le ſouverain. Les membres qui le compoſent lui ſont attachés par les liens du ſang.

(*f*) Le *courban beiram* eſt une fête des Mahométans, où chaque pere de famille doit offrir un ſacrifice proportionné à ſes facultés. Le riche immole des bœufs, des moutons; le pauvre ſatisfait au précepte en égorgeant une colombe. Cette fête ſolemnelle parmi les Mahométans arrive ſix ſemaines après le ramadan, & rappelle la Pâque des Juifs.

Mahomet ne pouvant abolir les ſacrifices des victimes autoriſés par le ciel dans les contrées orientales, les recommande au chapitre du pélérinage de la Mecque; mais pour en ſanctifier l'uſage corrompu par l'idolâtrie, il preſcrit d'invoquer le nom de Dieu ſur l'animal qu'on égorge, & ajoute ces paroles remarquables : *Dieu ne reçoit ni la chair ni le ſang des victimes, mais il agrée la piété de ceux qui les immolent.* Le Coran, p. 93, t. 2.

Ils reconnoissent son pouvoir & s'y soumettent. Les différens qui s'élevent entr'eux sont apportés à son tribunal ; il prononce, & ses arrêts en terminant les débats, rétablissent l'ordre & la paix. Le vieillard le plus âgé tient le sceptre en ses mains. Les lumieres d'une longue expérience servent à le diriger. Mais dans tout ce qui regarde la police intérieure, il se conduit suivant la loi des usages antiques.

Les enfans élevés dans l'appartement des femmes, ne descendent point dans le sallon, sur-tout quand il s'y trouve des étrangers. Lorsque les jeunes gens y paroissent, ils gardent le silence. Les hommes faits peuvent se mêler à la conversation ; mais dès que le *Chéik* (*g*) parle ils se taisent & écoutent attentivement. On se leve lorsqu'il entre dans une assemblée. On lui céde le pas dans les places publiques, & par-tout on lui marque de la considération & du respect. Ces coutumes subsistoient en Egypte dès le tems d'Hérodote (*h*). Le despotisme qui écrase ce pays sert encore à les entretenir. Sous un joug de fer, on n'ose lever la tête. Ce seroit un crime d'étaler des richesses aux regards du public. On évite

---

(*g*) Ce mot signifie vieillard. L'aîné de la famille prend ce nom respect. On le donne aussi aux gens de loi.

(*h*) Semblables aux Lacédémoniens qui seuls d'entre les Grecs rendent un hommage véritable à la vieillesse, les Egyptiens cedent le pas à ceux qui sont plus âgés qu'eux, & se levent de leurs sieges lorsqu'ils paroissent. *Hérodote*, *Euterpe*.

avec soin tout ce qui peut éveiller la cupidité des tyrans qui gouvernent. On craint même de paroître fortuné. Ce n'est donc que dans l'intérieur de la famille qu'on peut trouver la tranquillité & le bonheur. Comme l'union des membres en fait la sureté, l'intérêt commun se joint à la voix du sang pour y conserver l'harmonie. Aussi c'est-là que les loix saintes de la nature sont observées dans leur pureté primitive. Un même toit renferme souvent une nombreuse postérité. Chaque jour les enfans & les petits enfans viennent payer à leur aïeul un tribut de vénération & de tendresse. Le plaisir d'être aimé & respecté davantage à mesure qu'il avance en âge lui fait oublier qu'il vieillit. Le contentement de son cœur brille dans ses yeux. La sérénité adoucit les rides de son front. Il est gracieux & enjoué; & tandis que la jeunesse ne porte que des habits modestes (*i*), il se pare des couleurs les plus éclatantes. Heureux dans le sein de sa famille jusque sur le bord du monument, il n'apperçoit point la mort qui vient le frapper, & s'endort au milieu des embrassemens de ses enfans. Ils le pleurent long-temps & vont chaque semaine semer des fleurs sur sa (*k*) tombe,

(*i*) En Egypte, les couleurs éclatantes sont reservées pour les vieillards; les jeunes gens dont les mœurs sont corrompus osent seuls se revêtir d'habits brillans.

(*k*) C'est un usage en Egypte de couvrir de plantes odoriférantes la tombe de ses parens, & d'y réciter des prieres.

&

& y réciter des hymnes funebres. Les Egytiens ont perdu l'ufage d'embaumer les corps, mais ils ont confervé les fentimens qui lui donnerent naiffance.

Parmi les peuples policés, où l'on vit moins en famille, la vieilleffe n'eft pas auffi refpectée. Souvent même elle eft un opprobre. Souvent il faut que le barbon en cheveux blancs fe taife devant le jeune homme orgueilleux, & joue comme un enfant pour être fupporté dans un cercle. A mefure que le poids des années fe fait fentir, & que les plaifirs de fon exiftence diminuent, il voit qu'il devient un fardeau pour ceux mêmes qui lui doivent le jour. Quand il a plus befoin de confolations, on lui refufe des égards, & les cœurs fe ferment devant lui. Son ame refroidie par l'âge fe flétrit fans que l'amour filial la rechauffe de fa douce flamme. C'eft au milieu de ces nations que le vieillard qui fut un pere fenfible meurt long-tems avant de defcendre au tombeau.

Tirons le voile fur un tableau qui heureufement n'eft pas général. Les fcenes touchantes dont je fuis témoin chaque jour dans ce pays m'ont forcé de vous offrir ce parallele. Ici, le refpectable patriarche dont la barbe blanche defcend fur la poitrine, fourit, fous les glaces de la vieilleffe, à fes petits-fils qui viennent le careffer. Son cœur s'épanouit à la vue de quatre

générations qui s'empressent de lui payer le tribut de la piété filiale. Il goûte le charme de la vie jusqu'à son dernier moment. Oui, Monsieur, ce peuple dans son ignorance a conservé la simplicité des mœurs anciennes. Il ignore nos arts & nos sciences; mais les sentimens délicieux de la nature, sentimens que les livres n'apprennent point, il les connoît, les révere, & en jouit.

Je pourrois appuier ce que j'avance de mille exemples. Je ne choisirai qu'un seul trait connu. Lorsque M. Maillet étoit consul (*l*) au grand Caire, les Jésuites persuaderent à la cour de France de faire venir à Paris des enfans des Cophtes (*m*), pour les élever au college de Louis-le-Grand. On devoit les instruire dans la foi orthodoxe, & les renvoyer convertir leur nation schismatique. A force d'argent & de promesses, on obtint le consentement de quelques peres extrêmement pauvres; mais lorsqu'il fallut se séparer de leurs fils, la tendresse paternelle se réveilla dans toute sa force, & ils aimerent mieux retomber dans la misere que d'acheter un état d'aisance, par un sacrifice qui coûtoit trop à leur cœur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*l*) Il y a environ cent ans.

(*m*) Les Cophtes sont les anciens habitans de l'Egypte. Ils sont Chrétiens Jacobites. J'en parlerai plus amplement dans la suite.

LETTRE XIV.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

L'EGYPTE, Monsieur, ainsi que l'Italie, possede des *improvisatrices*. On les appelle *almé*, savantes. Une éducation plus soignée que celle des autres femmes leur a mérité ce nom. Elles forment une société célebre dans le pays. Pour y être reçu il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connoître les regles de la poésie, (*n*) & pouvoir sur le champ composer & chanter des couplets adaptés aux circonstances. Les almés savent par cœur toutes les chansons nouvelles. Leur mémoire est meublée des plus beaux *moals* (*o*) & des plus

(*n*) Les vers Arabes ont la quantité des latins, avec la mesure variée, & la rime des François. Ces avantages ne peuvent se rencontrer que dans une langue dont la prosodie est bien marquée.

(*o*) Les *moals* sont des chants élégiaques, où l'on pleure la mort d'un héros, ou les malheurs de l'amour. Abulfeda nous a conservé la fin d'un moal chanté par *Ommia* sur le bord de la fosse où ses neveux avoient été jettés après la défaite de Beder :

» N'ai-je pas assez pleuré sur les nobles fils des Princes de la
» Mecque ?
» A la vue de leurs os brisés, semblable à la tourterelle cachée
» dans la forêt profonde, j'ai rempli l'air de mes gémissemens.

jolis contes. Il n'eſt point de fête ſans elles; point de feſtin dont elles ne faſſent l'ornement. On les place dans une tribune d'où elles chantent pendant le repas. Elles deſcendent enſuite dans le ſalon, & y forment des danſes qui ne reſſemblent point aux nôtres. Ce ſont des ballets pantomimes, par leſquels elles repréſentent des actions de la vie commune. Les myſteres de l'amour leur en fourniſſent ordinairement les ſcenes. La ſoupleſſe de leur corps eſt inconcevable. On eſt étonné de la mobilité de leurs traits auxquels elles donnent à volonté, l'impreſſion convenable aux rôles qu'elles jouent. Souvent l'indécence de leurs attitudes eſt portée à l'excès. Les regards, les geſtes, tout parle, mais d'une maniere ſi expreſſive qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre. Au commencement de la danſe, elles quittent, avec leurs voiles, la pudeur de leur ſexe. Une longue robe de ſoie très-légere deſcend ſur leurs talons. Une riche ceinture la ſerre molle-

---

» Meres infortunées, le front proſterné contre terre, mêlez vos
» ſoupirs à mes pleurs.
» Et vous, femmes qui ſuivez les convois, chantez des hymnes
» funebres entrecoupés de longs ſanglots.
» Que ſont devenus à *Beder*, les Princes du peuple, les chefs des
» tribus?
» Le vieux & le jeune guerrier y ſont couchés nuds & ſans vie.
» Combien la Mecque aura changé de face!
» Ces plaines déſolées, ces déſerts ſauvages, ſemblent eux-mêmes
» partager ma douleur ». *Vie de Mahomet*, pag. 83.

ment. De longs cheveux noirs, treſſés & parfumés flottent ſur leurs épaules. Une chemiſe tranſparente comme la gaze voile à peine leur ſein. A meſure qu'elles ſe mettent en mouvement, les formes, les contours de leur corps ſemblent ſe détacher ſucceſſivement. Le ſon de la flûte, des caſtagnettes, du tambour de Baſque & des cymbales regle leurs pas, & preſſe ou rallentit la meſure. Des paroles propres à ces ſortes de ſcenes les animent encore. Elles paroiſſent dans l'ivreſſe. Ce ſont des bacchantes dans le délire. C'eſt alors qu'oubliant toute retenue, elles s'abandonnent entiérement au déſordre de leurs ſens, c'eſt alors qu'un peuple peu délicat, & qui n'aime rien de voilé, redouble ſes applaudiſſemens.

Les *almé* ſont appellées dans tous les *harem*. Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles racontent des hiſtoires amoureuſes, & déclament en leur préſence des poëmes d'autant plus intéreſſans, qu'ils offrent le tableau vivant de leurs mœurs. Elles les initient aux myſteres de leur art, & les inſtruiſent à former des danſes laſcives. Ces filles dont l'eſprit eſt cultivé, ont une converſation agréable. Elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude de ſe livrer à la poéſie leur rend familieres les expreſſions les plus douces, les plus ſonores. Elles récitent avec beaucoup de grace. Dans le chant, la nature ſeule eſt leur guide. Je les

ai entendu chanter des airs gais dont la mesure étoit vive & legere comme celle de quelques-unes de nos ariettes; mais c'est dans le pathétique que se déploie leur talent. C'est lorsqu'elles déclament un moal sur le mouvement de la romance, que la continuité de sons tendres, touchans & plaintifs, inspire une douce mélancolie qui s'augmente insensiblement, & se change en larmes d'attendrissemens. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs, ennemis de tous les arts, passent des nuits à les entendre. Quelquefois deux personnes chantent ensemble, mais toujours à voix égales. Il en est de même d'un orchestre où tous les instrumens jouant à l'unisson, exécutent la même partie. Les accompagnemens ne sont faits que pour les peuples éclairés, qui, en même tems que la mélodie flatte leur oreille, veulent que leur esprit soit occupé par la justesse & la perfection des accords. Au contraire, les nations dont la sensibilité est plus exercée que l'entendement, peu capables de saisir les charmes de l'harmonie, n'aiment que les sons simples dont la beauté va droit à l'ame sans que l'on ait besoin de réflexion pour la sentir.

Les Hébreux, auxquels les goûts egyptiens étoient devenus naturels par une longue habitation en Egypte, avoient aussi des *almé*. Il paroît qu'à Jérusalem, comme au grand Caire,

elles donnoient des leçons aux femmes (*p*). S. Marc nous a conſervé un fait qui prouve combien la danſe orientale avoit d'empire ſur le cœur des hommes. « Hérode célébroit le » jour de ſa naiſſance au milieu d'un banquet » ſomptueux, où il avoit raſſemblé les chefs de » la nation, les Tribuns, & les princes de la Ga» lilée. Tandis que les convives étoient à table, » la fille d'Hérodiade entra, & danſa devant eux » à la maniere du pays. Toute l'aſſemblée applau» dit aux graces qu'elle avoit déployées. Le roi » enchanté, jura qu'il lui donneroit ce qu'elle » demanderoit, fût-ce la moitié de ſon royaume. » Preſſée par ſa mere qui déteſtoit la morale de » S. Jean-Baptiſte, la jeune Hérodiade demanda » la tête de l'homme juſte, & l'obtint.

Les almé aſſiſtent aux cérémonies de mariage, & marchent devant la mariée en jouant des inſtrumens. Elles figurent auſſi dans les enterre-

---

(*p*) Et cùm dies opportunus accidiſſet, Herodes natalis ſui cœnam fecit principibus & tribunis, & primis Galilææ.

Cùmque introiſſet filia ipſius Herodiadis, & ſaltaſſet & placuiſſet Herodi ſimulque recumbentibus, rex ait puellæ : Pete à me quod vis & dabo tibi.

Et juravit illi quia quod petieris dabo tibi, licet dimidium regni mei,

Quæ cùm exiſſet dixit matri ſuæ : Quid petam ? At illa dixit : Caput Joannis Baptiſtæ.

Cùmque introiſſet ſtatim cum feſtinatione ad regem, petivit dicens : Volo ut protinus des mihi in diſco caput Joannis Baptiſtæ.

. . . . Sed miſſo ſpeculatore precipit afferri caput ejus in diſco, & decollavit eum in carcere. *Evangile de S. Marc, ch. 6.*

mens, & accompagnent le convoi en chantant des airs funebres. Elles pouſſent des gémiſſemens, ſe répandent en lamentations & offrent tous les ſignes de la douleur & du déſeſpoir. Ces femmes ſe font payer fort cher, & ne vont guères que chez les grands ſeigneurs & les gens riches.

Je fus invité derniérement à un ſouper ſplendide qu'un riche négociant Vénitien donnoit au receveur-général des finances de l'Égypte. Pendant que dura le feſtin, les *almé* chanterent pluſieurs airs. Elles célébrerent enſuite les louanges des principaux convives. Le morceau qui me parut le plus piquant eſt une allégorie ingénieuſe, où l'on fait parler le meſſager de l'amour. Après le banquet il y eut jeu, & je m'apperçus que l'on envoyoit de tems en tems des poignées de ſequins aux chanteuſes. Cette fête leur valut au moins cinquante louis. Il eſt vrai qu'elles ne ſont pas toujours auſſi bien payées.

Le peuple a auſſi ſes *almé*. Ce ſont des filles du ſecond ordre qui tachent d'imiter les premieres. Elles n'ont ni leur élégance, ni leurs graces, ni leurs connoiſſances. On en trouve par-tout. Les places publiques & les promenades qui environnent le grand Caire en ſont remplies. Comme la populace a beſoin d'images encore plus fortement empreintes, la décence ne me permet pas de dire juſqu'où elles por-

tent la licence de leurs geſtes & de leurs poſtures. Il eſt impoſſible de s'en former une idée ſans en avoir été témoin. Les bayadieres de l'Inde ſont des modeles de pudeur en comparaiſon de ces danſeuſes Egyptiennes. Voilà, Monſieur, le principal ſpectacle des Egyptiens. Ils en font leurs délices.



LETTRE XV.

Au grand Caire,

A. M. L. M.

Je vous ai offert, Monſieur, quelques détails ſur la maniere de vivre des hommes qui habitent ce pays, mais je vous ai peu parlé des femmes. Cette retenue, digne des Orientaux (*q*) ne ſauroit plaire à un Européen. Je vais donc eſſayer de vous donner une idée générale des mœurs des Egyptiennes.

Les femmes jouent un rôle brillant en Europe. Elles paroiſſent en ſouveraines ſur la ſcene du monde. Elles regnent ſur les mœurs, & décident des événemens les plus importans. Souvent le ſort des nations eſt dans leurs mains. En Egypte, quelle différence ! Elles ne s'y montrent que chargées des fers de l'eſclavage. Con-

(*q*) Les Egyptiens ne nomment jamais leurs femmes dans la converſation. Lorſque la néceſſité les force d'en parler, ils diſent : la mere d'un tel, ou bien : la maîtreſſe de la maiſon, &c. La bienſéance ne permet pas qu'on leur demande : comment ſe porte Madame votre épouſe ? Il faut imiter leur retenue, & dire : comment ſe porte la mere d'un tel ? Encore regarderoient-ils ce compliment comme injure s'il ne venoit de la bouche d'un parent ou d'un ami intime. Je rapporte ces traits qui caractériſent parfaitement la jalouſie des Orientaux.

damnées à la servitude, elles n'ont aucune influence dans les affaires publiques. Leur empire se borne aux murs du harem. C'est-là que leurs graces, leurs charmes sont ensevelis. Confinées au sein de la famille, le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domestiques (*r*).

L'éducation des enfans est leur premier devoir. Leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que la considération publique, & la tendresse de leurs époux sont attachées à la fécondité. Le pauvre même qui mange son pain à la sueur de son front, demande au ciel une nombreuse postérité, & la femme stérile seroit inconsolable si l'adoption ne la dédommageoit de l'injure de la nature. Chaque mere donne sa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Le premier sourire de cette tendre créature, & des couches heureuses la dédommagent des soins & des peines que ce devoir lui impose.

Aussi les épanchemens de lait, & les maladies qui dessechent la vie de la jeune épouse infidelle à cette loi, sont-ils ignorés dans ce pays. Mahomet a fait un précepte de cet usage non moins ancien

---

(*r*) Le compilateur, *Pomponius Mela*, prétend qu'en Egypte, ce sont les femmes qui font les affaires du dehors, & les hommes celles du dedans, p. 59. Ce sentiment est démenti par tous les écrivains qui ont voyagé dans ce pays.

que le monde. (ſ) « Les meres allaiteront leurs » enfans deux ans complets s'ils veulent tetter » pendant ce tems. Il ſera permis à la mere de » ſévrer ſon nourriſſon du conſentement du » mari ». Uliſſe deſcendu dans le ſombre royaume de Pluton (t), « y vit ſa mere, ſa tendre mere » qui le nourrit de ſon lait, qui éleva ſon en- » fance »

Lorſque des circonſtances forcent d'appeller une nourrice, on ne la regarde point comme une étrangere. Elle devient membre de la famille, & paſſe le reſte de ſes jours au milieu des enfans qu'elle a nourris. On l'honore & on la chérit comme une ſeconde mere.

Racine qui joignoit au génie toutes les connoiſſances qui le font briller, Racine qui nourri de la lecture des chefs-d'œuvres de la Grece, connoiſſoit bien les mœurs des Orientaux, ne donne à Phedre d'autre confidente que ſa nourrice. La malheureuſe reine poſſédée d'un amour coupable qu'elle ne peut dompter, & dont le fatal ſecret peſoit ſur ſon cœur ſans qu'elle oſât le dévoiler, ne ſe reſout à en faire confidence à la tendre Œnone qu'après que celle-ci lui a dit :

> Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
> Songez-vous qu'en naiſſant, mes bras vous ont reçue ?

Le harem eſt le berceau & l'école de l'enfance. L'être foible qui vient de naître, n'y eſt

---

(ſ) Le Coran, p. 40, t. 1.
(t) Odyſſée, ch. 23, p. 375.

point empaqueté dans un trifte maillot, fource de mille maladies. Etendu nud fur une natte, expofé à l'air pur dans un vafte appartement, il refpire fans gêne, & déploie à volonté fes membres délicats. Son entrée dans le nouvel élément où il doit paffer fa vie, n'eft point marquée par la douleur & les larmes. Baigné tous les jours, élevé fous les yeux maternels, il croît avec vîteffe. Libre de fes mouvemens, il effaie fes forces naiffantes; il s'agite, fe roule, fe leve, & s'il vient à tomber, fes chûtes ne fauroient être dangereufes fur le tapis (v) ou la natte qui couvre le plancher. A fept ou huit ans on ne le bannit point de la maifon paternelle, pour l'envoyer dans un college perdre fa fanté & fon innocence. Il eft vrai qu'il acquiert peu de connoiffances. Son éducation fe borne fouvent à favoir lire & écrire. Mais il jouit d'une fanté robufte; mais la crainte de la divinité, le refpect pour la vieilleffe, la piété filiale, l'amour de l'hofpitalité, vertus dont tout lui retrace l'image au fein de fa famille, reftent profondément gravées dans fon cœur.

Les filles font élevées de la même maniere. La baleine & les bufcs qui font le martire de

---

(v) En Egypte, les appartemens font pavés de larges carreaux de pierre que l'on lave au moins une fois par femaine. L'été on les couvre d'une natte de jonc artiftement travaillée; & l'hiver, d'un tapis.

la jeunesse Européenne, leur sont inconnus. On les laisse nues, ou simplement couvertes d'une chemise jusqu'à l'âge de six ans. Les habits qu'elles portent le reste de leur vie ne serrent aucun de leurs membres, & permettent à tout le corps de prendre sa véritable structure. Aussi rien n'est plus rare que de voir des enfans cacochimes, des personnes contrefaites. C'est dans les contrées orientales que l'homme s'éleve dans toute sa majesté, & que la femme déploie tous les charmes de son sexe. C'est dans la Géorgie & la Grece que ces traits bien prononcés, ces formes admirables, imprimés par le Créateur au chef chef-d'œuvre de ses ouvrages, se sont mieux conservés. C'est-là qu'Apelle trouveroit encore des modeles dignes de son pinceau.

Les femmes ne s'occupent pas seulement de l'éducation des enfans. Tous les soins domestiques sont de leur ressort. Elles président au ménage, & ne croient point s'avilir en apprêtant de leurs propres mains leur nourriture & celle de leurs époux. L'usage antique encore subsistant leur en fait un devoir. Telle Sara se hâta de cuire des gâteaux sous la cendre, lorsque les anges visiterent Abraham qui leur offrit le repas d'hospitalité. Avant le départ de Télémaque, (x) Menelas lui dit : » Je vais commander à la reine

---

(x) Odyssée, ch. 15.

» & à ſes ſuivantes de préparer un repas ſplen-
» dide avec les proviſions que renferme ce
» palais ».

Soumiſes à la coutume dont les loix immuables gouvernent les contrées de l'Orient, les femmes ne font point ſociété avec les hommes, pas même à table, (*y*) où la réunion des deux ſexes produit la gaieté, les bons mots, & donne du prix aux alimens. Lorſque les grands ont envie de dîner avec quelqu'une de leurs épouſes, il la font avertir. Elle diſpoſe ſon appartement, le parfume d'eſſences précieuſes, prépare les mets les plus délicats, & reçoit ſon ſeigneur avec reſpect, & avec les attentions les plus recherchées. Les femmes du peuple reſtent ordinairement debout, ou aſſiſes dans un coin de la chambre, tandis que le mari dîne. Souvent elles lui préſentent à laver & le ſervent à table (*z*). Ces coutumes que les Européennes auroient raiſon d'appeller barbares, & contre leſquelles leurs réclamations s'éléveroient avec juſtice, paroiſſent ſi naturelles dans ce pays, qu'on ne ſoupçonne pas même que dans d'autres climats elles

(*y*) Sara qui prépara le dîner d'Abraham & de ſes hôtes ne ſe mit point à table; elle demeura enfermée dans ſa tente.

(*z*) Je dînai derniérement chez un Italien qui a épouſé une Egyptienne. Il a pris les mœurs du pays où il s'eſt fixé depuis longtems. Sa femme & ſa belle-ſœur ſe tenoient debout en ma préſence. J'obtins avec peine qu'il les fît aſſeoir, & qu'elles ſe miſſent à table avec nous. Leur timidité & leur embarras étoient extrêmes;

puiſſent être différentes. Tel eſt l'empire de l'habitude ſur l'eſprit humain. Un uſage établi depuis des ſiecles lui paroît la loi de la nature.

Les ſoins domeſtiques laiſſent aux Égyptiennes bien des momens de loiſir. Elles les emploient au milieu de leurs eſclaves, à broder une ceinture, à faire un voile, à tracer un deſſin ſur l'étoffe deſtinée à parer le ſopha, & à tourner le fuſeau. Telles Homere nous peint les femmes de ſon tems. (*a*) « Andromaque cependant » n'avoit point encore appris la mort d'Hector. » Elle ignoroit qu'il fût demeuré hors des por» tes de la ville. Occupée dans l'intérieur de » ſon palais, elle brodoit un magnifique ou» vrage, tandis que ſes eſclaves faiſoient chauffer » le bain qui devoit ſervir à ſon époux au » retour du combat.

Télémaque voyant que Pénélope, parlant aux prétendans, traitoit des affaires qui ne lui paroiſſoient pas de ſa compétence, lui dit : » O ma » mere! remonte à ton appartement; reprends » les occupations de ton ſexe, la navette & le » fuſeau. Commande au milieu de tes femmes, » mais laiſſe aux hommes & ſur-tout à moi, » qui ſuis maître dans ce palais, le ſoin de cet » arc. Frappée de ce diſcours, Pénélope ſe re» tira, admirant intérieurement la ſageſſe de ſon » fils ». *Odyſſée*, *chant* 21.

(*a*) Iliade, liv. 22.

Le

Le travail a ſes intermedes. La joie n'eſt point bannie de l'intérieur du harem. La nourrice raconte avec un intérêt qu'on partage, les hiſtoires du tems paſſé. On chante des airs tendres ou gais. Les eſclaves accompagnent la voix avec le tambour de baſque & les caſtagnettes. Les almé viennent quelquefois égayer la ſcene par leurs danſes & leurs accens touchans. Elles récitent avec grace des romans paſſionnés. Un goûter où les parfums, les fruits exquis ſont prodigués, termine la ſcene journaliere. C'eſt ainſi que les Égyptiennes tâchent de charmer l'ennui de leur captivité.

Elles ne ſont cependant pas entiérement priſonnieres. On leur permet une ou deux fois par ſemaine d'aller au bain, & de viſiter leurs parens & leurs amies. Un autre devoir qu'on ne leur défend point de remplir eſt de pleurer ſur les morts. J'ai ſouvent vu aux environs du Caire, des meres déſolées, réciter des hymnes funebres autour des tombeaux qu'elles avoient couverts de plantes odoriférantes. C'étoit ainſi qu'Hécube (*c*) & Andromaque ſe lamentoient près

(*c*) Je vais raſſembler ſous vos yeux les plaintes d'Andromaque & de Fatime.

ANDROMAQUE.

» O mon époux, tu meurs à la fleur de ton âge : tu me laiſſes » veuve dans ton palais déſert. Avant que ce foible enfant, fruit

du corps d'Hector. C'étoit ainsi que Fatime & Sofia pleuroient sur le corps de Mahomet. Cet

---

» malheureux de notre amour, soit parvenu à l'adolescence, la » ville de Troie sera renversée. Tu n'es plus, toi qui défen- » dois ses remparts, qui sauvois ses femmes de l'outrage, & ses » enfans de la captivité. Des vaisseaux triomphans vont les em- » mener en esclavage, & je serai du nombre des captives. O mon » fils ! tu partagera mon infortune; tes mains seront livrées à » d'indignes travaux par l'ordre d'un maître barbare; peut-être » même qu'un des Grecs, dont Hector aura tué le pere, le fils » ou le frere, te précipitera, dans sa fureur, du sommet d'une de nos » tours; car Hector étoit terrible dans les combats, & souvent » il joncha la terre de cadavres ennemis. Tout Ilion rend hom- » mage à sa valeur, & pleure sa perte. O mon époux, ta mort » est un coup affreux pour tes parens, mais ils sont moins à » plaindre que moi. Encore si mourant au sein de ta famille, tu » avois tendu la main à ta malheureuse Epouse ! Encore si ta » bouche lui eût adressé de consolantes paroles ! j'en aurois gardé » le souvenir dans mon cœur, & je me les rappellerois jour & » nuit au milieu de mes pleurs & de mes sanglots. » *Iliade*, *chant* 24.

FATIME.

» O mon pere ! O ministre du très-haut ! O prophete du Dieu » miséricordieux ! C'en est donc fait ! la révélation divine est en- » sevelie avec toi. L'Ange Gabriel a pris pour jamais son essor » dans les Cieux. Etre suprême, exauce mes derniers vœux. » Hâte toi de réunir mon ame à la sienne; fais que je revoie » sa face, ne me prive pas du fruit de ses mérites, & de son » intercession au jour du jugement ».

Puis prenant un peu de la poussiere qui couvroit le cercueil, & l'approchant de son visage elle ajouta : » Lorsque l'on a senti la » poussiere de sa tombe, peut-on trouver de l'odeur aux parfums » les plus exquis? Hélas ! Toutes les sensations agréables sont » éteintes pour mon cœur. Les nuages que la tristesse éleve autour » de moi changeroient en nuits sombres les plus beaux jours. » *Vie de Mahomet*, *p.* 235.

usage n'étoit point ignoré des Romains. Ils avoient leurs urnes funéraires qu'ils couronnoient de cyprès. Avec quel charme l'élégant Horace répand des fleurs sur l'urne de Quintilius. Combien est touchant & tendre (*d*) l'ode qu'il adresse à Virgile sur la mort de leur ami commun ! Parmi les nations de l'Europe où les liens du sang sont relâchés, on se débarrasse autant qu'on peut de ces devoirs religieux que la piété des anciens rendoit aux morts ; mais l'on ne meurt sans être regretté que parce qu'on n'a pas connu le bonheur d'être aimé pendant la vie.

Les Égyptiennes se traitent d'une maniere affectueuse dans leurs visites. Lorsqu'une femme entre dans le harem, la maîtresse de la maison

---

(*d*) A Virgile.

Peut-on rougir d'exhaler sa douleur en regrets ? Peut-on y mettre un terme quand on a perdu une tête si chere ? Melpomene, ô toi ! à qui Apollon donna la lyre & la voix, ordonne des chants funebres. Un sommeil éternel couvre donc Quintilius ! La Pudeur, la Foi incorruptible, sœurs de la Justice, & l'exacte Probité trouveront-elles jamais un mortel qui lui ressemble ? Combien d'hommes vertueux pleureront sur sa cendre ! Mais ô Virgile ! qui plus que toi doit répandre des larmes ? Hélas ! ta piété le redemandera inutilement aux Dieux. Quand tu ferois entendre des sons plus touchans qu'Orphée, qui rendoit les forêts de Thrace sensibles à sa voix, tu ne pourrois ranimer une image vaine que l'inflexible Mercure a chassée avec sa noire baguette parmi la foule des ombres. Tel est l'arrêt irrévocable du destin. Il est affreux, mais la patience peut seule en adoucir la rigueur. *Horace, Ode, 24.*

ſe leve, lui préſente la main, la porte ſur ſon cœur, l'embraſſe & la fait aſſeoir à ſes côtés. Une eſclave s'empreſſe de lui ôter ſon manteau noir, on la prie de ſe mettre à ſon aiſe. Elle quitte ſon voile & ſa chemiſe (*e*). Elle reſte avec une robe flottante qui ſe moule parfaitement à la taille, & qu'une ceinture ſerre par le milieu. On lui fait des complimens où brille le génie du pays (*f*), « ma mere, ou » ma ſœur, pourquoi nous avez-vous ſi long» tems délaiſſées ? nous ſoupirions après votre » préſence. Elle embellit notre maiſon, elle » fait le bonheur de nos jours, » &c.

Des eſclaves préſentent le café, le ſorbet, les confitures. On cauſe, on rit, on folatre. Un large plateau eſt poſé ſur le ſopha. On le couvre d'oranges, de grenades, de bananes, & de melons excellens. La fille de la maiſon tenant une aiguiere remplie d'eau mêlée d'eau roſe, avec un plat d'argent, donne à laver. On mange, & la gaieté bruiante, & les propos joyeux aſſaiſonnent les mets. Le bois d'Aloës brûle dans une caſſolette & parfume l'apparte-

---

(*e*) C'eſt une habit de cérémonie qui couvre les autres vêtemens. Au collet près il reſſemble à la chemiſe dont les Françoiſes ont adopté l'uſage. On le quitte auſſi-tôt que l'on eſt aſſis, afin d'être plus à la légere. Il ſe nomme *camis* en Arabe.

(*f*) Les titres de Madame, Mademoiſelle, &c. ſont inconnus en Egypte. On appelle une femme âgée, *ma mere*, une femme plus jeune, *ma ſœur*, une demoiſelle, *fille de maiſon*.

ment. Après le goûter, les esclaves dansent au bruit des cimbales; souvent les Dames se mêlent à leurs jeux. Avant de se quitter on se répéte plusieurs fois : » Dieu vous maintienne en » santé, le ciel vous accorde une nombreuse » postérité, le ciel conserve vos enfans, la joie » & la gloire de votre famille. » (*g*).

Pendant tout le tems qu'une étrangere est dans le Harem, il est défendu au mari d'en approcher. C'est l'asyle de l'hospitalité, & il ne pourroit le violer sans occasionner des suites funestes. C'est un droit que les Égyptiennes conservent avec soin. Un intérêt puissant le leur rend cher. Un amant déguisé en femme peut être introduit dans le lieu défendu (*h*), & il importe qu'il ne soit pas découvert. La mort seroit le prix de cet attentat. L'amour dans ce pays où les passions sont exaltées, & par la nature du climat, & par les obstacles qu'il rencontre, produit souvent des scenes tragiques.

Les femmes Turques vont aussi, sous la garde des Eunuques, promener sur le Nil, & jouir de l'aspect de ses rives charmantes. Leurs bateaux renferment de jolis appartemens, riche-

(*g*) Je rapporte ces souhaits qui sont bien anciens dans l'Orient, puisqu'on les retrouve dans plusieurs endroits des saintes Ecritures.

(*h*) J'ai déjà dit que le mot *harem* signifie *lieu défendu*.

ment décorés. Ils ſont ſculptés avec art & agréablement peints. On les reconnoît aux jalouſies abaiſſées ſur les fenêtres, & à la muſique qui les accompagne.

Lorſqu'elles ne peuvent ſortir, elles tachent d'égayer leur priſon. Vers le coucher du ſoleil elles montent ſur la terraſſe, & prennent le frais au milieu des fleurs qu'on y entretient avec ſoin. Souvent elles s'y baignent, & jouiſſent à la fois de la fraîcheur de l'eau, du parfum des plantes odoriférantes, d'un air pur, & de l'aſpect d'un million d'étoiles qui brillent au firmament.

Telle *Bethſabée* ſe baignoit lorſque David (*i*) l'apperçut du ſommet de ſon palais.

Les Turcs, pour empêcher qu'on ne voie leurs femmes du haut des minarets, obligent les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux aux heures où ils annoncent la priere. Une précaution qui leur réuſſit mieux, eſt de choiſir des aveugles pour remplir ces pieuſes fonctions.

Telle eſt, Monſieur, la vie ordinaire des Egyptiennes. Elever leurs enfans, s'occuper uniquement des devoirs du menage, vivre retirées dans l'intérieur de leur famille ſont leurs devoirs. Se viſiter, ſe donner des feſtins où

(*i*) Livre des Rois, ch. 11.

l'on s'abandonne ſouvent à la joie folle, & à la plus grande liberté, promener en bateau, ou ſous l'ombrage des orangers, entendre les almé, voilà leurs amuſemens. Elles ſe parent avec autant de ſoin pour recevoir leurs connoiſſances, que le font les Françoiſes pour briller aux regards des hommes. Ordinairement timides, & douces, elles deviennent hardies & emportées lorſqu'un goût violent s'empare de leur ame. C'eſt alors que ni verroux, ni Cerberes ne peuvent mettre obſtacles à leurs deſirs. La mort même, levée ſur leur tête, ne les empêche pas de chercher les moyens de ſe ſatisfaire, & rarement ils ſont infructueux.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVI.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

POUR achever, Monfieur, le portrait des Egyptiennes, je vais vous raconter une aventure galante, arrivée depuis peu à Rofette. Elle vous donnera une idée de la maniere dont on aime dans le pays. Pour peindre les mœurs, il faut des faits & non des raifonnemens. J'aurai foin feulement que la décence voile mes tableaux. Si mon récit s'anime, pardonnez-le à la nature du fujet.

Le vieux Haffan, Turc fort jaloux, avoit époufé une Georgienne de feize ans. Il la faifoit garder à vue ; mais eft-il une barriere contre l'amour ? Ce Seigneur très-riche poffédoit de belles terres aux environs de Rofette ; il avoit un magnifique jardin à un quart de lieue de la ville, où il permettoit à la jeune Gemilé (c'étoit le nom de fon époufe,) d'aller le foir prendre le frais. Plufieurs efclaves des deux fexes l'accompagnoient. Les hommes gardoient la porte & faifoient fentinelle autour des murs. Les femmes la fuivoient dans l'intérieur. Elle fe promenoit triftement fous des berceaux d'orangers.

Le murmure des eaux, la fraîcheur de la verdure, les tendres accens des tourterelles qui peuplent ces asyles, ne faisoient qu'ajouter à sa mélancolie. Elle détachoit un fruit & le mangeoit sans goût; elle cueilloit une fleur & la sentoit sans volupté. Les plaisirs qu'elle goûtoit avec ses femmes ne faisoient qu'aigrir son mal. Un soir que couverte de son voile, entourée de ses esclaves, elle marchoit gravement le long du fleuve pour se rendre au jardin, elle apperçut un Européen, arrivé depuis quelque tems à Rosette (*k*). Son habit si différent de celui des Turcs, le lui fit ramarquer. Le coloris de la jeunesse qui brilloit sur ses joues, & que le soleil n'avoit point encore hâlé, fixa son attention. Elle passoit lentement, & laissa tomber son éventail (*l*) pour avoir le prétexte de s'arrêter un moment. Elle rencontra ses regards. Ils pénétrerent jusqu'au fond de son cœur. L'air, la taille, tous les traits de l'étranger resterent empreints dans sa mémoire. L'impossibilité de lui parler, la crainte de ne plus le voir, lui firent sentir vivement son esclavage, & un goût naissant devint, par la contrainte où elle vivoit,

---

(*k*) Les Européens peuvent conserver leur habillement à Rosette; mais s'ils s'écartoient de la ville dans ce costume, ils courroient des risques.

(*l*) Les Egyptiennes portent des éventails de plumes attachées en demi-cercle dans un manche de bois.

une paſſion impétueuſe. A peine fut-elle entrée ſous l'ombrage des boſquets, qu'elle ſe déroba à la foule importune, & prenant à l'écart celle de ſes femmes en qui elle avoit plus de confiance. « As tu vu, lui dit-elle, le jeune étranger : » quelle vivaité dans ſes yeux ! quels regards » il a lancés vers moi ! ô mon amie ! ô ma chere » Zetfé ? va le trouver. Dis lui qu'il vienne après » demain ſous les orangers qui bordent le jardin, » du côté du bois de dattiers où le mur eſt » plus bas. Dis lui que je veux le voir, l'en» tretenir ; ſeulement qu'il évite les regards de » mes impitoyables gardiens. » Le meſſage fut fait ponctuellement. L'Européen promit légérement, mais les périls auxquels il s'expoſoit, l'arrêterent. L'eſclave déguiſée en marchande l'alla trouver une ſeconde fois, & lui demanda pourquoi il avoit manqué à ſa parole. Il prétexta diverſes excuſes, & fixa une époque éloignée afin d'avoir le tems de penſer à cette démarche. La réflexion l'emporta ſur le deſir. La vue d'un pâle dreſſé, glaça ſon courage. Il ne ſe trouva point au rendez-vous. Zetfé revint encore, & après de vifs reproches, lui parla de la paſſion de ſa maîtreſſe pour lui, de l'horreur qu'elle avoit conçu pour le vieux Haſſan. Elle lui vanta les charmes, la beauté, le malheur d'une perſonne arrachée à ſes parens, & vendue à un barbare. Le jeune homme que ce portrait avoit ſéduit, jura que le lendemain,

il feroit fous le berceau une heure après le coucher du foleil.

La belle Gemilé toujours confiante, quoique toujours trompée, avoit été au bain. Ses cheveux noirs, qui faifoient reffortir la blancheur de fon teint, lavés avec l'eau rofe, pendoient en treffes jufques fur fes talons. Elle étoit parfumée d'effences précieufes. Une ceinture richement brodée, marquoit fa taille, & ferroit des habits légers, qui n'étant point écartés par artifice de fon corps, en prenoient la forme, en marquoient les contours. Elle avoit quitté fon voile & fon manteau. Un mouchoir des Indes orné de perles couronnoit fa tête; toute brillante des graces du jeune âge, elle craignoit encore de n'être pas affez belle; elle attendoit avec inquiétude, tantôt précipitant fes pas, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, & tantôt fe roulant parmi les fleurs. Au moindre bruit, elle treffailloit & portoit la vue fur la campagne. Le foleil avoit difparu, les étoiles commençoient à briller, la nuit fi belle en ce climat, la nuit dont la fraîcheur délicieufe répare les forces abattues, & rend à l'ame toute fon énergie, avoit étendu fon voile fur la nature entiere & épaiffi fes ombres fur le bofquet qui couvroit l'amoureufe Gemilé. Chaque foufle du vent qui agitoit le feuillage, éteignoit & ranimoit tour à tour dans fon cœur, la crainte & l'efpérance. L'incertitude, le tourment des perfonnes paf-

il feroit fous le berceau une heure après le coucher du foleil.

La belle Gemilé toujours confiante, quoique toujours trompée, avoit été au bain. Ses cheveux noirs, qui faifoient reffortir la blancheur de fon teint, lavés avec l'eau rofe, pendoient en treffes jufques fur fes talons. Elle étoit parfumée d'effences précieufes. Une ceinture richement brodée, marquoit fa taille, & ferroit des habits légers, qui n'étant point écartés par artifice de fon corps, en prenoient la forme, en marquoient les contours. Elle avoit quitté fon voile & fon manteau. Un mouchoir des Indes orné de perles couronnoit fa tête; toute brillante des graces du jeune âge, elle craignoit encore de n'être pas affez belle; elle attendoit avec inquiétude, tantôt précipitant fes pas, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, & tantôt fe roulant parmi les fleurs. Au moindre bruit, elle treffailloit & portoit la vue fur la campagne. Le foleil avoit difparu, les étoiles commençoient à briller, la nuit fi belle en ce climat, la nuit dont la fraîcheur délicieufe répare les forces abattues, & rend à l'ame toute fon énergie, avoit étendu fon voile fur la nature entiere & épaiffi fes ombres fur le bofquet qui couvroit l'amoureufe Gemilé. Chaque fouffle du vent qui agitoit le feuillage, éteignoit & ranimoit tour à tour dans fon cœur, la crainte & l'efpérance. L'incertitude, le tourment des perfonnes paf-

ſionnées, lui faiſoit éprouver mille maux à la fois.

Le moment de retourner à la ville étoit venu. Elle ſe voit trompée pour la troiſieme fois. La fureur prend la place des ſentimens affectueux. Elle ne reſpire que vengeance ; elle va commander la mort d'un parjure ; mais plus ſenſible que vaine, l'eſpoir & le deſir éteignirent bientôt ſa colere. Non, dit-elle, qu'il ne meure pas ; « vas, » ma chere Zetſé, va lui porter des paroles » de paix. Diſſipe ſes allarmes, peins lui mon » amour, & qu'il vienne en connoître le prix. »

Zetſé retourna vers l'Européen, calma ſes frayeurs, lui repréſenta vivement la tendreſſe de ſa maîtreſſe, & le bonheur qui lui étoit offert. L'imprudent jeune homme ; incapable de réſiſter à ces peintures ſéduiſantes, donnoit de nouvelles promeſſes ; mais à peine étoit-il livré à lui-même, que l'image d'une mort ignominieuſe lui faiſoit violer ſes ſermens. La patience a un terme. Celle de Gemilé fut longue. Pendant neuf mois elle ſollicita celui qu'elle n'avoit vu qu'un moment. Elle excuſoit celui qui ne méritoit point d'excuſes. A des démarches infructueuſes, elle en ajoutoit de nouvelles, & ne pouvoit ſe réſoudre à perdre le fruit de tant de ſoins. Un ſoir qu'elle avoit verſé des larmes ameres ; un ſoir qu'elle s'étoit oubliée ſous l'ombrage, en penſant à celui qu'elle aimoit, & dont l'image la pourſuivoit ſans ceſſe, le vieux

Haſſan ennuié de l'attendre la maltraita. Le charme fut rompu. Elle ſe retira furieuſe dans ſon appartement. L'amour déſeſpéré la porta à la vengeance, mais lui-même adoucit l'arrêt qu'il prononçoit. « Ecoute, dit-elle à ſa fidelle » Zetfé, va demain au lever de l'aurore trouver » le perfide Européen, & lui porte de ma part » ces dernieres paroles : Etranger, je t'ai vu, » je t'ai cru ſenſible, & mon cœur a deſiré d'être » à toi. Pendant neuf mois tu as trompé mes » eſpérances. Tu te fais un jeu du parjure. Prends » garde (*n*), ta vie eſt dans mes mains, & je » ſuis irritée. Jeudi, Haſſan part pour Faoüé, » il reviendra tard, je paſſerai le jour à la cam- » pagne. Viens à mes pieds recevoir ton pardon, » ou un eſclave m'apportera ta tête. J'en jure » par le Prophete, Gemilé ſera vengée ou » contente. »

Zetfé rapporta fidellement le diſcours de ſa maîtreſſe. L'Européen ne délibéra plus. La mort qui lui promettoit des plaiſirs, lui parut préférable; il fit un préſent à l'Eſclave, il la conjura de calmer le courroux de Gemilé, & l'aſſura qu'il ſe trouveroit au rendez-vous un peu après le coucher du ſoleil. Cependant il

---

(*n*) Il eſt très-facile à une femme Turque de faire aſſaſſiner un étranger, ou même de le livrer au dernier ſupplice. Elle n'a qu'à vouloir.

n'étoit pas ſans allarmes. Eſt-ce un piege qu'on lui tend ? Veut-on punir tant de parjures ? Une femme Turque connoît-elle le plaiſir de pardonner ? L'orgueil bleſſé ſe laiſſe-t-il fléchir ? Le jour arrive. Ses agitations augmentent. Mille penſées ſe heurtoient dans ſon eſprit. Mille ſentimens bouleverſoient ſon ame. N'importe, il faut partir. L'image d'une belle femme qui l'attend, l'enflamme, & voile le péril à ſes yeux. Il s'arme aux approches de la nuit, traverſe la campagne de ris, ſe gliſſe le long du bois de dattiers, & arrive au mur qui le ſéparoit de la belle Georgienne. Le cœur lui battoit. Il obſerve s'il n'eſt point apperçu, s'élance ſur la muraille, & deſcend dans le jardin. A ſon aſpect, deux femmes ſe levent & paroiſſent effrayées. Il demeure immobile. L'une d'elles (c'étoit Gemilé) lui tend la main, & le raſſure. Il marche vers elle, s'incline profondément, elle le releve avec bonté, fait un ſigne, & ſon Eſclave a diſparu. » Etranger, lui dit-elle, pourquoi m'as tu ſi » long-tems trompée ? Tu ne m'aimois donc pas ? » Pardon belle Gemilé, la crainte m'a retenu » juſqu'à ce moment ; mais je viens à vos pieds » réparer mes torts ». Elle veut renouveller ſes reproches, ils meurent ſur ſes levres. Elle prend la main du jeune homme qui tremble dans la ſienne, & le conduit ſous un épais berceau d'orangers. La lune argentoit le feuillage. Le gazon étoit couvert de fleurs. Les ſuaves odeurs

des plantes, portoient la volupté dans les ſens. La gaze & la ſoie voiloient à peine les charmes de Gemilé. Les momens étoient précieux. L'hiſtoire dit que les deux amans ſurent en profiter.

Cet événement, Monſieur, paroîtra peu vraiſemblable, parce qu'on le jugera d'après les mœurs de l'Europe. Il dépendoit de moi de franciſer les circonſtances. Alors il eût paru tout naturel. Mais qu'eût-on gagné ? Une erreur de plus. L'on auroit dit : Les Egyptiennes ſont ſemblables aux Européennes, ſans ſonger à la différence immenſe que mettent entre elles, l'eſclavage d'un côté, & la liberté de l'autre. J'ai mieux aimé raconter un fait peu croyable, que de revêtir une fable des couleurs de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVII.

A. M. L. M.

Au grand Caire, le

VOUS êtes ſurpris, Monſieur, que je ne vous aie point encore parlé des pyramides. Vous attendez une deſcription qui puiſſe éclaircir vos doutes, & fixer votre jugement. C'eſt cette raiſon même qui cauſoit mon ſilence. Mon retardement n'avoit d'autre motif que de vérifier des faits, & de vous offrir des détails qui puſſent contenter votre curioſité. Un voyage ne ſuffiſoit pas. J'arrive d'un ſecond où s'eſt trouvé le Comte d'Antragues, que le deſir de s'inſtruire a conduit en Egypte. Ce Seigneur François joint aux qualités aimables, beaucoup d'eſprit & de connoiſſances.

Nous partîmes du grand Caire après dîner; & nous ſortîmes de la ville par le quartier d'*Haneſi*. Le Nil étoit à notre droite, & le canal *du prince des fidelles* à notre gauche. La plaine que nous traverſions s'étend juſqu'à *Masr Foſtat*. Elle eſt entrecoupée de lacs, de bouquets d'arbres, & de jardins. On y voit des maiſons de plaiſance qui appartiennent à des ſeigneurs. La plus conſidérable eſt celle d'Ibrahim Bey

Cheik

Cheik Elbeled (*o*). Il y conduit souvent ses femmes. Elles ont pour promenade un vaste enclos planté d'orangers & de grenadiers, avec une terrasse couverte d'un portique qui domine le fleuve. C'est-là qu'elles passent une partie de leurs jours dans la captivité. Un peu plus loin s'éleve un grand édifice habité par des Derviches. On dit que ce voisinage est un sujet de consolation pour les belles prisonnieres.

A l'extrêmité de la plaine nous trouvâmes l'ouverture du canal du Prince des fidelles, & le château d'eau. Nous traversâmes une partie du vieux Caire, & nous étant embarqués à la pointe du Mekias, nous abordâmes à Gizé, où les négotians François louent une jolie maison de campagne. Nous y passâmes la soirée dans l'impatience de nous remettre en route. Avant de partir il fallut faire un présent au *Kiachef* (*p*) qui nous promit deux *cheiks* (*q*) pour nous mettre à l'abri du pillage des Arabes. Ce don étoit autrefois volontaire, & une simple marque de reconnoissance. Aujourd'hui c'est un tribut que le gouverneur fait payer à la curiosité des Européens. Il doit son origine aux Anglois, qui en revenant du Bengale ne

(*o*) C'est comme je l'ai déjà dit, le titre que prend le Bey le plus puissant; il signifie gouverneur du pays.

(*p*) Gouverneur.

(*q*) Homme de loi ou d'autorité parmi les Arabes.

manquent point de visiter les pyramides. La folle vanité de ces *Nababs* répandant l'or à pleines mains, rend les voyages plus dispendieux & plus difficiles pour ceux qui n'ont pas gouverné les riches provinces du Bengale.

Le présent étant accepté, & l'escorte arrivée, nous quittâmes Gizé environ une heur après minuit. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue que nous apperçumes le sommet des deux grandes pyramides. Nous n'en étions qu'à trois lieues. La lune en son plein les éclairoit. Elles paroissoient comme deux pointes de rocher couronnées de nuages. L'aspect de ces monumens antiques qui ont survécu à la destruction des nations, à la chûte des empires, aux ravages des tems, inspire une sorte de vénération. Le calme des airs, le silence de la nuit, ajoutoit encore à leur majesté. L'ame, en jettant un coup d'œil sur les siecles qui se sont écoulés devant leur masse inébranlable, frissonne d'un respect involontaire. Salut aux restes des sept merveilles du monde! Honneur à la puissance du peuple qui les éleva!

C'est dans les riches campagnes qui les environnent que la fable plaça les champs Elisées. Les canaux qui les traversent sont le Styx, le Lethé. Pénétré des idées de la Mythologie, on croit voir les ombres des héros & des hommes vertueux voltiger à ses côtés. On croit entendre le dernier adieu d'Euridice. Combien ces lieux

célébrés par Orphée & Homere ont prêté d'images touchantes à la poésie !

Cependant nous avancions, & les pyramides dont les aspects varioient suivant les circuits que nous faisions dans la plaine, & la position des nuages, se découvroient de plus en plus à nos regards. A trois heures & demie du matin nous arrivâmes au pié de la plus grande. Nous déposâmes nos habits à la porte du canal qui conduit dans l'intérieur. Nous y descendîmes tenant chacun un flambeau à la main. Vers le fond il fallut ramper comme des serpens pour pénétrer dans le canal intérieur qui correspond au premier. Nous le montâmes à genoux, en nous appuyant des mains contre les côtés. Sans cette précaution on courroit risque de glisser sur le plan incliné, où de légeres entailles ne suffisent pas pour arrêter le pié, & l'on se précipiteroit en bas. Vers le milieu nous tirâmes un coup de pistolet dont le bruit épouvantable, répété dans les cavités de cet immense édifice, se perpétua pendant long-tems. Il éveilla des milliers de chauves-souris qui s'élançant de haut en bas, nous frappoient aux mains & au visage. Elles éteignirent plusieurs de nous bougies. Elles sont beaucoup plus grosses que celles d'Europe. Parvenus au haut, nous entrâmes dans une grande salle dont la porte est fort basse. C'est un carré-long, entiérement composé de granit. Sept pierres énormes traversent

d'un mur à l'autre, & forment le plafond. Un Sarcophage fait d'un bloc de marbre repose à l'une des extrêmités. La main des hommes à violé ce monument. Il eſt vuide, & le couvercle en a été arraché. Des morceaux de vaſes de terre ſont à l'entour. Sous cette belle ſalle eſt une chambre moins grande où l'on trouve l'entrée d'un conduit rempli de décombres. Après avoir examiné ces caveaux où la lumiere du jour ne pénétra jamais, & où la nuit éternelle épaiſſit ſes ombres, nous deſcendîmes par le même chemin, évitant de tomber dans un puits (r) que l'on rencontre à gauche, & qui ſe prolonge juſque dans les fondemens de la pyramide. L'air de l'intérieur de cet édifice n'étant jamais renouvellé, eſt ſi chaud, ſi méfitique, que l'on ſe ſent ſuffoquer. Lorſque nous en ſortîmes nous étions baignés de ſueur, & pâles comme la mort. On nous eût pris pour des ſpectres qui apparoiſſent au milieu des ténebres. Après avoir reſpiré avidement l'air extérieur, & nous être rafraîchis, nous nous hâtâmes d'eſcalader cette montagne faite de main d'homme. Elle eſt compoſée de plus de deux cents aſſiſes de pierre. Elles débordent l'une ſur l'autre à proportion de leur élévation qui eſt depuis deux piés juſqu'à quatre. Il faut franchir ſucceſſive-

---

(r) Pline en avoit connoiſſance. Il y a dans la pyramide un puits qui a 86 coudées de profondeur. Liv. 36.

ment ces énormes gradins pour arriver au ſommet. Nous l'entreprîmes en prenant l'angle du nord-eſt le moins endommagé. Ce ne fut qu'après une demi-heure de peines & d'efforts que nous y parvînmes.

L'aurore ſe levoit. L'Orient ſe coloroit par degrés. Nous jouiſſions d'un air pur & d'une fraîcheur délicieuſe. Bientôt le ſoleil dora la pointe du *Mokattam* (*ſ*). Son diſque lumineux parut au bord de la montagne. Nous reçûmes ſes premiers rayons, & nous vîmes briller dans l'ombre les pointes des pyramides de Saccara qui étoient à trois lieues de nous dans la plaine des Momies. La lumiere deſcendoit rapidement. Le haut des minarets, le ſommet des dattiers, plantés autour des villages bâtis ſur des hauteurs parurent éclairés. Chaque inſtant nous découvroit de nouvelles beautés. A meſure que l'aſtre montoit dans les cieux, il inondoit de ſes feux les montagnes & la vallée d'Egypte. Les troupeaux deſcendoient des hameaux; des barques à la voile remontoient le Nil. Nous ſuivions des yeux les vaſtes contours qu'il forme dans la plaine. Nous avions au nord des collines ſtériles & des ſables arides; au ſud, le fleuve & un océan de moiſſons; nous appercevions à l'eſt la petite ville de Gizé, les tours

(*ſ*) Montagne qui domine le grand Caire.

de Masr Fostat, les minarets du grand Caire; & le châteu de Salah Eddin qui fermoit le tableau. Assis sur le plus élevé, le plus ancien monument des hommes, comme sur un trône, nous voyions en parcourant l'horison un désert affreux, les riches campagnes où l'on plaça les champs Elisées, des hameaux, des villes, un fleuve majestueux, & des édifices qui semblent être l'ouvrage des géans. Il n'est point dans l'univers de spectacle plus varié, plus magnifique, & plus imposant. Il éleve l'ame & la force à la contemplation.

Après que nous eûmes gravé nos noms sur le sommet de la pyramide, nous descendîmes avec précaution, car nous avions l'abyme devant nous. Un morceau de pierre qui se seroit détaché sous nos piés ou nos mains, eût pu nous y précipiter.

Arrivés au bas de la pyramide, nous en fîmes le tour en la contemplant avec une sorte d'effroi. Lorsqu'on la considere de près, elle semble faite de quartiers de rochers; mais à cent pas, la grandeur des pierres se perd dans l'immensité de l'édifice, & elles paroissent très-petites.

Ses dimensions sont encore un problême. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours un grand nombre de voyageurs & de savans les ont mesurées, & la différence de leurs calculs, loin d'éclaircir les doutes, n'a fait qu'augmenter

l'incertitude. Je vais vous en donner un tableau. Il servira du moins à vous faire connoître combien la vérité est difficile à découvrir.

	Hauteur de la grande pyramide.	*Largeur d'un de ses côtés.*
Anciens.		
Hérodote	800	800 piés
Strabon	625	600
Diodore de Sicile	600 & quelq. p.	700
Pline		708
Modernes.		
Le Bruyn	616	704
Prosper Alpin	625	750
Thevenot	520	682
Nieburh	440	710
Graves	444	648

Nombre des assises de pierre qui la forment.

Greaves	207 assises.
Maillet	208
Albert Lewenstein	260
Pokoke	212
Belon	250
Thevenot	208

Il me paroît évident que MM. Greaves & Nieburh se sont prodigieusement trompés en mesurant la hauteur perpendiculaire de la grande pyramide. En effet, de l'aveu de tous les voyageurs elle est au moins de deux cents sept assises. Or, ces assises ont depuis deux piés jusqu'à quatre d'élévation (*v*). Les plus élevées sont à la base. Elles décroissent insensiblement jusqu'au sommet. J'en ai mesuré plusieurs qui avoient plus de trois piés de hauteur, & je n'en ai point trouvé au-dessous de deux. Le moins donc que l'on puisse donner à chacune d'elles est deux piés & demi, ce qui suivant le calcul même de M. Greaves qui en compte 207 feroit 517 piés six pouces de hauteur perpendiculaire.

Observez que MM. Greaves, Maillet, Thevenot & Pokoke; qui ne varient dans le nombre des degrés que depuis 207 jusqu'à 212, ont tous monté par l'angle nord-est comme

---

(*v*) Les assises ont depuis deux piés & demi jusqu'à quatre de hauteur, n'étant point aussi hautes vers le sommet que vers la base. *Pokoke, description da l'Orient, tome premier.*

L'élévation de la premiere assise est de cinq piés, mais elle diminue insensiblement à mesure que l'on monte. *Prosper Alpin, chap. 6 des pyramides.*

Cette pyramide a 208 degrés de grosses pierres dont l'épaisseur fait la hauteur du degré de quelques deux piés & demi, l'un portant l'autre; car il y en a qui sont plus épaisses, comme j'en ai mesuré quelques-unes qui ont plus de trois piés. *Thevenot, p.* 242.

le moins endommagé. J'ai ſuivi la même route, & je n'ai compté que 208 gradins. Mais ſi l'on fait attention que la pyramide a été ouverte de ce côté qui regarde le déſert, que les pierres en ont été précipitées en bas, que les ſables qui les ont recouvertes y ont formé un monticule conſidérable, on ne ſera plus étonné qu'Albert Lewenſtein, Belon, & Proſper Alpin qui ſeront montés par l'angle ſud-eſt ou ſud-oueſt moins expoſés aux ſables de la Libye, aient trouvé un plus grand nombre de degrés; ainſi le calcul de ces voyageurs qui s'accorde avec celui de Diodore de Sicile & de Strabon, ſemble être le plus près de la véritable hauteur de la pyramide priſe à ſa baſe naturelle. Ainſi l'on peut croire avec fondement, qu'elle a au moins ſix cents piés d'élévation. Un paſſage de Strabon (*x*) porte ceci juſqu'à l'évidence. Voici ſes paroles. « Vers le milieu de la hau- » teur d'un des côtés, eſt une pierre que l'on » peut lever. Elle ferme un canal oblique qui » conduit au cercueil dépoſé dans l'intérieur » de la pyramide. Ce canal ouvert de nos jours & qui au tems de Strabon (*y*) ſe trouvoit vers le milieu d'une des faces, n'eſt pas actuellement à cent piés de la baſe. Ainſi les débris

(*x*) Strabon, liv. 17, p. 1161.

(*y*) C'eſt-à-dire, ſous le ſiecle d'Auguſte.

du revêtement de la pyramide & des pierres tirées de l'intérieur, recouverts ensuite par les sables, ont formé dans cet endroit une colline de deux cents pieds de haut (z). Pline vient à l'appui de ce sentiment. Le grand sphinx s'élevoit de son tems de 62 piés au-dessus du terrain. Actuellement tout son corps est enseveli sous le sable. Il n'en paroît plus que le col & la tête qui ont 27 piés de hauteur. Si ce sphinx que les pyramides défendent contre les vents de nord qui roulent les flots de sable de la Libye, en a cependant été couvert jusqu'à la hauteur de 38 piés, jugez quelle immense quantité a dû s'amonceler au nord d'un édifice qui leur oppose une base de plus de sept cents piés de long. C'est à cette raison que l'on doit attribuer la différence prodigieuse qui se trouve entre les récits des Historiens qui ont mesuré la plus grande pyramide en des tems éloignés & par des angles opposés. Hérodote qui l'a vue dans le siecle le plus voisin de sa fondation, lorsque sa base véritable étoit encore découverte, lui donne huit cents piés en carré (a) Ce sentiment me paroît très-vraisemblable. C'est aussi l'opinion de Pline (b), qui dit qu'elle couvroit un espace de huit arpens.

(z) Pline, liv, 36, pag. 861.

(a) Euterpe, p. 6.

(b) Pline le Naturaliste, l. 36, p. 861.

MM. Schaw (*c*), Thevenot (*d*), & les autres voyageurs qui ont prétendu que cette pyramide n'avoit point été achevée parce qu'elle est ouverte, & qu'elle est sans revêtement, sont dans l'erreur. Il suffisoit de remarquer les débris du mortier que l'on trouve encore en plusieurs endroits des gradins avec des éclats de marbre blanc, pour voir qu'elle a été revêtue; & lorsqu'on lit avec quelque attention la description qu'en ont donnée les anciens, les doutes s'évanouissent, & la vérité brille dans tout son jour. Examinons quelques-uns de leurs passages.

« La grande pyramide fut revêtue de pierres » polies & parfaitement jointes ensemble, dont » la moindre avoit trente piés de long. On » l'avoit construite en forme de degrés sur » chacun desquels on plaçoit des machines de » bois pour élever les pierres de l'un à l'autre. » *Hérodote*, *Euterpe*.

« La grande pyramide est bâtie de pierres très » difficiles à travailler, mais aussi d'une durée » éternelle. Elle s'est conservée jusqu'à nos » jours (*e*) sans être aucunement endommagée. » On avoit fait venir les marbres des carrieres » d'Arabie. *Diodore de Sicile*, *l.* I.

Cet Historien pensoit que tout l'édifice étoit

(*c*) Observations géographiques sur la Syrie & l'Egypte.
(*d*) Voyage de Levant, p. 255.
(*e*) Vers le milieu du siecle d'Auguste.

composé de pierres semblables à celles du revê-tement, & qui étoient d'un marbre très-dur. S'il y en avoit eu quelques morceaux d'arrachés, il auroit apperçu sous cette enveloppe, des pierres calcaires assez molles.

« La grande pyramide est formée de pierres » tirées des carrieres d'Arabie. Elle n'est pas » éloignée du village de Busiris (*f*) où demeu- » rent ceux qui ont l'adresse de monter au som- » met. » *Pline le naturaliste*, *l.* 36.

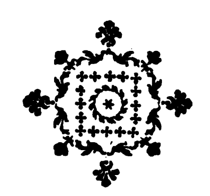
Ce passage fait voir que Pline, trompé par l'apparence, étoit dans la même erreur que Diodore de Sicile. Il démontre aussi clairement qu'elle étoit revêtue. En effet, il n'eût point été surprenant que les habitans de Busiris escaladassent un édifice élevé par gradins, mais c'étoit vraiment un prodige qu'ils pussent y monter quand il formoit une montagne, dont les quatre faces coupées à pans inclinés, présentoient une surface couverte d'un marbre poli.

Je ne m'étendrai pas davantage pour vous prouver que la grande pyramide avoit un revê-tement de marbre. C'est un fait incontestable. Il n'est pas moins vrai qu'elle étoit fermée, comme Strabon le fait connoître, & qu'en enlevant une pierre placée vers le milieu d'un

(*f*) Ce village subsiste encore ; on le nomme *Bousir*. Il n'est qu'à une petite lieue des pyramides.

des côtés, on trouvoit un canal qui conduisoit au tombeau du Roi ; mais je laisserai à M. Maillet, qui l'a visitée quarante fois avec tout le soin imaginable, l'honneur de vous apprendre les moyens que l'on a employés pour l'ouvrir. J'en ai examiné l'intérieur dans deux différens voyages ; deux fois je l'ai escaladé, & je n'ai pu m'empêcher d'admirer avec quelle sagacité cet auteur a dévoilé le mécanisme de cet étonnant édifice. J'ajouterai donc à cette lettre ses recherches & son plan, parce que je ne pourrois parler que comme lui, & que tout le mérite de la découverte lui appartient. Seulement j'y joindrai quelques notes qui m'ont paru nécessaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XVIII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

« NON-SEULEMENT, Monſieur, la pyramide » a été revêtue & rendue parfaite à ſon exté» rieur, elle a même été fermée & ouverte » avec violence. C'eſt ce que j'entreprends d'éta» blir d'une maniere à ne laiſſer aucun doute » ſur ce ſujet.

» Cette violence ſe remarque d'abord à l'en» trée naturelle de la pyramide, d'où on a en» levé, comme on peut le remarquer avec un peu » d'attention, quelques-unes de ces pierres qui » la fermoient, & qui étoient d'une grandeur » énorme. Ces pierres étoient poſées au-deſſus » d'un canal, qui par une pente aſſez roide con» duit au centre de la pyramide, & aux ſalles où » les corps de ceux qui l'avoient fait conſtruire » devoient être dépoſés. Ce canal dont le pen» chant eſt très-rapide, eſt de cent pieds de lon» gueur, & a ſon commencement à cent pieds » de la baſe de la pyramide. On y arrive par » une eſpece de montagne de cette hauteur for» mée des débris de la pyramide même. Le ca» nal a d'étendue trois pieds trois pouces en



» quarré, & étoit rempli du haut en bas de pier» res fort justes du même marbre dont il est com» posé. Au-dessus de l'ouverture par où l'on en» tre dans ce canal, on remarque dans le corps » de la pyramide, une étendue de neuf à dix » pieds d'où l'on a enlevé des pierres d'une gran» deur prodigieuse, comme on le reconnoît par » les suivantes. Cette seule remarque suffiroit » pour établir que la pyramide a été fermée, » puisqu'on n'a dû enlever ces pierres que pour » trouver l'ouverture du canal, ou pour se faire » plus aisément des prises sur celles qui étoient » dans le canal même, & qui avoient une rete» nue dans celles qu'on a arrachées. C'est ce qui » peut se remarquer à la lettre *A*. Après avoir » enlevé ces pierres prodigieuses & celles du » canal, qui se rencontroient au-dessous de ces » premieres, il fut facile d'en tirer les autres » par une prise que l'on se fit sur la partie qu'elles » présentoient en dehors. On suppose que pour » rendre l'exécution de cette entreprise plus diffi» cile, en mettant ces pierres dans le canal, on » les avoit enduites d'un ciment très-fort, afin » qu'elles s'attachassent plus étroitement aux pa» rois du canal, & ne fissent qu'une même masse » avec tout le corps de l'édifice; mais en mettant » en œuvre des forces plus puissantes & à la fa» veur des eaux chaudes qu'on fit couler dans » le canal marqué *B*, on vint à bout d'amortir ce » ciment, & de détacher ces pierres, qu'on fit

» sortir ensuite avec peu de peine. Ce qu'il y a » de certain, c'est qu'on est venu à bout de les » en retirer sans que les pierres mêmes qui for- » ment le canal aient été déshonorées. En effet, » elles sont encore aujourd'hui aussi polies que » le premier jour, excepté sur le fond du canal, » où dans la suite à coup de marteau, on a pra- » tiqué de distance en distance des creux de deux » à trois doigts de profondeur. Cette précau- » tion étoit nécessaire pour faciliter l'entrée & » le retour à ceux qui vont visiter la pyramide. » On comprend aisément que sans ce secours il » ne seroit pas possible de descendre dans le ca- » nal, sans être entraîné rapidement jusqu'au » fond, & que pour le remonter il seroit néces- » saire de s'attacher à des cordes arrêtées à son » ouverture extérieure.

» J'ai insinué plus haut que ce canal étoit com- » posé de marbre; j'ajoute que les pierres qui » forment ces quatre côtés, sont en effet de mar- » bre blanc, du plus fin, & par conséquent du » plus dur. J'avoue qu'il est un peu jaunâtre; » sans doute parce que par la longueur des ans » il a pris cette couleur au dehors (g). Une du ces

(g) Ce n'est point le tems qui l'a fait jaunir, c'est sa couleur naturelle.

On voit au pié du mont Colzoum, sur le bord occidental de la mer rouge, une carriere immense de ce marbre jaunâtre. La plaine de sable qui y conduit se nomme *Elaraba*, la plaine des

pirres

» pierres prodigieuses qui furent enlevées, comme
» je l'ai dit, au-dessus de l'ouverture du canal
» lorsqu'on força la pyramide; se voit encore à
» son entrée. On a accoutumé de monter & de
» manger dessus lorsqu'on va visiter cet illustre
» monument. Elle est sans contredit du même
» marbre, ainsi que toutes celles qui forment les
» autres canaux. C'est sur ce principe que j'ai
» avancé que les pierres qui fermoient le pre-
» mier canal dont je viens de parler, & même
» tous les autres canaux de la pyramide, étoient
» aussi de cette matiere qu'on aura choisie sans
» doute préférablement à toute autre à cause
» de son extrême dureté. C'est ce dont il est aisé
» de s'éclaircir en levant la moitié de la pierre
» qui subsiste encore à l'endroit marqué C, où
» se fait la jonction du canal intérieur avec l'ex-
» térieur. A l'égard de l'intérieur de la pyramide,
» il est si obscur, & tellement noirci par la fu-
» mée des chandelles & des bougies qu'on y
» brûle depuis plusieurs siecles en l'allant visiter,
» qu'il est difficile de bien juger de la qualité des
» pierres qui composent les salles & autres lieux
» renfermés dans cette masse énorme. On recon-
» noît seulement que leur polissure est extrême,

chariots. Sans doute qu'elle doit ce nom aux chariots dont on se servoit pour voiturer le marbre jusqu'au Nil, d'où on le transportoit par eau presque au pié des pyramides. Hérodote & Pline, assurent que les pierres dont on les avoit revêtues, avoient été tirées des carrieres d'Arabie, parce que cette partie de l'Egypte se nommoit alors l'Arabie.

» qu'elles ſont de la derniere dureté & ſi parfai-
» tement jointes les unes aux autres, que la pointe
» du couteau ne ſauroit pénétrer dans l'eſpace
» qui les ſépare.

» On avoit vidé ce premier canal, & on
» étoit parvenu à la fin de ce travail pénible
» lorſqu'il s'en préſenta un ſecond beaucoup
» plus conſidérable. Il s'agiſſoit de tirer les
» pierres dont étoit rempli un autre canal qui
» remontoit de celui-ci vers le ſommet de la
» pyramide, par une route auſſi roide que la
» premiere étoit penchante. Il fut d'abord queſ-
» tion de déviner dans le canal vidé l'endroit où
» aboutiſſoit par ſon extrêmité cet autre canal,
» qui remontoit vers le haut; & je ſuppoſe qu'on
» le trouva, quoique la pierre qui fermoit ce
» canal fût ſi juſte qu'elle ne laiſſoit aucune in-
» dice de quelque ouverture que ce fût. On pou-
» voit remarquer ſeulement qu'elle ne paſſoit
» point comme les autres ſur la ſupériorité du
» premier canal; c'eſt ce qu'on découvrit en
» ſondant avec la pointe d'un couteau ou de
» quelqu'autre inſtrument qu'on pouvoit enfon-
» cer aiſément dans le ciment qui uniſſoit les
» quatre côtés dont la ſuperficie de cette pierre
» étoit compoſée, & qui la joignoit à celles du
» canal inférieur. Cette rencontre ſe faiſoit à dix
» pieds de l'extrêmité de ce dernier canal, afin
» de mieux tromper ceux qui pourroient cher-
» cher à découvrir cette ouverture. On attaqua

» donc d'abord cette pierre, & l'ouvrage n'étoit » pas aisé. Le lieu étoit fort étroit, & il falloit travailler au-dessus de sa tête, couché sur le dos, » sans pouvoir user des forces de ses bras que très-» foiblement, au hasard d'être écrasé dans le mo-» ment par une lourde masse qui à chaque ins-» tant pouvoit se détacher. C'est ce qu'on peut » remarquer en jettant les yeux sur la figure à » la lettre *C*. Cependant après avoir vaincu » à la pointe du marteau, la résistance qu'on » trouva dans cette premiere pierre qui devoit » avoir une retenue dans cet endroit, il en suc-» céda une seconde qui coula sur le fond du ca-» nal, & sur laquelle il fallut travailler d'une » autre sorte. On en vint encore à bout ainsi que » de la premiere; mais comme après l'avoir usée, » il s'en présenta d'abord une autre, on jugea » que ce travail étoit trop long. On renonça » donc à cette voie, & après avoir arrêté la » descente des pierres qui suivoient & qui bou-» choient l'entrée du canal, on se fit à l'endroit » marqué *D*, dans les pierres qui environnoient » le canal inférieur, & qui se trouvoient à son » extrêmité, une route forcée de quarante pieds » de longueur, sur huit ou dix de largeur & » de hauteur. Cette route est désignée dans la » figure par la lettre *E* (*h*): dans quelques en-

(*h*) Cette route inégale, tortueuse, & bien différente des canaux de la pyramide, prouve évidemment qu'on y a pénétré avec force. Com-

» droits elle se trouve serrée & fort basse; dans
» d'autres elle est assez élevée pour qu'un hom-
» me puisse s'y tenir debout. Ce travail coûta
» des peines infinies. Ensuite retournant à gau-
» che vers le canal supérieur, on enleva de son
» côté trois ou quatre pierres qui firent une ou-
» verture de quinze à vingt pieds d'étendue dans
» l'endroit marqué *G*. Mais avant que de parler
» de la continuation de cet ouvrage, il est à
» propos d'observer que la véritable pierre qui
» fermoit ce canal dans l'endroit où il faisoit
» angle avec le canal inférieur, que cette pierre
» qui avoit été taillée d'une mesure proportion-
» née à cet angle, & qui fermoit parfaitement
» cette entrée, en a réellement été enlevée comme
» je l'ai dit. En effet, celle dont cette entrée est
» aujourd'hui fermée, n'y est point juste; au con-
» traire, elle laisse un vide de cinq à six doigts
» à la partie supérieure, qui devroit être plus
» longue de cette mesure que l'inférieure. C'est
» ce qu'on peut remarquer dans la figure à l'en-
» droit marqué *F*.

» Lorsque de l'endroit marqué *G* on eut arra-
» ché & brisé les trois pierres qui fermoient
» le côté du canal supérieur, il fallut entrepren-
» dre d'en vider toutes les autres pierres, non

---

bien il a fallu de peines & de travaux pour se frayer un chemin de quarante piés, dans un espace étroit, & à travers un massif de pierres énormes!

» seulement celles qui répondoient à cette ou-
» verture, mais encore celles qui étoient au-dessus
» dans une étendue non connue. Cette entreprise
» étoit difficile & très-longue à exécuter, puis-
» qu'il n'y avoit qu'une seule personne qui pût
» agir dans une capacité de trois piés trois pou-
» ces en carré. On se doutoit cependant qu'ou-
» tre le grand nombre de pierres qu'on pouvoit
» rencontrer dans le canal, il y auroit peut-être
» au-delà, dans un lieu moins serré, une suite en-
» core fort longue de ces mêmes pierres prêtes
» à remplir ce canal à mesure qu'il seroit vidé.
» C'étoit en effet une augmentation de travail
» de peine que l'Architecte n'avoit pas manqué
» de préparer à ceux qui tenteroient de péné-
» trer par ce passage dans le centre de la pyramide.
» Ce fut pour s'épargner une partie de ce travail,
» qu'au lieu de songer à briser ces pierres les
» unes après les autres dans l'endroit marqué *G*,
» où le canal avoit été attaqué & entamé, on
» prit la résolution de soutenir ces pierres dans le
» canal même en arrêtant par le moyen d'un étai
» ou autrement la pierre supérieure à celle que
» l'on avoit dessein de briser. On mit donc la
» main à l'œuvre, & commençant d'attaquer la
» suite de ces pierres que l'on brisoit & que l'on
» soutenoit à mesure par des étais d'une longueur
» proportionnée, on continua le même ouvrage de
» pierre en pierre, & de proche en proche, sans
» s'écarter de la capacité du canal, jusqu'à ce qu'on

» arriva enfin à son extrêmité, & à un vide
» supérieur dont je vais parler.

» Au reste, il est à propos d'observer que tant
» que le canal dura, & dans toute sa longueur,
» on fut obligé de faire de très-grands efforts pour
» briser les pierres dont il étoit rempli. Les coups
» de masse qu'on y employa, les coups qu'on
» frappa sur les coignées dont on se servit pour
» venir à bout de cet ouvrage, déshonorerent
» tellement toutes les parties de ce canal, que
» de carré qu'il étoit, on le rendit presque rond;
» ce qui prouve incontestablement qu'on y a
» travaillé du haut en bas, & que par consé-
» quent, on avoitpris le parti de soutenir les pier-
» res dans sa capacité pour les y briser. En effet,
» si cet ouvrage se fut exécuté à l'ouverture du
» canal marqué *G* par où il fut attaqué, il n'y
» auroit que cette partie du canal de déshonorée;
» le reste de ce canal de quatre vingts pieds de
» longueur, désigné dans la figure par la lettre *H*,
» d'où les pierres auroient seulement glissé à l'en-
» droit où le canal avoit été ouvert, seroit resté en
» son entier, & se seroit conservé comme dans
» tous les autres endroits, où il subsiste encore
» fort net & très-parfait jusqu'à la salle.

» Lorsqu'on fut parvenu à l'extrêmité de ce ca-
» nal, on trouva que sa partie supérieure man-
» quoit, on reconnut même qu'il avoit perdu
» un pied de sa capacité, puisqu'il n'avoit plus
» que deux pieds & demi de profondeur. Cepen-

» dant cet espace s'étendant de part & d'autre
» de la longueur d'un pied & demi, formoit une
» capacité de trois pieds, & donnoit à ce vide
» une largeur de six pieds & demi, ce qui com-
» posoit de part & d'autre du canal deux élé-
» vations ou banquettes de deux pieds & demi
» de hauteur, & d'un pied & demi de large.
» Elles s'étendoient du bas en haut dans le même
» sens que le premier canal, par un espace de
» cent vingt-cinq pieds de longueur, suivant le
» mesurage que j'en ai fait faire, d'autres leur en
» donnent jusqu'à cent quarante. A l'extrêmité
» des banquettes & du canal, on rencontre une
» esplanade ou une plate-forme de huit à neuf
» piés de profondeur, & qui a six piés & demi
» de large, comme tout ce vide supérieur aux
» banquettes. Cet espace est marqué par la let-
» tre *R* dans la figure plus étendue de l'extrê-
» mité de cette gallerie qu'on a donnée à côté
» de la pyramide. De deux pieds & demi en
» deux pieds & demi, on a pratiqué dans les
» banquettes du bas en haut, attenant le mur, des
» ouvertures de la longueur d'un pied, larges de
» six pouces, & profondes de huit, taillées per-
» pendiculairement. J'expliquerai dans la suite à
» quel usage elles étoient destinées. Ces banquet-
» tes & ces trous qui accompagnent le canal mar-
» qué *P*, sont désignées dans la figure par la
» lettre *Q*.

» Les côtés de la gallerie s'élevent au-dessus

» des banquettes à la hauteur de 25 piés. D'a-
» bord jusqu'à la hauteur de douze piés, le mur
» est parfaitement égal; il est ensuite retréci par
» une pierre qui avance de trois doigts; à trois
» pieds au-dessus de celle-là, une autre pierre
» avance d'autant, & est suivie à la même distance
» d'une troisieme, qui avance de même. Enfin,
» trois piés plus haut, une quatrieme en fait
» encore autant. Il ne reste plus au-delà que qua-
» tre piés du mur jusqu'au sommet qui est plat,
» & à-peu-près de la largeur du canal qui regne
» au fond de la gallerie, c'est-à-dire, d'environ
» trois piés trois pouces. Toute cette élévation
» étoit nécessaire à l'Architecte pour placer les
» pierres destinées à la fermeture des canaux. Ce
» que je viens de dire du retrécissement de la gal-
» lerie à mesure qu'elle s'éleve, peut se remar-
» quer dans la figure marquée aux deux extrê-
» mités par la lettre *S*.

» En sortant du canal désigné par la lettre *H*,
» & d'abord en entrant dans la gallerie, on trouve
» à main droite une ouverture pratiquée dans
» le mur. Elle occupe une partie de la ban-
» quette : ce trou est presque rond, taillé en forme
» d'une petite porte de la hauteur d'environ trois
» piés sur deux & demi de large. De cette ou-
» verture, on descend dans un puits, dont je
» parlerai dans la suite, & de l'usage auquel il
» étoit destiné. On peut remarquer ce trou à
» la lettre *I*.

« Lorſqu'une fois on fut arrivé dans la gallerie, » il ne fut pas difficile de caſſer les pierres qui » rempliſſoient le canal marqué *P*, tant parce » qu'elles étoient ſupérieures aux banquettes, » que parce que la plus grande largeur de la » gallerie laiſſoit la liberté aux ouvriers d'y » employer la maſſe, & de frapper à leur aiſe » ſur les coins de fer dont ils ſe ſervoient pour » arracher ces pierres & les éclater. Enfin, on » pouvoit commencer par la derniere qui étoit » encore plus facile à briſer que toutes les autres, » parce qu'on pouvoit s'élever ſur ſa hauteur » dans le canal, afin d'en venir plus aiſément » about. Après qu'on eut fini cet ouvrage, & » qu'on eut vidé cet eſpace de tous les débris » de ces pierres miſes en pièces, on examina le » fond de la couliſſe, & on remarqua que les » premieres pierres dont ce fond étoit couvert » à la diſtance de quatorze à quinze piés marquée » par la lettre *L*, ne traverſoient point ſous » les banquettes. Sur cette découverte, il fut » aiſé d'enlever ces pierres les unes après les » autres. Cet endroit ne fut pas plutôt nétoyé, » qu'il laiſſa voir une plate-forme de dix piés » de longueur ſur une de hauteur égale, au bout » de laquelle on trouvoit une continuation du » canal, & qui formoit à l'entrée de la gallerie » un triangle de quatorze à quinze piés d'étendue. » En même tems, au niveau de la plate-forme, » & ſur la gauche de ce canal qui conduiſoit

» dans la gallerie, on découvrit une suite du
» canal de trois pieds trois pouces en carré.
» Ce nouveau canal étoit couvert auparavant
» par les pierres qu'on venoit d'ôter. On devina
» aisément que cette route devoit conduire
» nécessairement dans quelque endroit secret de
» la pyramide, & on résolut de s'en éclaircir.
» Il fut facile de tirer de ce canal marqué dans
» la figure par la lettre *N*, les pierres qui servoient
» à le boucher, puisqu'on avoit de l'espace pour
» travailler commodément, & qu'on les faisoit
» sortir du canal en droite ligne. On les brisa
» dans ce vide, qui étoit à son entrée : on trouva
» que ce canal avoit cent dix-huit pieds de lon-
» gueur ; & de-là, on arriva à une chambre
» voûtée.

« Cette salle qu'on trouve marquée dans la
» figure par la lettre *G*, a dix-sept pieds & demi
» de longueur, & de largeur quinze pieds dix
» pouces ; sa voûte est faite en dos d'ane. On
» remarque dans cette salle du côté de l'Orient,
» une niche enfoncée de trois pieds dans le mur,
» & de la hauteur de huit sur trois de largeur.
» Il y avoit sans doute dans cette niche une
» momie, placée les pieds en bas & la tête en
» haut, suivant l'usage des Égyptiens. Il est
» probale que c'étoit le corps de la Reine,
» dont le mari avoit fait bâtir la pyramide.
» Je ne doute pas non plus que ce Prince ne fût
» inhumé dans la salle supérieure à celle-ci ;

» à laquelle elle étoit perpendiculaire environ » à cent pieds d'élévation plus haut, comme on » peut le remarquer dans la figure lettres *O* & » *BD*. En entrant dans cette salle, la derniere » pierre qu'on trouvoit à main droite, avoit à » son extrémité un avancement de trois doigts » en talus ; ce qui avoit été pratiqué à dessein, » pour empêcher que celle qui devoit servir à » la fermeture du canal marqué par la lettre *N*, » ne pût entrer dans la salle : on doit croire que » cette derniere pierre avoit du même côté un » entaillement égal, afin qu'elle pût arriver juste, » & joindre le mur de la salle qui correspondoit » à cette entrée. Je ne crois pas au reste devoir » m'éloigner de ce lieu sans avertir d'une décou- » verte que j'ai faite dans la partie supérieure du » canal (*p*). Je laisse à de plus habiles que moi » à décider quelle a été la cause de cet accident. » Pour moi, il me semble que ce ne peut être » que l'effet de quelque tremblement de terre, » peut-être aussi d'un refoulement de cette masse » énorme, plus pesante d'un côté que de l'autre, » ou même moins solidement fondée. Ce qu'il

(*p*) Cette longue fente très-remarquable est au moins de la largeur de six lignes. Elle frappe au premier coup d'œil. Elle se trouve du côté qui regarde le Nil. Peut-être que cette partie de la montagne dont le pié est arrosé par les eaux du fleuve qui filtrent à travers le sable, a cédé un peu sous le poids épouvantable de la pyramide.

» y a de certain, c'est que je n'ai remarqué un
» pareil défaut dans aucune autre partie de la
» pyramide, quoique je l'aie visitée avec l'exac-
» titude la plus scrupuleuse. Il n'y a sur-tout
» aucun endroit de la gallerie que je n'aie examiné
» avec le soin le plus curieux. Pour suppléer au
» défaut d'une perche qu'il n'étoit pas possible
» d'y introduire, à travers la route tortueuse
» qu'on étoit obligé de tenir pour gagner le canal
» direct, je faisois lier ensemble plusieurs bâtons,
» au bout desquels on attachoit des bougies
» allumées; je les faisois élever ensuite le plus
» proche qu'il étoit possible de la voûte & du
» mur, sans que jamais j'y aie découvert aucun
» défaut. J'ai remarqué seulement que les côtés
» étoient défigurés en quelques endroits, & que
» sur la droite, un morceau de mur avoit été
» emporté, au-dessus du retrécissement de la
» gallerie. Cet accident étoit arrivé sans doute
» par la chute de quelque pierre qui, dans la
» fermeture de la pyramide, dont dans la suite
» je décrirai la maniere, ayant échappé des
» mains de l'ouvrier, tomba du haut de l'écha-
» faudage, & brisa cet endroit contre lequel elle
» alla donner.

» Je dois encore avertir au sujet de cette pre-
» miere salle dont je viens de parler, qu'on s'est
» persuadé sans doute qu'il y avoit au-dessous
» quelque trésor caché. C'est ce qui se reconnoît
» par une entrée violente qu'on y a pratiquée,

» à la faveur de laquelle on peut, au travers de » plusieurs pierres inégales, pénétrer dans le » corps de la pyramide, de la profondeur de » vingt ou vingt-cinq pas. Les pierres qu'on a » brisées & tirées de cet endroit, remplissent » aujourd'hui presque toute la capacité de la salle. » On a fait la même tentative dans la salle supé» rieure; mais il est probable que dans l'un & » l'autre endroit, on n'a eu pour récompense des » peines infinies que l'on s'est donné à gâter de » si beaux ouvrages, que le déplaisir d'y avoir » employé inutilement beaucoup de travail & » de tems.

» Après avoir découvert le secret de cette » premiere salle, il ne restoit plus que de pénétrer » jusqu'à celle où le corps du Roi étoit renfermé. » On ne doutoit point qu'elle ne se rencontrât » à la hauteur de cette esplanade, qui se trouvoit, » comme je l'ai dit, à l'extrêmité supérieure de » la gallerie; & on jugeoit avec raison qu'elle » devoit être située au-dessus, & précisément au » niveau de la premiere. En effet, au bout de » cette esplanade qui, dans la figure ajoutée à » celle de la pyramide, se trouve désignée par » la lettre *R*, on remarquoit une suite du canal » de trois pieds trois pouces parfaitement bouchée. » On travailla donc d'abord à la vider. Cette » suite du canal est marquée dans la figure par la » lettre *T*. Il est probable que la première pierre » qui le fermoit y étoit si fortement attachée,

» qu'on eut toutes les peines du monde à venir à
» bout de l'arracher. C'est ce qui se reconnoît par
» un morceau de pierre supérieure qui a été cassée,
» pour se faire sans doute une prise sur l'inférieure
» qui bouchoit le canal. On l'ôta enfin après bien
» des efforts, & l'on vint à bout d'en arracher
» une seconde qui, avec la premiere, ouvroit un
» espace de sept piés & demi de longueur. On
» voulut continuer à percer cette extrêmité du
» canal; mais après ces deux pierres, on en
» rencontra une troisieme qui ne pouvoit sortir,
» parce qu'elle étoit, & plus haute & plus large
» que l'ouverture. C'étoit le dernier refuge de
» l'Architecte pour donner le change à quiconque
» pourroit parvenir jusques-là, & pour empêcher
» qu'on ne cherchât plus loin cette salle mysté-
» rieuse, qui n'étoit qu'à douze pas delà, où
» reposoit le corps du Roi, & où devoient être
» ses trésors au cas qu'on les eût renfermés avec
» lui. Cependant malgré cette difficulté, cette
» pierre ne fit point prendre le change aux ou-
» vriers, & ne rebuta point ceux qui avoient
» entrepris la visite de toute la pyramide. Ils
» l'attaquerent à la pointe du marteau, & ils
» réussirent à la briser après beaucoup de tems
» & de travail. Aussi avoit-elle six pieds de
» longueur, quatre de largeur, & peut-être cinq
» à six de hauteur, puisqu'en cet endroit, on
» trouvoit une capacité de quinze pieds de haut,
» qui au bout de huit pieds d'élévation, s'élar-

» gissoit de quatre pieds, ou environ du côté de » la gallerie. Cette extension est marquée dans la » figure par la lettre &. Elle correspondoit à une » ouverture du canal d'un pied & demi de large, » qui étoit antérieure de deux pieds à cette grosse » pierre. Je marquerai dans la suite à quel usage » elle étoit destinée.

» Au haut de ce vide, on voyoit dans le mur, » qui de part & d'autre fermoit le canal, un » enfoncement d'un pied de profondeur, & d'une » hauteur à-peu-près égale. Ces enfoncemens » marqués dans la figure par les lettres *AA*, » avoient été pratiqués à dessein. Ils servoient » à placer de puissans leviers, ou bois de traverse, » destinés à soutenir de fortes cordes, qui par des » anneaux de fer attachés à cette grande pierre, » dont j'ai parlé, la tenoient suspendue dans ce » vide marqué *Z*, qu'elle remplissoit jusqu'à ce » que le tems de la faire tomber sur le canal » marqué *BB* fût arrivé; c'est-à-dire, jusqu'à ce » que le corps du Roi eût été enfermé dans la salle. » L'ouverture d'un pied & demi pratiquée dans » le canal marqué *V*, & qui précédoit de deux » piés l'espace occupé par la grande pierre, » avoit été ménagée pour retirer les ouvriers, » après qu'ils auroient descendu cette pierre » énorme. Cette ouverture, lorsqu'ils se furent » retirés, fut bouchée par une pierre très-juste » de deux pieds d'épaisseur seulement, qui fut » amenée sous cette ouverture, & à laquelle on

» avoit attaché deux anneaux vers l'extrémité de
» sa partie supérieure. A ces deux anneaux furent
» accrochées deux chaînes qui correspondoient
» au-dessus d'une autre pierre plus pesante &
» pendante sur le haut de l'ouverture marquée *Z*,
» occupée par la grande pierre qui l'avoit laissée
» vide en tombant sur le canal. Les cordes qui
» soutenoient cette pierre énorme, avoient pour
» point d'appui le pilier marqué *Y* dans la figure.
» On pesoit cependant sur la pierre inférieure,
» tandis que les ouvriers se retiroient par ce vide
» d'un pied & demi, dont j'ai parlé, & qui restoit
» entr'elle & l'ouverture supérieure. Enfin, lors-
» qu'ils furent sortis de cette capacité on cessa
» de peser, & la pierre fut enlevée par le contre-
» poids dans l'endroit qu'elle devoit occuper,
» où elle fut arrêtée précisément par une autre
» pierre en forme d'écusson de trois doigts de
» large : cet écusson avoit été ménagé à dessein
» en taillant la pierre où il se trouve enchassé.
» Il a trois doigts d'épaisseur sur six à sept de
» largeur, & se trouve à hauteur d'homme,
» lorsqu'en entrant aujourd'hui dans la pyramide,
» on s'éleve dans ce vide marqué *V*, qui faisoit
» partie du dernier secret employé pour garantir
» la salle de la violation. Cette espece d'écusson
» de trois doigts d'épaisseur est marqué par la
» lettre *X*, & mérite attention.

» Le long des murs qui forment les côtés du
» canal où étoit renfermée la grande pierre de
six

» six piés de longueur & de quatre de largeur, » on remarque de part & d'autre des cannelures » rondes de trois doigts de profondeur, dont » l'extrêmité est marquée dans la figure. Ces » cannelures avoient été pratiquées afin de des- » cendre cette pierre plus facilement & plus juste » dans l'endroit qu'elle devoit occuper. Elles » étoient aussi destinées à la rendre plus ferme » & plus inébranlable, au cas qu'elle fût attaquée. » Toutes ces précautions prouvent les soins » extrêmes qui avoient été employés, pour » mettre le corps du Prince à l'abri de la viola- » tion, supposé qu'il se trouvât des hommes » assez impies & assez téméraires pour l'entre- » prendre. Que si après que la pierre d'un pié » & demi de largeur, & de trois piés & demi » de longueur, ce qui faisoit la mesure de l'ou- » verture marquée *V*, & pratiquée dans le canal, » eût été mise en place, il restât encore le moindre » jour, il fût rempli avec du ciment. On peut » croire aussi que cette pierre même en fut » induite, avant que de l'introduire du bas en » haut dans ce vide qu'elle devoit fermer; ce » qui rendit sa position plus lente en la retenant » contre la force du contrepoids. Quelques coups » du manche de marteau suffirent pour la nétoyer » du ciment qu'elle avoit de trop, & pour la » faire arriver à sa place. Cette pierre ne subsiste » plus, ni la grande même qu'on fut obligé de » mettre en pieces pour l'arracher de la place

» qu'elle occupoit. Cependant il n'y a personne, » pour peu qu'on examine avec attention la » disposition des vides qu'on vient de décrire, » & qui précedent de six piés seulement l'entrée » de la salle, où le corps du Roi fut déposé, qui » ne reste persuadé que les choses se sont exécutées » de la sorte, & qui dans ce petit espace de neuf » piés n'admire l'art & l'habileté de l'Architecte. » C'est pour en faciliter la connoissance qu'on a » fait représenter en grand & séparément ces » différens morceaux à côté de la figure qu'on » donne de la pyramide. Les yeux serviront » encore mieux que le récit à faire comprendre » le secret.

» Après avoir tiré à la pointe du marteau & » par morceaux la grande pierre de l'espace can- » nelé où elle avoit été descendue, on parvint » à la derniere qui aboutissoit à la salle & rem- » plissoit l'espace marqué *BB*. Celle-ci ne fut » pas difficile à tirer, on l'enleva presque sans » résistance, après quoi on entra librement dans » cette salle mystérieuse & si bien défendue. Ce » lieu marqué *DD* dans la figure, est à voûte » plate, composée de neuf pierres. Les sept du » milieu ont quatre piés de large sur plus de » seize piés de longueur, puisqu'elles posent » de part & d'autre sur les deux murs qui vont » du levant au couchant, & qui sont à seize » piés de distance l'un de l'autre. Il ne paroît » que deux piés de largeur de chacune des deux

» autres pierres qui sont à côté de celles-ci; le
» reste est caché par les murs sur lesquels elles
» reposent à leur extrêmité. Je laisse à deviner
» ce qu'on trouva dans cette salle. L'histoire
» qui ne se charge de transmettre à la postérité
» que la mémoire des actions louables, ou de
» celles qu'on doit éviter, ne se charge point de
» perpétuer le souvenir des ouvrages qui atta-
» quent la nature, parce que par eux-mêmes ils
» savent assez se faire détester. Ainsi, en ense-
» velissant dans l'oubli le nom de l'impie qui
» porta ses mains sacrileges sur ce tombeau, elle
» a voulu de même nous laisser ignorer le secret
» de ce qui y étoit connu. Ce qu'il y a de certain,
» c'est que de tout ce qui pouvoit être renfermé
» dans cette salle, on ne trouve aujourd'hui
» qu'une caisse de marbre granite (*h*), de sept
» à huit piés de longueur sur quatre de large,
» & autant de hauteur. Elle a été placée dans
» ce lieu lorsqu'on le ferma par en haut; & si
» elle subsiste encore de nos jours en son entier,
» c'est qu'on n'auroit pu la tirer de l'endroit qu'elle
» occupe sans la briser; & que ses débris ne

(*e*) Il m'a semblé que ce sarcophage étoit de marbre jaunâtre semblable à celui de la premiere pierre que l'on trouve à l'entrée du canal extérieur. Un Naturaliste qui examineroit ces différens marbres, & ceux que l'on tiroit du mont Colzoum, à quelques lieues de l'endroit où l'on a bâti le monastere de S. Antoine, donneroit à la vérité ce dernier degré d'évidence.

» pouvoient être d'aucun usage. Cette caisse » avoit sa couverture, comme on le remarque » par la façon de ses bords ; mais elle a été » brisée en la remuant, & il n'en reste plus de » vestiges. C'étoit sans doute cette caisse qui » contenoit le corps du Roi, renfermé dans » deux ou trois caisses de bois précieux, suivant » la coutume qui se pratiquoit à l'égard des » Grands. Il est aussi très-vraisemblable que » cette salle contenoit beaucoup d'autres » caisses que celle du Prince, sur-tout celles » des personnes qui furent enfermées avec lui » dans ce tombeau, pour lui tenir en quelque » sorte compagnie. En effet, lorsque le corps » du Roi, par qui cette pyramide a été cons- » truite, fut déposé dans ce superbe mausolée, » on y avoit introduit en même tems des per- » sonnes vivantes destinées à ne jamais en sortir, » & à s'enterrer toutes vives avec ce Prince, c'est » un fait que je ne puis révoquer en doute, après la » preuve convainquante que j'en ai. Voici sur quel » fondement cette opinion est appuyée : préci- » sément au milieu de cette salle qui a 32 piés » de longueur sur 19 de hauteur & 16 de large, » on remarque deux trous placés vis-à-vis l'un » de l'autre, à trois piés & demi d'élévation » au-dessus du pavé. L'un tourné du côté du » nord, a un pié de longueur sur huit pouces » de hauteur & traverse par une ligne droit » jusqu'à l'extérieur de la pyramide. Ce tro

» est aujourd'hui bouché par des pierres à cinq
» ou six piés de son ouverture. L'autre qu'on
» a percé du côté du levant, à la même distance
» du plancher, est parfaitement rond, & a assez
» d'étendue pour qu'on puisse y mettre les deux
» points. Il s'élargit d'abord jusqu'à un pié
» de diametre, & va en descendant se perdre
» vers le bas de la pyramide. Ces deux trous
» sont marqués par la lettre *C*. Je pense, &
» j'espere que toute personne sensée le jugera
» comme moi, que l'un & l'autre de ces trous
» n'ont point eu d'autre usage que de servir aux
» personnes qui, avec le corps du Prince, furent
» enfermées dans ce tombeau. Le premier
» étoit destiné à leur donner de l'air. C'étoit
» aussi par-là qu'elles recevoient de la nourri-
» ture, & tout ce dont elles pouvoient avoir
» besoin. Elles avoient sans doute fait provision
» pour cet usage d'une longue cassette propor-
» tionnée à la grandeur de ce canal. A cette
» cassette étoit attachée, pour les personnes
» renfermées dans la pyramide, une longue
» corde, par le moyen de laquelle elles pou-
» voient tirer la cassette à elles; & une autre
„ qui y tenoit de même pendoit à l'extérieur,
„ afin que réciproquement on pût tirer la cas-
„ sette au dehors. Ce fut vraisemblablement
„ par ce moyen qu'on fournit le nécessaire à
„ ceux qui se trouvoient renfermés dans cet
„ édifice, tant qu'il resta entre eux une per-

„ ſonne vivante. En y entrant, je ſuppoſe que
„ chacune de ces perſonnes s'étoit munie d'une
„ caiſſe pour y être enſevelie. Elles ſe rendirent
„ toutes ſucceſſivement ce pieux & dernier de-
„ voir, juſqu'à la derniere qui manqua pour cela
„ d'un ſecours que le reſte de ſa compagnie avoit
„ trouvé dans elle & dans les autres. Le ſecond
„ trou ſervoit à vider les immondices qui tom-
„ boient dans un réduit profond pratiqué pour
„ cet uſage. J'avois deſſein de faire chercher
„ dans l'extérieur de la pyramide, à l'endroit
„ auquel le trou carré-long correſpondoit, &
„ vers lequel on a tiré deux lignes ponctuées
„ dans la figure qui repréſente l'intérieur de cet
„ édifice. Peut-être y auroit-on trouvé des
„ preuves nouvelles de ce que j'ai avancé; mais
„ outre que cette recherche auroit pu donner de
„ l'ombrage aux puiſſances du pays, qui n'au-
„ roient pas manqué de ſe figurer qu'on auroit
„ travaillé à découvrir quelque tréſor, je jugeai
„ que ce trou pourroit ſe terminer dans quelque
„ enfoncement de cet extérieur, & j'appréhendai
„ de trouver ſon extrêmité totalement bouchée,
„ ou par le corps de la pyramide, ou du moins
„ par la pierre de revêtement. Cependant ſur
„ ce que je rapporte, d'autres pourront dans
„ la ſuite faire chercher à l'endroit où cette
„ ouverture correſpondoit. Par-là on aura une
„ preuve entiere de l'uſage auquel ce trou étoit
„ deſtiné, quoiqu'il ne me ſemble point dou-

„ teux, & qu'il me semble impossible d'en „ imaginer d'autre.

» Après avoir expliqué le plus nettement que „ la matiere a pu me le permettre, de quelle „ maniere, & par quels efforts la pyramide „ fut forcée & ouverte, il me reste encore à „ éclaircir un doute qu'aura fait naître la lecture „ de cette premiere partie. Il s'agit de savoir „ où étoit placé le magasin de tant de pierres „ qu'il fallut employer nécessairement pour „ fermer tous les canaux dont je viens de parler, „ & de quelle maniere ils furent bouchés par des „ ouvriers qui sortirent ensuite de cet intérieur. „ Ce morceau n'est pas sans doute moins curieux „ que le reste, & mérite pour le moins autant „ d'attention.

» J'ai déjà observé que dans les banquettes » dont les deux côtés du canal de 124 piés » qui régnoit au fond de la gallerie, étoient » accompagnés, on avoit pratiqué des mortoises » taillées perpendiculairement, de la longueur » d'un pié, larges de six pouces, & profondes » de huit. C'est ce qu'on peut remarquer dans » la figure à la lettre Q. Ces mortoises cor» respondoient parfaitement les unes aux autres, » & régnoient dans toute la longueur des ban» quettes à la distance de deux piés & demi. » On avoit ménagé ces ouvertures en bâtissant » la gallerie, afin de pouvoir placer dans cha» cune une pièce de bois d'un pié en quarré,

» & de trois ou quatre piés de longueur, dont
» on avoit coupé six pouces par le bas à la
» hauteur de huit doigts, selon le sens & la
» capacité des mortoises dans lesquelles ces
» solives devoient entrer. Ces pieces de bois
» devoient servir à former au-dessus un écha-
» faud destiné à soutenir les pierres nécessaires
» pour remplir tous les canaux qui restoient à
» boucher dans l'intérieur de la pyramide, &
» même ce canal de 124 piés, marqué *F*, qui
» étoit au fond de la gallerie. Ces solives avoient
» un autre entaillement à leur extrêmité supé-
» rieure ; & de longues pieces de bois dans
» lesquelles on avoit taillé des mortoises pareilles
» à celles des banquettes, s'appliquant sur ces
» pieux, formoient de part & d'autre de la gal-
» lerie un repos assuré de bas en haut pour
» placer des planches de six piés & demi de
» longueur, épaisses d'un demi-pié & fort
» unies, sur lesquelles on posa un premier
» rang de pierres. Les banquettes s'élevoient
» de deux piés & demi, comme je l'ai dit, au-
» dessus du fond de la gallerie. Je suppose que
» l'échafaud fût placé à trois piés de hauteur
» au-dessus des banquettes. Ainsi, du fond de
» la gallerie à cet échafaud il y avoit une
» élévation de cinq piés & demi qui étoit suf-
» fisante pour que les ouvriers pussent y passer
» debout.

» J'ai encore remarqué ailleurs que du fond

» du canal à la voûte de la gallerie, il y avoit » 27 piés & demi d'élévation. Du fond du » canal jusqu'à l'échafaud on en comptoit six. » De l'échafaud en haut il en restoit donc 21 » & demi; ainsi en mettant dans cette capacité » quatre rangs de pierres, de trois piés & » demi de hauteur, telles qu'il en falloit pour » remplir les canaux, on avoit encore au- » dessus un vide de sept piés & demi d'élé- » vation. Mais je veux supposer que du premier » rang au second on mît entre les pierres une » planche d'environ trois pouces d'épaisseur, » & une pareille du second au troisieme, afin » qu'il fût plus facile de retirer les pierres, en les » faisant glisser sur ces planches, trois rangs de » ces pierres suffisoient pour remplir tous ces » vides qu'on avoit à boucher & qui sont au- » jourd'hui ouverts. Il pourroit même se faire » que dans le corps de la pyramide il y eût » encore d'autres canaux bouchés, qui n'ont » point été ouverts, puisque dans la gallerie » on pouvoit aisément placer quatre rangs de » ces pierres, & même cinq au besoin. On » peut s'en convaincre par le calcul que je » viens de faire; & il n'est pas vraisemblable » qu'on eût exhaussé la gallerie au-delà du néces- » saire; ce qui auroit affoibli d'autant plus tout » le corps de l'édifice. . . . .

» Arêtons-nous cependant aux canaux connus » qui ont été forcés & ouverts; tenons-nous en

» à la quantité de pierres qui les rempliſſoient » certainement ; & qui ont été briſées à la » réſerve de trois piés & demi, ou de quatre » piés de ces mêmes pierres qui reſtent à l'en» droit marqué *F* dans la figure, & qui bou» chent aujourd'hui l'entrée du canal ſupérieur » correſpondant au premier. Ce premier canal » marqué par la lettre *B*, je l'appelle le canal » extérieur, parce qu'il a été fermé du dehors » en dedans, au lieu que les autres ont été » remplis de l'intérieur même de la pyramide, » & de ce magaſin placé dans la gallerie. Or, » je mets en fait que trois rangs de pierres ſuf» fiſoient pour remplir tous les canaux. C'eſt » ce dont il eſt aiſé de ſe convaincre par le » détail.

» Il falloit d'abord treize piés & demi de » pierres pour remplir le canal qui conduiſoit » à la ſalle royale, & qui étoit au niveau de » cette plate-forme qu'on rencontroit à l'extrê» mité ſupérieure de la gallerie. On deſcendit » donc d'abord de l'échafaud ſur l'eſplanade » marqué *R* une pierre de ſix piés, & on a» pouſſa dans ce canal juſqu'à l'entrée de la » ſalle, dans l'endroit marqué *BB* où elle fut » arrêtée par le pavé de la ſalle ſupérieure de » deux doigts au fond du canal. On fit enſuite » tomber ſur ce canal cette pierre de ſix piés » dont j'ai parlé, ſuſpendue dans le vide mar» qué Z. Enfin, auſſi-tôt que les ouvriers ſe

» furent retirés de la capacité qu'elle occupoit, » par l'ouverture marquée *V*, & que cette » ouverture eût été fermée, on fit descendre » de l'échafaud deux autres pierres de sept piés » & demi, par le moyen desquelles ce canal » qui n'a que 19 piés de longueur se trouva » parfaitement rempli.

» On doit supposer que pour faciliter l'exé» cution de ses ouvrages, on avoit attaché au » mur du fond de la gallerie qui termine l'es» planade, & vis-à-vis des pierres rangées sur » l'échafaud, une forte potence de fer qui » portoit une poulie solide, à la faveur de laquelle » les ouvriers placés sur la plate-forme pou» voient, au moyen d'une bonne corde, tirer de » dessus l'échafaud les pierres l'une après l'autre » & les descendre sur la plate-forme même; » qu'ensuite, au côté que ces pierres présen» toient aux ouvriers on avoit pratiqué un » trou carré, profond de trois à quatre doigts, » & plus large par en bas que par en haut, » & par cette ouverture carrée, on avoit en» foncé deux pieces de fer, plus épaisses par » bas que par haut, garnies à leur extrê» mité de deux bons anneaux, & séparées l'une » de l'autre par un coin de fer. A la faveur de » ces précautions on avoit une prise assurée » pour tirer ces pierres de dessus l'échafaud » avec la corde qui passoit dans les deux an» neaux, pour les suspendre au moyen de

» la poulie, & les poser ensuite doucement sur
» l'esplanade, ou plate-forme, d'où elles étoient
» conduites sans beaucoup de peine à l'endroit
» de leur destination.

» Après avoir ainsi rempli le premier canal
» on travailla à fermer celui de 118 piés mar-
» qué dans la figure par la lettre *N*. Ce canal
» conduisoit, comme je l'ai dit, dans la pre-
» miere salle, où le corps de la Reine avoit
» probablement été déposé. On la trouvera à
» la lettre *O*. Il ne fut pas difficile de venir
» à bout de cet ouvrage; après quoi on tira
» autant de pierres qu'il étoit nécessaire, tant
» pour couvrir l'entrée de ce canal & égaliser
» la coulisse marquée *L*, que pour remplir la
» plate-forme de dix piés, qui formoit ce trian-
» gle dont j'ai parlé, marqué *L M* à l'entrée de
» la gallerie. On tira encore cent piés de ces
» mêmes pierres pour fermer la capacité du
» canal marqué *H*, par où la pyramide a été
» forcée, & qui se trouve totalement défiguré
» par une espace de 80 piés de longueur. Enfin,
» on acheva d'en descendre 124 piés, au moyen
» de quoi le canal marqué *P* qui regne au
» fond de la gallerie entre les banquettes, &
» au-dessus duquel l'échafaud étoit élevé, se
» trouva parfaitement fermé. Cependant il faut
» observer que la derniere pierre, dont ce
» canal étoit bouché, resta arrêtée par derriere,
» au moyen d'une élévation de quatre à cinq

» doigts qui se rencontre à l'extrêmité de ce
» canal, comme je l'ai déjà remarqué : on ne l'a
» point oubliée dans la figure.

» Ce que je viens de dire de la fermeture
» de tous les canaux ménagés dans la pyramide,
» & de la destination de sa gallerie, paroîtra
» peut-être assez nouveau & assez hardi, pour
» que quelque critique ose le traiter de chimere
» ou du moins de conjecture ; aussi n'ai-je
» garde d'exiger qu'on m'en croye absolument
» sur cet article. Du moins ne pourra-t-on me
» refuser l'honneur d'avoir le premier imaginé
» un systême très-vraisemblable, capable de
» faire appercevoir du premier coup d'œil des
» merveilles qui jusqu'à ce jour étoient restées
» inconnues. Mais je vais plus loin, & j'ose
» avancer qu'à quiconque voudra faire attention
» à la liaison & à la suite de mes observations
» sur cette matiere, il sera impossible de ne
» pas convenir que mes conjectures, s'il plait
» aux critiques de les appeller de ce nom, sont
» tellement fondées, qu'on ne peut s'empêcher
» de les regarder comme des vérités réelles.
» Pour moi, après tant de recherches, après
» toutes les réflexions que j'ai faites sur la dis-
» position de l'intérieur de la pyramide, je
» déclare hardiment qu'il n'est pas possible que
» les choses soient autrement que je l'ai écrit.
» Je reconnois d'abord qu'il n'a jamais été pos-
» sible après la pyramide achevée, c'est-à-dire,

» après les couliſſes faites, & la gallerie fer»
» mée par la voûte, de faire entrer aucune
» pierre dans cette gallerie d'une groſſeur néceſ-
» ſaire pour boucher les canaux du dedans en
» dehors. Je vois au contraire, que l'Archi-
» tecte n'a jamais éte occupé que du ſoin qu'on
» ne pût jamais en tirer celles qu'il y avoit
» renfermées pour la clore un jour d'une ma-
» niere, à ce qu'il croyoit, inviſible. J'apperçois
» le deſſein de ce même Architecte dans cette
» longue couliſſe qui régne au fond de la gal-
» lerie. Je comprends qu'elle n'avoit été ména-
» gée que pour la conduite des pierres qui
» devoient fermer un jour le canal intérieur;
» & je juge par l'arrêtement que je trouve à
» l'extrêmité ſupérieure de cette couliſſe, qu'elle
» devoit elle-même être auſſi remplie de pierres
» après que le canal auroit été abſolument bou-
» ché. La poliſſure extrême de cette couliſſe
» me confirme dans l'opinion de ce double
» uſage. Je remarque que ſa longueur eſt pro-
» portionnée à celle du canal intérieur. Je vois
» que ce canal eſt encore fermé en partie,
» c'eſt-à-dire, par l'endroit qui fait angle avec
» le canal extérieur. Je m'apperçois même qu'on
» n'a point pénétré dans la pyramide par ce
» véritable paſſage, qu'au contraire, on a été
» obligé de ſe frayer une fauſſe route par
» laquelle rejoignant un des côtés du canal on
» a attaqué plus facilement les pierres dont il

» étoit rempli. Je le trouve depuis cette ouver-
» ture forcée, défiguré dans toute sa longueur,
» ce qui m'apprend qu'on a été obligé d'avoir
» recours à la violence pour le déboucher. Je
» conclus donc de ce qu'il se trouve ainsi
» défiguré jusqu'à l'entrée de la gallerie, que
» les pierres dont il étoit fermé ont été brisées
» dans le canal même, & que par une espace
» de 124 piés il régnoit dans la coulisse, &
» derriere ces mêmes pierres 415 piés d'autres
» pierres prêtes à succéder continuellement à
» celles qui seroient usées dans le canal, & à
» remplir le vide qu'elles auroient laissé. Je
» soupçonne même que ceux qui forçerent la
» pyramide avoient connoissance de cette suite
» de pierres renfermées dans la coulisse. En
» effet, s'ils l'avoient absolument ignorée, ils
» se seroient contentés, sans doute, de briser
» les pierres dont le canal étoit rempli à l'ou-
» verture forçée qu'ils y avoient faite; cette opé-
» ration leur auroit été plus facile, & s'ils pri-
» rent un autre parti, ce ne fut que sur la con-
» noissance qu'ils avoient des pierres qui de la
» coulisse étoient prêtes à glisser dans le canal
» à mesure qu'il seroit vidé.

» J'ai déjà insinué que dans le corps de la
» pyramide il peut y avoir d'autres ouvertures
» fermées, qui n'ont point encore été décou-
» vertes, & ce n'est peut-être pas sans fonde-
» ment qu'on en a fait des recherches. Par mal-

» heur on s'est mal adressé pour les découvrir
» en fouillant dans le fond des deux-salles. Si,
» outre les canaux déjà connus il y en a en-
» core quelqu'autre dans l'intérieur de la pyra-
» mide, c'est sans contredit entre ces deux salles
» qu'on doit le chercher, & son entrée ne peut
» être placée que vers le milieu de la coulisse.

„ Je dois avertir aussi que ces points qu'on
» voit dans la figure, à côté de la lettre *M*, mar-
» quent certains enfoncemens pratiqués à dessein
» dès le tems de la construction de la pyramide.
» Ces enfoncemens étoient destinés à servir d'é-
» chelle à ceux qui du canal de 118 piés con-
» duisant à la premiere salle voudroient monter
» vers le haut de la coulisse qui, comme je l'ai
» dit, se trouve interrompue dans cet endroit,
» ou qui de là voudroient descendre dans le même
» canal. J'ai déjà observé que du fond de la cou-
» lisse un homme pouvoit passer debout sous
» l'échafaud. Il y avoit sans doute des deux côtés
» de la gallerie & de haut en bas sous l'écha-
» faud, des cordes attachées d'espace en espace
» aux poutres qui le soutenoient, afin de donner
» à ceux qui voudroient descendre ou monter
» dans la coulisse, la facilité de le faire sans
» glisser. Elles servirent d'abord aux ouvriers
» dans la construction de la gallerie & la ferme-
» ture des canaux. Ceux qui depuis visiterent
» les salles, ceux qui y transporterent le corps
» du roi & celui de la reine, les personnes
„ enfin

» enfin qui monterent dans la chambre royale
» avec le cercueil du Prince pour mourir auprès
» de lui, profiterent du même secours.

» Il n'y a donc aucun doute qu'à la faveur des
» pierres placées sur l'échafaud on n'ait fermé
» & rempli tous les canaux pratiqués dans l'in-
» térieur de la pyramide.

» Après avoir mis la derniere main à tous ces
» ouvrages ; il ne resta plus aux ouvriers qu'à
» sortir de cet intérieur, à moins qu'on ne
» suppose qu'ils commencerent par briser l'echa-
» fau & les pieces de bois dont il étoit com-
» posé, & qu'ils le mirent dehors par morceaux,
» par le même conduit qui avoit éte pratiqué
» pour leur servir de retraite. Cette ouverture
» n'étoit autre chose que ce puits dont j'ai parlé,
» qu'on trouve à main droite en entrant dans la
» gallerie. Ce puits occupe par le bas de son
» entrée, une partie de la banquette, & s'éleve
» à la hauteur de deux piés dans le mur. Il est
» comme je l'ai dit, presque rond ou ovale.
» On le trouve marqué dans la figure par la
» lettre *I*.

» Ce puits descend vers le bas de la pyramide
» par une ligne perpendiculaire à l'horison, qui
» va cependant un peu en biaisant, & forme la
» figure d'une broche ou d'un lamed hébraïque.
» C'est ce qu'on peut remarquer dans le plan
» que j'ai fait tirer de la pyramide. Environ à
» soixante pieds de l'ouverture, on rencontre

» dans ce canal une fenêtre carrée, d'où l'on
» entre dans une petite grotte taillée dans la
» montagne, qui en cet endroit n'eſt pas de pierre
» vive, mais d'une eſpece de gravier, dont les
» grains ſont fortement attachés les uns aux au-
» tres. Cette grotte s'étend d'orient en occident,
» & peut avoir quinze piés de longueur; on
» trouve enſuite une autre couliſſe creuſée de
» même dans le roc, fort penchante & appro-
» chant beaucoup de la perpendiculaire. Elle a
» de largeur deux piés quatre pouces, ſur deux
» piés & demi de hauteur. Elle deſcend en bas
» par un eſpace de cent vingt-trois piés; après
» quoi on ne rencontre plus que des ſables &
» des pierres qu'on y a jettées à deſſein, ou qui y
» ſont tombées d'elles-mêmes. Je ſuis convaincu
» que ce canal n'a jamais eu d'autre deſtination
» que de ſervir de retraite aux ouvriers qui tra-
» vaillerent à la conſtruction de la pyramide. La
» pente de ce conduit, ſa route tortueuſe, ſa
» petiteſſe & ſa profondeur en ſont des preuves
» certaines. Je ne doute pas même que la ſortie
» de ce puits, à laquelle on ne parvenoit qu'a-
» près beaucoup d'autres détours, peut-être même
» après avoir remonté vers ſon ouverture, je ne
» doute point, dis-je, que cette ſortie ne fût
» formée par un canal, au-deſſus duquel pen-
» doit un rang de pierres qu'on avoit trouvé le
» ſecret d'arrêter, & qui tombant du haut en
» bas dans ce canal par le moyen de quelques

» ressorts qu'on fit jouer, lorsque tous les ouvriers
» se furent retirés de la pyramide, fermerent
» cette entrée pour jamais. En effet, nous ne
» voyons point qu'on ait tenté de forcer cette
» ouverture, soit qu'elle ait toujours été igno-
» rée, soit que sa petitesse ne permît point d'y
» travailler. La pyramide n'a été attaquée que
» par la route royale, qui servit sans doute à y
» conduire le corps du roi, & toutes les per-
» sonnes mortes ou vivantes, qui devoient y être
» ensevelies avec lui. Ce fut aussi certainement par
» ce chemin que la suite des funérailles pénétra
» jusqu'à l'intérieur de cet édifice, & qu'elle en
» ressortit ensuite après avoir rendu au Prince les
» derniers devoirs, & avoir déposé son corps
» dans le tombeau que lui-même s'étoit choisi.

„ Il ne faut pas s'imaginer au reste, que tous
„ ceux qui travaillerent à la construction de ce
„ grand ouvrage, eussent connoissance des secrets
„ de l'intérieur, ni même qu'il suffit d'y entrer
„ après que la pyramide fut achevée, & avant
„ qu'elle fût fermée pour en avoir connoissance.
„ Ce mystere fut reservé aux seuls architectes
„ qui avoient conduit ce superbe édifice, ou du
„ moins, à un petit nombre de personnes choisies
„ pour travailler sous leur direction à former
„ tous les canaux dont j'ai parlé dans la descrip-
„ tion que je viens de donner de cette pyramide.
„ Il est même très-vraissemblable que les ouvriers
„ destinés à cet emploi, n'étoient point des ames

„ venales capables de trahir jamais, pour quelque
„ raiſon que ce fût, un ſecret de cette nature.
„ C'étoient ſans doute toutes perſonnes choiſies
„ entre ce qu'il y avoit de plus gens de bien &
„ de plus attachés au roi, dans les différens
„ atteliers que ce Prince entretenoit à ſon ſer-
„ vice, & ſur le zele, la probité, la reconnoiſ-
„ ſance & la religion deſquelles on pouvoit
„ compter. Je croirois même volontiers que
„ pour s'en aſſurer davantage, le prince les au-
„ roit nommées lui-même avant ſa mort, & leur
„ auroit fondé pour le reſte de leurs jours une
„ retraite commode, tranquille & honorable
„ dans ces temples (*d*), enrichis des dons de ces
„ ſouverains qui ne pouvoient manquer d'ac-
„ compagner ces ſortes d'édifices, & qui les
„ accompagnoient effectivement, comme je l'ai
„ démontré d'abord. »

Tel eſt le ſentiment de M. Maillet au ſujet de l'intérieur de la grande pyramide. Après l'avoir examiné deux fois, ſon livre à la main, je n'ai pu m'empêcher d'admirer la juſteſſe de ſes obſervations. Les moyens qu'il dit avoir été employés pour boucher les canaux me paroiſſent vraiſemblables, & il eſt certain qu'on les a vidés de la maniere qu'il décrit.

(*d*) On voit devant les pyramides des ruines d'anciens édifices qui étoient probablement des temples où l'on faiſoit des offrandes pour les Princes dont les corps repoſoient dans ces ſuperbes mauſolées.

Quelques Auteurs Arabes prétendent que ce fut la soif de l'or qui porta vers le commencement du huitieme siecle, le calife *Mahmoud* à violer cet antique monument. Il croyoit y trouver des trésors; mais ses espérances furent trompées. Quelques idoles d'or qui accompagnoient la momie du roi furent le seul prix de plusieurs années de travaux & de dépenses excessives. D'autres écrivains orientaux attribuent cette entreprise au fameux Calife *Aaroun el Raschid*, qui vivoit du tems de Charlemagne, auquel il envoya une horloge d'eau, la premiere que l'on ait vue en France: ce Prince, qui fit fleurir les sciences, & traduire en Arabe les meilleurs ouvrages des Grecs & des Romains, voulut connoître l'intérieur de cet étonnant édifice & le fit ouvrir. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, on ne peut douter que l'ouverture de la pyramide n'ait été exécutée sous la domination des Arabes.

C'est aussi un fait incontestable qu'elle a servi de mausolée à un Pharaon d'Egypte. Les tombeaux répandus dans la plaine à l'extrêmité de laquelle elle est bâtie, le sarcophage de la grande salle, la niche de la salle inférieure, le témoignage d'Hérodote & de Strabon, celui des Historiens Arabes, tout prouve la vérité de ce sentiment. Je sais que M. Paw (*e*), qui, du fond de

(*e*) Recherches philosophiques sur les Egyptiens & Chinois, pag. 50.

ſon cabinet, voit mieux que tous les Voyageurs, leur apprend que cette pyramide étoit *le tombeau d'Oſiris*. Mais il eſt ſeul d'une opinion que démentent les faits & l'hiſtoire. En rendant juſtice aux connoiſſances de ce Savant, je ne pourrai m'empêcher dans la ſuite de ces lettres, de relever les erreurs qu'il établit au ſujet du ſyſtême diététique des Égyptiens & du climat du pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XIX.

A Gizé.

A. M. L. M.

J'AI rassemblé sous vos yeux, Monsieur, les recherches des anciens & des modernes au sujet de la grande pyramide; j'y ai joint les observations qui m'ont été fournies par la présence des objets; je desire qu'elles puissent vous en donner une idée satisfaisante, & vous éviter la peine de parcourir de nombreux volumes dont la lecture réfléchie ne feroit qu'augmenter vos doutes, aussi long-tems que vous ne vous transporteriez point sur les lieux pour les examiner avec la plus scrupuleuse attention. Je vous l'avouerai, Monsieur, après avoir médité sur les descriptions qui ont paru de ces monumens antiques, il m'étoit impossible d'asseoir un jugement fixe, & je demeurois dans une incertitude accablante. La vérité que je cherchois se cachoit à l'ombre de tant d'opinions différentes, & plus je m'instruisois, moins j'étois éclairé. J'ai cru la voir lorsqu'au pié de la pyramide, dans son intérieur ténébreux, sur son sommet élevé, j'ai porté le flambeau de la réflexion. Puisse-t-elle avoir guidé ma plume, & fait entrer la conviction dans

votre ame; car, même en matiere ſcientifique, le doute eſt un tourment.

(*f*) Hérodote nous apprend qu'on avoit écrit en caracteres Égyptiens ſur le marbre de la grande pyramide, la dépenſe qu'il en avoit coûté, ſeulement en légumes, pour nourrir les ouvriers employés à ſa conſtruction. En ôtant le revêtement on a détruit ces hiéroglyphes; mais quand ils ſubſiſteroient encore, comme ils ſubſiſtent en mille endroits de l'Égypte, ces caracteres ne peignent plus la penſée à notre eſprit. Ce ſont aujourd'hui des traits muets, inſenſibles comme la pierre qui les a reçus. Faut-il qu'une langue dont l'intelligence nous apprendroit l'hiſtoire de l'ancienne Egypte, & jetteroit un rayon de lumiere à travers les ténebres qui couvrent les premiers âges du monde, ſoit enſevelie avec les prêtres qui l'inventerent!

Il eſt tems, Monſieur, que je reprenne la ſuite de notre voyage. Lorſque nous eûmes ob-

---

(*f*) « On voit des caracteres Egyptiens gravés ſur le marbre de » la pyramide; ils marquent combien il en coûta pour la nourri» ture des ouvriers qui y travaillerent, ſeulement en oignons & » autres légumes. Le Prêtre qui m'interprétoit ces hiéroglyphes » me dit que cette dépenſe ſe montoit à 1600 talens.» *Hérodote, Euterpe.*

Cette ſomme peut paroître chimérique à celui qui la calcule dans ſon cabinet; mais l'obſervateur qui a vu cette montagne bâtie de quartiers de rochers n'en eſt point étonné. Ce paſſage prouve auſſi que dans les ſiecles les plus reculés, comme aujourd'hui, les légumes étoient la principale nourriture du peuple Egyptien.

ſervé tout ce qui pouvoit nous intéreſſer, nous allâmes voir la ſeconde pyramide. Elle paroît preſque auſſi élevée que la premiere. Strabon dit qu'elles ſont d'égale hauteur. Diodore de Sicile eſt du même ſentiment, mais il ajoute que la baſe de la ſeconde a moins de largeur (*g*). Cet Hiſtorien en attribue la conſtruction à *Cephren*, frere & ſucceſſeur de *Chemmis*, qui avoit fait bâtir celle dont je vous ai entretenu. Le revêtement de cette pyramide eſt détruit en beaucoup d'endroits, mais des trous faits avec effort annoncent que ce ſont les hommes plutôt que le tems qui ont opéré ce dégat. Tout le haut juſqu'à ſoixante piés du ſommet ſubſiſte en ſon entier, ſans doute parce que c'étoit la partie la plus difficile à enlever. Peut-être que ceux qui ont tenté de violer cet antique mauſolée, rebutés par la longueur & les difficultés d'un ouvrage auſſi diſpendieux, ſe ſont contentés d'emporter le marbre qui le couvroit.

A l'orient de ces deux pyramides, on en voit une troiſieme qui ſemble très-petite lorſqu'on la compare aux deux autres. Cependant elle a environ trois cents piés en carré (*h*). *Micerinus* la fit conſtruire. Deſirant égaler la gloire de ſon pere *Chemmis*, il voulut qu'on la revêtît de

(*g*) Diodore de Sicile, liv. 1, ſection 2.
(*h*) Strabon, liv. 17.

de pierre thébaïque (*i*), de ce beau marbre tacheté de noir, auquel un grain fin, & une grande dureté permettent de recevoir un parfait poli. Ce prince mourut lorsque l'ouvrage n'étoit qu'à la moitié. La beauté de ce marbre a porté les Arabes à l'arracher. On en voit encore quelques pierres en place, & des débris à l'entour de la base. Le nom de *Micerinus* (*k*) étoit écrit sur la face qui regarde le septentrion. Il a subi le sort des hiéroglyphes de la grande pyramide, qui ont été enlevés avec le revêtement.

Les Historiens racontent bien des fables au sujet de cette pyramide. Suivant les uns, une fameuse courtisanne la fit construire du produit des galanteries de ses amans; d'autres disent qu'un aigle ayant enlevé la chaussure mignonne de la belle Rhodope, arrivée à Naucrate, la laissa tomber à Memphis, que le Pharaon charmé d'une si jolie forme voulut voir celle qui en portoit le moule, que devenu amoureux de la charmante Grecque il l'épousa, & qu'elle fit élever cette pyramide. Les Arabes, amateurs

(*i*) Les carrieres de ce beau marbre sont situées à l'extrêmité de l'Egypte, dans la montagne, au pied de laquelle Sienne étoit bâtie. Il y en a de trois especes; la premiere est d'un noir parfait; la seconde en est simplement tachetée, & la derniere est mêlée de rouge. Le granit des deux premieres especes s'employoit dans la construction des tombeaux. L'autre servoit à former les colonnes & les obélisques.

(*k*) Diodore de Sicile, liv. 1, section 2.

du merveilleux, ont recueilli avidement ces contes puériles, & ont donné à cette pyramide le nom de *heram elbent*, *l'édifice antique de la fille*. Autour de ce monument on voit les ruines de trois autres petites pyramides (*l*). Elles furent bâties, dit Diodore de Sicile, pour servir de mausolées aux épouses des rois qui avoient élevé les grandes.

En face de la seconde, du côté de l'orient, on trouve cet énorme sphinx, dont tout le corps, comme je l'ai rapporté, est enterré dans le sable. On ne voit que le sommet du dos qui a plus de cent piés de long. Il est d'une seule pierre qui fait partie du rocher où les pyramides sont assises. La tête s'éleve d'environ vingt-sept piés au-dessus du sable. Les Arabes auxquels Mahomet a inspiré de l'horreur pour toutes les représentations d'hommes & d'animaux en ont défiguré le visage à coups de fleches & de lances (*m*). Pline prétend que le corps d'Amasis fut déposé dans l'intérieur de ce monstre. Plusieurs auteurs croient que le puits de la grande pyramide y conduisoit, & que les prêtres s'y rendoient dans un certain tems pour faire entendre

(*l*) Salag Eddin les fit démolir, & en employa les pierres à la construction des murs du Caire, & du château placé sur le mont Mokattam.

(*m*) Pline le naturaliste.

leurs oracles (*n*). Mais ce sont de pures conjectures.

M. Paw (*o*) dit que ces sphinx composés du corps d'une Vierge enté sur celui d'un lion, sont des images de la divinité que l'on représentoit hermaphrodite. Cette opinion ne me paroît pas plus heureuse que celle du *tombeau Osiris*. C'est sous le signe du lion & de la vierge que le Nil croît, se déborde & féconde l'Egypte. Le sphinx étoit un hiéroglyphe, qui apprennoit au peuple le tems où devoit arriver l'événement le plus important de toute l'année. Aussi l'avoit-on multiplié à l'infini. On le voit devant tous les temples, devant tous les monumens remarquables. Il étoit l'équivalent de cette phrase : *Peuples, sous tel signe, dans tel tems, le fleuve se débordera sur vos campagnes, & y portera la fécondité.*

Tandis que nous admirions les merveilles de l'ancienne Egypte, & que M. Adanson, premier interprete du Roi à Alexandrie, étoit occupé à les dessiner, nous vîmes venir au galop dix Arabes la lance à la main. Ils s'approcherent à la portée du pistolet dans l'intention de nous attaquer, ou d'exiger un tribut.

(*n*) Ils apportent pour preuve de ce sentiment un trou placé au sommet de la tête du sphinx, par où les Prêtres rendoient leurs oracles; mais ce trou n'a que cinq piés de profondeur, & ne communique ni avec la bouche ni avec l'intérieur du monstre.

(*o*) *Recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois.*

Nous étions armés de fusils & de pistolets & fort en état de les repousser ; mais au premier feu, toute une tribu seroit venu fondre sur nous. Nous chargeâmes nos deux cheiks de leur parler. Ils leurs représenterent que nous étions leurs hôtes & qu'ils nous avoient pris sous leur sauve-garde. Ce seul mot les désarma, car ils respectent infiniment les droits de l'hospitalité. Ils descendirent de cheval & nous offrirent de nous accompagner par-tout où nous desirions aller. Cependant comme ils n'aiment point à prendre de la peine en vain, ils nous demanderent poliment quelques pieces de monnoie que nous leur donnâmes de même. Après que ce léger présent eut cimenté la paix entre nous, je les entendis se dire à demi-voix : Allons visiter le saint, & ils allerent. Je les suivis. Ils passerent le long de la seconde pyramide, & s'arrêterent à la porte d'une grotte taillée dans le rocher. Ils quitterent leur chaussure, & y descendirent. Seul des Européens je les imitai. La grotte étoit spacieuse, propre & jolie. On y respiroit une fraîcheur agréable. A l'une des extrêmités étoit une niche haute de six piés devant laquelle pendoit un mauvais rideau, troué dans plusieurs endroits. Les Arabes se tenoient auprès, d'un air respectueux. Chacun à son tour se mettoit à genoux & baisoit un pié qui s'alongeoit par dessous le rideau. J'apperçus à travers les ouvertures que c'étoit un

homme nud qui donnoit son pied à baiser. Lorsque mon tour fut venu, je m'approchai & je lui dis : O grand Saint, decouvrez-moi votre face ! Il prit mon compliment pour une insulte, & jugeant à ma prononciation que je n'étois pas Arabe, il me répondit brusquement : *Rouh anni ia kelb ? Retire-toi de moi, chien.* A ces mots tous les Musulmans lancerent sur moi un regard furieux. Je sortis précipitamment, heureux que mon indiscrétion ne m'eût couté qu'une injure, & je promis de n'avoir jamais de conversation avec les santons Egyptiens.

Ces hommes sont des vagabonds qui affectent un détachement entier des biens du monde, & qui vivent des aumônes du public. Ils se livrent à mille extravagances qui les font passer pour des inspirés. Ils vont absolument nuds au milieu des villes, & violant toutes les bienséances, ils ne rougissent pas de commettre publiquement des actions que le reste des hommes couvrent des ombres de la nuit ou du voile du mystere (*p*). Je ne puis vous dire jusqu'où va la vénération de la populace pour ces ciniques effrontés. Les femmes sur-

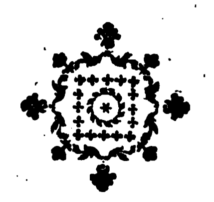
---

(*p*) Un ami m'écrit de Tunis qu'une scene de cette nature s'est passée au milieu de la place de cette Ville, entre un santon & une femme. Le peuple d'un air respectueux entouroit les époux d'un moment, & un Européen qui eût osé hasarder une plaisanterie à la vue de ce spectacle, auroit couru risque d'être lapidé.

tout, naturellement timides & modeſtes, oublient pour eux que la retenue & la pudeur doivent toujours être compagnes de leur ſexe, & que des hommes qui ſe livrent impudemment à tous les appétits de la nature ne ſauroient mériter tant de reſpect.

Lorſque nous fûmes raſſaſiés de voir, & d'admirer, nous retournâmes à Gizé, où nous paſſâmes quelques jours à parcourir les environs. Nous rencontrâmes dans notre route pluſieurs *chacals*, qui couroient d'une grande vîteſſe vers les montagnes. Ces animaux fauves, de la grandeur d'un chien, ont la queue traînante, & le muſeau pointu. Ils vivent de la proie qu'ils ſe procurent à la chaſſe, & mangent du poiſſon le long des lacs. Les Arabes les nomment *dib*. Ce ſont les loups d'Afrique.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XX.

À Gizé.

A. M. L. M.

GIZÉ, comme vous l'avez vu, Monsieur, est une petite ville gouvernée par un *kiachef*. Elle doit son origine au choix que les gouverneurs des Califes firent de *Masr Fostat* pour être le siege de leur résidence. Les anciens qui ont décrit avec exactitude les environs des pyramides ne parlent point de Gizé (*q*) dont la fondation appartient aux Arabes, comme son nom le fait connoître. M. Schaw s'est trompé en la plaçant sur le terrein qu'occupoit Memphis. Outre qu'on n'y trouve aucunes ruines, aucun monument antique, les Grecs, les Romains, & sur-tout les Arabes, ont marqué d'une maniere si positive la situation de l'ancienne capitale d'Egypte, que lorsqu'on les lit avec réflexion, il est impossible de s'y méprendre.

(*q*) *Gizé* signifie en Arabe, *angle*, *extrêmité*. On lui donna ce nom parce qu'au tems où Masr Fostat florissoit, Gizé qui n'en étoit séparée que par le Nil, formoit un de ses fauxbourgs. Dans le recit que Macrizi fait de la descente de S. Louis en Egypte, lorsqu'il parle de de l'extrêmité de Damiette, il dit : *Le Gizé de Damiette.*

Je compte dans la lettre ſuivante vous offrir des preuves de ce que j'avance.

Gizé eſt environnée d'immenſes plaines où les légumes, le lin, le blé croiſſent en abondance. On y cultive le *chartame* que les Provençaux nomment improprement *ſafranon*. Ils en achettent la fleur dont ils envoient des chargemens à Marſeille. On l'emploie dans la teinture des draps du Languedoc. Les Egyptiens qui manquent de bois ſe ſervent de la tige de la plante pour faire du feu. La capſule renferme une graine dont ils tirent l'huile qu'ils nomment *Zeit helou*, huile douce. Elle eſt d'un goût fade. Le peuple s'en nourrit. Les gens riches ne l'emploient gueres que dans les illuminations qui ſont fréquentes en Egypte.

Cette petite ville poſſede une manufacture de ſel armoniac. Je ſuis entré pluſieurs fois dans le laboratoire, & malgré une fumée horrible & infecte, j'ai ſuivi les procédés que l'on met en uſage dans la fabrication. Imaginez des arceaux avec des fentes paralleles qui reçoivent des ballons de verre dont le col n'a que deux pouces de long ſur un diametre égal. Avant de les placer on les enduit de terre graſſe, avec laquelle on bouche auſſi tous les interſtices qu'ils laiſſent entr'eux. Leur capacité eſt contenue dans l'intérieur de la voûte, & ils repoſent ſur des murs d'appui. Le col ſeul eſt expoſé à l'action de l'air libre. Ces ballons ſont remplis de

la ſuie que l'on ramaſſe dans les cheminées des gens du peuple qui ne brûlent que de la fiente d'animaux ſéchée au ſoleil, & mêlée avec de la paille hachée. Le feu qu'on allume deſſous eſt fait de ſemblable matiere. On l'entretient pendant trois jours & trois nuits. Les vaſes reſtent ouverts, & la vapeur qui s'exhale de la ſuie échauffée s'attache inſenſiblement à l'entour du goulot. Elle s'y condenſe, s'y cryſtalliſe, & forme une maſſe brillante & ſolide d'environ deux pouces d'épaiſſeur. Lorſque l'opération eſt finie, on caſſe le vaſe, on jette la cendre, & l'on retire le gâteau de ſel armoniac tel qu'on l'envoie en Europe. On détache auparavant de ſa partie inférieure une croûte noire qui n'a pas acquis le dégré de perfection convenable. Les ballons que l'on en remplit donnent à une ſeconde cuiſſon le ſel armoniac le plus parfait & le plus eſtimé. Diverſes manufactures répandues dans le pays en fabriquent environ deux mille quinteaux par an. C'eſt un article conſidérable du commerce des Egyptiens avec les Européens. Les étameurs, les orfevres, les fondeurs & les chymiſtes l'emploient dans leurs préparations.

Les négocians François établis au grand Caire ont une maiſon de campagne à Gizé, avec un petit jardin planté d'orangers, de citroniers & de dattiers. Elle eſt ſituée ſur le bord du Nil. Des fenêtres, on découvre la belle île de *Raouda*

& ses bosquets parfumés, le Mekias contre lequel les eaux du fleuve brisent avec violence, le vieux Caire environné de jardins, & une foule de bateaux qui traversent sans cesse d'une rive à l'autre. Divers massifs de verdure entre lesquels on apperçoit des maisons, des mosquées, ou seulement la pointe des minarets, offrent des points de vue très-agréables. On passe des heures délicieuses à contempler ces riants objets; parce que tandis qu'on en est occupé, la fraicheur qu'entretient le courant d'air qui suit le cours du Nil, ranime les sens, & donne à l'ame cette énergie dont elle a besoin pour sentir le beau, & jouir de tout ce qui l'environne. Aussi c'est à Gizé que les François suffoqués par les chaleurs du grand Caire, & la réverbération des sables embrâsés du Mokattam, viennent se délasser de leurs occupations. C'est à Gizé qu'ils viennent recouvrer la santé, & respirer la vie avec un air pur, frais, & chargé des exhalaisons aromatiques des plantes & des fleurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXI.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

IL eſt tems, Monſieur, de vous parler de Memphis, & de diſcuter les opinions des Écrivains au ſujet de cette ville célebre. Elles ſont bien oppoſées. Les uns prétendent qu'elle étoit ſituée ſur le terrein qu'occupe Gizé. Les autres la placent cinq lieues plus loin du côté du midi. N'eſt-il pas étonnant que la poſition de l'ancienne capitale d'Égypte, d'une ville qui avoit près de ſept lieues de circonférence (*r*), qui renfermoit des temples magnifiques, & des palais que l'art s'étoit efforcé de rendre indeſtructibles, ſoit aujourd'hui un ſujet de diſpute entre les Savans ? Ainſi les monumens de l'orgueil des hommes ſont tour à tour enſevelis dans la pouſſiere ! Mais j'eſpere que les témoignages de l'hiſtoire feront reconnoître les traces que Memphis a laiſſées, & diſſiperont les ténebres dont l'érudition elle-même s'eſt efforcée de les couvrir : examinons les paſſages.

(*r*) Diodore de Sicile lui donne 150 ſtades de tour, liv. 1 ſect. 2.

" Ce fut la Reine Sémiramis qui fit conſ-
„ truire le château (ſ) du grand Caire. Elle y
„ mit une nombreuſe garniſon de Babyloniens,
„ afin de tenir toujours en échec Memphis,
„ ſituée vis-à-vis, à l'Occident du Nil, &
„ d'empêcher cette capitale de ſe révolter (t). »

Le docteur Schaw eſt du même ſentiment. " Vis-à-vis le Caire, ſur le bord du Nil, qui
„ regarde la Lybie, on trouve le village de
„ Gizé, où l'ancienne Memphis étoit ſituée,
„ dont les reſtes ſont maintenant enſevelis &
„ couverts de terre (u). „

Pokoke, exact obſervateur, eſt venu enſuite; inſtruit par l'inſpection des lieux, & la lecture des anciens, il s'eſt déclaré d'une opinion contraire (x). La guerre s'eſt élevée entre les Savans d'Angleterre, & les Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle moderne* ont prononcé cet arrêt:

" (y) Memphis étoit ſituée dans l'emplacement
„ qu'occupe aujourd'hui Gizé; c'eſt ce que nous
„ apprend le docteur Schaw, dont les obſer-
„ vations géographiques ſur l'Égypte & l'Arabie

(ſ) Je crois avoir détruit cette premiere erreur dans la lettre 7, en faiſant voir qu'il avoit été bâti par *Salah Eddin*.

(t) Le Pere Sicard, *Lettres édifiantes*, p. 471.

(u) Obſervations géographiques ſur la Syrie & l'Egypte, p. 25.

(x) Deſcription de l'Orient, liv. premier à l'article de Memphis & des pyramides.

(y) Premiere partie, p. 328.

„ Petrée, les meilleures que l'on ait faites,
„ doivent être préférées à toutes les descriptions
„ des voyageurs modernes, tant pour la vérité,
„ au moins pour la probabilité, que pour l'éru-
„ dition, l'exactitude & la saine critique. En
„ un mot, son livre se soutiendra contre les
„ assauts de l'envie & de la malice : il vivra
„ encore lorsque plusieurs de ceux qui ont pris
„ la plume pour l'imiter, ou le décrier, seront
„ ensevelis dans l'oubli, ou du moins couverts
„ du mépris qu'ils méritent à si juste titre. „

Voilà, Monsieur, un jugement bien despotique prononcé contre tous les Voyageurs qui oseront combattre l'opinion du docteur Schaw. Si ces Auteurs, qui ont écrit l'*Histoire Universelle moderne*, se sont cru dispensés de lire les ouvrages des anciens, au moins auroient-ils dû parcourir les livres des Géographes Arabes : éclairés par cette lecture, ils se seroient gardés de soutenir avec tant d'emphase une erreur évidente. Permettez que je rapporte des autorités.

« (z) Memphis est située dans l'endroit le
„ plus resserré de l'Égypte, sur la rive occiden-
„ tale du Nil. Un lac formé des eaux du fleuve
„ l'environne du côté du nord & du couchant. »

Cette description est vague. Pour qu'elle marquât d'une maniere certaine la situation de Mem-

(z) *Hérodote*, *Euterpe*.

phis, il faudroit que le lac eût fubfifté jufqu'à nos jours, & qu'on mefurât la vallée de l'Égypte, afin de connoître le lieu le plus étroit. (&) Strabon nous offre des détails plus circonftanciés. " Du château de Babylone (a), on découvre „ de l'autre côté du Nil, les pyramides qui font „ auprès de Memphis.... Des lacs l'environnent „ en partie. Les bâtimens qui formoient les „ palais des Rois, font actuellement ruinés. „ Ils s'étendoient depuis la montagne jufqu'à la „ pleine où la Ville eft bâtie, & jufque fur les „ bords du lac. Un bois facré les ombrageoit. „ A quarante ftades de Memphis, s'éleve une „ colline pierreufe où l'on a conftruit un grand „ nombre de pyramides. „

Il n'eft point étonnant que Strabon ait découvert les pyramides du château de Babylone, puifqu'on les voit de la fortereffe qui domine le grand Caire, & de beaucoup plus loin. Il ajoute qu'elles étoient près de Memphis fur une colline qui n'en eft éloignée que de quarante ftades, c'eft-à-dire, de cinq quarts de lieue. Cette fituation ne fauroit convenir à Gizé, qui fe trouve à trois lieues des pyramides les plus voifines, & à fix de celles de Saccara. Je ne m'appéfentirai point fur cette defcription, parce

(&) Strabon, liv. 17.

(a) J'ai marqué fa fituation auprès du vieux Caire, dans la lettre 8.

que Pline (*b*) tranche la difficulté d'une maniere à ne laiſſer aucun doute.

« Les trois grandes pyramides que les navi-
» gateurs apperçoivent de toutes parts, ſont
» ſituées ſur une colline ſtérile & pierreuſe,
» entre Memphis & le Delta, à une lieue du
» Nil, à deux de Memphis, & près du village
» de Buſiris. »

Ce paſſage fixe d'une maniere irrévocable les lieux conteſtés, & montre la vérité dans tout ſon jour. En effet, puiſque les pyramides ſont entre Memphis & le Delta, comme il eſt conſtant que Gizé ſe trouve entre les pyramides & le Delta, il eſt impoſſible que Memphis ait été ſituée dans l'emplacement de Gizé; ou, ce qui revient au même, Memphis dans la deſcription de Pline, eſt à deux lieues au midi des pyramides; or, le bourg de Gizé en eſt éloigné de trois lieues vers le nord, il ne ſauroit donc être bâti ſur le terrain qu'occupoit Memphis. On ne peut accuſer Pline de s'être trompé, car les poſitions qu'il donne ſont de la derniere exactitude. Le village de *Buſiris* ſubſiſte encore ſous le nom de *Bouſir*, à peu de diſtance des pyramides; elles ſont encore éloignées d'une lieue du fleuve; & le pitit bourg de *Menſ*, anciennement Memphis, ſe trouve

(*b*) Pline le naturaliſte, liv. 36.

environ à deux lieues vers le ſud de ces monumens. Si les Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle moderne* euſſent lu ce paſſage, ils ſe ſeroient donné de garde de croire ſur parole, & d'adopter aveuglément une opinion ſujette à la critique, puiſqu'un de leurs compatriotes, (*c*) obſervateur judicieux & éclairé l'avoit déjà combattue. Surtout, ils n'auroient pas fulminé l'anathême contre quiconque refuſeroit d'embraſſer la croyance du docteur Schaw. Comme eux, je rends hommage au mérite de ce Savant; ſon livre eſt rempli de recherches précieuſes; mais comme il s'eſt gliſſé des erreurs parmi les vérités qu'il établit, je ne puis m'empêcher de les relever lorſque l'occaſion s'en préſente.

Après qu'un Roi d'Egypte eut détourné le cours du Nil (*d*), qui ſe perdoit dans les ſables de la Lybie, & que le Delta ſe fut formé du limon (*e*) dont ſes eaux ſont chargées, on

---

(*c*) Pokok, voyage d'Orient.

(*d*) Voyez lettre premiere.

(*e*) Quand les témoignages de l'hiſtoire qui prouvent que le Delta eſt un dépôt des ſables & du limon du Nil, ne ſubſiſteroient pas; quand on pourroit rejetter les ſentimens d'Hérodote, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Pline, &c. qui tous aſſurent ce fait, il ſeroit impoſſible de ne pas l'admettre en conſiderant cette belle partie de l'Egypte. En effet, dans toute ſon étendue on ne voit d'autres pierres que celles qu'on y a apportées pour bâtir des temples & de grands édifices, & en creuſant à 20 piés de profondeur en quelque endroit que ce ſoit, on ne trouve que le limon noir du Nil mêlé de ſable.

coupa des canaux pour dessecher la basse Égypte. Les Monarques qui jusqu'alors avoient fixé leur résidence à Thebes, voulurent se rapprocher de l'embouchure du fleuve, pour jouir d'un air plus tempéré, & pour être plus à portée de défendre l'entrée de leur Empire. Ils fonderent la ville de Memphis, & s'efforcerent de la rendre l'égale de l'ancienne capitale. Ils la décorerent de plusieurs temples (*f*), parmi lesquels celui de Vulcain attiroit les regards des Voyageurs. La grandeur, la somptuosité de l'édifice, la richesse de ses ornemens excitoient tour-à-tour l'admiration. On avoit élevé du côté de la plaine stérile un autre temple non moins admirable, consacré à Sérapis. Une avenue de sphinx prodigieux ornoit la principale entrée. Les sables, le fleau de l'Égypte, s'amoncelerent successivement à l'entour, au point que du tems de Strabon, les uns étoient ensevelis jusqu'à la moitié du corps, les autres jusqu'à la tête, & qu'aujourd'hui ils ont disparu. Cependant pour prévenir ce désastre, on avoit construit du côté du midi, une digue longue (*g*) & élevée, qui servoit aussi de boulevard contre les débordemens du fleuve & les surprises de l'ennemi. Le palais des Rois, & une forteresse bâtie sur la montagne la dé-

(*f*) Strabon, liv. 17.

(*g*) Diodore de Sicile, liv. premier.

fendoient du côté du couchant. Le Nil la bornoit à l'orient. Elle avoit au nord, des lacs terminés par la plaine des momies, & par la chaussée qui conduisoit de Busiris aux grandes pyramides. Memphis dans cette situation commandoit la vallée d'Égypte, & communiquoit par des canaux avec le lac *Mœris* & le lac *Mareotis*. Le citoyen qui l'habitoit, pouvoit de sa maison parcourir toute l'Égypte en bateau : aussi devint-elle le centre des richesses, du commerce & des arts. L'astronomie & la géométrie inventées par les Égyptiens (*h*) y florissoient. Les Grecs vinrent y puiser les connoissances qu'ils porterent dans leur patrie, & qu'ils perfectionnerent. La nouvelle Capitale fit oublier le séjour de la Thebes aux cent portes, & l'on vit s'élever sur la montagne voisine ces monumens orgueilleux, ces superbes mausolées, qui seuls des merveilles que la terre admira, ont bravé les ravages des tems & des hommes plus destructeurs encore. La gloire de Memphis subsista pendant des siecles. Elle se maintint jusqu'aux jours où Cambise, à la tête d'une armée formidable ravagea l'Égypte. Ce féroce conquérant détruisit autant qu'il fût en son pouvoir ses temples & ses édifices fameux. Il s'efforça sur-tout d'éteindre le flambeau des scien-

(*h*) Strabon, liv. 17, attribue aux Egyptiens l'invention de l'astronomie & de la géométrie.

ces que ce peuple, environné des ondes & des déſerts avoit allumé dans ſa fertile vallée. Les colléges des Prêtres perdirent avec une partie de leurs priviléges, les connoiſſances qui en étoient le fruit. Cependant Memphis, défigurée par un barbare, avoit conſervé tant de reſtes de ſa magnificence, qu'elle étoit encore la premiere ville du monde. Pendant plus de deux cents ans, elle s'efforça de ſécouer le joug odieux de la Perſe. Alexandre, auquel elle ſe livra, la vengea des outrages qu'elle avoit eſſuyés. Ce conquérant s'abandonnant à un coupable délire, renouvella dans les murs de Perſépolis (*l*), les horreurs que Cambiſe avoit exercées à Thebes & à Memphis. N'y auroit-il pas une juſtice pour les Empires comme pour les particuliers ? Charmé de la beauté de ce pays, dont il alla viſiter les antiquités, pluſieurs ſiecles avant l'Ère chrétienne, il y fonda une ville de ſon nom. Les Ptolemées, ſes ſucceſſeurs, l'embellirent. Ils tacherent dans la décoration de leurs bâtimens, de joindre à la majeſté de l'architecture Égyptienne, l'élégance de l'architecture Grecque. Le Phare parut, & mérita l'admiration de l'Univers. Alexandrie étoit une autre Rome. Les ſciences & les arts échauffés par l'œil du Souverain, répandoient

---

(*l*) Quinte-Curce.

au loin leur éclat. Le commerce y'attiroit de toutes parts les richeſſes & l'abondance. Memphis ſe dépeuploit de jour en jour ; ſes habitans paſſoient dans la nouvelle capitale (*k*). Sous Auguſte, c'étoit encore une Cité grande, peuplée & remplie d'étrangers, mais elle n'étoit plus que la ſeconde de l'Égypte. Six cents ans après elle devint la premiere conquête des Arabes. Ils mirent le ſiege devant ſes murailles. Il fut long & ſanglant ; mais enfin, ils l'emporterent d'aſſaut & la détruiſirent, comme nous l'apprend Abulfeda. Je rapporterai le paſſage de ce ſavant Hiſtorien; il conſtate la poſition que Pline donne à Memphis, & détruit l'erreur de pluſieurs Écrivains (*l*), qui prétendent que les Gouverneurs pour les Empereurs de Conſtantinople, réſidoient au vieux Caire, lorſque Amrou fit la conquête de l'Égypte. Je crois avoir démontré, lettre huitieme, que cette ville ne ſubſiſtoit pas alors ; ce qui ſuit ſera une preuve nouvelle.

« (*m*) *Menf*, (c'eſt-à-dire Memphis), eſt l'an-

(*k*) Strabon, liv. 17.

(*l*) Maillet, *Deſcription de l'Egypte*; le Pere Sicard, *Lettres édifiantes*.

(*m*) « Menf hié masr elcadimé oua hié an garbi el Nil. Oua » lemma fatahha Omar ebn el Aas kharabha oua bena el Foſtat » men elbar elakhar el charqui be amr Omar ebn el khattab. Oua » be menf atar cadimo azimé madſalo men elſakhour oua el men» houté el maſoura. Oua alaiha dehan akhdar, oua khairo baki ila

» cienne Masr (*m*) de l'Égypte. Elle est située » sur le bord occidental du Nil. Amrou, fils » d'*el Aas*, l'ayant prise d'assaut, la renversa » de fond en comble, & alla bâtir par l'ordre » d'Omar, fils de Kettab, la ville de Fostat, » sur la rive opposée. On voit à *Menf* des ruines » remarquables, restes de son ancienne splen- » deur, & qu'on laisse dépérir; on y voit des » pierres, dont la sculpture & la peinture exci- » tent l'admiration, & dont le soleil & les in- » jures du tems n'ont pu jusqu'à nos jours effa- » cer les couleurs. *Menf* est éloignée d'une » petite journée de chemin du grand Caire. »

Ces détails s'accordent & avec la description de Pline, & avec ce qui subsiste encore de nos jours. Le village de *Menf*, foible reste d'une immense cité, est à six lieues du grand Caire, sur la rive occidentale du Nil. C'est précisément la position du savant Naturaliste, car on compte quatre lieues du grand Caire aux

---

» zamanna, hadé lamietkhaïer men el chams oua khairha ala toul » hadé eldemmé. Oua menf men masr ala marhelé caribé. » *Ahulfeda, description de l'Egypte.*

(*n*) J'ai déjà dit dans la lettre sur le vieux Caire, que les Arabes ont toujours donné le nom de *Masr* à la capitale de l'Egypte. Memphis le porta jusqu'à ce qu'elle eut été ruinée par Amrou. *Fostat* le reçut alors, & le conserva jusqu'au moment où *Schaouar* y mit le feu pour l'empêcher de tomber au pouvoir des François. Depuis cet instant le grand Caire se nomme *Masr*, & Fostat s'appelle *Masr el atik* l'ancien *Masr*, ou l'ancienne capitale.

pyramides, & deux de ces édifices au bourg de Menf. Les ruines que l'on trouve à l'entour, confirment le rapport d'Abulfeda. (*o*) Ces lacs mêmes dont parlent Hérodote & Strabon, n'ont pas entierement disparu. On en rencontre un près de Saccara avec un bois d'Acacia, situés vers l'occident de Menf : l'autre est précisément au nord. Lors de l'inondation, il s'étend jusqu'à la chaussée que l'on éleva dans le marais qui séparoit du Nil les grandes pyramides. On l'avoit construite (*p*) pour faciliter le transport des quartiers de marbre dont on forma les canaux & le revêtement de ces édifices. Cette digue subsiste encore, avec des ponts qu'on y a pratiqués pour laisser un libre écoulement aux eaux. On la cotoie lorsqu'on vient voir les pyramides en bateau pendant l'inondation.

Voilà, Monsieur, ces lacs que les habitans de Memphis étoient obligés de traverser pour transporter leurs morts dans les plaines où les Rois avoient établis leurs mausolées. Comme on y avoit élevé des temples (*q*), où l'on offroit

---

(*o*) Ces lacs que toute l'antiquité nous représente auprès de Memphis sont une preuve démonstrative qu'elle étoit située au village de *Menf*, & non à *Gizé*; car à trois lieues aux environs de cette petite ville il n'y a aucune apparence de lac.

(*p*) Hérodote, Euterpe.

(*q*) Chaque grande pyramide avoit son temple, & des Prêtres dont l'office étoit d'immoler des victimes expiatoires, & de prier pour les morts.

des sacrifices expiatoires pour ceux qui n'étoient plus; comme ces lieux de silence étoient un asyle inviolable, & que l'on eût privé de la vie l'impie qui auroit osé les profaner & en troubler la paix profonde, tous les Égyptiens voulurent y avoir leur sépulture. Chaque famille se creusa dans le rocher recouvert de sables une demeure silencieuse, où tour à tour le pere & le fils étoient déposés avec une piété religieuse. Ils ignoroient sans doute qu'un jour les peuples éclairés de l'Europe viendroient les arracher de leurs tombeaux, & que leurs corps ensevelis & conservés avec tant de soin seroient l'objet d'un infâme trafic. (*r*) Les Grecs, qui ont assisté aux jugemens que les Égyptiens seuls d'entre les peuples de la terre prononçoient contre la mémoire des morts, & qui ont vu les lieux où on les portoit en bateau, en payant un droit léger, ont inventé la fable de Caron & des Enfers. La beauté des plaines qui sont au-delà de cette vaste solitude de sables, les canaux qui les arrosent, & qui y entretiennent des ombrages toujours verds, leur ont donné l'idée du Stix, du Lethé & des Champs-Élisées. Leur imagination brillante & féconde a embelli ces lieux de tous les trésors

(*r*) Orphée initié aux mysteres d'Osiris, v. *Diodore de Sicile*, p. 37.

de

de la poéſie. Cette fable s'eſt accréditée dans l'eſprit du peuple ; & eſt devenue un article de la religion du paganiſme.

Telles ſont, Monſieur, les réflexions que m'ont fait naître une lecture réfléchie des anciens, & la vue des environs des pyramides. Puiſſent-elles être dignes de votre attention, & avoir à vos yeux le mérite de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXII.

Au grand Caire 1779.

A. M. L. M.

Vous comptez, Monſieur, un intervalle de ſeize mois depuis ma derniere lettre, & durant ce long eſpace de tems l'amitié craintive vous a ſouvent peint les malheurs auxquels on eſt expoſé dans un pays barbare. Elle vous a plus d'une fois fait trembler pour mes jours. Honneur à des ſentimens qui me ſont chers, & que mon cœur vous rend! Mais calmez vos inquiétudes. Il eſt une Divinité pour les voyageurs. La prudence, & la fermeté ſont l'hommage qu'elle exige. En lui payant religieuſement ce tribut, elle met à l'abri des dangers. Ceſſez donc de vous allarmer, & n'attribuez mon ſilence qu'à des courſes & à des travaux continuels. Pour vous, Monſieur, continuez à m'écrire. C'eſt ici que l'on connoît le prix d'une lettre. Avec quel tranſport on l'ouvre! Avec quelle avidité on la lit! Le jour où on la reçoit eſt un jour de fête. C'eſt ſous un Ciel brûlant, au milieu des déſerts, que l'on ſent puiſſamment le beſoin d'un ami. Tout ce qui peut en retracer l'image eſt précieux. Parmi des Turcs &

des Arabes, un François trouve rarement un cœur où il puisse épancher le sien. Une foule de sentimens y naissent, y meurent, sans être partagés. Plaignez-moi donc, & me procurez souvent la consolation de l'absence. Quand je lis les caracteres que votre main a tracés, il me semble vous voir, vous entendre. L'imagination, cette heureuse enchantéresse, me fait illusion : ce sont au moins quelques instans de bonheur; ce sont quelques fleurs répandues sur la route épineuse de la vie. Revenons à notre correspondance.

Deux voyages dans la basse Egypte, la visite des villes & des canaux de la branche orientale du Nil, un séjour d'un an à Damiette, consacré à me perfectionner dans le dialecte Arabe que l'on parle en Syrie, voilà, Monsieur, quel a été l'emploi de mon tems durant ce long silence dont vous vous plaignez. J'ai parcouru mille fois les environs délicieux de cette ville. On ne peut se rassasier de contempler la belle nature, & de voir l'image heureuse de l'abondance. J'ai suivi les traces de l'armée de S. Louis, depuis son débarquement jusqu'à Mansoure. Le naïf Joinville a écrit cette expédition dont le commencement fut si brillant, & la fin si malheureuse. Sa narration est obscure, & laisse beaucoup de choses à désirer. Les détails curieux que nous offrent les auteurs Arabes, & l'inspection des lieux, me fourniront les moyens de l'éclaircir,

& de ſupléer aux connoiſſances qu'il ne pouvoit avoir. Lorſque je vous aurai rendu compte de mon voyage, j'eſſayerai de vous tracer ce morceau intéreſſant de notre hiſtoire.

Le 15 Février je louai un *canjé* pour me tranſporter à Damiette. C'eſt un bateau plus petit qu'un *mach* & deſtiné aux voyages d'agrément. Il contenoit un cabinet & une jolie chambre où nous étendîmes un tapis. On avoit élevé ſur l'avant une natte en forme de dais, d'où l'on pouvoit voir la campagne ſans être incommodé du ſoleil. Un janiſſaire éprouvé qui avoit fait les campagnes du fameux Ali Bey, & un domeſtique Arabe m'accompagnoient. Nous étions bien armés, précaution néceſſaire ſur le canal de Damiette, où l'on eſt preſque toujours attaqué. Les *fellah* (*s*) qui en habitent les rives, viennent à la faveur des ténebres aſſaillir les bateaux; & lorſqu'ils ne trouvent point de réſiſtance, ils égorgent les paſſagers & s'emparent de leurs richeſſes. Un étranger doit s'aſſurer & des domeſtiques qu'il emmene, & de la fidélité du patron, qui ſouvent eſt d'intelligence avec les voleurs, & partage avec eux. Inſtruit par l'expérience, je donne ces conſeils aux voyageurs qui viendront après moi. Pour ne les avoir pas ſuivis d'abord, il a manqué de m'en coûter la vie.

(*ſ*) Nom des laboureurs Egyptiens.

Nous eûmes ſoin de pourvoir notre barque de riz & de café. Ce ſont les proviſions les plus eſſentielles. On trouve dans tous les villages, des œufs, du lait & de la volaille. Nous avions ajouté quelques dammes-jeannes de vieux vin de Chypre (*t*). *Mahamet Aſſalamé*, quoique bon muſulman, étoit bien aiſe d'en vider quelques verres de tems en tems; mais il le faiſoit à la dérobée, & évitoit les regards même des bateliers.

Nous quittâmes le port de Boulak vers une heure après midi. Le ciel étoit ſerein, la chaleur tempérée, comme dans nos plus beaux jours de printems. Le Nil rentré dans ſon lit depuis un mois & demi baiſſoit inſenſiblement. Le courant peu rapide, & le vent du nord nous forçoient d'aller à la rame. L'orge & le blé commençoient à jaûnir. Le *chartâme* & le dorra ou millet d'Inde, s'élevoient d'un pié au-deſſus de la terre. La luzerne repouſſoit pour la troiſieme fois. Les concombres & les melons d'eau étendoient leurs rameaux flexibles ſur les bords du fleuve. Le lin & les feves approchoient de leur maturité. Le feuillage des arbres offroit différentes teintes de verd. Les orangers & les citroniers étoient parés

(*t*) *Mahamet Aſſalamé* eſt le nom du Janiſſaire qui m'accompagnoit. C'eſt un homme droit, brave & fidele, auquel j'ai eu de grandes obligations pendant mes voyages. Il entra à mon départ au ſervice du conſul de France à Alexandrie.

de fleurs. Tel étoit l'aſpect de la campagne d'Egypte, le 15 Février.

Nous voguions à la rame. Après une heure de route nous paſſâmes devant l'ouverture du canal d'Adrien Céſar, qui ſe rendoit dans celui de la mer rouge. Il traverſe le bourg de *Kelioub*, & paſſe au nord d'Héliopolis. Deux lieues plus bas on trouve le village de *Charakhanié*, au-deſſous duquel le Nil ſe ſépare pour embraſſer le Delta. C'eſt l'endroit (*u*) où Hérodote & Pomponius Mela placent l'ancienne ville de *Cercaſorum*. M. Danville qui ſuit le ſentiment de Strabon, la met ſur la rive occidentale du Nil au village d'*El Arkſas*.

Nous avancions lentement, mais le ſpectacle continuel d'un grand nombre de barques qui remontoient & deſcendoient le fleuve, la vue d'une campagne enrichie de productions variées, & couverte de troupeaux, amuſoient nos regards, & nous dédommageoient de la contrariété que nous éprouvions. Parvenus à *Bat-Elbakara*, lieu de la diviſion du Nil, nous laiſſâmes à gauche, la branche de Roſette, & nous entrâmes dans celle de Damiette. La premiere fait un coude vers l'orient; la ſeconde allant

(*u*) Hérodote, liv. 2, & Pomponius Mela, diſent que la ville de *Cercaſorum* étoit ſituée près de la diviſion du Nil ſur la rive orientale. C'eſt l'emplacement qu'occupe de nos jours le village de *Charakhanié*.

vers le nord & continuant dans la direction du premier lit, reçoit une plus grande quantité d'eau. Aussi c'est d'elle que partent les canaux les plus considérables. Je les marquerai à mesure que nous avancerons.

Le soleil baissoit. Nos mariniers craignoient de passer la nuit devant le bourg de *Dagoué*, ancienne retraite de brigands. Du tems du pere Sicard, un certain *Habib* s'y étoit érigé en tyran, & à la faveur des présens qu'il distribuoit aux puissances du Caire, il mettoit tous les navigateurs à contribution. Actuellement ce lieu est encore infesté de pirates. L'an passé, un gros bateau où je me trouvois avec plus de trente Turcs y fut attaqué. Nos armes & notre bonne contenance écarterent des ennemis qui ne veulent que piller & non combattre. Ces considérations nous déterminerent à nous arrêter devant le petit hameau de *Zoufeti* ; nous y jettâmes l'ancre, & pendant que le domestique préparoit le souper, j'allai promener avec le janissaire dans un bois peu éloigné. Nous portions chacun une paire de pistolets à la ceinture, un large damas au côté, & un fusil à deux coups sur l'épaule.

Plusieurs rangs d'arbres plantés autour d'un vaste champ formoient une enceinte demi-circulaire dont les côtés s'étendoient jusqu'au fleuve. Vers le milieu, quelques huttes de terre s'arrondissoient sous l'abri des sycomores. A droite &

à gauche, des grenadiers, des palmiers, des tamarins, & des orangers plantés au hasard formoient divers petits bosquets. Ils étoient entremêlés de touffes de *henné*, joli arbrisseau dont la feuille sert à teindre en jaune. La fraîcheur de l'herbe, la variété des arbres, ces buissons eparpillés, les fleurs des citroniers & des orangers, une multitude de tourterelles qui cherchoient un asyle dans leur épais feuillage, les troupeaux nombreux que l'on ramenoit du pâturage, tout cela produisoit une scene riante & animée qui faisoit naître dans l'ame une douce joie & un sentiment de bonheur que la vue de la belle nature ne manque point de produire.

Nous marchâmes jusqu'aux cabanes des laboureurs. Les femmes qui étoient à l'entour rentrerent aussi-tôt. Les hommes resterent seuls, & nous prenant à notre costume pour les officiers de quelque Bey, qui venoient les mettre à contribution, ils parurent allarmés. Nous les rassurâmes en leur disant que nous leur demandions seulement des œufs frais & du lait. Ces paroles ayant dissipé leurs craintes, ils s'empresserent de nous satisfaire, & nous reconduisirent jusqu'au bateau. Malgré ces manieres amicales nous passâmes la nuit en sentinelle. Chacun montoit la garde à son tour, mais il ne nous arriva aucun événement qui pût troubler notre tranquillité.

Le 16 Février.

J'AVOIS dormi quelques heures enveloppé dans un manteau à la maniere des Arabes, lorsque les cris des mariniers qui se préparoient à partir me réveillerent. Le soleil se levoit, & la rosée étant tombée abondamment, le ciel étoit pur & sans nuages. En portant mes regards du côté du bois où nous avions promené la veille, je vis des troupes d'oiseaux blancs comme la neige, qui se balançoient sur la cîme des arbres. Les Arabes les nomment *garde-bœuf*, parce qu'ils accompagnent toujours ces animaux. Ils sont de la grosseur d'un faisan, ont les pattes rouges, & le bec noir. Leur plumage d'argent contrastoit agréablement avec le verd foncé des dattiers. Des milliers de tourterelles voltigeoient d'un oranger à l'autre, & célébroient par leurs accens la naissance du jour. Des vols de pigeons descendoient des colombiers sur les bords du fleuve. Tous ces oiseaux semblent apprivoisés. Comme ils ne sont point chassés, & qu'ils n'entendent presque jamais le bruit effrayant de la poudre, il paroissent sans défiance & ne fuient point l'approche de l'homme.

Nous avions levé l'ancre, & nous côtoyons la gauche du fleuve, en nous aidant de la rame & du courant, car le vent étoit toujours contraire. Nous passâmes près de *Cafr* (*x*) *Faraounié*,

(*x*) *Cafr*, signifie village.

placé à la tête d'un large canal qui traversant obliquement le Delta, va se jetter dans la branche de Rosette. Nous appercevions sur la rive droite du Nil divers hameaux qui se perdoient dans le lointain. Souvent nous passions entre des isles nombreuses dont son lit est parsemé. Bientôt nous vîmes le petit fort de *Tant* qu'environne un petit canal.

Une heure après l'avoir quitté, nous nous trouvâmes devant le bourg de *Dagoué*. Le Nil y fait un grand coude, comme pour retenir plus long-tems les voyageurs devant cette retraite à voleurs. De ce coude part une riviere creusée de main d'homme, & aussi large que la Saone. Elle se réunit au canal de *Faraounié* avant de passer à *Menouf*, capitale de la premiere province du Delta. Elle est navigable depuis le mois d'Août jusqu'en Décembre, & porte les plus grosses barques. Je l'ai remontée dans toute sa longueur depuis *Nadir* sur le bras de Rosette, jusque dans celui de Damiette. Sa direction est du nord-est au sud-ouest. Rien n'est plus frais, plus riche, plus riant que ses bords. On diroit qu'elle traverse le paradis terrestre. Cette belle riviere fournit de l'eau à d'autres canaux que j'indiquerai sur la carte. L'un d'eux en se rendant au lac de *Bourlos*, passe au gros bourg de *Tanta*, où se tient chaque année une foire considérable. Les habitans de la haute & de la basse Egypte s'y rassemblent

en grand nombre. Elle dure huit jours, & l'on y fait un échange des productions du pays, contre les étoffes de l'Inde, le café moka, & les draps de France. L'appât du gain y conduit une partie des Egyptiens. Beaucoup d'autres y sont entraînés par l'attrait du plaisir. A cette époque, dix mille bateaux couvrent les eaux du canal. Tous sont abondamment pourvus de provisions. On y fait bonne chere, on y a de la musique, & l'on s'y livre à la joie. Un nombre presque égal de tentes sont dressées sur le rivage. Les plus fameuses courtisannes de l'Egypte ne manquent point d'y avoir leurs pavillons. On les introduit dans les batteaux où elles font briller leurs talens pour la danse, le chant & la galanterie. La nuit on allume à chaque mat plusieurs lampes de verre, dont la lumiere répetée à l'infini, forme dans les eaux des étoiles innombrables. Les tentes sont pareillement éclairées (y). Cette illumination merveilleuse d'une lieue d'étendue produit sur la verdure, & dans le crystal des eaux des effets admirables. Ces foires, restes des anciens pélerinages des Egyptiens à Canope, à Saïs, à Bu-

(y) Hérodote nous apprend que l'on faisoit de semblables illuminations aux fêtes d'Isis dans la ville de Busiris, à Bubaste aux fêtes de Diane, & dans d'autres villes d'Egypte. *Euterpe, livre second.*

bafte, ne font pas rares en Egyete, & ne manquent jamais d'être très-fréquentées.

Nous nous éloignions avec joie de *Dagoué*. Nous avions déjà paffé plufieurs hameaux lorfque nous découvrîmes fur la rive droite le village d'*Atrib* (z). Il n'a rien de remarquable que le nom qu'il porte. Les chaumieres qui le compofent couvrent les ruines de l'ancienne *Atribis*. Ammien Marcellin affure que cette ville tenoit un rang parmi les plus confidérables de l'Egypte. Si ce fentiment n'eft pas exagéré, on a droit de s'étonner qu'elle n'ait pas confervé un feul monument remarquable. Un peu au-deffous d'*Atrib*, coule un large canal, qui va fe jetter vers la partie orientale du lac *Menzalé*. Une autre dérivation du Nil qui commençoit vers la pointe du Delta (a) venoit s'y réunir, & ils formoient enfemble la branche pélufiaque. On rencontroit, en fuivant fon cours, *Phacufe*, où commençoit le canal qui communiquoit avec la mer rouge, & la grande ville de *Bubafte*, où Diane étoit adorée. Elle y avoit un temple magnifique. Herodote a décrit d'une maniere pittorefque le culte.

(z) Le favant d'Anville place cette ville & ce canal trop bas dans fa carte d'Egypte.

(a) Hérodote & Pomponius Mela difent pofitivement qu'au-deffous de la ville de *Cercaforum*, dont j'ai indiqué la pofition, le Nil étoit *triple*, parce qu'il fe divifoit en trois branches. La plus orientale qui étoit celle de Bubafte ou de Pelufe, n'eft pas navigable : les deux autres le font encore.

qu'on rendoit à cette déesse. Je rapporterai ce passage, parce qu'il sert à prouver combien peu les mœurs des Egyptiens ont changé depuis cet excellent Historien.

« De toutes les parties de l'Egypte, les peu-
» ples se rendent en foule à la fête de Diane
» à Bubaste. Une multitude de bateaux voguent
» vers cette ville. Dans chaque barque, des mu-
» siciennes accompagnent leur chant avec les
» cymbales & le tambour de Basque, des hom-
» mes jouent de la flûte, d'autres chantent &
» battent des mains en cadence. On s'arrête de-
» vant toutes les villes qui sont sur le passage,
» & la musique recommence. (b) Les femmes
» s'abandonnent à l'ivresse de la joie, agacent
» par les propos les plus libres celles qu'elles
» rencontrent, chantent des airs libertins, &
» exécutent des danses lascives. Lorsque l'on est
» arrivé à *Bubaste*, on immole pendant la solem-
» nité, des victimes innombrables, & l'on boit
» plus de vin dans un jour, que dans tout le
» reste de l'année. Plus de sept cent mille per-
» sonnes s'y trouvent réunies. »

Depuis Hérodote, les Egyptiens ont passé sous diverses nominations, & sont tombés enfin dans l'abyme de l'ignorance & de la servitude; mais

---

(*b*) Ces femmes sont sans doute les danseuses & les chanteuses Egyptiennes qui n'étoient pas plus décentes du temps d'Hérodote qu'elles ne le sont de nos jours.

le fond de leur caractere n'a point changé. Toutes ces cérémonies folles que la religion païenne autorisoit, se renouvellent aujourd'hui autour des tombeaux des Santons (*c*), devant les églises des Cophtes (*d*), & dans les foires dont je vous ai parlé. Le goût des pélerinages subsiste encore parmi eux. Leurs danses, leur musique sont les mêmes. Malgré les entraves dont la religion mahométanne les a enchaînés, leur naturel perce, & les inclinations de leurs peres se maintiennent ; tant il est vrai que les vieilles habitudes, nées du climat, triomphent, à la fin, de toutes les loix. C'est un torrent qui suit continuellement une pente irrésistible. L'art du législateur n'est pas d'opposer une digue à son cours, mais de le détourner à propos, de maniere à prévenir ses ravages, & à le rendre utile. Reprenons le cours de notre voyage.

Au-dessous d'*Atrib*, les villages sont si rapprochés les uns des autres, que les bords du Nil semblent une longue ville qui n'est interrompue que par des jardins & des bois odoriférans. En contemplant l'éclat du ciel, la variété des arbres, le nombre des troupeaux, la richesse tou-

---

(*c*) Les Mahométans se rendent certains jours de l'année aux tombeaux de quelques personnages qu'ils regardent comme Saints, & célebrent leur fête en se livrant à la joie, la bonne chere & la licence.

(*d*) Les Cophtes célebrent à peu près de la même maniere la fête de sainte Germanie dans la basse Egypte.

jours renaissante d'un sol inépuisable, on se dit à soi-même : Ne soyons point étonnés si les Egyptiens éleverent les plus grands monumens qui soient dans l'univers : ils étoient éclairés, ils habitoient le plus beau climat du monde, & une terre qui ne demande à l'homme que de confier des semences à son sein. Le despotisme & la barbarie y ont marqué partout les traces de la désolation, mais que n'y pourroit pas entreprendre un peuple ami des Arts & des Sciences ? Quels trésors ne retireroit-il pas du commerce & de l'agriculture ? Combien de lumieres ensevelies sous le voile des hiéroglyphes ne rendroit-il pas aux Sciences & à l'Histoire ? Pardonnez ces réflexions & ces vœux à un voyageur qui a sous les yeux le malheur & la richesse d'une si belle contrée.

Après avoir navigué plusieurs heures entre des isles & des hameaux, nous abordâmes à *Mit rhamr.* J'y débarquai, & je parcourus cette petite ville fort peuplée & très-commerçante. Elle n'a rien de remarquable, rien qui se ressente de l'antiquité. Les basards en sont étroits & obscurs, les rues tortueuses & sales. On y voit une mosquée surmontée d'une tour carrée, qui me paroît avoir servi d'église aux Chrétiens avant la conquête des Arabes. En effet, dans toute l'Egypte, il n'existe pas un minaret semblable : ils sont tous ronds, étroits & élevés.

Lorsque nous eûmes visité *Mit rhamr*, nous

traversâmes le fleuve, & nous descendîmes à *Zephté*, située vis-à-vis. Cette petite ville, ainsi que la premiere, ne mérite pas la peine que nous prîmes de la parcourir. Une partie des maisons sont construites de terre, les autres de brique. Plusieurs tombent en ruine sans qu'on les répare. Le peuple y paroît misérable, & l'on voit bien que ce n'est pas pour lui qu'il cultive les grasses campagnes des environs.

Le soleil étant encore élevé sur l'horison, nous continuâmes notre route. Les villages se succédoient toujours dans la même proximité. Ils sont beaucoup plus fréquents sur cette branche que sur celle de Rosette. Il faut en attribuer la cause à la destruction de plusieurs grandes villes qui se trouvoient dans la partie orientale du Delta. A mesure qu'elles ont été dévastées, on a négligé l'entretien des canaux qui y portoient les eaux du Nil, les terres sont devenues incultes, les peuples se sont rapprochés du fleuve & y ont fixé leur habitation. Combien de campagnes, actuellement steriles, un gouvernement éclairé rendroit à l'agriculture? Le vent continuant d'être contraire, les rameurs étant fatigués, & la nuit approchant, nous jettâmes l'ancre entre une isle & *Mit Demsis*. Ce lieu n'étoit pas sûr, mais nous résolûmes de faire bonne garde.

Le 17.

Le 17.

NOUS dormions tranquillement, lorsque vers minuit, deux nageurs s'approcherent du bateau à la faveur des ténebres. Le janissaire qui veilloit, les ayant apperçus à la clarté des étoiles, cria, & tira un coup de fusil. Ils disparurent: le bruit nous ayant reveillés, nous prîmes nos armes; mais il calma notre inquiétude, en nous apprenant le sujet qui l'avoit causée. Ces voleurs sont si adroits, que lorsqu'ils trouvent les passagers endormis, ils enlevent une partie de leurs effets, & même des gros ballots qu'ils emportent à la nage. Lorsqu'on les surprend, ils se précipitent dans le fleuve, & se dérobent à toute poursuite. Cette alerte nous tint éveillés le reste de la nuit, & pour charmer nos ennuis, *Mahamet Assalamé* nous raconta toutes les batailles d'Ali bey. Ces récits étoient assaisonnés de grandes tasses de Moka que nous vuidions de tems en tems. On en prend ici à toute heure. Les Turcs le regardent comme un excellent fortifiant nécessaire dans un pays où l'estomac relâché par la chaleur, a peine à faire ses fonctions. C'est dans cette opinion qu'ils l'ont nommé *Cahoué* (*d*), qui signifie *force*. Quoi qu'il en soit de ce

---

(*d*) Les Arabes appellent *boun* le café en grain, & *cahoué* celui que l'on prend. Les Européens en ont fait le mot *café*.

fentiment, au moins eft-il certain que les Egyptiens en prennent communément trois taffes par jour, & fouvent beaucoup davantage, fans éprouver aucun des fâcheux effets que les Médecins d'Europe lui attribuent.

Le jour, trop lent à paroître pour notre impatience, vint enfin, & le foleil à fon lever fe montra plus pâle qu'à l'ordinaire, ce qui nous annonça le vent du fud. En effet, il ne tarda pas à fouffler. Nous mîmes à la voile; nous apperçûmes, en paffant, un canal qui, s'ouvrant au-deffous de *Mit demfis*, va porter fes eaux au lac de Menzalé. Le vent fraîchiffoit, & notre barque fendoit les flots avec rapidité. Bientôt nous eûmes atteint le village de *Boufir* (*e*) placé fur la rive occidentale du Nil, à deux lieues de *Semennoud*. Cette fituation s'accorde parfaitement avec celle qu'Hérodote & Strabon don-

(*e*) *Abulfeda* compte quatre villes de ce nom dans la haute Egypte, & une dans la baffe, qui eft celle dont je parle, & qu'il appelle *Boufir bana* pour la diftinguer des autres.

Hérodote, liv. 2, & Strabon, liv. 17, placent *Bufiris* au-deffus de *Sebennytus*, actuellement *Semennoud*, en remontant vers la pointe du Delta; c'eft exactement la la pofition du village de *Boufir*.

Strabon, au fujet de cette ville, affure que les fables que l'on raconte de la cruauté de Bufiris, font entiérement dépourvues de fondement, qu'il n'y eut jamais en Egypte de Roi de ce nom, & que la malignité les avoit inventées pour fe venger de l'inhofpitalité des Egyptiens; qui n'aimoient pas les étrangers, *liv.* 17.

nent à l'ancienne ville de *Busiris*, capitale d'un nome. Un temple superbe, consacré à la Déesse *Isis*, la même que *Cérès*, y attiroit un concours prodigieux de peuple. C'étoit un des pélerinages d'Égypte les plus fréquentés. *Bousir* ne conserve aucuns vestiges de son ancienne splendeur. Sans doute qu'étant sur le bord du fleuve, les marbres précieux, dont le temple étoit construit, en ont été enlevés. Peut-être aussi que sous les mazures bâties au même endroit, on en trouveroit encore les débris.

Une lieue au-dessous de *Bousir*, nous découvrîmes l'ouverture d'un canal, qui se joignant à un bras de celui de Menouf, passe près de *Mehallé*, & va se jetter dans le lac *Bourlos* (*f*). Un peu plus loin, je reconnus un petit bois où j'avois débarqué dans un précédent voyage. Comme la situation en est charmante, je résolus d'y dîner. On baissa la voile, & nous descendîmes à terre. Une longue allée de saules de Babylone, gros & élevés, s'étend sur le bord du fleuve. Les rameaux flexibles se baignent dans ses eaux : derriere cette allée, des grenadiers plantés en quinconce forment un riant bosquet, qu'environne un canal du Nil. A l'extrêmité, est un champ enrichi de moissons

---

(*f*) Ce lac est connu parmi les marins sous le nom de *Brulos*, ainsi que le cap qui en fait la pointe la plus avancée.

variées, & terminé par des cabanes entourées d'orangers fleuris. Lorſque l'on eſt aſſis ſous les ſaules, les piés pendans vers le fleuve, on a devant ſoi une île qui ſépare ſon lit en deux. L'herbe épaiſſe qui la couvre, eſt d'une fraîcheur qui invite les yeux à s'y repoſer. Sur la rive oppoſée, on voit de ſuite les villages de *Salanié*, de *Mit Abulhari* & de *Gerah.* Ils ne ſont ſéparés que par des touffes de dattiers, d'orangers, & quelques champs plantés de légumes & de moiſſons; à droite, on apperçoit *Bouſir*, qui ſe perd dans l'horiſon; à gauche, on découvre la ville de *Semennoud*, couronnée de hauts minarets. Je n'ai point vu de poſition plus agréable que celle-ci. Le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, les fleurs, l'aſpect des hameaux & des villes, tout y eſt raſſemblé pour le plaiſir des yeux. Nous dinâmes dans ce lieu de délices. Deux fois je m'y ſuis arrêté, & deux fois j'ai éprouvé ce charme involontaire que les belles choſes font paſſer dans l'ame, ce contentement pur & tranquille, dont elles la pénétrent, & qui la forcent de ſe répandre au dehors pour verſer ſur les objets qui l'environnent cette ſurabondance de vie qui l'inonde. Heureux, qui dans ce moment trouve un cœur dans lequel il puiſſe épancher le ſentiment qu'il éprouve, & le vivifier par la communication! . . . .

Une lieue & demie à l'occident de ce bois,

est *Mehalle el Kebiré*, capitale de la *Garbie*, seconde province du Delta, & la résidence d'un bey. Le Delta n'a point de ville plus considérable, aussi l'a-t-on nommée *Kebiré*, la grande. Elle posséde des manufactures de toiles, & des fabriques de sel armoniac. Il s'y fait un grand commerce. Les rivieres qui l'entourent servent au transport de ses marchandises dans toute l'Égypte. Les environs sont couverts de villages, de troupeaux, & des productions variées que nourrit sans cesse un sol fertile. *Mehallé* a remplacé les villes de *Sebennytus* & de *Busiris*; mais elle n'a rien conservé de leur magnificence. On n'y voit aucun édifice remarquable.

Pendant que nous reposions tranquillement sur le bord du fleuve, le vent tourna au sud-est, & souffla avec violence. Devenu bientôt ouragan furieux, il éleva des nuages de poussiere fine & brûlante, qui obscurcirent le ciel, & répandirent sur toute la nature une sombre pâleur. Ce voile ténébreux, à travers lequel le disque du soleil paroissoit de sang, dura environ deux heures, & se dissipa. Lorsque de pareils tourbillons surprennent le voyageur au milieu du désert, il y demeure enseveli, s'il n'a le tems de se mettre sous l'abri d'une tente; mais si la tempête dure long-tems, cet asyle devient son tombeau; une colline de sable s'éleve à l'entour, & il y est étouffé. Le vent s'étant calmé,

le Ciel reprit sa sérénité ; nous remontâmes dans notre barque, & nous allâmes descendre à *Semennoud.*

C'est l'ancienne *Sebennytus*, capitale d'un nome. Elle est de médiocre grandeur, peuplée & commerçante. Les bazards remplis de marchands, offrent diverses sortes de denrées en abondance & à bon compte. Excepté les mosquées, tous les édifices sont de briques. Je n'y ai découvert aucun reste d'antiquité.

Une demi-lieue au nord de *Semennoud*, on voit le canal de *Thebanié*, qui va se jetter dans le lac de Bourlos, près des ruines de la grande *Butis* (*g*) Cette ville étoit décorée de deux temples bâtis en l'honneur d'Apollon, & de Diane. L'oracle de *Latône* que l'on alloit consulter de toutes les parties de l'Égypte, la rendoit fameuse. Le temple de cette divinité étoit vaste & magnifique. Un portique de cinquante piés d'élévation, soutenu par des colonnes de marbre l'entouroit (*h*). Un quartier de granit, creusé à la pointe du marteau, & dont les faces extérieures avoient soixante piés en carré,

(*g*) Hérodote, liv. 2, Euterpe.

(*h*) Cet énorme quartier de granit qui avoit 240 piés de circonférence, fut taillé dans une carriere que l'on voit dans l'isle de *Philé*, près des cataractes. On l'amena sur des radeaux l'espace de 200 lieues jusqu'à l'endroit où il fut déposé. C'est sans contredit le plus lourd fardeau qui ait été mû par la puissance humaine.

en formoit le sanctuaire. Une pierre de grandeur égale, & de six piés d'épaisseur, le recouvroit parfaitement. Aucun des voyageurs modernes ne s'est transporté à *Butis*, qu'il seroit très-dangereux de visiter; ainsi, l'on ne peut assurer si la description d'Hérodote est exacte. Cependant, après que l'on a vu la colonne d'Alexandrie, & d'autres monumens non moins surprenans, on est porté à croire que cet Historien qui avoit été sur les lieux, n'en a pas imposé à la postérité.

A une lieue & demie de *Semennoud*, près du canal de *Thebanié*, on trouve une grande levée de terre couverte de ruines. Pokoke & le pere Sicard appellent ce lieu *Bha beit*, maison de beauté; les Turcs avec qui j'étois la nomment *Hajar beit*, maison de pierre. Quoi qu'il en soit, ces débris sont ceux d'un grand temple tout bâti de marbre. Les murs avoient dix piés d'épaisseur vers les fondemens, & étoient composés du beau granit tacheté de rouge que l'on trouve dans les carrieres de Sienne, & qui reçoit un parfait poli. Les colonnes avoient quatre piés de diametre. La tête d'Isis leur servoit de chapiteau. Parmi ces décombres on rencontre des morceaux de marbre précieux, restes des statues qui décoroient ce superbe édifice. La plupart des pierres sont chargées d'hiéroglyphes. On y distingue des hommes à bonnets pointus, de jeunes filles, des oiseaux

& divers animaux. Toutes ces figures font ſculptées à ravir. Les attitudes ſont excellentes, & nulle part le goût Égyptien n'eſt auſſi épuré; & la ſculpture auſſi parfaite. Ces belles ruines ſont abandonnées à la barbarie des Turcs qui viennent chaque jour enlever des blocs de marbre, ou ſcier des colonnes pour en faire des meules de moulin.

M. Pokoke & le pere Sicard s'accordent à dire que ce temple eſt celui que *Buſiris* avoit élevé à la gloire de la déeſſe Iſis; mais ſa poſition ne s'accorde point avec celle qu'Herodote & Strabon donnent à cette ville, qui, comme je l'ai dit, étoit ſituée deux lieues au-deſſus de *Semennoud* dans l'emplacement du village de *Bouſir*. J'aime mieux croire avec M. Danville, que l'édifice dont il eſt queſtion, ſe trouvoit dans la ville d'Iſis même, que Pline & Étienne de Byſance placent vers le bas du Delta. Ce ſentiment me paroît plus vraiſemblable. Si l'Égypte n'étoit pas au pouvoir des Barbares, s'il étoit permis d'y fouiller, on éclairciroit bien des doutes qui obſcurciſſent l'hiſtoire ancienne de ce pays. Malgré toutes les connoiſſances poſſibles, il y a des points où l'on ne peut approcher de la vérité ſans oſer ſe flatter de l'avoir atteinte.

Nous revînmes de nos courſes à l'entrée de la nuit. *Mahamet Aſſalamé*, pour qui reſter aſſis & fumer, étoit une ſatisfaction mille

fois plus douce que la contemplation des plus merveilleuses ruines de l'univers, m'invita d'entrer dans un café où il entendoit de la musique. J'acceptai son offre d'autant plus volontier, que parlant Arabe, je pouvois passer pour Turc. Nous entrâmes. Nos armes & notre habit militaire fort propre, nous firent prendre pour des officiers des Janissaires. Les bourgeois de *Semennoud* se leverent & nous céderent la place d'honneur. Ils étoient accroupis sur des estrades couvertes de nattes. Nous nous assîmes sur un sopha élevé. Le maître du café nous présenta lui-même le moka, & alluma nos pipes. Aussitôt une danseuse qui amusoit l'assemblée vint sauter devant nous. Elle prit, suivant l'usage du pays, les postures les plus voluptueuses, les attitudes les plus lascives. Le tambour de basque & les cymbales régloient ses pas. Plus ses gestes étoient indécens, & ses mouvemens significatifs, plus elle recevoit d'applaudissemens. Aussi ne se ménagea-t-elle-point. Lorsque la danse fut finie, elle vint s'asseoir auprès de nous, & chanta quelques *moals* à la louange des Musulmans, & ensuite des airs fort gais. Cette courtisanne se nommoit *Bedaoui*. Elle avoit quatorze ans, étoit faite à peindre. Ses vêtemens de soie, extrêmement légers, mollement serrés par une longue ceinture, ne laissoient rien perdre des belles formes de son corps. Ses cheveux d'ébene parfumés d'essences, descendoient

en plusieurs tresses, jusque sur ses talons. Un voile relevé avec grace couvroit ses épaules. Elle avoit les yeux noirs & bien fendus, le teint moins brun que les femmes du peuple, la bouche mignone & le sourire agréable ; mais deux taches bleues qu'elle s'étoit faites sur les joues avec de la poudre à tirer, & un anneau passé à l'une de ses narines, la défiguroient à mes yeux. Telle étoit la jeune *Bedaoui*. Elle arrivoit du Caire & cherchoit fortune. Voyant que nous avions généreusement payé sa danse & son chant, elle offrit de nous accompagner pendant le voyage. Nous la remerciâmes de sa bonne volonté & nous retournâmes passer le reste de la nuit dans notre bateau.

Le 18.

NOUS avions eu soin de renouveller nos provisions à *Semennoud*, où l'on trouve d'excellens pigeons, de bonnes volailles, & du beurre frais d'un goût fin & délicat. Nous partîmes au lever du soleil. Le vent étant presque à l'est, nous permit de porter la voile. Après deux heures de navigation nous apperçûmes les minarets de *Mansoure*. Bientôt nous y abordâmes. Je descendis à terre, curieux d'examiner cette ville fameuse par le courage & les malheurs de S. Louis. Elle est assez grande, mais sans aucune fortification. Les rues sont étroites, les maisons bâties de

briques, comme dans le reste du Delta. On y voit un quartier à moitié ruiné. C'est sans doute du milieu de ces débris, que le brave Joinville, qui avoit pénétré jusque-là, se défendit long-tems contre les efforts des Égyptiens. Il en sortit couvert de blessures. Le duc Pierre de Bretagne y perdit un œil, mais je garde ces détails pour le morceau d'histoire que je vous ai promis.

Mansoure est une ville moderne dont Abulfeda nous apprend l'origine en ces mots : « (i) Le Roi » Camel, (k) fils d'Eladel, jetta les fondemens » de Mansoure, à l'endroit où le Nil se divise » en deux branches dont l'une coule vers Da» miette, l'autre vers *Achmoun* (l). Il la fit » construire pour opppser un boulevard aux » ennemis, dans le tems qu'ils assiégeoient » Damiette (m). »

(i) « Oua el mansoura benaha el melec el camel ebn el adel, » and, mafterek el Nil ila doumiat, oua *achmoun* benaha fi » ouegg el adou lamma haserou doumiat. »

Ce passage fait voir que le savant Pokoke s'est trompé, en prenant cette ville pour celle de *Tanis* ou de *Zoan* de l'écriture.

(k) Ce Prince fut le septieme Roi de la postérité des Aïoubites. Il mourut à Damas, l'an 635 de l'hégire.

(l) *Achmoun* est une ville bâtie par les Arabes, près du lac de Menzalé. Ils l'appellent quelquefois *Acmoun Tanis*, parce qu'elle a remplacé l'ancienne ville de *Tanis*, dont les ruines se voient dans une isle du même lac. On jetta les fondemens de cetre ville sous l'empire d'Elmetouakkel. *Elmacin.*

(m) Ce fut pendant le siege que les Croisés mirent devant Damiette trente & un ans avant l'expédition de S. Louis, que le Roi Camel fit bâtir Mansoure. *Macrizi.*

Des Chrétiens de Syrie établis à (*n*) Manfoure en font prefque tout le commerce. Les principaux articles font le beau riz qu'ils tirent des environs du lac, & le fel armoniac. On y voit de vaftes fours où l'on fait éclore les poulets. Comme l'Égypte eft le feul pays où l'incubation artificielle des œufs foit pratiquée, je vous en donnerai la defcription.

Repréfentez-vous un bâtiment à deux étages, dont le premier eft enterré, & le fecond fort peu élevé. Un corridor étroit qui fépare chaque étage en deux parties égales, regne dans la longueur. A droite & à gauche, font de petites cellules, où l'on dépofe les œufs. L'étage fupérieur eft voûté avec un œil de bœuf au fommet. Le plancher a une femblable ouverture par où la chaleur fe communique en bas. L'un & l'autre ont une petite fenêtre que l'on bouche avec foin. La porte d'entrée eft fort baffe & fert pour la communication de tout l'édifice. On arrange d'abord les œufs en monceaux dans l'étage inférieur. On allume enfuite le feu dans la partie fupérieure, une heure le matin, & une heure le foir. La bouze de vache fechée au foleil lui fert d'aliment. Cette opération dure huit jours. Lorfque l'édifice a reçu le degré de chaleur convenable, on éteint le feu,

---

(*n*) *Manfoure* fignifie en Arabe *la victorieufe*.

on bouche toutes les ouvertures, & l'on porte dans la partie supérieure une partie des œufs amoncelés en bas. L'homme qui veille au succès de l'entreprise, entre de tems en tems pour examiner s'il est besoin de conserver la même chaleur ou de la diminuer. Le dix-neuvieme jour de l'incubation, les poussins commencent à se mouvoir dans leur coque; le vingtieme ils y appliquent le bec, & s'efforcent de rompre leur prison. Tous éclosent ordinairement le vingt & unieme. C'est alors qu'on voit des monceaux d'œufs, auparavant immobiles, s'agiter, & rouler sur le plancher. C'est alors que des milliers de petits volatiles de couleurs variées, sautillent dans l'appartement. Ce spectacle est vraiment divertissant. Le lendemain on les porte par la ville dans des panniers, & on les crie par les rues. Chaque ménage en achette sa provision à un sou piece. Plusieurs auteurs ont écrit que ces poulets ne formoient jamais d'aussi bonnes volailles que ceux qui sont éclos sous le sein de la mere. C'est une erreur. Un cuisinier François que j'ai vu au grand Caire, en achetoit tous les ans, & en les nourrissant bien en faisoit d'excellentes poulardes. On dit ici que les habitans du village de *Bermé* ont seuls le secret de cette incubation. C'est un fait que je n'ai pas vérifié.

Après que nous eûmes parcouru Mansoure,

nous allâmes voir le canal qui la borne du côté du nord. Il est large, profond, & va se jetter dans le lac de Menzalé, au-dessous d'*Achmoun*. Le passage de cette riviere fut funeste à l'armée Françoise, & ses eaux teintes de sang, roulerent des cadavres. Notre curiosité étant satisfaite, nous remîmes à la voile vers le soir. Près de Mansoure, le Nil change de direction, & coule vers le nord-est. La campagne qui borde ses rives offre par-tout la même abondance, mais les villages sont moins fréquens. Nous passâmes à la brune devant *Diast*, bourg éloigné d'une journée de chemin de Sainte-Gemiane, où les Cophtes vont en pélerinage. Lors de cette fête, la pleine des environs est couverte de tentes. Les Chrétiens & les Mahométans, pêle-mêle, s'y réjouissent pendant huit jours. On y fait des courses de cheval, on s'y livre au vin & à la bonne chere. Les danseuses s'y rendent en grand nombre, & Bacchus & Vénus ne sont point bannis de la fête.

La nuit avoit abaissé ses ombres sur la terre; mais ici elles ne sont point épaisses, impénétrables. C'est un voile transparent qui ne couvre les objets qu'à moitié. On apperçoit à travers, l'asur d'un ciel serein, & un nombre infini d'étoiles qui brillent au firmament. Elles ont une lumiere plus éclatante, & paroissent plus grandes que dans les climats tempérés. La nuit en Égypte a mille charmes que nous éprouvons

rarement en Europe. Jamais d'épaiſſes ténebres ne couvrent ſon front. Le ſouffle des tempêtes n'en trouble point la tranquillité. Des déluges d'eau ne la rendent point l'image du chaos. Le vent tombe ordinairement avec le ſoleil. La nature demeure dans un calme parfait. C'eſt alors que l'homme qui aime la contemplation, peut ſe livrer ſans trouble à l'étude de ſon être ; c'eſt alors que l'aſtronôme quis voit dans les cieux, jouiſſant de la vue d'un firmament ſans nuages, peut ſuivre le cours des aſtres à travers l'immenſité de l'eſpace.

Tandis que nous deſcendions, & que des lumieres errantes ſur le fleuve nous avertiſſoient de l'approche des bateaux qui remontoient, il y en eut un qui dans un tournant nous heurta rudement, & faillit à nous abimer. Nous gagnâmes proptement le rivage pour examiner ſi nous ne faiſions point eau, & nous réſolûmes d'y paſſer le reſte de la nuit. Cet événement nous arriva proche du petit village de *Saoualim*, Deux fois ce lieu a manqué de m'être funeſte, comme je vais le raconter, afin d'inſtruire ceux que la curioſité pourroit conduire en Égypte.

L'an paſſé je deſcendois du Caire avec un officier François qui alloit s'embarquer à Damiette, pour repaſſer dans l'Inde par la voie de Baſſora. Nous n'avions pour compagnon de voyage qu'un domeſtique & trois mariniers. Cet officier ouvrit, pendant la route, une petite caſ-

ſette remplie de ſequins & ſe mit à les compter. Il n'en fallut pas davantage pour expoſer notre vie. Je l'en avertis, mais il n'en tint compte. Les matelots à la vue de l'or formerent le projet de nous faire aſſaſſiner. Il ne purent l'exécuter les deux premieres nuits parce que nous étions ſur nos gardes. La troiſieme, le vent contraire nous ayant forcés de relâcher, ils attacherent le bateau à terre. L'un d'eux alla comploter au hameau voiſin. Il revint au bout d'une heure & ſe coucha avec les autres. La fatigue d'une longue veille, & la chaleur nous firent ſuccomber au ſommeil. Je dormois profondément depuis environ une heure, lorſque tout-à-coup je me ſentis comme ſecoué, & parfaitement réveillé, ſans pouvoir en deviner la cauſe. Il faiſoit un beau clair de lune. Mes premiers regards ſe porterent ſur un homme qui avoit déjà un pié dans le bateau, & qui tenoit un poignard levé. Je ſaute ſur mon fuſil à deux coups, & lui mettant le bout ſur la poitrine, je lui crie en Arabe qu'il eſt mort s'il ne ſe retire. Les deux bras lui tombent & il reſte immobile de ſurpriſe. Au même inſtant j'apperçois à quelques pas de lui, trois autres voleurs armés de ſabres & de piſtolets. J'examinois leurs mouvemens, reſolu de tirer ſur le premier qui feroit un geſte menaçant. Je n'oſois pas tourner la tête pour avertir mon compagnon de voyage, de peur qu'ils ne ſaiſiſſent ce moment pour

faire

faire feu sur moi. Cependant celui que je tenois en joue s'étant retiré à reculons, je reveillai l'officier. Il s'arma, & pendant que les brigands tenoient conseil à deux pas de nous, je fis détacher le bateau, & nous passâmes de l'autre côté du fleuve. Durant toute cette scene les bateliers & le domestique feignirent d'être ensevelis dans un profond sommeil. Mes cris ne les réveillerent point. Il fallut les frapper pour en venir à bout. Je m'apperçus à Damiette que ces coquins m'avoient volé plusieurs effets. La crainte de la bastonnade les força de me les rendre. Echappé de ce danger je ne pus m'empêcher de rendre graces à la Providence qui permit que je m'éveillasse si à propos. Deux minutes plus tard, il n'eût plus été tems.

Le 19.

Le souvenir de ce qui m'étoit arrivé, nous fit passer le reste de la nuit en sentinelle. Cette précaution fut vaine. Personne ne nous causa d'allarmes. Notre barque n'ayant reçu qu'un léger dommage vers le bord, nous partîmes de grand matin. Nous passâmes devant *Farescour* qui n'est pas éloigné de Damiette, & deux heures après nous découvrîmes cette jolie ville qui forme un vaste croissant sur la rive orientale du Nil. Une multitude de bateaux & de petits bâtimens y étoient à l'ancre. Nous allâmes descendre devant la douane.

LETTRE XXIII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

L'HISTOIRE de Damiette, Monsieur, est très-obscure. Presque tous les Ecrivains ont confondu l'ancienne avec la moderne. Leurs erreurs répétées ont repandu sur ce point important de la géographie Egyptienne, l'obscurité & l'incertitude. Pour les faire disparoître, il importe de suivre l'ordre des tems, & de vous entretenir d'abord de cette fameuse Damiette que les Princes Européens attaquerent tant de fois. La connoissance des lieux & des époques, classera les objets dans votre esprit, & les faits présentés dans le jour qui leur convient, vous donneront des idées claires & distinctes.

» Damiette, dit Abulfeda (*o*), étoit une ville » ceinte de murailles, placée à l'embouchure de

(*o*) *Oua doumiat canet mediné mesaoura ala el bahr and mesaab el Nil el charki.* Description de l'Egypte.

Vous voyez, Monsieur, que je suis obligé par-tout d'exprimer en caracteres françois la valeur des mots Arabes. J'aurois mieux aimé rapporter les passages comme ils sont écrits dans l'original; mais vous savez qu'en France nous avons des professeurs d'Arabe, & point d'imprimerie. Nous sommes même le seul peuple savant de l'Europe, qui manque de cet avantage. Il ne reste plus que les matrices de ces superbes caracteres que le cardinal de Richelieu

» la branche orientale (p) du Nil. » Arrêtons-nous à cette situation, qui s'accorde parfaitement avec l'histoire; & remontons à l'origine de cette ville. Etienne de Byzance nous apprend qu'elle se nommoit *Thamiatis* sous la domination des Grecs du bas Empire, mais qu'elle étoit alors peu considérable. Elle le devenoit chaque jour davantage, à mesure que Peluse, fréquemment saccagée, perdoit de sa puissance. La ruine entiere de cette ancienne ville, y fit passer le commerce des parties orientales du Delta. Ce n'étoit point encore une place de guerre, lorsque vers l'an 238 de l'hégire, les Empereurs de Constantinople s'en emparerent pour la seconde fois. L'importance d'un port si favorablement situé, ouvrit les yeux des Califes. L'an 244 de l'hégire, *Elmetouakkel* (q) la fit environner de

---

avoit fait fondre. Un Prote étranger suffiroit avec le secours des savans pour apprendre à s'en servir, & nous nous mettrions peu-à-peu au niveau de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, du Dannemarck, de la Suede, de la Hollande & de l'Angleterre, qui tous ont des imprimeries en Arabe.

(p) Le géographe Arabe l'appelle *branche orientale*, parce que *Peluse* ayant été plusieurs fois saccagée, & même entiérement détruite par les Croisés, les canaux qui y portoient les eaux avoient cessé d'être fréquentés, & le bras de Damiette étoit devenu le bras oriental.

(q) L'Egypte, pendant le regne de cet Empereur, vit terminer de grands ouvrages, tels que les murailles d'Alexandrie, celles de Damiette, la fondation d'*Achmoun*, de Rosette, de Cataïah, &c. Ils furent exécutés par les ordres d'*Ebn Toulon*; un des plus célebres gouverneurs de ce pays. Ce Seigneur, dévoré d'ambition,

fortes murailles. Cet obstacle ne put arrêter le brave Roger, Roi de Sicile, qui l'enleva aux Mahométans l'an 550 de l'hégire. Il ne jouit pas long-tems de sa conquête. *Sallah Eddin*, qui monta vers cette époque sur le trône d'Égypte, chassa les Européens de Damiette. Quinze années après, ils revinrent mettre le siege devant ses murs, mais l'habile Sultan rendit leurs efforts inutiles. Quoique leur armée de terre fût soutenue d'une flotte de douze cents voiles (*r*), ils furent forcés de se retirer honteusement.

C'étoit la destinée de cette ville d'être sans cesse assiégée. L'an 615 de l'hégire, sous l'Empire d'*Eladel*, les Croisés l'attaquerent avec des forces très-considérables. Ils débarquerent sur la plage occidentale du Nil. Leur premier soin fut d'entourer leur camp d'un fossé & d'une palissade. L'embouchure du fleuve étoit défendue par deux tours munies de nombreuses garnisons. Une énorme chaîne de fer, tendue de l'une à l'autre, empêchoit l'abord des bâtimens. Les Croisés emporterent d'assaut celle qui étoit du côté de leur camp, rompirent la chaîne, & ou-

---

& du desir de se rendre indépendant, vouloit avoir des places fortes, à l'abri desquelles il pût braver la puissance des Califes. Lorsqu'il se vit bien fortifié, il leva l'étendard de la rébellion, & s'étant fait déclarer Roi d'Égypte, il la défendit contre toutes les forces de l'Asie.

(*r*) *Macrizi*, histoire des dynasties d'Egypte.

vrirent l'entrée à leur flotte, *Nejm Eddin* (*f*), le fils du Sultan, campé proche Damiette, la couvroit avec une armée. Pour arrêter les vaisseaux ennemis, il fit construire un pont sur le Nil. Les Francs le renverserent. Ce jeune Prince prit le parti d'en combler l'embouchure. Plusieurs grosses barques qu'il fit couler bas, la rendirent presque impraticable. Après bien des succès différens, des combats sanglans, & un siege de dix-sept mois, les Princes Chrétiens prirent Damiette d'assaut. Ils ne jouirent pas long-tems du fruit de tant de sang répandu, & d'un armement qui avoit coûté des sommes immenses. Investis près du canal d'*Achmoun* (*t*), & par les eaux du Nil, & par l'armée Egyptienne, ils acheterent leur vie & leur liberté par le sacrifice de leur conquête.

Enfin, trente-un ans après leur défaite, Saint Louis enleva Damiette sans coup férir. La valeur brilante d'un roi qui s'étoit jetté tout armé dans les flots, pour marcher aux ennemis retranchés sur le rivage, la vigueur avec laquelle il les attaqua, jetta l'épouvante dans leur armée. Ils prirent la fuite, & abandonnerent lâchement une

---

(*f*) Ce vaillant Prince étoit alors très-jeune. Il fit ses premieres campagnes contre les Européens, remporta ensuite plusieurs victoires sur les rebelles de Syrie, & mourut à Mansoure quelque tems après que S. Louis eut pris Damiette.

(*t*) Ce canal est à un quart de lieue au nord de Mansoure. C'est le même où S. Louis vit terminer ses exploits.

forteresse remplie de munitions, & capable d'une longue résistance. Les Arabes la recouvrerent bientôt, comme je le rapporterai dans l'histoire de la descente de Saint Louis; mais fatigués de garder une place qui leur attiroit sur les bras les nations les plus belliqueuses de l'Europe, ils la renverserent de fond en comble; & la rebâtirent plus avant dans les terres. Abulfeda & tous les Ecrivains orientaux attestent ce fait. Je vais mettre sous vos yeux leurs passages les plus importans.

« Damiette ayant été détruite, on bâtit à quelque distance un bourg auquel on donna le nom de *Menchié*. Il est devenu une ville considérable. On y voit de nos jours (cent ans après sa fondation), des places, des bazards, & des bains publics. L'ancienne ville fut rasée l'an 648 (*u*) de l'hégire. Le Calife *Elmetouakkel*, de la famille des Abassides, en avoit fait élever les murs. Les maux qu'elle avoit causés aux Mahométans, les guerres qu'elle leur avoit suscitées, les porta à cette extrêmité. En effet, il sembloit que cette forteresse appellât les armées des Francs qui venoient tour-à-tour mettre le siege devant ses murailles (*v*) ».

(*u*) Les autres Historiens Arabes reculent cette époque de quatre ans.

(*v*) « Tom. khorabet, oua bena men bel carb balidé tesmi *elmenchié*. Oua hié médiné zat asouak, oua hamamat. Oua kho-

Macrizi confirme le sentiment d'Abulfeda, de maniere à lever tous les doutes. Je rapporterai le morceau de cet Historien, traduit par le savant M. Cardonne, car lorsqu'il s'agit d'établir un fait défiguré par les descriptions erronnées d'un grand nombre de voyageurs, il faut le démontrer jusqu'à l'évidence.

« Deux années après le départ de Saint Louis, » sous le regne de *Moaz, Eddin Aïbeh* le Tur» coman, premier Sultan de la Dynastie des » Mamlouks Baharites, le bruit s'étant répandu » que les François menaçoient une seconde fois » l'Egypte, on résolut de détruire Damiette. » Cette place fut rasée de façon qu'il n'en resta » aucun vestige, excepté la grande mosquée (*x*).

» rabet doumiat fi séné taman oua arbaïn oua sette maïat, oua » canet asouarha men amarat *Elmetouakkel* el khalif el abassi. Can » sabab tekhorabha mema cassaat elmeslemoun alaiha, men » echchedde marat bad akhi, be casd el frang aïaha be ge» mouahom marat bad akhi » *Abulfeda, description d'Egypte.*

(*x*) On voit encore une grande mosqnée au village d'*Esbéé*, sur la rive orientale du Nil, à une petite lieue de la mer. J'ai fait dix voyages en cet endroit, dont j'ai examiné les environs avec attention. J'y ai remarqué les fondemens des murs de l'ancienne Damiette, l'arceau d'une voûte de brique, d'une construction antique, qui soutenoit probablement la tête du pont jetté devant cette ville, une vieille tour démolie jusqu'à la moitié, où l'on a placé deux canons sans affut, & d'autres ruines qui ne me permettent pas de douter de sa situation. Quant à l'intervalle d'une lieue qui se trouve depuis *Esbé* jusqu'à la mer, c'est la distance dont le Delta s'est prolongé dans l'espace de 600 ans. Cet accroissement a forcé les Mamlouks d'élever deux petits forts au-delà du village, pour défendre l'entrée du fleuve. Celui qui est sur la rive gauche se trouve déjà reculé d'une demi-lieue dans

» La ruine de Damiette ne rassura pas les Egyp-» tiens, & onze années après, sous l'empire de » *Bibar*, *Elbondouk Dari*, on combla l'embou-» chure du Nil (*y*), afin que les flottes des enne-» mis ne pussent remonter ce fleuve. Depuis » cette époque, l'entrée en est interdite aux vais-» seaux qui sont obligés de mouiller en rade.

» La ville de Damiette, qui subsiste aujour-» d'hui, fut construite après que l'on eut détruit » l'ancienne. Elle est située un peu au-dessus, du » même côté. » Effectivement, Monsieur, elle ne se trouve qu'à une lieue & demie du village d'*Esbé*, où l'on reconnoît les traces de la premiere. La moderne nommée d'abord *Menchiè*, comme nous l'apprend Abulfeda, a conservé le souvenir de son origine dans une place appellée encore de ce nom. La plupart des Ecrivains ont confondu ces deux villes, en attribuant à l'une ce qui convenoit à l'autre. Les notes (*z*) qui sont

les terres. L'autre plus moderne éprouvera bientôt le même sort; car la rive sur laquelle il est bâti s'avance l'espace de trois lieues dans la mer; & comme elle est presque à fleur d'eau, elle formera dans moins d'un siecle un cap avancé.

(*y*) Ces deux encombremens y ont élevé une barre terrible que l'on nomme *Bogaz*. Elle n'est pas moins dangereuse que celle de Rosette, & devient impraticable, même pour les bateaux, pendant plusieurs mois de l'année. Les naufrages y sont fréquens. Je l'ai passée quatre fois, non sans avoir couru des risques.

(*z*) Le Pere Sicard dit : *Le lac de Menzalé commence à demi-lieue de Damiette, autrefois Thamiatis*. Lettres édifiantes, p. 340. La Damiette dont il parle n'est point *Thamiatis*, c'étoit l'ancienne.

au bas de la page vous feront voir combien d'autorités puissantes avoient obscurci ce point d'histoire & de géographie.

Il est tems, Monsieur, de vous faire connoître la nouvelle Damiette où j'ai passé quatorze mois. Cette ville, plus grande que Rosette, & non moins agréable, s'arrondit en demi-cercle

---

Pokoke, après avoir parlé de la Damiette moderne, ajoute : *On voit à l'extrêmité septentrionale de cette ville une grosse tour ronde, de pierres brutes, & très-bien bâtie, que les Mamlouks firent sans doute construire après qu'ils eurent repris Damiette sur les Chrétiens.* Description de l'Orient, t. premier. Le savant Anglois confond la ville que les Egyptiens détruisirent avec celle qui subsiste de nos jours.

Prosper Alpin tombe dans une erreur beaucoup plus grande en prenant Damiette pour l'ancienne Peluse. *Description d'Egypte*, *p.* 58. Damiette est éloignée de 22 lieues des ruines de Peluse.

M. Maillet a commis la même faute. *La ville de Damiette répond à l'ancienne Peluse qui s'avançoit dans la mer l'espace d'une demi-lieue.* Description d'Egypte, pag. 127.

Le docteur Schaw a copié le passage de M. Maillet, & adopté la même erreur. *Observations géographiques sur la Syrie & l'Egypte.*

Enfin, M. Nieburh qui a donné un excellent plan de Damiette, la confond aussi avec celle qui fut rasée au douzieme siecle, comme on le voit par ces mots : *Je n'ai pas trouvé la moindre trace des murailles de Damiat ; mais l'endroit où l'on prétend que le Nil a été fermé par une chaîne, semble encore être très-reconnoissable ; car sur le bord septentrional dans l'intérieur de la ville, il y a une vieille & haute tour. Le fleuve, dans cet endroit, n'a gueres plus de cent piés de largeur* ; (il se trompe de beaucoup) *& vis-à-vis sur le rivage occidental, on voit encore une tour pareille, dont tout ce qui sortoit de terre est déjà démoli.* Voyage en Arabie, t. premier. Ces tours qui ont fait prendre la moderne Damiette pour l'ancienne, avoient été construites par les Mamlouks pour la défense de la nouvelle ville. Comme elles étoient inutiles, ils en ont démoli une, & ont employé les matériaux à la construction du petit fort qui se trouve à l'embouchure du fleuve.

ſur la rive orientale du Nil, à deux lieues & demie de ſon embouchure. Placé à l'une des extrêmités du croiſſant, l'œil en parcourt toute l'étendue. On y compte environ quatre-vingt mille ames. Elle a pluſieurs places dont la plus conſidérable a conſervé le nom *Menchié*. Les bazards ſont remplis de marchands. Des *Okals* ou *Khans*, auſſi ſpacieux que ceux de *Boulak*, raſſemblant ſous leurs portiques les étoffes de l'Inde, les ſoies du Mont Liban, le ſel armoniac & des pyramides de riz, annoncent qu'elle eſt commerçante. Les maiſons, ſur-tout celles qui bordent le fleuve, ſont fort élevées. La plupart ont de jolis ſalons conſtruits ſur le haut des terraſſes ; ce ſont des riants belveders ouverts à tous les vents, où le Turc mollement aſſis ſur un Sopha, paſſe ſa vie à fumer, à la vue de la mer, qui d'un côté borne l'horiſon ; du grand lac qui s'étend de l'autre, & du Nil, qui coulant entre deux, traverſe des riches campagnes. Pluſieurs grandes moſquées, ornées de hauts minarets, ſont répandues dans la ville. Les bains publics, revêtus de marbre, offrent la même diſtribution que ceux du grand Caire. Le linge qu'on y ſert eſt propre & l'eau très-pure. La chaleur & le traitement qu'on y éprouve, loin de nuire à la ſanté, ſervent à l'entretenir, à la rétablir même, lorſqu'on en uſe modérément. Cette opinion fondée ſur l'expérience eſt générale en Egypte. Des obſervations de plu-

sieurs années, des effets étonnans dus à leur fréquentation, m'ont forcé de les regarder comme très-salutaires.

Une multitude de barques & de petits navires remplissent sans cesse le port de Damiette. Les uns nommés *Scherm*, servent à transporter les marchandises à bord des vaisseaux qui mouillent en rade, & à les débarquer. Les autres font le cabotage le long des côtes. Cette ville entretient un grand commerce avec la Syrie, Chypre & Marseille. Le riz *Mezelaoui*, le plus beau de l'Egypte, se cultive dans les plaines d'alentour. On en exporte pour près de six millions par an. Les autres objets, du cru du pays, sont les toiles, le sel armoniac, le bled, &c. Une politique qui ruine les campagnes, a prohibé l'exportation de ce dernier article; mais on enfreint la loi, & on le fait passer pour du riz.

Depuis plusieurs siecles, les Chrétiens d'Alep & de Damas, établis dans cette ville, en font le principal négoce. L'indolence Turque, contente de les pressurer de tems en tems, les laisse s'enrichir. L'exportation du riz est défendue pour l'étranger, mais moyennant des arrangemens avantageux au douanier, les Provençaux en chargent tous les ans plusieurs bâtimens. Le *Bogaz* leur interdisant l'entrée du Nil, ce sont les bâteaux du pays qui font le transport de leur cargaison. Cet inconvénient ouvre la porte

à des vexations & à des abus ſans nombre. Souvent la barque de riz, premiere qualité, qui part le ſoir pour ſe rendre à bord, n'eſt pas celle qui y arrive : on en ſubſtitue pendant la nuit une autre d'une qualité inférieure. Les Capitaines de Marſeille, inſtruits de ces friponneries, ſans pouvoir s'y ſouſtraire, tachent de repouſſer la ruſe par la ruſe, & ce trafic devient une eſpece de brigandage. Ce qui nuit davantage au commerce de Damiette, eſt le défaut du port. La rade où les vaiſſeaux ſe tiennent étant ouverte à tous les vents, la moindre tempête qui s'éleve, oblige les Capitaines de couper leurs cables & de ſe refugier à Chypre, ou de tenir la haute mer. Il ſeroit facile, en tirant un canal d'une demi-lieue ſeulement, d'ouvrir aux navires une entrée dans le Nil dont les eaux ſont profondes. Cet outrage peu diſpendieux, rendroit Damiette un port ſuperbe; mais le Deſpotiſme inſenſible au bien des peuples, marche toujours environné de la Deſtruction, & n'a ni volonté, ni puiſſance pour créer. Par quelle fatalité le plus beau pays de la terre eſt-il deſtiné à ſervir de proie à un petit nombre de brigands, pour qui l'utilité publique n'eſt rien, & la vie des hommes qu'un jeu?

La langue de terre où Damiette eſt ſituée, reſſerrée d'un côté par le fleuve, & de l'autre, par l'extrêmité occidentale du lac *menzalé*, n'a que depuis deux milles, juſqu'à ſix de largeur,

d'orient en occident. Des ruisseaux sans nombre la coupent en tout sens, & la rendent la partie la plus féconde de l'Egypte. Le sol y donne, année commune, 80 boisseaux de riz pour un. Les autres productions y croissent dans la même proportion. C'est là sur-tout que la nature étalant avec profusion sa pompe & sa richesse, offre dans toutes les saisons, les fleurs, les fruits & les moissons. L'hiver ne la dépouille point de ses agrémens; l'été ne flétrit point son éclat. On n'y connoît, ni les chaleurs dévorantes, ni les frimats glacés. Le thermometre ne varie que depuis neuf dégrés au-dessus du terme de la congélation, jusqu'à vingt-quatre (*a*). Damiette doit cette température heureuse à l'immense quantité des eaux dont elle est environnée. Au grand Caire, le termometre monte de douze degrés plus haut.

Nulle part la verdure n'est aussi fraîche; nulle part les arbres ne se couvrent d'autant de fruits. Les ruisseaux qui entourent les champs de riz sont bordés de plusieurs especes de roseaux, dont quelques uns s'élevent à une grande hauteur. C'est-là que l'on trouve en abondance le roseau *Calamus*, dont les Orientaux se servent

(*a*) J'ai suivi ces observations une année entiere, mais seulement pendant le jour. La nuit, le froid n'augmente pas beaucoup davantage, car la gelée, la glace & la neige, sont inconnues à Damiette.

pour écrire. Sa tige mince porte des feuilles longues & étroites qui retombent avec grace, & des rameaux déliés qui se couvrent de fleurs blanches. C'est-là que j'ai vu des forêts de papyrus avec lequel les anciens Egyptiens faisoient le papier. Ce jonc triangulaire, haut de huit à neuf piés, & gros comme le pouce, se couronne d'une touffe lanugineuse. Strabon, qui le nomme *Biblus* (*b*), en donne une description propre à le faire reconnoître. C'est encore là que le Lotus, auquel les Arabes ont conservé le nom primitif de *Nuphar*, éleve sa tige orgueilleuse au-dessus des eaux. Il épanouit son large calice, ou légérement azuré, ou d'une blancheur éblouissante, & paroît le roi des plantes aquatiques. Les étangs & les canaux qui traversent l'intérieur des terres, sont remplis de cette fleur superbe, qui répand une odeur très-agréable.

(*b*) » Le papyrus vient naturellement dans la basse Egypte. » J'en ai vu sur les bords du lac Mareotis. C'est un jonc dont » la tige nue s'éleve à dix piés de haut. Elle porte au sommet » une aigrette lanugineuse. Les Publicains qui ont affermé cette » branche de commerce ne le laissent croître que dans un petit » nombre de lieux, afin d'en augmenter le prix, & nuisent ainsi » à l'utilité publique. *Strabon*, *liv.* 17.

C'est à l'avidité des Publicains, c'est au soin qu'ils avoient de le détruire, que l'Egypte doit aujourd'hui la rareté du papyrus. Je n'en ai rencontré que dans les environs de Damiette, & du lac *Menzalé*. La plupart des voyageurs qui n'ont point visité cette partie intéressante de l'Egypte, n'en ont point parlé. D'autres moins circonspects ont nié son existence, & ont débité des fables à ce sujet.

Les villages ſont fréquens autour de Damiette. La plupart poſſedent des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays. On y fait ſur-tout des ſerviettes recherchées, aux extrêmités deſquelles pendent des franges de ſoie. Elles ſervent à table, mais plus particuliérement dans les viſites de cérémonie, où l'eſclave vous en préſente une pour vous eſſuyer la bouche auſſi-tôt que vous avez bu le ſorbet (c), ou mangé des confitures qu'on offre à la ronde dans un plat d'argent. Ces bourgs ſont ordinaiment entourés de petits bois où les arbres plantés pêle-mêle, forment un aſſemblage bizarre & pittoreſque. On y voit à côté du ſycomore & du triſte tamarin, l'élégant caſſier avec ſes faiſceaux de fleurs jaunes, ſemblables à celles du cytiſe. La tête du dattier chargée d'énormes grappes, domine ſur le boſquet. La caſſie à la fleur odorante, croît ſous ſon ombrage. Le citronier & l'oranger couvrent de leurs fruits dorés la cabane du laboureur. Le bananier aux longues feuilles, le grenadier à la fleur écarlate,

(c) Sorbet vient du mot Arabe *chorbé* qui ſignifie *breuvage*. C'eſt le Nectar des Orientaux. Il eſt compoſé de jus de citron, de ſucre, & d'eau dans laquelle on a fait diſſoudre des pâtes parfumées, compoſées avec les excellens fruits de Damas. On y mêle ordinairement quelques gouttes d'eau roſe. Cette boiſſon eſt très-agréable. On ne ſert le ſorbet que chez les Grands, ou les gens en place. Dans pluſieurs viſites que j'ai faites au gouverneur de Damiette, on m'en a préſenté, & je l'ai bu avec plaiſir.

& le figuier au fruit ſucré, jettent beaucoup de variété dans ces payſages. Souvent en promenant dans des ſentiers tortueux, ombragés d'un côté par ces arbres divers, bordés de l'autre par un rideau de roſeaux impénétrable à l'œil, je me trouvois tout-à-coup ſur le rivage du grand lac *Menzalé*. C'étoit un autre tableau : des milliers de bateaux étoient occupés à la pêche, ou à tendre des filets aux oiſeaux innombrables qui viennent y chercher une nourriture abondante & un climat tempéré.

J'ai voulu, Monſieur, vous peindre la nature telle que je l'ai vue mille fois aux environs de Damiette ; mais je ſens combien le peintre eſt au-deſſous du modele. Repréſentez-vous tout ce que les eaux courantes ont d'agrément, tout ce que la verdure a de fraîcheur, tout ce que la fleur d'orange a de parfums, tout ce qu'un air doux, ſuave, balſamique a de volupté ; tout ce que le ſpectacle d'un beau ciel a de raviſſant, & vous aurez une foible idée de cette langue de terre reſſerrée entre le grand lac & le cours du Nil.

A un mille de cette ville, du côté du ſud-oueſt, on trouve un bois d'orangers, qui ſert de promenade aux habitans. Les allées en ſont tirées au cordeau. C'eſt le ſeul où l'art ait ajouté quelques graces à la nature ; car par-tout ailleurs, les arbres ſont plantés ſans aucun allignement. Je m'y rendois preſque tous les jours, ſur-tout

ſur-tout dans les mois de Février, Mars & Avril, où les orangers ſont fleuris. Je ne puis vous exprimer quel charme on éprouve à reſpirer la fraîcheur & les parfums ſous un ſi riant ombrage. Ces arbres que le ciſeau n'a point mutilés s'élevent à plus de 30 piés de hauteur. Leurs rameaux entremêlés, leur feuillage épais interceptoient tous les rayons du ſoleil. Ils étoient fleuris depuis la plus baſſe branche juſqu'au ſommet. Chaque oranger formoit un bouquet, où l'on diſtinguoit à peine les feuilles à travers des touffes de fleurs. Tous enſemble compoſoient le plus beau dais ſous lequel un mortel puiſſe ſe repoſer. Un petit ruiſſeau régnoit le long de chaque rangée, & deux fois par jour on ouvroit un baſſin dont l'eau ſervoit à les arroſer. Lorſqu'on s'y promenoit vers midi, on étoit dans l'ivreſſe. C'eſt-là ſur-tout que j'ai éprouvé combien de jouiſſances délicieuſes l'odorat peut procurer. C'eſt-là que j'ai reconnu que dans les climats chauds, les odeurs, loin de nuire à la ſanté, ſont ſalutaires, & deviennent même un beſoin.

A l'extrêmité de cette promenade, eſt un canal rempli de papyrus. A gauche en entrant, on trouve la cabane du jardinier, & un boſquet de citroniers & de palmiers, plantés ſi près les uns des autres, qu'on y pénetre avec peine. Ce lieu fermé de foſſés & de paliſſades, eſt l'aſyle du myſtere. Les plus jolies femmes Turques

s'y rendent quelquefois pour jouir, dit-on, de l'air balſamique qu'on reſpire à l'ombre de ces arbres.

Je terminerai cette lettre, Monſieur, par un fait qui vous prouvera que des événemens arrivés du tems de Jacob, ſe renouvellent encore de nos jours en Égypte. L'an paſſé, des nuées de ſauterelles couvrirent les plaines de Syrie. Elles ravagerent les campagnes, & dévorerent les blés juſqu'à la racine. La famine fut la ſuite ordinaire de ce fleau. Un laboureur des environs de Damas reſſentoit les effets de la déſolation générale. Pour fournir aux beſoins preſſans de ſa nombreuſe famille, il vendoit chaque jour une portion de ſon bétail. Cette reſſource fut bientôt épuiſée. Le malheureux pere, accablé du préſent, enviſageoit un avenir plus affreux encore. Preſſé par la faim, il ſe rendit à la ville pour vendre les inſtrumens de ſon labourage. La main inviſible de la Providence guidoit ſes pas, comme autrefois l'ange conduiſoit le jeune Tobie. Tandis qu'il marchandoit du blé nouvellement arrivé de Damiette, il entendit parler des ſuccès de *Mourat* Bey (*d*), qui vainqueur de ſes

(*d*) *Mourat Bey* & *Ibrahim Bey*, ſont depuis ſept ans les deux Princes les plus puiſſans de l'Egypte. L'ambition qui les domine les a déſunis. Ils ſe ſont fait la guerre. L'égalité de leurs forces les a réunis. Aujourd'hui *Mourat Bey* l'emportant ſur ſon collegue, l'a forcé de fuir dans la haute Egypte. Il regne actuel-

ennemis, étoit rentré triomphant au grand Caire. On dépeignoit ce guerrier, sa taille, son caractere, son origine. On racontoit comment du sein de l'esclavage il étoit parvenu au faîte de la puissance. Le laboureur surpris, reconnut un fils qu'on lui avoit enlevé à l'âge de douze ans. Un rayon d'espérance ranima son cœur. Il se hâta de porter à sa famille les provisions qu'il avoit achetées, dit ce qu'il avoit appris, & se détermina sur le champ à partir pour l'Egypte. Sa femme & ses fils le baignerent de leurs larmes, & firent des vœux pour son heureux retour. Il se rendit au port d'Alexandrette, s'embarqua, & vint aborder à Damiette. Une crainte le tourmentoit sans cesse. Un fils qui avoit quitté la religion de ses peres pour embrasser le Mahométisme, & qui se voyoit environné de l'éclat de la fortune, voudra-t-il le reconnoître? Cette idée pesoit sur son cœur comme une montagne. D'un autre côté, le desir d'arracher sa famille aux horreurs de la famine, l'espoir de retrouver un enfant dont il avoit pleuré la perte, soutenoient son courage, & l'animoient à continuer sa route. Il entre dans la capitale, & se rend au palais de *Mourat* Bey. Il se présente aux gens du Prince, & demande à lui parler. Il presse,

---

lement au grand Caire. Je tracerai dans la suite de ces Lettres leurs caracteres, & leurs principales actions arrivées sous mes yeux.

il sollicite avec ardeur une audience. Ses habits, & tout son extérieur qui annonçoient la pauvreté & l'infortune, n'étoient pas propres à lui faire obtenir ce qu'il souhaitoit, mais son grand âge, cet âge si respecté dans l'Orient, parloit en sa faveur. Un des officiers alla dire à *Mourat* Bey, qu'un vieillard qui paroissoit misérable, demandoit à lui parler. Qu'on le fasse entrer, dit-il. Le laboureur marche en tremblant sur le riche tapis qui couvroit la salle du Divan; & s'avance vers le Bey qui reposoit sur un sopha brodé en soie & en or. Les sentimens divers qui l'oppressoient, lui ôtoient l'usage de la parole. Enfin il a reconnu l'enfant qui lui fut enlevé, & la voix de la nature domptant la crainte, il se jette à ses genoux, & lui dit en les embrassant: *vous êtes mon fils.* Le Bey le releve, cherche à le reconnoître, & lorsqu'une explication lui eût appris que c'étoit son pere, il le fait asseoir à ses côtés & le comble de caresses. Après de tendres épanchemens, le vieillard lui peignit l'état déplorable où il avoit laissé sa mere & ses freres. Le Prince lui proposa de les amener en Egypte, & de leur faire partager ses richesses & sa puissance, s'ils vouloient embrasser le Mahométisme. Le généreux Chrétien avoit prévu cette proposition; & pensant que des jeunes gens pourroient en être éblouis, il n'avoit pas voulu qu'un seul de ses enfans l'accompagnât. Il rejetta donc avec fermeté l'offre de son fils, & osa même

lui faire des remontrances ſur ſon changement de religion. Mourat Bey voyant que ſon pere étoit inébranlable, & que la détreſſe où ſe trouvoit ſa famille exigeoit de prompts ſecours, lui fit donner une grande ſomme d'argent & le renvoya en Syrie avec un petit bâtiment chargé de grains. L'heureux laboureur ſe rendit au plutôt dans les plaines de Damas. Son arrivée bannit la miſere & les larmes de ſon toît champêtre, & y ramena la joie, l'aiſance & le bonheur.

Vous voyez, Monſieur, que ce fait a quelque reſſemblance avec l'hiſtoire de Joſeph. Il en auroit peut-être davantage ſi l'on en connoiſſoit toutes les particularités.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXIV.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

PELUSE, comme je vous l'ai dit, Monsieur, étoit placée à l'extrêmité orientale du lac de *Menzalé*. Son nom qui signifie *Boue* (*e*), désigne sa situation au milieu des marais. Suivant Strabon (*f*), elle n'étoit qu'à deux milles de la mer. Sa fondation, ainsi que celle des anciennes villes d'Egypte, se perd dans la nuit des tems. Elle florissoit bien avant Hérodote. Comme elle fermoit l'entrée du pays du côté de l'Asie, les Pharaons la rendirent une forteresse considérable. L'un d'eux éleva un rempart de trente lieues de long depuis ses murs jusqu'à Héliopolis; mais l'histoire des Nations a fait connoître que la longue muraille de la Chine, que celles dont la foiblesse des Empereurs Grecs environna Constantinople, & tant d'autres construites avec des dépenses excessives, étoient des barrieres impuissantes contre la valeur des peuples belliqueux;

(*e*) Πηλουσίον signifie de la boue. Les Arabes ont fait passer cette dénomination dans leur langue en l'appellant *thineh* boue.

(*f*) Strabon, liv. 17.

elle a fait connoître qu'un Etat pour se mettre à l'abri des dominations étrangeres, devoit former des guerriers, & qu'il falloit des hommes pour résister à des hommes.

Le boulevard qui couvroit Peluse n'arrêta point Cambyse, qui l'attaqua avec une armée formidable. Le foible génie du fils d'Amasis, n'ayant pu prévenir la désertion de deux cent mille Egyptiens qui allerent fonder une colonie au-delà des Cataractes, n'eut pas des forces suffisantes à opposer au torrent qui venoit fondre sur ses états. Cambyse, après un sanglant combat, où il tailla ses ennemis en pieces, entra triomphant à Peluse. Ce jour mémorable, qui vit la désertion d'une partie de la milice d'Egypte & la ruine de l'autre, est l'époque de l'asservissement de cette riche contrée. Depuis ce moment, elle a passé sous le joug des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes & des Turcs. Plus de deux mille ans d'esclavage semblent lui assurer des fers pour la suite des siecles.

Hérodote, qui se rendit à Peluse quelques années après la conquête de Cambyse, rapporte une anecdote que je ne dois pas omettre : « Je » parcourus, (g) dit-il, la plaine ou les deux » armées avoient combattu. Elle étoit couverte » d'ossemens humains, entassés par monceaux,

(g) Hérodote, Thalie, liv. 3.

» Ceux des Perſes étoient d'un côté, ceux des » Egyptiens de l'autre, parce que les naturels » du pays avoient eu ſoin de les ſéparer après » le combat. Ils me firent remarquer un fait qui » m'eut paru bien étonnant ſans l'explication » qu'ils m'en donnerent. Les crânes des Perſes » minces & fragiles, ſe briſoient lorſqu'on les » frappoit légérement avec une pierre; ceux des » Egyptiens, épais & compactes, réſiſtoient aux » coups de caillou. Ils attribuoient cette différence » de ſolidité à l'habitude qu'ont les Perſes de ſe » couvrir la tête de thyarres dès leur enfance, » & à l'uſage où ſont les Egyptiens de laiſſer » leurs enfans la tête nue & raſée, expoſés aux » ardeurs du ſoleil. Cette explication me parut » ſatisfaiſante. »

De nos jours, les mêmes coutumes ſubſiſtent en Egypte. J'ai vu dans tous mes voyages les enfans du peuple, ou courant dans la plaine, ou raſſemblés autour des villages, ou nageant dans les eaux du fleuve; & dans toutes ces circonſtances, ils avoient la tête nue & raſée. Que l'on juge de la dureté que le crâne, expoſé à l'action d'un ſoleil brûlant, doit acquérir, & l'on ne ſera point étonné de la remarque d'Hérodote.

Peluſe, après avoir paſſé ſous la domination de la Perſe, devint la conquête d'Alexandre. Le brave Antoine, Général de la Cavalerie ſous Gabinius, l'enleva à ſes ſucceſſeurs. Rome la rendit

à Ptolemée Auletès. Pompée, dont le crédit avoit rétabli ce jeune Prince ſur le trône d'Egypte vint après la fatale journée de Pharſale, ſe refugier à Peluſe; il débarqua à l'entrée du port, & récita, en quittant Cornelie ſon épouſe, & ſon fils, ces deux vers de Sophocle : « L'homme » libre, qui va chercher un aſyle à la Cour d'un Roi, y rencontre l'eſclavage & des fers ». Il y trouva la mort. A peine étoit-il deſcendu ſur le rivage, que le Rheteur Théodore, de l'île de Chio, le courtiſan Septimius, & l'eunuque Achillas, qui commandoit les troupes, voulant avoir une victime à préſenter à ſon vainqueur, le percerent de leurs épées. A la vue des aſſaſſins, Pompée ſe couvrit le viſage de ſon manteau, & mourut en Romain. On lui coupa la tête que l'on embeauma pour l'offrir à Céſar, & ſon corps fut jetté nud ſur le rivage. C'eſt ainſi que ce grand homme, dont les talens guerriers avoient procuré aux Romains la liberté des mers, & ajouté des royaumes à l'étendue de leur empire, fut tué lâchement en abordant ſur les terres d'un roi qui lui devoit la couronne. Philippe ſon affranchi, raſſemblant à la faveur des ténebres les débris d'un bateau, & ſe dépouillant de ſon propre manteau pour en envelopper les triſtes reſtes de ſon maître, les brûla ſuivant l'uſage. Un vieux ſoldat, qui avoit ſervi ſous les drapeaux de Pompée, vint mêler ſes larmes à celles de Philippe, & lui aider à rendre les derniers devoirs aux mânes de ſon Général.

Pendant les guerres des Romains, des Grecs & des Arabes, Peluſe avoit été ſouvent priſe & pillée. Malgré tant de déſaſtres, elle conſerva juſqu'au tems des Croiſades ſon commerce & ſes richeſſes. Les Princes Chrétiens l'ayant emportée d'aſſaut, la ſaccagerent. Elle ne ſe releva point de ſes ruines, & ſes habitans paſſerent à Damiette, comme je l'ai indiqué dans la lettre précédente.

Farama, fondée par les Arabes, un peu à l'orient de Peluſe, lui avoit ſuccédé. Cette ville ne ſubſiſta pas long-tems, car au trezieme ſiecle, elle étoit ruinée. Abulfeda (*h*) qui cite *Ebn Haulkal*, dit qu'on y voyoit le tombeau de Gallien. C'eſt une erreur. Ce célebre Médecin fut inhumé à Pergamme, ſa patrie (*i*). Le mauſſolée, dont parle l'hiſtorien Arabe, doit être celui de Pompée, que Pline place à quelque diſtance du mont Caſius (*k*). Abulfeda ajoute ſur la foi d'*Ebn Saïd*,

---

(*h*) Deſription de l'Egypte.

(*i*) Gallien après avoir étudié la médecine à l'école d'Alexandrie, ſe rendit à Rome à l'âge de 34 ans. Ses connoiſſances & ſes talens l'y firent bientôt connoître. Marc Aurele, juſte appréciateur du mérite, le choiſit pour ſon médecin. Il le devint enſuite de deux de ſes ſucceſſeurs. Las de vivre à la cour, Gallien ſe retira à Pergamme ſa patrie, où après avoir paſſé le reſte de ſes jours dans un calme philoſophique, il mourut à l'âge de 63 ans.

(*k*) *Pline le Naturaliſte*, *liv.* 5, *ch.* 12. Les ruines de *Farama* ſont voiſines du mont Caſius; il paroît que le tombeau que décrit *Ebn Haukal*, eſt celui de Pompée.

que l'iſtme de Suès n'a que 23 lieues de largeur en cet endroit, & qu'*Amrou* voulut le couper pour faire communiquer les deux mers. Omar, qui n'avoit point de marine, & qui craignoit d'ouvrir aux vaiſſeaux des Grecs l'intérieur de ſes États, l'en empêcha. Il eſt à croire que celui qui conquit l'Égypte, qui fit exécuter un canal navigable du Nil à la mer rouge, auroit également terminé cette grande entrepriſe.

En quittant la branche *Peluaſique*, & marchant vers l'occident, le long du rivage de la mer, on rencontre la bouche *Tanitique*. *Tanis* lui donna ſon nom. Cette ville conſidérable, bâtie dans une île du lac, & la capitale d'un Nome, floriſſoit encore ſous l'empire d'Auguſte (*l*). Abulfeda nous apprend que de ſon tems elle étoit détruite, & que l'île étoit inculte & déſerte (*m*).

Pendant mon ſéjour à Damiette, pluſieurs pêcheurs m'ont aſſuré qu'ils avoient vu, dans une île du *Menzalé*, des marbres, des colonnes, & des débris des grands édifices. J'avois formé le projet de les aller viſiter; mais les dépenſes conſidérables que ce voyage m'eût occaſionnées, pour en acheter la permiſſion du gouverneur, pour me faire accompagner de quelqu'un de ſes Officiers & de pluſieurs Janiſſaires, me forcerent de renoncer à

(*l*) Strabon, liv. 17.

(*m*) Abulfeda, deſcription d'Egypte.

cette entreprise. Je souhaite que quelque curieux, ou plus riche que moi, ou secondé par le gouvernement, puisse parcourir le grand lac, marquer la profondeur de ses embouchures, décrire les morceaux précieux d'antiquité qu'il renferme, faire en un mot ce qu'aucun des voyageurs modernes n'a osé entreprendre, & ce qu'une fortune modique m'a empêché d'exécuter.

Après la bouche *Tanitique* vient la *Mendesienne*. Elle doit son nom à l'ancienne ville de *Mendès* (*n*), fameuse par son temple, & l'indécence du culte qu'on y rendoit au bouc. En voici l'origine suivant Hérodote. « (*o*) Hercule demandoit avec ardeur à Jupiter de se montrer à lui. » Sourd à sa priere, le Dieu lui refusoit cette » faveur. Enfin, vaincu par ses instances, il y » consentit, à condition que ce seroit sous la » forme d'un bouc. Il se couvrit de la peau de » cet animal, & apparut au héros. C'est pour » conserver la mémoire de cet événement que » les Égyptiens représentent Jupiter avec la tête » d'un bouc.... Lorsque l'animal sacré meurt, » la province *Mendesienne* célebre sa mort par » un deuil universel. »

La bienséance me défend de rapporter la suite de ce passage. Ceux qui sont curieux de savoir jusqu'à quel point de démence le fanatisme peut

(*n*) Ce mot Egyptien signifie bouc. *Hérodote*.

(*o*) Hérodote, liv. 2, Euterpe.

porter la populace ignorante & superstitieuse, peuvent le lire dans l'original.

Le voyageur qui desireroit trouver les ruines de *Mendès*, doit, en consultant Hérodote & Strabon, les chercher à quelques distances du canal d'*Achmoun*, sur le bord du lac de *Menzalé*.

Avant d'arriver à la branche *Phatmétique*, j'en ai marqué sur la carte une nouvelle, qu'aucun Géographe n'avoit indiquée. Je l'observai dans un voyage que je fis en cet endroit, pendant la crue du Nil. Elle a environ cent cinquante piés de l'argeur. Le courant y étoit assez rapide; mais j'ignore si elle est fort profonde, & si elle coule toute l'année. C'est une voie naturelle que les eaux du lac se sont ouverte dans la mer. Il seroit aisé de verser dans ce canal une partie du fleuve, & d'ouvrir aux vaisseaux une entrée dans son lit. On trouve une lieue plus loin, la branche *Phatmétique*, aujourd'hui celle de Damiette. Le Delta commence en cet endroit. Le cap *Bourlos*, près duquel s'ouvre la bouche *Sebennitique*, en forme la pointe la plus avancée. Le bras de Rosette, autrefois nommé *Bolbitine*, le termine. Il se prolongeoit anciennement jusqu'à la branche *Canopique*, qui se jette dans la mer près d'*Aboukir*.

Voilà, Monsieur, les sept bouches du Nil chantées par les Poëtes (*p*). Elles étoient toutes

---

(*p*) Et septem gemini turbant trepida ostia Nili. *Virgile*.
Perque papyriferi septem flua flumina Nili. *Ovide*.

navigables autrefois. Celles de Rofette & de Damiette ont feules conservé cet avantage. On pourroit en rouvrir quelques-unes, mais dans l'état de foibleffe où fe trouve l'Égypte, elle paroît plus difpofée à fermer fes ports aux étrangers, qu'à en former de nouveaux.

Il me refte, Monfieur, à vous offrir quelques détails fur le grand lac, dont vous venez de parcourir les bords. Strabon (q) & les écrivains Arabes l'appellent *Tanis*, à caufe de la ville de ce nom. Aujourd'hui il fe nomme *Menzalé*. L'eau en eft douce pendant l'inondation. Elle devient falée à mefure que le fleuve rentre dans fon lit. Le même événement arrivoit fous l'empire des Califes. Voici ce qu'en dit le Géographe de Nubie (r) : « Le Nil fe débordant au folftice » d'été, les canaux qui fe déchargent dans le lac » de *Tanis*, en adouciffent les eaux. Pendant » l'hiver, la mer y reflue à fon tour & les » rend falées. On voit dans ce lac des îles bâties » comme des villes, telles que *Nabli*, *Touna*, » *Samnaa* & *Haffan-Elma*. On ne peut y aborder » qu'en bateau. » Il feroit important de vifiter ces îles, qu'aucun voyageur moderne n'a vues,

(q) Strabon, liv. 17.

(r) Oua behire *Tanis* aza amed el Nil fi el feif azab maoulif. Oua aza gezar fi elcheté ila aouan, el bahr rhaleb, fe maleh maoaher oua fiha meden metl elgezair tacheif elbehire, oua hie *Nabli*, oua *Touna*, oua *Samnaa*, oua *Haffan el ma*; oua tarik ila ouahada menha ella belfafen. *Géogrape de Nubie*, fection 3.

& où l'on pourroit trouver des manuſcrits & des monumens précieux.

Environ 1200 bateaux qui payent chacun quarante livres par an au fermier du Pacha, ſont continuellement occupés à pêcher ſur le lac. Parmi les eſpeces diverſes de poiſſons qu'il fournit, il s'en trouve d'excellens, tels que le *Queïage*, le *Gemal*, le Sourd, la Sole & la Dorade. La qualité des eaux leur donne une chaire blanche & un goût fin & délicat. On les vend frais à Damiette, & dans les villes voiſines. On les y porte en ſi grande abondance, qu'une large Sole, ou une Dorade ne coute que quatre ſous.

Le *Bourri*, autrement le Mulet, eſt de tous les poiſſons celui qui procure plus de bénéfice aux pêcheurs. Ils éventrent les femelles, en enlevent les œufs dont ils font la *Boutargue* (*f*), les ſalent, & les envoient dans toute l'Égypte. Le *Menzalé* ayant pluſieurs communications avec le Nil & la Méditerranée, étant rempli de joncs, d'îles, d'herbes & d'inſectes, les poiſſons de riviere & de mer y affluent de toutes parts, & s'y multiplient à l'infini. Deux mille perſonnes y pêchent toute l'année; des milliers d'oiſeaux s'y nourriſſent ſans qu'on s'apperçoive d'aucune diminution. La nature a tellement placé l'Égypte, que la terre

(*f*) La *Boutargue* eſt formée des œufs du mulet, ſalés & ſechés au ſoleil. C'eſt un mets bien connu des marins Provençaux,

& les eaux y sont d'une fécondité inconcevable; Aussi cette belle contrée a-t-elle été dans tous les tems la mere-nourrice des peuples voisins.

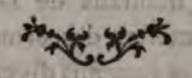
Les eaux du *Menzalé* sont couvertes d'oies sauvages, de canards, de sarcelles, de plongeons, & d'ibis. J'ai tué plusieurs ibis dans des marais près de Rosette. Ils ont les pattes longues, le corps mince, alternativement blanc & noir, & le col alongé. Ils vivent de poisson, de grenouilles & de reptiles. Ce lac nourrit aussi beaucoup de cormorans, de hérons gris, de hérons blancs, de bécassines dorées, de poules de ris, de grues, de chevaliers, &c.

Les oiseaux qui fixent davantage les regards, sont le cigne au plumage d'argent, navigeant avec orgueil sur la surface des ondes, le flaman aux aîles roses & noires, & le superbe pelican. Ce dernier surpasse les autres par la majesté de son port, l'élevation de sa taille, & le dispute en beauté au cigne, même par la blancheur de son plumage. Lorsqu'il se promène au milieu de cette foule d'oiseaux rassemblés sur le lac, il éleve au-dessus d'eux tous sa tête couronnée d'une aigrette, & paroît être leur Roi. La nature l'a pourvu d'un bec extrêmement fort, avec lequel il enleve de gros poissons. Les Arabes ont l'adresse de l'apprivoiser & de le dresser à la pêche. Le seul pélican, de l'espece de ceux d'Égypte, que j'aie vu en France, est à la ménagerie du Roi. Quoiqu'une longue captivité, & un petit bassin où il peut

peut à peine se mouvoir, lui aient bien fait perdre de sa beauté; cependant à la majesté de sa taille, à la blancheur de son plumage, on voit encore que c'est un superbe oiseau.

Je vous ai désigné, Monsieur, les principales especes d'oiseaux que l'on rencontre sur le lac de *Menzalé;* mais ce que je ne puis vous peindre, c'est la variété de leurs couleurs, la diversité de leurs cris, & leur prodigieuse multitude. Aussi loin que la vue peut s'étendre, les flots en sont couverts. On en voit à chaque instant des troupes innombrables décrire des vastes circuits dans les airs, s'abaisser peu-à-peu, & se poser sur les eaux; d'autres fuyant l'approche des pêcheurs, se levent par milliers, & vont chercher la solitude qu'ils aiment. Ceux-ci nagent en troupe, entourés de leur nombreuse famille; ceux-là s'envolent, emportant dans leur bec la proie qu'ils ont saisie. Ce mouvement continuel, cette immense plaine liquide que sillonne un vent léger; des îles, dont la tête éclairée par le soleil se découvre dans le lointain; des bateaux qui voguent de l'une à l'autre; des rivages ombragés d'arbres, bordés de villages, & parés d'une verdure éternelle, tous ces objets offrent un charmant spectacle dont j'ai joui cent fois, & toujours avec plaisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXV.

A Damiette.

A. M. L. M.

JE vous envoie, Monſieur, l'expédition de Saint Louis en Égypte, tirée de Joinville & des auteurs Arabes, & vérifiée ſur les lieux.

Saint Louis avoit hiverné dans l'île de Chypre avec la plus grande partie de ſes troupes. Le reſte de ſon armée devoit le joindre au rendez-vous général devant Damiette. Le lendemain de la Pentecôte il mit à la voile de la pointe de *Limaço*. Dix-huit cents bâtimens grands & petits l'accompagnoient. Depuis les Perſes, la Méditerranée n'avoit point vu d'eſcadre plus formidable. La mer, dans une grande étendue, parut couverte de vaiſſeaux. Pendant la route, le Prince de la Morée, & le Duc de Bourgogne, ſe réunirent à la flotte royale. Après une traverſée de quatre jours, elle mouilla dans la rade de Damiette.

Neim Eddin de la famille des Aïoubites gouvernoit alors l'Égypte & la Syrie. Pluſieurs années de guerres ſoutenues contre les Croiſés, les Chareſmiens & les habitans de Damas, l'avoient inſtruit dans le métier des armes. Des victoires remportées ſur ces ennemis divers avoient affermi

ſa puiſſance, & établi ſon autorité parmi ſes ſoldats. Auſſi politique que brave, il ſavoit manier l'épée, ſans laiſſer échapper les renes de l'État. En même tems qu'il étoit occupé du plan d'une campagne, il dictoit ſes ordres à ſes miniſtres, pour régler l'intérieur de ſon royaume, & répondoit lui-même aux placets qu'on lui préſentoit. Tel étoit, ſuivant Abulfeda, le Roi que Saint Louis avoit à combattre. A l'arrivée des François dans l'île de Chypre, il avoit quitté la Syrie, & ne doutant point que l'orage qui menaçoit les Mahométans, n'éclatât ſur Damiette, il avoit ajouté de nouvelles fortifications à cette place importante. Lorſqu'il l'eut munie d'une nombreuſe garniſon, de vivres, & de machines de guerre propres à ſoutenir un long ſiege, il ſe fit tranſporter à *Achmun Tanis* pour obſerver les mouvemens des ennemis. Quoique dangereuſement malade, il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit faire échouer leurs deſſeins. Il avoit envoyé *Facr Eddin* avec un corps de cavalerie conſidérable pour s'oppoſer à la deſcente des François. Ce général s'étoit poſté près du Gizé (*t*) de

---

(*t*) *Gizé*, comme je l'ai déjà dit, *ſignifie angle*, *extrêmité*. C'étoit le fauxbourg le plus éloigné de Damiette, placé de l'autre côté du Nil. Une élévation de pierres & de débris, rendent encore ſon emplacement reconnoiſſable. Il eſt en face du petit village d'*Esbé*. Le pont jetté devant Damiette commençoit en cet endroit. J'ai obſervé ces lieux avec ſoin dans un grand nombre de voyages, & je les ai marqués ſur la carte.

Damiette, entre la rive occidentale du Nil & la mer; de maniere qu'il pouvoit facilement empêcher le débarquement.

De la flotte on voyoit l'armée Égyptienne disposée en bon ordre à deux cents pas du rivage. Les drapeaux déployés flottoient au gré du vent. Les armes éclatantes réfléchissoient les rayons du soleil. Un bruit confus de tambours & de trompettes, se faisoit entendre. Cet appareil guerrier en imposoit, & jettoit l'effroi dans les esprits. Le Roi manda ses barons pour les consulter sur le parti qu'on devoit prendre, ils lui conseillerent d'attendre le reste de ses troupes avant de hazarder une descente, en présence d'un ennemi bien retranché. Saint Louis rejetta ce conseil pusillanime, en représentant que la rade (u) de Damiette étant ouverte à tous les vents, s'il survenoit une tempête, la flotte seroit dispersée, ou jettée à la côte. Il ordonna donc le débarquement pour le lendemain matin, & commanda qu'on attaquât les Égyptiens s'ils ne refusoient pas le combat.

Le vendredi 4 Juin 1249, l'armée Françoise descendue dans des bateaux, vogua vers le rivage. A l'instant où elle prit terre, la cavalerie enne-

---

(u) La flotte Françoise n'avoit pu entrer dans le Nil dont les Egyptiens avoient comblé l'entrée. La rade de Damiette étant très-dangereuse, le parti que prit Saint Louis n'étoit pas moins prudent que courageux.

mie vint fondre ſur elle ; mais les ſoldats ayant fiché leurs écus dans le ſable, & préſenté le fer de leurs lances, formerent un mur hériſſé de pointes. Cette contenance fiere arrêta l'impétuoſité des Mahométans. Ils ſe contenterent de caracoler autour des bataillons, & de lancer leurs javelots. Auſſi-tôt que le Roi vit l'oriflamme flotter ſur la rive, il s'élança de ſon bateau dans la mer, & marcha aux ennemis l'épée haute, ayant de l'eau juſqu'aux aiſſelles. Les François encouragés par ſa préſence, coururent ſur les Égyptiens, & leur livrerent un ſanglant combat dont ils remporterent tout l'honneur. Deux Émirs reſterent ſur le champ de bataille. Cette perte, & une deſcente auſſi hardie, épouvanterent *Facr Eddin*. Il paſſa pendant la nuit ſur le pont de Damiette, & s'enfuit précipitamment. A cette vue une terreur panique s'empara de la garniſon. Elle abandonna lâchement le boulevard de l'Égypte, & tous les habitans ſe ſauverent à la faveur des ténebres. Le lendemain matin, les François y entrerent ſans réſiſtance. C'eſt ainſi qu'une ville qui trente-un ans auparavant avoit ſoutenu un ſiege de ſeize mois, fut priſe en un jour.

Le dimanche, les drapeaux François étoient arborés ſur les tours de Damiette. On y trouva des munitions abondantes, & une prodigieuſe quantité d'armes. Les vainqueurs ayant rendu grace au Ciel de cette heureuſe conquête,

délibérerent s'ils marcheroient ſur le champ vers le grand Caire. C'étoit le parti le plus ſage. Les eaux du Nil étant alors très-baſſes auroient préſenté bien moins d'obſtacles; mais Saint Louis ne voulut point partir avant l'arrivée du Comte de Poitiers ſon frere, qui amenoit l'arriere-ban de France. Il fut décidé qu'on l'attendroit à Damiette.

La priſe de cette forteresse importante répandit la conſternation au grand Caire. Les habitans croyoient déjà voir les ennemis à leurs portes. La maladie du Sultan ajoutoit encore à leur frayeur. L'alarme fut ſi grande, que les plus timides s'enfuirent vers la haute Égypte, tandis que quelques braves, animés par l'amour de la patrie, vinrent groſſir l'armée de *Nejm Eddin*. Ce revers imprévu n'abattit point un Prince accoutumé aux événemens de la guerre. Il fit couper la tête à cinquante des principaux officiers qui avoient ſi lâchement abandonné leur poſte. Pour *Facr Eddin*, il n'oſa le punir de mort[f], craignant d'exciter une rébellion parmi des troupes dont ce général poſſédoit la confiance. Il ſe contenta de le reprimender fortement, & ſe tranſportant à Manſoure, il s'efforça de la mettre en état de defenſe. Toute l'armée y travailla. Ayant placé ſon camp entre le canal d'*Achmoun* & cette ville, il réſolut d'attendre les ennemis dans ce poſte avantageux, & de les arrêter au paſſage de la riviere;

il envoya même quelques escadrons de cavalerie légere inquiéter le camp des François.

On perdoit un tems précieux à attendre le Comte de Poitiers. Les Égyptiens en profitoient pour se fortifier & rassembler toutes leurs forces. Dajà ils avoient banni leur terreur, & venoient escarmoucher autour du camp des François. Les Arabes y entroient à la faveur des ténebres, y faisoient des prisonniers, & égorgeoient ceux qu'ils ne pouvoient enlever. C'est ainsi qu'ils couperent la tête au seigneur de Courcenay, après avoir tué la sentinelle qui veilloit à la porte de sa tente. Le Roi fit environner le camp de fossés profonds, & plaça à l'entour, des archers à pié pour monter la garde pendant la nuit.

La saison favorable pour remonter vers la haute Égypte s'écouloit. L'on entroit dans celle où le Nil grossissant chaque jour, remplit les canaux qui coupent la plaine, & rend la marche d'une armée difficile devant un ennemi qui peut l'arrêter à chaque pas. Pour hâter l'arrivée du Comte de Poitiers, le Légat, suivant la coutume du tems, ordonna des processions pendant trois samedis consécutifs, depuis Damiette jusqu'à la mer. Elles s'accomplirent en grande pompe. Le Roi, les Seigneurs y assisterent. Enfin le prince arriva heureusement, & apporta avec lui la joie dans le camp. Aussi-tôt qu'il fut débarqué, Saint Louis assembla

ſes barons, pour ſavoir quel parti l'on devoit prendre. Les ſentimens furent partagés. La plupart des Seigneurs, & le comte Pierre de Bretagne, étoient d'avis qu'on allât incontinent mettre le ſiége devant Alexandrie, l'une des clefs de l'Égypte. Ils repréſentoient que cette ville avoit un port excellent, que la flotte y trouveroit un ſûr abri pendant l'hiver, & que l'armée qui ſeroit occupée à la conquête du pays, recevroit par ce moyen les vivres, & les ſecours dont elle auroit beſoin; ils ajoutoient, que les vaiſſeaux ne pouvant entrer dans le Nil, ni reſter en rade, les François couroient riſque de périr de faim ſi malheureuſement ils éprouvoient des revers. Ces raiſons étoient bien puiſſantes, mais le Comte d'Artois fut d'une opignion contraire. Il dit, que lorſqu'on vouloit tuer le ſerpent, il falloit lui écraſer la tête, & prétendit qu'il convenoit de marcher droit vers la capitale d'Égypte. Saint Louis laiſſa le conſeil de ſes Barons, pour ſuivre celui de ſon frere. Il ne ſongea point aux obſtacles qu'il auroit à rencontrer, & le départ fut réſolu.

Nejm Eddin étoit mort le 22 Novembre. Un abcès au poumon l'enleva à la fleur de ſon âge. La ſultane *Chergeret Eddour*, que ſon génie mettoit au-deſſus de ſon ſexe, ne fut point abattue par ce malheur, & s'occupa des moyens de ſauver l'État. Ayant fait venir *Facr Eddin*, généraliſſime des troupes, & l'eunuque *Dgemal*

Eddin qui jouiſſoit d'une grande autorité, elle les pria de l'aider à ſupporter le poids de la couronne, & de tenir la mort du Sultan ſecrete juſqu'à l'arrivée de ſon fils *Touran Chah*, qui étoit dans le Diarbekir. On lui dépêcha des couriers. Le ſervice du Sultan continua de ſe faire comme s'il avoit été vivant, & les ordres furent donnés en ſon nom dans toute l'Égypte. Cette politique ſauva les troupes du découragement; & en cachant la perte de *Nejm Eddin* aux ennemis, les empêcha de profiter d'une circonſtance ſi favorable à leurs deſſeins.

L'armée françoiſe (*x*) quitta les plaines de Damiette à l'entrée des Avents, & vint camper le 7 Décembre à *Fareſcour*. Elle y ſéjourna pour boucher un canal qui partant du fleuve, va ſe jetter dans le lac de *Menzalé*. On en vint aiſément à bout, parce qu'on forma la digue à ſon ouverture. *Facr Eddin* envoya cinq cents cavaliers bien montés pour diſputer aux François le paſſage de la riviere. Ils ſe poſterent ſur

(*x*) L'hiſtorien Macrizi qui s'accorde preſque toujours avec Joinville, fixe comme lui le départ des François au mois de Décembre, mais il l'attribue à la nouvelle de la mort du Sultan. Or, il eſt certain par le récit de Joinville, que les François ne l'apprirent que lorſqu'ils furent campés près de Manſoure, & que l'arrivée du Comte de Poitiers fut le motif de cette marche hardie & dangereuſe pendant l'inondation. C'eſt ainſi que les Hiſtoriens en rapportant des faits vrais, ſe trompent ſouvent ſur les cauſes qui les ont produits.

la rive opposée. Malgré leur contenance fiere, les Templiers passerent les premiers, & le Roi ayant défendu de marcher à l'ennemi, ils ne songerent qu'à former leurs rangs. Cette conduite prudente enhardit les Arabes, qui la prirent pour l'effet de la crainte. Ils attaquerent les Templiers avec fureur, & renverserent un de ces braves guerriers, aux piés de frere Renaut de Bichiers, leur maréchal. Ce spectacle l'enflamma d'indignation; & incapable de modérer son courage il s'écria : *De par Dieu courons à eux. Je ne puis en souffrir davantage.* Tout le corps à l'instant s'ébranle, & se précipite sur les Egyptiens. Ils ne purent soutenir ce choc. Leurs rangs furent rompus. Une partie des cavaliers demeurerent sur le champ de bataille, & les autres s'élancerent dans le fleuve où ils trouverent la mort. Malheureusement ce succès encourageoit à la désobéissance, & ce fut elle qui causa toutes les disgraces des François.

Le même jour, l'armée alla camper à *Scherimsah*, village peu éloigné, sans être inquiétée de l'ennemi. Elle faisoit de petites journées, parce que sans cesse il falloit combler des bras de riviere, ou de gros ruisseaux. Elle campa ensuite à *Baramoun*, & ce ne fut que le 19 Décembre qu'elle parut devant *Mansoure*. Le canal d'*Achmoun* étoit entre la ville & les François. Il falloit le passer pour attaquer l'ennemi

retranché ſur la rive oppoſée, (*y*) & ſe rendre maître de cette place importante.

Une flotte compoſée de gros bateaux accompagnoit l'armée, & y entretenoit l'abondance. On ſe battoit ſur la terre & ſur l'eau. Le bras d'*Achmoun* eſt auſſi large que la Saone, mais beaucoup plus profond. Les bords en ſont preſque par-tout eſcarpés. Il étoit impoſſible de le paſſer à la nage en préſence de toutes les forces de l'Egypte. On réſolut d'y jetter un digue. On fit dreſſer les baliſtes, & les autres machines propres à lancer des pierres, & pour couvrir les travailleurs, on éleva deux tours de bois avec des galleries couvertes à la tête de la chauſſée. Mais au lieu de la commencer à l'ouverture du canal, comme à *Fareſcour*, on s'y prit une demi-lieue plus bas. Cette mal-adreſſe en rendit l'exécution impoſſible; car à meſure que l'on avançoit, les Egyptiens ouvroient de leur côté des tranchées profondes, qui portant tout-à-coup les eaux du fleuve contre la digue, la renverſoient, & détruiſoient en un moment l'ouvrage de pluſieurs ſemaines. Ces mauvais ſuccès

(y) Dans la carte qui accompagne la belle édition de Joinville, imprimée au Louvre, par ordre du Roi, on a placé le canal d'*Achmoun* au-delà de Manſoure. Cette poſition malheureuſe, auſſi contraire à la vérité qu'à l'intelligence de l'hiſtoire feroit croire que les François venoient de la haute Egypte pour aſſiéger cette ville, autrement ils n'auroient point rençontr de canal ſur leur paſſage.

ne rebuterent point la patience des ingénieurs ; & ils s'obstinerent à exécuter un plan qu'ils avoient donné. Tandis qu'ils y travailloient avec zele, *Facr Eddin* fit débarquer secrétement des troupes à *Scherimsah*. Elles attaquerent le camp à l'improviste, & y causerent quelque désordre. Joinville qui avec les Templiers gardoit le côté de Damiette, s'arma à la hâte, marcha aux ennemis, & les repoussa. Cet événement engagea S. Louis à tirer un fossé depuis le canal d'*Achmoun* jusqu'au Nil. Cette précaution mit le camp à l'abri des surprises.

On continuoit sans fruit le travail de la digue. Les ennemis enhardis vinrent une seconde fois attaquer les François dans leur camp. Le Comte d'Anjou leur livra un rude combat, où ils furent repoussés avec perte. Ils se jetterent du côté que défendoit le Comte de Poitiers, mais la vigoureuse résistance qu'ils éprouverent les obligea de se retirer. Ces revers ne les rebutoient point. Des corps d'Arabes à cheval, rodoient sans cesse autour de l'armée, & enlevoient tous ceux qui osoient s'en ecarter. L'impraticable digue ne s'achevoit point. Les Egyptiens faisoient pleuvoir une grêle de pierres sur les travailleurs. Le feu grégeois leur réussit encore mieux. Ils le lancerent à plusieurs reprises, & embraserent les tours & les galleries, malgré tous les efforts que l'on fît pour prévenir ce malheur. Joinville qui étoit une nuit de garde à la

tête de la digue, nous offre une deſcription effrayante du feu grégeois. « Ce feu, dit-il, » qu'ils nous lançoient, étoit gros comme un » tonneau, & traînoit une longue queue enflam- » mée. Il faiſoit en traverſant l'air un bruit ſem- » blable à la foudre, & paroiſſoit un dragon » volant. La clarté qu'il jettoit étoit ſi grande, » que l'on voyoit dans tout le camp comme en » plein jour. » Ce terrible artifice conſumoit tous les corps ſur leſquels il tomboit ſans qu'on pût l'éteindre.

L'incendie des tours & des galleries, ne fit point abandonner un projet mal conçu. On prit tout le bois qui ſe trouvoit dans les bateaux, & l'on forma de nouveaux ouvrages. Ils eurent le ſort des premiers, & toute la valeur des François ne put les défendre contre le feu grégeois. Cette derniere diſgrace porta la déſolation dans le camp, & ôta l'eſpérance de paſſer le canal d'*Achmoun.* Tandis que l'on délibéroit ſi l'on retourneroit à Damiette, le Connétable Hymbert de Beaujeu vint dire au Roi qu'un Bedouin (z) lui avoit promis de découvrir un gué, à condition qu'on lui donneroit 500 beſans d'or. Ce Prince y conſentit. Le gué ayant été reconnu, il fut décidé que le Duc de Bourgogne reſteroit à la garde du camp, tandis que S. Louis

(z) *Bedouin* vient du mot *Bedaoui*, qui ſignifie *habitant du déſert.* C'eſt le nom que prennent les Arabes errans.

& ſes trois freres iroient combattre les Egyptiens.

Le 8 Février 1250, toute la cavalerie Françoiſe, conduite par le Bedouin, ſe raſſembla dès le point du jour devant le gué, éloigné de deux lieues du Nil. On y deſcendit. Les eaux étoient profondes (*a*), & les chevaux nagerent juſque vers le milieu du canal. Ayant pris terre, ils gagnerent aiſément la rive oppoſée. Pluſieurs Cavaliers, entre leſquels ſe trouva Jean d'Orléans, ſe noyerent dans ce paſſage dangereux. Environ trois cents Arabes étant venus pour le défendre, furent aiſément diſſipés. S. Louis avoit ordonné que les Templiers marcheroient à la tête de l'armée, & que le Comte d'Artois les ſoutiendroit avec le corps qu'il commandoit; mais lorſque ce Prince vit fuir les ennemis, il ne put modérer ſon ardeur & courut ſur eux. Le grand maître du Temple l'envoya prier d'attendre, diſant que c'étoit à lui de marcher le premier. Il conjuroit le Prince de ne pas le déshonorer en lui enlevant un poſte confié à ſa bravoure. Le Comte d'Artois écouta cette ſage remontrance ſans oſer y répondre. Malheureuſement Fourcaut du Merle, brave écuyer, qui te-

(*a*) Joinville & Macrizi, s'accordent à dire que le Nil étoit alors dans ſa plus haute crue, ce qui eſt extraordinaire; car dans cette ſaiſon ſes eaux ſont baſſes. Il eſt vrai que l'hiſtoire Arabe nous offre quelques exemples ſemblables. On a vu quelquefois l'inondation tarder un ou deux mois.

noit le frein de ſon cheval étoit ſourd ; & comme il n'avoit point entendu ce que l'on avoit dit au Prince, il continuoit d'avancer, & crioit de toute ſa force : *Or à eux. Or à eux.* Les Templiers voyant leurs repréſentations inutiles, crurent qu'il étoit de leur honneur de reprendre leur rang. Ils donnent des éperons à leurs chevaux, & vont au galop à l'ennemi. Les Egyptiens épouvantés de cette attaque imprévue, prennent la fuite de toutes parts, & abandonnent leur camp. Ces braves, mais imprudens cavaliers, ayant renverſé tout ce qui réſiſtoit, arrivent à Manſoure, enfoncent une des portes, & pénetrent dans la ville. *Facr Eddin*, qui étoit au bain dans ce moment, eût à peine le tems de ſe vêtir. Il ſauta ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride, & raſſemblant quelques-uns de ſes eſclaves, voulut s'oppoſer au torrent. Il tomba percé de coups avec ceux qui l'accompagnoient. L'attaque avoit été ſi bruſque, la déroute ſi rapide, que le Comte d'Artois étoit dans Manſoure avec les Templiers, lorſqu'une partie de l'armée n'avoit pas encore paſſé le gué. Si toutes les troupes avoient été réunies dans ce moment, ſi les vainqueurs euſſent pu être ſécourus à tems, la défaite des ennemis étoit complette. Manſoure & peut-être toute l'Égypte en euſſent été le prix. Mais il ſe trouvoit un eſpace de deux lieues entre l'avant-garde & le reſte de l'armée Françoiſe. *Bibars elbondouk dari*,

chef des Esclaves *Baharites* (*b*) apperçut cette faute & en profita en habile Général. Ayant rallié les fuyards, & rassemblé autour de lui l'élite de la cavalerie Egyptienne, il se jetta entre la ville & le corps de l'armée Françoise, & en empêcha la communication. Tandis qu'il combattoit des troupes divisées, & qu'il arrêtoit S. Louis, le Comte de Poitiers & le Comte d'Anjou, les Egyptiens, animés par son exemple, reprirent courage & attaquerent les cavaliers qui s'étoient engagés mal-à-propos dans les rues étroites de Mansoure. Les habitans les seconderent à merveille, en faisant pleuvoir sur eux, du haut de leurs toits, une grêle de pierres.

(*b*) Nejm Eddin (dont j'ai parlé) assiégeoit Napoulous, ville de Syrie. Ses troupes l'abandonnerent. Les esclaves Baharites soutinrent seuls le choc de l'ennemi, & donnerent le tems au Prince de se sauver. Ce service leur mérita sa confiance. Appellé peu de tems après au trône d'Egypte, à la place de son frere *Melec eladel Seif Eddin*, il les combla de bienfaits, & les éleva aux premieres dignités de l'Etat. Ce Prince quitta le château de Salah Eddin, résidence ordinaire des Sultans, pour habiter celui qu'il avoit fait bâtir dans l'isle *Raouda*, vis-à-vis le vieux Caire. Il en donna la garde à ses esclaves favoris. Et comme les Arabes appellent *bahar* ou *mer* les grands fleuves, ils prirent le nom de *baharites* ou de *maritimes*. Ayant assassiné *Touran Chah*, le dernier de la famille des Aïoubites ils régnerent sur l'Egypte & la Syrie pendant 136 ans, & eurent 27 Rois. Les Baharites étoient Turcs d'origine. Nejm Eddin les avoit achetés des marchands Syriens. Ils furent détrônés à leur tour par les *Mamloucs* ou esclaves Circassiens, l'an 784 de l'hégire. Ceux-ci formerent une nouvelle dynastie qui posséda l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Ottomans, qui arriva l'an 923 de l'hégire.

pierres. Assaillis de toutes parts, les François succomberent: les deux tiers des Templiers, & près de trois cents Chevaliers y périrent. Le Comte d'Artois, après des prodiges de valeur, tomba percé de coups au milieu d'un tas de morts & de presque tous les Officiers qui l'accompagnoient; victime malheureuse de sa désobéissance aux ordres de son Roi.

Joinville & plusieurs braves Chevaliers s'étoient refugiés dans une maison ruinée, d'où ils se défendoient courageusement contre des flots d'ennemis. Malgré leur bravoure, ils ne pouvoient espérer d'échapper à la mort. La plupart étoient dangereusement blessés. Dans ce péril éminent, Erart de Severey, qui avoit reçu un coup de sabre sur le visage, & qui perdoit tout son sang, leur dit: Chevaliers, si vous » m'assurez que nous serons moi & mes descendans à couvert de tout blâme, j'irai demander du secours au Comte d'Anjou que j'apperçois là-bas dans la plaine. » Tous donnerent de grands éloges à sa résolution. Il monte à cheval, traverse les escadrons ennemis, arrive au Prince, qui aussi-tôt qu'il eût entendu son rapport, tourna bride, & alla dégager Joinville & sa troupe. Ils durent la vie à ce Seigneur plein d'honneur, qui près de mourir, craignoit d'emporter dans la tombe la honte d'avoir abandonné ses compagnons, quoiqu'il ne les quittât que pour les secourir.

Le corps d'armée que commandoit S. Louis s'avançoit dans la plaine, & soutenoit l'effort de toute la Cavalerie Turque & Arabe. Le Prince monté sur un beau cheval, paroissoit comme un héros au milieu de ses escadrons. Sa tête étoit couverte d'un casque doré. Il tenoit dans sa main une épée d'Allemagne. Toutes ses armes étoient resplendissantes. La fermeté qu'il montroit au milieu du carnage animoit ses guerriers. Les François & les Égyptiens étoient si pressés, qu'on ne faisoit usage que de la masse, de la hache & du sabre. Tandis qu'il arrêtoit l'élite de la Cavalerie ennemie, Jean de Valeri lui conseilla de se replier à droite, du côté du fleuve, afin d'avoir le secours du Duc de Bourgogne, & de n'être pas enveloppé. Ses Généraux qu'il fit venir, approuverent ce conseil. Aussi-tôt l'Officier qui portoit l'oriflamme, eut ordre de tourner vers le canal. Ce mouvement exposoit les troupes avancées. A peine eut-on fait quelques pas en arriere, que le Comte de Poitiers & le Duc de Flandres envoyerent dire au Roi qu'ils étoient perdus, s'il ne tournoit bride, & ne leur donnoit le tems de le rejoindre. Il s'arrêta. Dans ce moment même, Hymbert de Beaujeu vint lui annoncer que le Comte d'Artois environné d'ennemis se défendoit encore dans une maison de Mansoure, mais que sa mort étoit certaine s'il n'étoit promptement secouru. Allez, lui dit le Prince, je vais

vous ſuivre. A l'inſtant le Connetable, Joinville & quelques Cavaliers ſe détachent & volent vers la ville. A peine eurent-ils fait un quart de lieue, qu'un gros d'ennemis ſe jettant entr'eux & S. Louis, l'empêcherent de paſſer outre. Joinville voyant qu'il étoit impoſſible de joindre le corps de bataille, & de pénétrer à Manſoure, où les Turcs étoient les maîtres, propoſa au Connétable de garder un pont qui ſe trouvoit ſur un large ruiſſeau, afin d'empêcher les ennemis de prendre à dos les François. Hymbert de Beaujeu accepta l'offre, & ſix cavaliers ſe mirent en devoir d'arrêter les ennemis qui voudroient paſſer. Pendant qu'ils gardoient la tête du pont, les différens corps de l'armée Chrétienne ſéparés & environnés par les Mahométans, étoient rudement pouſſés vers le canal. Un grand nombre de cavaliers croyant tout perdu s'y précipiterent. Mais leurs chevaux fatigués ne purent gagner l'autre rive. Dans un inſtant, les eaux furent couvertes d'armes & de cavaliers qui ſe noyoient. S. Louis ſe vit en danger de la vie. Ses troupes l'avoient abandonné. Six Turcs ayant ſaiſi la bride de ſon cheval, l'emmenoient priſonnier. Ce péril n'effraya point ſon courage. Au contraire, raſſemblant ſes forces, & ſe ſervant avec adreſſe de ſes armes excellentes, il terraſſa lui ſeul ſes ſix ennemis. Cette action héroïque arrêta les fuyards. Ils eurent honte d'abandonner un Roi qui ſe défendoit avec tant de bravoure.

Ses chevaliers revinrent en foule autour de lui ; & comme si ce prodige les eût ranimés, ils renouvellerent le combat avec fureur, & repousserent les vainqueurs.

Pendant que ces choses se passoient, Joinville & le Connétable gardoient leur poste. Ils virent arriver de Mansoure le Comte Pierre de Bretagne, le visage couvert de Sang avec un escadron dont la plupart des soldats & des officiers étoient dangereusement blessés. Les Turcs les poursuivoient l'épée dans les reins. Hymbert de Beaujeu & sa petite troupe volerent à leur rencontre & leur firent lâcher prise. Joinville invita le Comte de Soissons, son parent, de rester avec lui à la garde du pont, afin d'empêcher les Mahométans de prendre les François à dos : ce brave Chevalier accepta l'offre, & le Connétable les voyant déterminés à garder ce poste important, alla leur chercher du renfort. Pierre de Néville, surnommé Cayet, se joignit à eux. Ces trois Chevaliers, la lance en arrêt, & couverts de leurs boucliers, défendirent ce passage contre tous les ennemis qui se présenteterent.

Devant eux se tenoient deux vaillans gardes du Roi, nommés Guillaume de Boon & Jean de Gomaches, que les Turcs ne purent faire reculer d'un pas. Les armes de ces généreux guerriers étoient hérissés de traits. Pierre de Néville y reçut un coup de masse à la tête,

Joinville fut bleſſé de cinq javelots, & ſon cheval de quinze. Tandis qu'ils étoient expoſés à mille périls, le Comte de Soiſſons, inacceſſible à la crainte, dit à Joinville en plaiſantant : « Sénéchal, mocquons-nous des huées de cette » canaille : que par la quoiſe Dieu (c'étoit ſa maniere de jurer) ; encore parlerons nous de cette journée ès chambres des dames. » Ce trait fait voir que la galanterie fut de tout tems compagne de la bravoure Françoiſe.

Le Connétable tint parole aux braves qu'il avoit laiſſes à la garde du pont. Vers le ſoir, il leur amena du ſecours, & ils chaſſerent les ennemis. Ils allerent rejoindre le roi, qui, ainſi que ſes ſoldats, avoit combattu tout le jour ſans prendre de nourriture. La nuit approchoit, les combattans fatigués, ſe retirerent de part & d'autre. Le Sire de Chatillon commanda l'arriere garde, & l'armée Françoiſe, maîtreſſe du camp des Égyptiens & de leurs machines de guerre, y paſſa la nuit. Elle ſe trouva diviſée en deux camps, dont l'un gardé par le Duc de Bourgogne, étoit au nord du canal, & l'autre au midi. Cette journée, qui coûta la vie au Comte d'Artois, & à une foule de Seigneurs, eût vu la priſe de Manſoure, & la défaite entiere des Égyptiens, ſi toute l'armée Françoiſe eût donné à la fois. Les écrivains Arabes en conviennent (c), malheureuſe-

(c) Macrizi qui a fort bien décrit l'expédition de Saint Louis, avoue que Manſoure étoit perdue, & les Mahométans totalement

ment les ordres de S. Louis ayant été méprisés ; toutes les troupes se trouverent dispersées, & l'habileté de *Bibars Elbondouk dari* les empêcha de se réunir. Joinville dit que pendant qu'il veilloit à la garde du pont, il vit bien des gens du bel air qui fuyoient à toute bride, sans que ses cris pussent les arrêter, mais que Guion de Malvoisin, accompagné d'une troupe de Chevaliers de son sang, & le comte Pierre de Bretagne se couvrirent de gloire, & revinrent honorablement de Mansoure, où ils avoient signalé leur courage.

Dès le matin de cette journée mémorable, on avoit fait partir un pigeon (*d*) de Mansoure pour porter au grand Caire la nouvelle de la mort de *Facr Eddin* & de la fuite des Égyptiens. Cette lettre consterna les habitans. Les fuyards augmenterent encore les allarmes. Les portes de la ville furent ouvertes toute la nuit pour les recevoir. Le lendemain un autre pigeon y apprit les succès de *Bibars*, & des esclaves Baharites. La joie succéda à la tristesse. Tout le monde

---

défaits, si les François avoient attaqué en corps, & non par pelotons.

(*d*) Cet usage qui a subsisté si long-tems dans l'Orient est actuellement aboli. Il n'y a pas long-tems que les négocians de Syrie s'en servoient encore pour apprendre à leurs correspondans l'arrivée d'un bâtiment. Lorsqu'il abordoit au port d'Alexandrie, on faisoit partir un pigeon qui portoit dans cinq ou six heures cette nouvelle à Alep. Les Califes avoient établi de cette maniere une correspondance rapide depuis le Caire jusqu' Bagdad.

se félicitoit dans les rues. On fit des réjouissances publiques.

Avant le lever du soleil les ennemis avoient repris les armes. Ils firent une irruption dans le camp pour enlever leurs machines de guerre qui étoient restées au pouvoir des François. L'attaque se dirigea du côté que gardoit Joinville. Ayant entendu crier aux armes, il se leva; Mais ce Seigneur & les soldats qu'il commandoit, couverts de blessures ne purent vêtir ni casque ni cuirasse. Cependant ils marcherent aux ennemis, qui ayant enfoncé les gardes avancées, étoient prêts à se saisir de leurs ballistes. Saint Louis ayant envoyé un renfort commandé par le Sire de Chatillon, on chassa les Egyptiens hors de la palissade. A quelque distance de là, huit Turcs bien armés, retranchés derriere un monceau de pierres, & soutenus d'un gros de cavalerie, tiroient à la volée sur le camp, & blessoient beaucoup de monde. Joinville étoit résolu d'aller les attaquer pendant la nuit, & de détruire leur retranchement. Jean de Vassey, un de ses prêtres, fut moins patient. Il se coiffa d'un chapeau de fer, se couvrit d'une cuirasse & cachant sous son bras un large cimetere, il marcha vers eux. Les ennemis firent peu d'attention à un homme qu'ils voyoient seul. Il s'avançoit insensiblement. Lorsqu'il fut près des Turcs il tira son sabre, s'élança sur eux, & frappant à grands coups, les mit

tous huit en fuite. Cette action courageuse le rendit fameux dans toute l'armée.

Touran Chah étoit arrivé en Egypte. *Chegeret Eddour*, dont le génie fécond en ressources avoit su tenir les rênes de l'Etat dans ces tems difficiles, lui remit le soin des affaires. Le nouveau Sultan se rendit à Mansoure. Il parut à la tête de ses troupes, & leur montra la cotte d'armes du Comte d'Artois, en leur assurant que c'étoit celle du Roi. « Braves Mu-» sulmans, ajouta-t-il, redoublez vos efforts. » Les ennemis ont perdu leur chef. Ils ne pour-» ront résister à notre valeur. Livrons leur demain » un assaut général. Forçons-les dans leur camp, » & que ce jour soit le dernier des François. » Les soldats répondirent par de grandes acclamations à ce discours, & se disposerent à bien faire leur devoir. S. Louis fut averti par ses espions de l'attaque prochaine. Il commanda que dès le point du jour chaque chef disposât ses bataillons en bon ordre derriere la palissade de pieux que l'on avoit fichés en terre pour empêcher la cavalerie ennemie de pénétrer dans le camp. Ses ordres furent exécutés. Au lever du soleil on vit le Sultan monté sur un cheval superbe, ranger ses troupes en bataille depuis le canal d'*Achmoun* jusqu'au fleuve. Il plaça la cavalerie dans les premiers rangs, & l'infanterie derriere. Il renforçoit ses lignes à proportion des ennemis qu'elles avoient en face.

Vers midi toutes ses troupes étant prêtes pour l'attaque, il fit déployer les drapeaux, & sonner la charge. On entendit un bruit épouvantable des trompettes & de timbales, & l'armée Egyptienne vint assaillir de toutes parts les François.

Le Comte d'Anjou étoit à la tête du camp, du côté de Mansoure. Il fut le premier attaqué. Les gens de pié se présenterent d'abord, & après qu'ils eurent lancé le feu grégeois, les cavaliers fondirent sur lui, & s'ouvrant un chemin à grands coups de sabres, pénétrerent dans les retranchemens. Le Prince combattoit à pié au milieu de ses soldats, car à la journée de Mansoure, presque toute la cavalerie avoit été démontée. Le nombre des ennemis, l'avantage qu'ils avoient de combattre à cheval, le terrible artifice dont ils se servoient, mirent le désordre dans ses bataillons. Malgré toute sa valeur, il étoit en danger d'être pris ou tué. On vint annoncer cette nouvelle au Roi. Il vola au secours de son frere, avec les cavaliers qui lui restoient. Il s'enfonça si avant dans la mêlée, que le frein de son cheval fut couvert de feu grégois, & qu'il faillit lui-même d'en être embrasé. Les Egyptiens ne purent soutenir le choc de ce Prince, & de ses généreux Chevaliers; ils se replierent en désordre, & abandonnerent le terrain qu'ils avoient gagné.

Après le Comte d'Anjou, venoient les Croi-

ſés, commandés par Gui d'Ibelin & Baudouin ſon frere. Auprès d'eux ſe trouvoit Gautier de Châtillon, à la tête de ſon eſcadron. Ces deux troupes remplies de preux Chevaliers, & d'excellente cavalerie, réſiſterent à tous les aſſauts des ennemis, & demeurerent immobiles dans leur poſte, ſans reculer d'un pas.

Guillaume de Sonnac, Grand-maître du Temple, ayant perdu dans les combats précédens la plus grande partie de ſes Chevaliers, avoit fortifié d'une double paliſſade la partie du camp qu'il gardoit. Les Egyptiens y mirent le feu; & ſe précipitant à travers les flammes, l'attaquerent avec furie. Les intrépides Templiers, quoique couverts de dards & de fleches, formerent de leurs corps un rempart impénétrable. Leur Grand-maître qui avoit laiſſé un œil à Manſoure, perdit l'autre dans cette rencontre, & mourut de ſa bleſſure. Joinville aſſure que derriere la place qu'ils occupoient, on voyoit un grand eſpace tellement hériſſé de javelots, qu'on n'appercevoit pas la terre.

Guion Malvoiſin, qui commandoit un bataillon près des Templiers, ſe défendit avec tant de bravoure, que les ennemis ne purent l'entamer. Mais ce brave chef faillit d'être conſumé par le feu grégeois qu'on lui avoit lancé.

Le Comte Guillaume de Flandres s'étendoit du côté du fleuve. Il reçut avec vigueur les Egyptiens; & après les avoir repouſſés avec

gloire, paſſa la paliſſade, & les chargeant avec fureur, mit en fuite tous ceux qui ſe trouvoient devant lui, & en tua un grand nombre. Gautier de la Horgne ſignala ſon courage dans cette rencontre par de hauts faits d'armes.

Le Comte de Poitiers ſuivoit Guillaume de Flandres. Il n'avoit que de l'infanterie. Les ennemis la rompirent, pénétrerent dans le camp, & s'étant ſaiſis du Prince l'emmenoient priſonnier. A cette vue, les femmes & les bouchers éleverent un cri; & s'étant armés de haches, ſe précipiterent ſur les vainqueurs, les chaſſerent des retranchemens & ramenerent le frere du Roi.

Jocerant de Brancion, un des plus vaillants Chevaliers qui fuſſent dans l'armée Françoiſe, défendoit la partie du camp qui touchoit le canal. Tous ſes ſoldats ſe trouvoient à pié. Lui ſeul étoit à cheval. Pluſieurs fois les Arabes les enfoncerent; mais ce brave commandant, ſe précipitant ſur eux le ſabre à la main, les mettoit en déroute, & rallioit ſes gens. Il auroit infailliblement ſuccombé avec tous ceux qu'il commandoit, ſi Henri de Brienne qui étoit dans le camp du Duc de Bourgogne, n'eût fait tirer ſes arbalêtriers à travers le bras du fleuve, ſur les ennemis, chaque fois qu'ils renouvelloient l'attaque. Jocerant de Brancion s'étoit trouvé en trente-ſix combats & batailles, dont il avoit remporté le prix d'armes. Il reçut dans cette

journée qui ne fut pas la moins glorieuse de sa vie, un grand nombre de blessures dont il mourut.

La nuit sépara les combattans. Le lendemain, le Roi assembla ses Barons pour les consoler de leurs pertes, & les exciter à la constance. » Seigneurs, leur dit-il, rendons graces au » Ciel, & prenons courage; nous avons passé » une riviere, chassé les ennemis de leur camp, » résisté sans cavalerie à toute la puissance » du Sultan d'Egypte. » Effectivement, *Touran Chah*, rébuté d'une résistance si opiniâtre, désespéra de forcer les François dans leur camp. Il résolut de les affamer. Leur armée jouissoit de toutes les provisions entassées à Damiette. La flotille qu'ils avoient sur le fleuve amenoit les convois & leur procuroit l'abondance. Le Roi d'Egypte jugea que s'il réussissoit à couper la communication entre le camp & Damiette, il prendroit par famine ceux qu'il ne pouvoit vaincre. Dès ce moment il mit tout en œuvre pour exécuter ce projet. Ayant rassemblé un grand nombre de bateaux, il les fit démonter & on les transporta sur des chameaux près du canal de *Mehallé* (*e*). On les cacha dans ce lieu propre à une embuscade.

(*e*) Abulfeda nous apprend qu'il y a en Egypte plusieurs villes & villages qui portent le nom de *Mehallé*. Celui dont il est question ici se trouve à trois lieues au-dessous de Mansoure. On y voit un petit canal dont l'ouverture est cachée par une isle. Ce

La flotille Françoiſe remontoit ſans défiance, & portoit, ſuivant la coutume, des vivres au camp. Lorſqu'elle approcha de l'iſle où les galeres du Sultan étoient cachées, les Egyptiens parurent tout-à-coup & ſurprirent leurs ennemis. Ils les attaquerent avec furie, les envelopperent, leur tuerent environ mille ſoldats, & prirent cinquante gros bateaux chargés de proviſions. Dès ce jour, les Egyptiens devinrent maîtres du fleuve, & la communication entre le camp & Damiette fut interrompue. La diſette ne tarda gueres à ſe faire ſentir. La maladie, ſa terrible compagne, la ſuivit bientôt. Les bleſſés manquant de nourriture périſſoient. Les cadavres, dont les eaux du fleuve & du canal étoient remplies corrompirent l'air. Une épidémie affreuſe ſe répandit dans l'armée. Peu de ceux qui en étoient attaqués, échappoient à la mort. Leur chair ſe deſſéchoit; leur peau livide étoit couverte de taches noires; leurs gencives s'enfloient ſi prodigieuſement, qu'elles les empêchoient de prendre des alimens; on étoit obligé

---

lieu parut propre à une embuſcade. Dans l'édition de Joinville imprimée au Louvre, on a mis une note au bas de la page où Macrizi parle de *Mehallé*, & l'on a cru qu'il déſignoit *Mehallé Kebire*, capitale d'une des provinces du Delta. C'eſt une erreur. Cette ville eſt ſituée ſix lieues au-deſſus du Manſoure. Pour qu'une flotte placée en cet endroit eût pu empêcher les bâtimens François de ſe rendre à leur camp, il eût fallu qu'ils euſſent apportés leurs proviſions de la haute Egypte.

de couper cette chair ſurabondante. Les malheureux qui éprouvoient cette opération, pouſſoient des cris lamentables. Telle étoit la face d'une armée ſi floriſſante à ſon entrée en Egypte. Les Auteurs Arabes s'accordent avec Joinville pour nous offrir une peinture effrayante de l'état déplorable des François, environnés d'ennemis, & en proie aux horreurs de la famine & de la maladie.

Le 7 Mars 1250, les bâtimens qui reſtoient à Damiette, firent une nouvelle tentative pour porter des vivres à l'armée. Ils furent tous pris. Un ſeul qui appartenoit au Comte de Flandres ſe défendit ſi vaillamment, qu'il fit lâcher priſe aux Egyptiens, & arriva au camp. Il annonça la défaite de deux flottes, & l'impoſſibilité de recevoir des ſecours de Damiette à travers des ennemis qui couvroient le fleuve de leurs galeres. Cette nouvelle conſterna les François, & ajouta aux maux dont ils étoient accablés. Saint Louis ayant pris l'avis de ſes Barons, réſolut de faire paſſer ſon armée du côté du Duc de Bourgogne ſur le pont de bois qu'on avoit jetté entre les deux camps. Pour empêcher les ennemis de profiter de ce mouvement, on éleva par ſon ordre un mur à quelque diſtance de la tête du pont, & les troupes défilerent par les côtés. On envoya les bagages d'abord. Enſuite le Roi & ſon corps paſſerent. Gautier de Chatillon commandoit l'arriere-garde. Toute l'ar-

mée Egyptienne vint fondre ſur lui. La fermeté avec laquelle il la reçut, arrêta ſon impétuoſité. De nouveaux ennemis ſuccédoient ſans ceſſe, & une partie de l'armée preſſée entre le mur & le canal, couverte de feu grégeois & de javelots, alloit être entiérement détruite. La valeur brillante du Comte d'Anjou la ſauva, en écartant les Egytiens. Geffroi de Muſſembourg, qui combattoit à ſes côtés, ſe diſtingua par des actions héroïques, & mérita la palme de cette journée.

Les François campés derriere le canal d'*Achmoun*, étoient en ſûreté contre le fer des ennemis, mais non contre la contagion & la famine. S. Louis leur payoit tribut comme le reſte de ſes ſoldats. Le camp devenoit chaque jour un vaſte cimetiere où la mort marquoit ſes victimes. Dans ces douloureuſes circonſtances, il n'y avoit qu'une trêve qui pût ſauver les débris de ſon armée. Il la fit propoſer au Sultan. On nomma de part & d'autre des Miniſtres. Le Roi de France offrit de rendre Damiette (*f*), à condition qu'on remettroit aux Chevaliers de

(*f*) L'an 1218 les Croiſés attaquerent Damiette, & la prirent après un ſiege de ſeize mois. Le Sultan *Melek Elkamel* ſe retira à deux journées de cette ville, & vint camper à l'angle que la branche d'Achmoun forme avec le Nil, à l'endroit où l'on bâtit Manſoure. Les Princes Croiſés le ſuivirent, & placerent leur camp ſur la rive oppoſée, en face des Egyptiens. La communication entre l'armée & Damiette ayant été interrompue, les Européens offrirent de rendre cette ville à condition qu'on leur céderoit Jéruſalem, Aſcalon & Tiberiade. Cette propoſition

Jérusalem les places qui leur avoient été enlevées dans la Syrie. Les deux partis n'ayant pu s'accorder, les conférences furent rompues. Il ne restoit qu'une ressource aux François, c'étoit de gagner Damiette. La nuit du mardi, cinq Avril, fut choisie pour prendre la fuite. S. Louis recommanda fortement à ses Freres & aux Ingénieurs, de couper les cables qui tenoient le pont suspendu sur le canal d'*Achmoun*. Lorsque les ténebres eurent couvert la terre, les troupes commencerent à défiler vers Damiette. Ceux que la maladie empêchoit de marcher ou de se tenir à cheval, entrerent dans des bateaux & descendirent le fleuve. De ce nombre étoit Joinville. S. Louis, quoique affoibli par la dyssenterie, ne voulut pas abandonner ses troupes ni s'enfuir des premiers; au contraire, il se mit à l'arriere-garde, que commandoit Gautier

---

fut rejettée. Le Sultan fit faire une saignée au Nil qui étoit dans sa plus grande hauteur, & inonda le camp des ennemis. Ils étoient dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, & sans une chaussée où ils se retirerent, toute l'armée eût été submergée. *Malek el Kamel* jetta des ponts sur le canal d'*Achmoun*, & fit passer des troupes qui se saisirent de la digue. Les Croisés brûlerent leurs tentes, leurs machines de guerre, & voulurent prendre la route de Damiette, mais il leur fut impossible d'avancer. Ils offrirent de rendre cette ville, & la la paix fut conclue à cette condition, l'an 1221. *Macrizi*, *Histoire des dynasties Arabes*.

Saint Louis étoit campé au même endroit que les Croisés : il offrit les mêmes conditions, mais il éprouva un sort encore plus cruel qu'eux.

de Chatillon. De tous ſes Officiers, Geffroi de Sergines fut le ſeul qui lui demeura fidelle, & qui ne l'abandonna jamais dans ce poſte dangereux.

Les Égyptiens, au point du jour s'apperçurent que l'armée étoit décampée, & volerent à ſa pourſuite. Malgré les ordres précis de Saint Louis, le pont n'avoit point été coupé. Ils y paſſerent ſans peine, & la Cavalerie allant à toute bride, atteignit les François à *Fareſcour.* L'arriere-garde fut la premiere attaquée. Geffroi de Sergines défendit ſon Roi avec une intrépidité admirable. Il écartoit à grands coups de maſſe & d'épée, tous ceux qui en approchoient. Il le conduiſit dans une maiſon du village, où la fatigue & la maladie le firent tomber évanoui dans les bras d'une bourgeoiſe de Paris. Il revint à lui, & eut la conſolation d'apprendre qu'environ cinq cents Chevaliers, raſſemblés autour de ſa perſonne, le défendoient vaillamment contre toutes les forces du Sultan. On ſe battoit avec acharnement à l'entrée du village. Les François, animés par le deſir de ſauver (*g*) un Prince qu'ils ado-

(*g*) Joinville & les Ecrivains Arabes conviennent que le Roi eût pu, en prenant la fuite des premiers, ſe ſauver à Damiette. C'étoit le parti le plus ſage, mais ce Prince généreux ne voulut jamais conſentir à laiſſer tant de braves gens expoſés au fer de l'ennemi, & ſon courage lui fit choiſir le poſte le plus dangereux.

roient, faiſoient des prodiges de valeur, & diſputoient la victoire aux ennemis. Au milieu du choc des combattans, un traître, nommé Marcel, cria d'une voix forte : « Seigneurs Chevaliers, rendez-vous, le Roi vous » le commande. Que votre obſtination ne le » faſſe pas périr. » A ces mots, ils mirent bas les armes. Le Roi, ſes freres, & toute l'armée furent faits priſonniers. Tandis que ces choſes ſe paſſoient, Gautier de Chatillon défendoit ſeul une rue étroite contre des flots d'ennemis. Il étoit armé de toutes pieces, & monté ſur un bon cheval. Il tenoit en main une épée redoutable, & lorſque les Egyptiens paroiſſoient, il voloit à leur rencontre en criant : *Chatillon, Chevalier, où ſont mes preud'hommes ?* Lorſqu'il avoit renverſé ceux qui étoient en face, il tournoit bride, & couroit ſur d'autres qui venoient l'aſſaillir par derriere. Il avoit tué un grand nombre d'ennemis; mais hériſſé de fleches, épuiſé de fatigues, & perdant tout ſon ſang, il tomba, & on lui coupa la tête.

Le Roi & tous les priſonniers furent conduits à Manſoure. Ceux qui s'étoient embarqués n'eurent pas un meilleur ſort. Ils tomberent entre les mains des ennemis, qui en noyerent une partie dans le fleuve. Joinville n'échappa à la mort que par une eſpece de miracle. Il étoit ſi foible qu'il avoit peine à ſe tenir debout. Les Egyptiens vouloient lui couper la tête

mais un généreux Arabe eut pitié de ſon ſort, & le ſerrant dans ſes bras, cria de toute ſa force : *c'eſt le couſin du Roi, c'eſt le couſin du Roi.* Ces paroles lui ſauverent la vie, & il fut conduit avec pluſieurs Seigneurs à Manſoure. Raoul de Wanon, qui ſe trouvoit dans le même bateau, avoit eu les jarets coupé dans les batailles précédentes. Il ne pouvoit ſe tenir ſur ſes jambes. Un viel Arabe en eut compaſſion, & le prenant à ſon col, le portoit à la ſelle toutes les fois qu'il en avoit beſoin.

Touran Chah envoya cinquante habits au Roi & aux Seigneurs priſonniers. Ils s'en revêtirent, mais S. Louis refuſa de le faire, diſant fierement qu'il étoit ſouverain d'un Royaume auſſi grand que l'Egypte, & qu'il étoit indigne de lui de ſe couvrir de l'habit d'un autre Souverain. Le Sultan ayant fait préparer un grand repas, le fit prier de s'y rendre ; mais ce Prince fut également inflexible, & il ne diſſimula point qu'il démêloit à travers les politeſſes du Sultan, l'envie qu'il avoit de le donner en ſpectacle à ſon armée.

Dix mille François étoient dans les fers. Ce grand nombre embarraſſoit *Touran Chah.* Ce Prince barbare en faiſoit ſortir toutes les nuits trois ou quatre cents de priſon, & *Seif Eddin*, Miniſtre cruel de ſes vengeances, coupoit la tête à tous ceux qui refuſoient d'embraſſer le Mahométiſme.

Pierre de Bretagne fut nommé pour traiter de la délivrance de S. Louis, & des prisonniers. Les Egyptiens demanderent qu'on leur remît Damiette, & toutes les places de Syrie. Ce dernier article ayant été rejetté, les Mahométans rompirent les conférences, & voulurent essayer d'obtenir par la crainte ce qu'on leur refusoit. Ils firent entrer dans la maison où S. Louis & ses freres étoient gardés, une troupe de gens armés, qui, agitant leurs sabres, menacerent de leur trancher la tête. Ces menaces n'ayant produit aucun effet sur un Prince dont l'ame élevée étoit au-dessus de l'adversité, & que rien n'étoit capable de porter à commettre une injustice, on renoua les négociations. Les Egyptiens demanderent 100000 besans d'or (*h*) & la reddition de Damiette, pour la délivrance du Roi & de tous les prisonniers. S. Louis dit qu'il y consentoit, pourvu que la Reine l'approuvât. Les Mahométans ayant paru surpris qu'il mît cette clause au traité, il ajouta : *La Reine est ma damme, & je ne puis faire cette démarche sans son aveu. Touran Chah*, étonné que le Roi eût accordé sans balancer une somme aussi considérable, voulut paroître généreux, & déclara qu'il remettoit cent mille livres en faveur de sa rançon. Les deux partis

---

(*h*) 500000 l. parisis.

étant d'accord, & les fermens acceptés de part & d'autre, le Sultan commanda qu'on fît embarquer les Princes & les prisonniers dans quatre grands bâtimens pour les conduire vers Damiette.

Tandis qu'on dressoit les articles, Joinville & plusieurs Seigneurs qu'on tenoit renfermés dans une tente éloignée, virent entrer une troupe de jeunes gens armés de cimeteres, avec un vieillard à leur tête. Après les exécutions sanglantes que l'on faisoit toutes les nuits, ils les prirent pour des ministres de mort & se crurent perdus. Le vieillard leur demanda d'un ton grave s'ils croyoient en un Dieu mort & ressuscité pour eux. Nous y croyons, répondirent-ils. « Hé bien, reprit le » grave personnage, ne vous découragez donc » pas; car les maux que vous souffrez pour » lui n'égalent pas ceux qu'il a soufferts pour » vous. S'il a eu le pouvoir de se ressusciter, » soyez certains qu'il vous délivrera quand il » le jugera à propos. En disant ces mots, le » vieillard se retira. » Ces paroles porterent l'étonnement dans les esprits, & ranimerent l'espérance dans tous les cœurs. Peu de tems après, on vint leur apprendre la conclusion du traité qui leur rendoit la liberté.

Touran Chah avoit amené avec lui du Diarbekir, une cinquantaine de courtisans, qui possédoient toute sa confiance. En montant sur le

trône d'Égypte, il avoit ſignalé les commencemens de ſon regne par l'abaiſſement des anciens ſerviteurs de ſon pere, & l'élévation de ſes favoris. Les premiers, parvenus ſucceſſivement aux grandes dignités de l'État, par des ſervices réels, ſe trouverent dépouillés tout-à-coup, & de nouveaux-venus occuperent les emplois les plus importans. Cette injuſtice révolta les eſprits des grands & de l'armée. Le jeune Sultan ne borna pas là ſa mauvaiſe politique. Il devoit à la bravoure des eſclaves Baharites, la victoire de Manſoure & la défaite des François. Loin de les récompenſer & de s'attacher par des largeſſes un corps formé par *Nejm Eddin*, & redoutable par ſon crédit & ſa valeur, il le dépouilla de ſes charges, & fit connoître par ſes diſcours qu'il ne ſongeoit qu'à l'abolir. L'indignation fut le fruit de cette conduite imprudente. La haine germoit au fond des cœurs, & le deſir de la vengeance n'attendoit qu'un prétexte pour s'aſſouvir. *Touran Chah* l'offrit bientôt. Pendant les négociations, il s'étoit retiré à *Fareſcour*, théâtre de ſa victoire. Il avoit fait bâtir une tour de bois ſur le bord du fleuve, & dreſſer des tentes magnifiques, où il campoit en attendant la reddition de Damiette. Enivré de ſes ſuccès, & des louanges de ſes flatteurs, il s'abandonna à ſon goût pour la débauche, & ſe livra ſans meſure à toutes ſortes de voluptés. L'or coule comme l'eau

dans les mains d'un Roi débauché. Ses dépenſes devinrent exceſſives. Pour fournir à ſes plaiſirs, il oſa demander compte à *Chegeret Eddour* des tréſors de ſon pere, & la menaça de ſon indignation ſi elle ne le ſatisfaiſoit au plutôt. Cette femme ambitieuſe ſe vit perdue ſi elle ne prévenoit le tyran. Elle alla trouver les chefs des Eſclaves Baharites, leur repréſenta les ſervices qu'elle avoit rendus à la Monarchie dans des jours malheureux, la bienveillance qu'elle leur avoit toujours témoignée, & l'ingratitude de *Touran Chah.* Elle finiſſoit par implorer leur protection contre un Roi qui avoit voué une haine implacable aux amis de *Nejm Eddin.* Il n'en fallut pas davantage pour exciter à la vengeance les eſclaves Baharites, qui n'y étoient que trop portés. Ils lui promirent ſatisfaction, & jurerent la mort du Sultan. Dès le jour même, *Bibars Elbondouk Dari*, ayant gagné les gens qui l'environnoient, entra dans ſa tente, où il étoit à table, & lui déchargea un coup de ſabre qui lui auroit abattu la tête, s'il ne l'eût paré de la main. Le Prince eut les doigts coupés. Il s'enfuit précipitamment dans la tour, qui étoit ſur le bord du Nil, & ferma la porte. Les aſſaſſins le pourſuivirent, & les François que l'on conduiſoit à Damiette, ſe trouvant arrêtés en cet endroit, furent temoins d'une ſcene qui fait frémir. Les meurtriers voyant qu'ils ne pouvoient entrer dans la tour, y mirent le feu. *Touran Chah* crioit

vainement qu'il abdiquoit l'Empire, & qu'il ne demandoit qu'à retourner à Diarbekir; on ferma l'oreille à ses cris & à ses gémissemens. Les flammes l'ayant environné, il se précipita du haut de la tour. Un clou le retint par son manteau, & il demeura suspendu. Les Barbares fondirent sur lui, le mirent en pieces à coups de sabre, & le jetterent dans l'eau près du bateau de Joinville. Toute l'armée Égyptienne vit ce spectacle horrible sans faire un pas pour sauver son Roi, tant sa conduite imprudente avoit révolté les esprits. C'est ainsi que le dernier Souverain de la famille des Aïoubites, établie en Égypte par *Salah Eddin*, périt misérablement.

Après le massacre de *Touran Chah*, la Sultane *Chegeret Eddour* fut déclarée Reine d'Égypte. C'est la premiere esclave qui ait régné dans ce pays pendant la domination des Arabes. Cette Princesse étoit Turque d'origine, d'autres disent Arménienne. *Nejm Eddin*, qui l'avoit achetée, l'aimoit si éperdûment, qu'il ne la quittoit jamais, & qu'il la menoit à la guerre avec lui. On battit la monnoie en son nom, & l'Émir *Azed Eddim Aibeh* le Turcoman fut nommé généralissime des troupes (*i*).

(*i*) Chegeret Eddour, après avoir regné pendant trois mois, l'épousa, & se démit de la souveraine puissance en sa faveur. Il fut le premier Souverain de la dynastie des Baharites. Après sept

Les aſſaſſins entrerent dans les bâtimens qui portoient les priſonniers François, & celui qui avoit achevé *Touran Chah*, & dont la main étoit encore dégoûtante de ſang, dit à S. Louis: Que me donneras-tu pour t'avoir défait de ton ennemi? Le Roi ne lui répondit rien. Pluſieurs de ces ſcélerats ſauterent le ſabre à la main dans la galere où étoit Joinville avec beaucoup de Seigneurs, & agitant leurs cimeteres, parlerent de leur couper la tête. Ces preux Chevaliers que la tragédie dont ils avoient été ſpectateurs avoit effrayés, crurent que c'étoit fait d'eux, & non moins pieux que braves, ſe jetterent à genoux devant un frere de la Trinité, & ſe confeſſoient tous enſemble. La foule étant très-grande, & le Prêtre ne pouvant les entendre

---

ans de regne, la Sultane voyant qu'il ſe laſſoit de n'avoir que le titre de Roi tandis qu'elle en avoit l'autorité, & qu'il ſongeoit à d'autres amours, le fit aſſaſſiner quoiqu'il eût répudié pour lui plaire, une femme qu'il aimoit. *Nour Eddin*, fils de cette malheureuſe épouſe, conçut une haine violente contre *Chegeret Eddour*. Il corrompit à force d'argent ſes femmes, & la fit aſſommer par elles. Son corps jetté nud dans un foſſé, demeura trois jours ſans ſépulture, & fut enfin mis dans le tombeau qu'elle s'étoit préparé. Nour Eddin, le ſecond Sultan Baharite, fut aſſaſſiné au bout de deux ans. *Bibars* lui ſuccéda, & régna dix-ſept ans avec gloire. *Echref Hagi*, le dernier des Eſclaves Baharites qui monta ſur le trône d'Egypte, abdiqua volontairement la royauté. *Barkouk*, qui régna après lui, commença la dynaſtie des *Mamouks* ou eſclaves Circaſſiens qui ont gouverné l'Egypte pendant 121 ans ſous 22 Rois. Le dernier fut *Tomam Bey*, que le Sultan Selim fit pendre à l'une des portes du Caire.

à la fois, Gui d'Ybelin, connétable de Chypre, ſe confeſſa à Joinville, qui lui dit avec une naïveté admirable : *je vous abſols de tel pouvoir que Dieu m'a donné.* Ce fut ainſi que Bayard, ce chevalier ſans peur & ſans reproche, bleſſé à mort, ſe confeſſa dans la ſuite au pié d'un chêne à ſon Écuyer. Ces Seigneurs en furent quittes pour être jettés pêle-mêle à fond de cale, où accablés de maladie, ils paſſerent une nuit cruelle dans l'attente d'un ſort encore plus affreux ; car ils croyoient fermement qu'ils ne ſortiroient de ce cachot ténébreux que pour aller à la mort.

Abou Ali ayant été nommé pour traiter d'un accommodement avec le Roi de France, on renouvella après bien des débats les anciennes conventions. Il fut réglé que S. Louis payeroit avant de ſortir du Nil, 200000 livres pour ſa rançon & celle de ſes ſujets, qu'il évacueroit Damiette, & que le reſte de la ſomme ſeroit compté dans la ville d'Acre. Lorſque les ſermens eurent été acceptés de part & d'autre, on tira les Seigneurs François de la dure captivité où ils étoient, & l'eſpérance vint encore adoucir leurs malheurs.

Cependant la diſgrace du Roi & de toute l'armée parvenue aux oreilles de la Reine, l'avoit accablée de douleur. Elle étoit groſſe, & cette nouvelle lui fut annoncée trois jours avant qu'elle accouchât. Son imagination allar-

mée lui repréſentoit les ennemis aux portes de Damiette. Elle les voyoit entrer dans la ville & y mettre tout à feu & à ſang. Ses agitations devinrent ſi violentes, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Un Chevalier d'environ quatre vingts ans lui ſervoit d'Écuyer & ne la quittoit ni jour ni nuit. Cette malheureuſe Princeſſe ſe reveilloit en ſurſaut au milieu de ſon ſommeil, s'imaginant que les Barbares entroient dans ſon appartement. Le vieux Chevalier qui lui tenoit la main pendant qu'elle dormoit, la ſerroit alors & lui diſoit : Madame, ne craignez rien, vous êtes en ſureté. Un inſtant après qu'elle avoit fermé les yeux, elle ſe reveilloit encore & pouſſoit des cris effrayans. Le grave Écuyer la raſſuroit de nouveau. Pour ſe délivrer de ces allarmes cruelles, la Reine fit ſortir tout le monde de ſon appartement, excepté ſon gardien. Puis ſe jettant à ſes genoux, elle lui dit : « Chevalier, promettez-moi que vous m'accor» derez la grace que je vais vous demander : » il promit, elle continua ainſi : « Je vous conjure » par la foi que vous m'avez jurée, que ſi les » Sarrazins prennent cette ville, vous me cou» perez la tête avant qu'ils ſe ſaiſiſſent de moi. » « Madame, répondit le Chevalier, ſoyez cer» taine que je le ferai volontiers. J'y avois déjà » ſongé, & j'étois réſolu de vous ôter la vie » plutôt que de vous laiſſer tomber entre leurs » mains. » Cette aſſurance tranquiliſa la Reine.

Le lendemain de cette ſcene touchante ; elle accoucha d'un fils que l'on nomma *Jean Triſtan* à cauſe des circonſtances douloureuſes où il étoit né. Le même jour on vint l'avertir que les Génois, les Piſans, qui étoient à la ſolde de France, & les Communes vouloient prendre la fuite & abandonner Damiette. Cette Princeſſe fit venir les principaux d'entr'eux devant ſon lit, & leur dit les larmes aux yeux : « Sei- » gneurs, pour l'amour de Dieu, ne quittez pas » cette ville. Sa perte entraîneroit celle du Roi & » de toute l'armée. Ayez pitié de ce foible enfant » que vous voyez couché près de moi. » Les chefs lui ayant repréſenté qu'ils mourroient de faim, elle donna ordre qu'on achetât ſur le champ toutes les proviſions qui ſe trouvoient dans la ville, & les renvoya en leur diſant que dès ce jour, ils ſeroient nourris aux frais du Roi. Ce fut ainſi que cette Princeſſe courageuſe ſauva Damiette, la derniere reſſource des François.

Les bâtimens où ſe trouvoient S. Louis & les autres priſonniers, étant arrivés près du pont de Damiette, le Roi fit venir à ſon bord la Reine & les Princeſſes. Tous les François quitterent la ville au terme marqué, & s'embarquerent ſur divers navires. Les Égyptiens y entrerent. Ces barbares s'étant enivrés, tuerent inhumainement les malades que leur traité les obligeoit de garder juſqu'à ce qu'on vînt

les chercher d'Acre. Ces premieres infidélités n'annonçoient pas des diſpoſitions bien droites de leur part. En effet, il s'étoit élevé entr'eux une violente conteſtation. Les uns vouloient qu'on maſſacrât le Roi & tous les priſonniers. Les autres ſoutenoient qu'il falloit les relâcher comme on en étoit convenu. Ils ajoutoient qu'en violant ainſi leurs ſermens, les Égyptiens paſſeroient aux yeux de l'univers pour un peuple infâme. La diſpute s'échauffa, & l'on reſta un jour entier avant de décider quel parti l'on prendroit. Tandis que ces débats duroient, on fit remonter les bateaux où étoient les malheureux captifs, une lieue au-deſſus de Diamette, & on ne leur cacha point que c'étoit pour leur couper la tête. Enfin, *Aïbeh*, le *Turcoman* qui comptoit partager avec les eſclaves Baharites (*k*) les deux cent mille livres qui devoient être payées dans la ville d'Acre, tira ſon ſabre, & jura qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on violât ainſi la foi des traités. Cette déclaration termina les différens, & on convint de rendre la liberté aux François.

Tandis que les Égyptiens méditoient un at-

(*g*) De l'aveu des Hiſtoriens Arabes, il eſt certain que la crainte ſeule de perdre cette ſomme qui devoit être comptée dans la ville d'Acre, fut le ſalut du Roi, & de tous les François, & que ces barbares qui venoient de tremper leurs mains dans le ſang de *Touran Chah*, n'auroient pas épargné un ſeul de leurs ennemis, ſi leur intérêt ne s'y fût oppoſé.

tentat auſſi abominable, S. Louis ſe courrouça fortement contre un Seigneur qui lui dit qu'en leur payant la ſomme promiſe, on les avoit trompés de dix mille livres, & ordonna qu'on les leur rendît, quoiqu'ils euſſent déjà manqué à une partie de leurs engagemens.

Les conditions dont on étoit convenu, ayant été remplies de part & d'autre, S. Louis, ſes freres & ſon épouſe, s'embarquerent pour Acre l'an 1250, onze mois & quelques jours après la priſe de cette ville.

Voici le portrait que *Gemal Eddin*, hiſtorien Arabe, fait de S. Louis. « Ce Prince étoit » d'une belle figure. Il avoit de l'eſprit, de la » fermeté, de la religion. Ses belles qualités lui » attiroient la vénération des Chrétiens, qui » avoient en lui une extrême confiance. Il eût » pu échapper aux mains des Égyptiens en » prenant la fuite, ſoit à cheval, ſoit dans un » bateau; mais ce Roi généreux ne voulut » jamais abandonner ſes troupes. »

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVI.

Au grand Caire, le 2 Février 1779.

A. M. L. M.

Je vous ai offert, Monſieur, la deſcription de la baſſe Egypte, des détails géographiques & hiſtoriques ſur ſes principales villes, le parallele des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans; il me reſte à vous entretenir du commerce de ce pays, de ſon gouvernement biſarre, des révolutions arrivées ſous mes yeux, & des merveilles de la haute Egypte. Ces objets formeront un ſecond volume. Vous m'exhortez à le mettre promptement au jour, & me promettez des ſuccès; mais l'amitié eſt indulgente, & le public eſt ſévere. Permettez que j'attende ſon jugement ſur la premiere partie de ces Lettres, avant d'en expoſer la ſuite à ſa cenſure. S'il n'accueille pas favorablement cet Ouvrage j'aurai trop écrit, & s'il l'honore de ſon ſuffrage, j'en aurai plus d'ardeur à continuer. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur.
SAVARY.